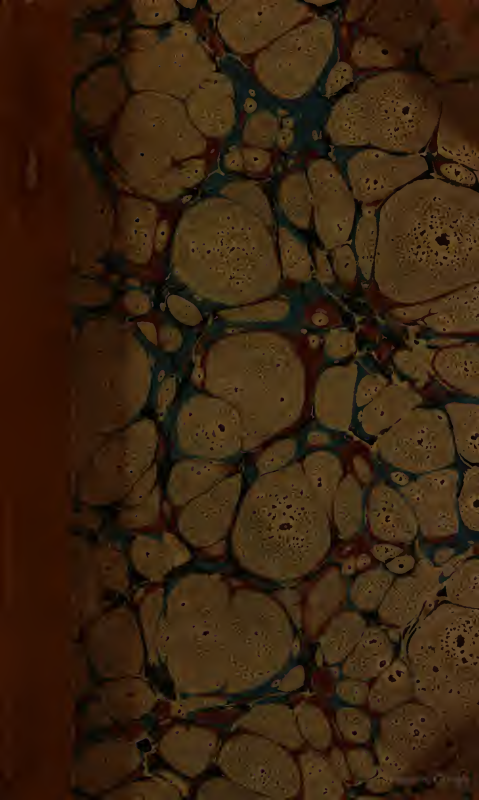




B^o 23. 2. 61





NOUVEAU
DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES.

I—Z



THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

GEORGE EASTMAN MUSEUM

GEORGE EASTMAN MUSEUM
SIOUX FALLS, S. D.

1911

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES,
OU
L'ART
D'ÉVITER L'ENNUI;
CONTENANT

Une Collection nouvelle & intéressante de traits curieux, historiques, littéraires, politiques, moraux, critiques, satyriques, tragiques & comiques; sans aucune indécence, pour l'ornement de l'esprit & de la mémoire des lecteurs de toutes les conditions.

Pour servir de suite à l'ancien Dictionnaire d'Anecdotes de M. LACOMBE.

TROISIÈME ÉDITION.

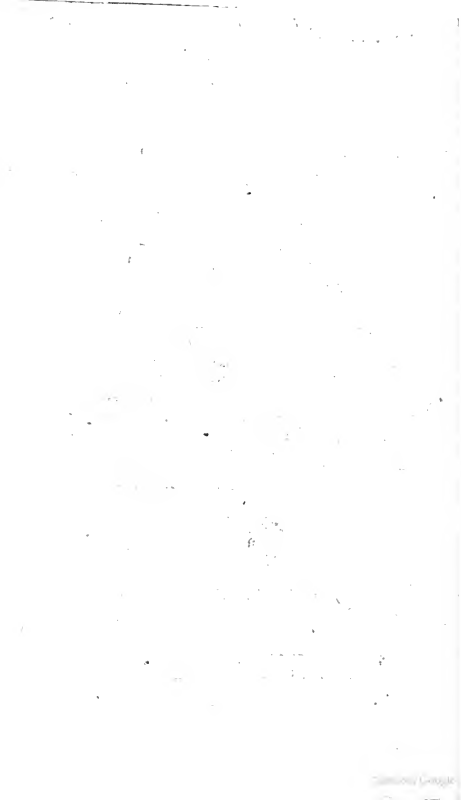
TOME SECOND.



A L I E G E ,

Chez D. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire,
à l'Homme-Sauvage, rue du Pont.

M. DCC, LXXXIX.





NOUVEAU
DICTIONNAIRE
D'ANECDOTES.

IDÉE DE LA HOLLANDE.

LA nature a fait peu de chose pour la Hollande : la terre y peut à peine nourrir une partie de ses habitans ; ses pâturages, si beaux à la vue, ne donnent souvent aux bestiaux qu'un suc aqueux & un goût foible ; les fruits y dégénèrent en peu de tems, & quelques-uns n'y mûrissent qu'à demi : on y trouve plus d'arbres qu'en aucun endroit du monde pour l'ornement des rues & des chemins, & moins que nulle part ailleurs pour le chauffage & la charpente : on y est réduit à forcer la terre de prendre dans les foyers, sous le nom de *tourbe*, la place du bois qu'elle ne produit point, & il faut chercher, pour

Tome II. A

2 IDÉE DE LA HOLLANDE.

ainfi dire , le feu dans le fein de l'eau. Un ancien orateur alloit jufqu'à dire qu'à peine la terre , en Hollande , étoit de la terre , & que toute trempée d'eau , même dans les lieux où elle paroît le moins , elle témoigne , quand on la frappe un peu rudement du pied , qu'elle fent la pefanteur de l'homme , & qu'elle en eft furchargée. L'air humide & groffier eft en même tems d'une inconfiance extraordinaire ; & il y a tel jour que les quatre faifons fe font fentir tour-à-tour en Hollande. La mer & les rivières ne lui font guere plus de bien , qu'elles ne lui caufent de frayeurs & fouvent de maux par les inondations. Il a fallu , pour s'en garantir , oppofer par-tout à la fureur de l'océan , & à l'impétuofité des rivières , des digues qui ont coûté des fommès immenfes , & dont l'entretien monte par an à d'auffi grandes fommès qu'il en faudroit pour maintenir fur pied une armée de 50 mille hommes. Qui croiroit qu'une province auffi abandonnée , fi on peut le dire , de la nature , n'offrit aux regards des étrangers rien que de charmant ? C'eft cependant ce qu'ont attesté tous ceux qui l'ont vue ; & ils ont bien raifon. L'industrie & l'opulence des Hollandois ont heureufement lutté contre la nature , & ils ont fu fe faire fans elle une patrie délicieufe. Leur terrain , plein & égal , ne feroit , dans d'autres mains , qu'une grande prairie qui lafferait bientôt les yeux par l'ennuyeufe uniformité des objets. Ces mêmes prairies , en Hollande , font entrecoupées de ruiſſeaux bordés d'arbres : on y découvre de toutes parts des jardins , des hameaux , des villages , de gros bourgs , des villes. De larges canaux traversent la Hollande en pluſieurs ſens ; & ſemblables aux veines & aux artères qui portent le ſang & le

chyle dans les diverses parties du corps, ils servent à distribuer les denrées dans les villes & dans les ports de la province, dont ils sont en même tems l'ornement. C'est le long de ces canaux que sont bâties la plupart des maisons de plaisance des habitans. Les villes ne sont pas moins riantes que les campagnes. Des rues d'une propreté extrême, beaucoup de canaux ornés de grands arbres, des maisons toutes à la moderne & qui ont un air de gaieté, des places spacieuses, dont quelques-unes offrent une agréable promenade sous des allées d'arbres; voilà en général comme sont faites les villes de Hollande. — On fait jusqu'où les Hollandois portent la propreté; mais on ne fait pas attention que, dans un climat si humide & si grossier, tous les ustensiles de ménage se rouilleroient, si on n'avoit soin de les essuyer & frotter souvent. Voici un trait qu'on rapporte, au sujet de la propreté hollandoise. Le roi de Prusse étant allé à Amsterdam, où il demeura quelques jours *incognito*, voulut aller parler lui-même à un banquier qui devoit lui compter une somme considérable. Celui-ci ne se trouva pas à la maison lorsque le prince y vint; il fut obligé de s'adresser à son épouse, à qui il ne se fit pas connoître. Elle dit au roi que son mari ne tarderoit pas à revenir, & que, s'il vouloit, il pourroit l'attendre dans une chambre dont elle alloit lui ouvrir la porte. Le prince y consentit; mais il ne s'attendoit pas au compliment qu'on devoit lui faire. La femme qui le conduisoit le pria poliment de vouloir quitter ses souliers: il eut beau les essuyer sur la natte qui étoit à l'entrée de la porte, il fallut qu'il fit la cérémonie qui venoit de lui être prescrite. Sa conductrice ne lui

4 IDÉE DE LA HOLLANDE.

fit pas la grace de lui tenir compagnie ; elle se retira , en le laissant dans le sanctuaire qu'elle venoit de lui ouvrir. Son mari arriva peu de momens après. Quel sujet d'étonnement pour lui , de voir ce prince chez lui ! Mais il tomba de son haut , lorsqu'il le vit sans souliers. Il se jeta à ses pieds , & lui demanda pardon pour sa femme : » Mais , sire , lui dit-il , pourquoi votre » majesté ne s'est-elle pas fait connoître ? — » Me faire connoître ? répondit le roi ; oh ! je » m'en serois bien gardé , car j'aurois eu beau » m'annoncer , mon titre de roi de Prusse ne » m'auroit pas délivré de la petite cérémonie » que l'on a exigée de moi ». Effectivement , ce prince ne se trompoit pas. La femme du banquier fut appelée : » Qu'avez-vous fait ? lui dit son époux , en lui montrant le roi ; » jetez-vous vite aux pieds de sa majesté , pour » lui demander pardon de votre impolitesse. — » Oh ! ma foi , reprit cette femme , il n'y a » ni roi ni reine qui y tienne : je me déchausse » bien , moi , à qui appartient cette chambre. » — Vous avez raison , madame , lui répondit le Prince , & se tournant ensuite du côté du banquier : » Eh bien ! monsieur , lui dit-il , » ne savois-je pas bien que ce n'étoit qu'en » obéissant & en cachant mon rang , que je pou- » vois épargner un affront au roi de Prusse ? »



INCIDENS HEUREUX.

MOnsieur le Prince, peintre célèbre, dont les tableaux peuvent être placés à côté des meilleurs de Teniers & de Wouvermens, s'étoit embarqué pour Saint-Pétersbourg. Notre artiste employoit les momens oisifs d'un passager à suivre tour-à-tour dans leurs fonctions le mousse, le matelot & le pilote. Comme il avoit l'heureux don de plaire, chacun se faisoit un plaisir de l'instruire. M. le Prince, pour payer son apprentissage dans la marine, exécutoit pour tout l'équipage des airs agréables sur son violon, car il joignoit à son rare talent un goût décidé pour la musique. Ses leçons de pilotage furent malheureusement interrompues par l'attaque d'un corsaire Anglois, qui s'empara du bâtiment qu'il montoit. A la veille de perdre sa petite pacotille, la présence d'esprit & le sang-froid philosophique ne l'abandonnerent point. Tandis que ces fiers insulaires, d'un air avide & rébarbatif, toisoient les galons de son habit & de son chapeau, pesoient l'or de sa montre, ouvroient & bouleversoient ses malles, il en tira son violon & en joua sur le champ. Charmés de ce trait, comme les lions & les tygres aux accens de la lyre d'Orphée, ses ravisseurs sourirent, lui laissèrent la jouissance de ses effets, & finirent par le prier de les faire danser le soir même au son de son instrument en reconnaissance de leur capture. Leur joie & l'infortune du peintre ne furent pas de longue durée. Au premier port le navire fut réclamé, déclaré n'être pas de bonne prise, & M. le Prince continua sa route.

6 INCIDENTS HEUREUX.

Georges II étoit contrarié par ses ministres pour la nomination d'un vice-roi d'Irlande. Ils insistoient pour que le roi préférât le lord Harrington au duc de Dorset , que Georges eût beaucoup mieux aimé. Il s'étoit levé avec dépit de la table du conseil , & avoit passé dans sa chambre , laissant les ministres dans le plus grand embarras , car il n'avoit point porté de décision. Enfin voyant que sa majesté ne revenoit point , ils lui députèrent le lord Chesterfield , comptant sur les ressources de son esprit pour calmer l'agitation du monarque , & pour obtenir ce qu'ils desiroient. Chesterfield ouvre tout doucement la porte , & s'approchant d'un air très-respectueux du fauteuil où le prince s'étoit jeté : « Je suis » chargé, dit-il , sire , de savoir de quel nom » votre majesté veut qu'on remplisse le blanc » laissé sur la patente. — Mettez-y le diable , » répond le roi en colere. — Mais , sire , répond » d'un ton sérieux le ministre , il fera donc qua- » lifié *le féal & aimé cousin de votre majesté* ». Georges II éclata de rire , & la paix fut faite.

INCLINATION FORCÉE.

IL n'y a aucune personne judicieuse qui ne condamne l'empire tyrannique , que des parens déraisonnables exercent quelquefois sur leurs enfans , pour les contraindre malgré eux d'embrasser un état , pour lequel ils n'ont aucune vocation. Mais si la liberté doit être pleine & entière , c'est sur-tout lorsqu'il s'agit d'embrasser la vie religieuse. Dieu veut une oblation pure ,

INCLINATION FORCÉE. 7

un sacrifice volontaire , la consécration du cœur ; toute autre lui est désagréable. L'histoire que nous allons rapporter est un exemple bien frappant des suites funestes que peut avoir une contrainte si injuste. Elle est arrivée à Varese , ville du Milanez. Ludovico Carantani , natif de Varese , n'avoit que deux filles de son mariage avec une femme qui lui avoit apporté des biens considérables. La tendresse qu'un pere raisonnable doit partager également entre tous ses enfans , étoit tombée toute entiere sur l'ainée de ces deux filles , qui se nommoit Vittoria ; Carantani l'aimoit uniquement. Il s'en falloit cependant beaucoup qu'elle fût aussi aimable qu'Olympia , la cadette. Cette injuste préférence se manifesta dès leur plus tendre enfance. Vittoria avoit toutes les caresses de son pere , & tous les efforts de sa sœur ne pouvoient obtenir de lui la moindre marque de tendresse. Heureusement pour'elle , sa mere la dédommageoit un peu de cette indifférence ; mais la mort lui ayant enlevé cette consolation , elle se vit bientôt en butte à une infinité de contradictions & de mauvais traitemens , de la part de son pere & de sa sœur. Comme il n'avoit d'attention que pour cette dernière , dont il avoit fait son idole , il résolut pour la rendre plus riche , de la marier le plus avantageusement qu'il seroit possible. Il ne lui étoit pas difficile de réussir : outre les richesses qu'il possédoit , Vittoria étoit encore fort belle , quoiqu'elle n'eût pas autant de charmes que sa sœur. Ce double appât lui attira un grand nombre de soupirans , parmi lesquels Carantani pouvoit choisir celui qui lui paroîtroit le plus propre à contribuer au bonheur de sa fille. Pour y réussir encore mieux , il mit Olympia dans un couvent ,

2 INCLINATION FORCÉE.

& fit courir le bruit qu'elle étoit résolue d'embrasser la vie religieuse. Par cette prétendue renonciation au monde , Vittoria devenoit un des plus riches partis du pays : aussi le nombre de ses amans augmenta encore , & elle se vit alors recherchée par les cavaliers des meilleures familles , qui tous s'empressèrent à lui faire leur cour. Le pere , charmé de voir l'effet de sa ruse , s'en félicitoit , dans l'espérance qu'elle réussiroit inmanquablement. Comme il n'avoit jamais eu que des procédés fort durs avec l'aimable Olympia , il se persuadoit que la vie douce & tranquille , que l'on mene dans les couvens , auroit pour elle des attraits auxquels elle se laisseroit surprendre. Elle lui plut effectivement au point qu'elle consentit , à la sollicitation de plusieurs dévotes de ses parentes , gagnées par son pere , à prendre l'habit de novice. Mais il est de certains momens dans la vie , où la nature parle d'un ton bien différent de celui de la dévotion. Olympia , quoique jeune , vive , & d'une complexion plus du monde que du couvent , alloit être la victime de son peu d'expérience , lorsque , le jour de la cérémonie , elle aperçut dans l'assemblée un aimable cavalier qui fit sur son jeune cœur une impression des plus vives. Elle n'eut pas plutôt senti la premiere atteinte de l'amour , qu'elle ne put souffrir le couvent , & ne regarda plus qu'avec horreur le sacrifice qu'elle avoit été sur le point de faire de sa liberté. En vain les religieuses , qui s'aperçurent bientôt de son changement , s'efforcèrent de la ramener à sa premiere résolution : toute la réponse qu'elles en reçurent , fut que , n'étant pas d'une pire condition que sa sœur , elle ne prétendoit pas se sacrifier à son ambition , ni à celle de son pere ;

que son dessein & sa vocation étoient de se marier aussi-bien qu'elle , & qu'elle les prioit d'engager son pere à lui accorder pour époux un jeune cavalier d'une très-bonne famille , qui avoit pris de l'inclination pour elle. On se figure sans peine quel dut être l'étonnement du signor Carantani , lorsqu'il apprit une résolution qui renversoit son plan de fortune pour sa chere Vittoria. Il pria les religieuses & ses parentes de redoubler leurs efforts pour faire changer Olympia de résolution. Loin d'y réussir , elles ne firent qu'irriter davantage sa passion , & augmenter son dégoût pour la vie monastique. Elle ne le cacha point à son pere même , qui vint la voir plusieurs fois , pour découvrir l'effet de leurs remontrances. Il y joignit les siennes , qui n'eurent pas plus de succès. Enfin , voyant que cet expédient ne lui réussissoit point , il eut recours aux menaces , & l'assura que si elle n'embrassoit point le parti de la religion , il alloit la ramener chez lui , où elle pouvoit s'attendre qu'elle seroit la plus malheureuse de toutes les créatures. Olympia , qui connoissoit la dureté du cœur de son pere , par la longue & cruelle épreuve qu'elle en avoit faite , ne douta pas qu'il ne lui tint parole. Elle s'efforça de le fléchir & de l'émouvoir par tout ce qu'elle put imaginer de plus tendre. Ses discours , ses raisons , ses larmes , ne firent aucune impression sur ce cœur de marbre ; il n'en devint que plus intraitable. Comme ce changement dérangoit son projet , au point qu'il étoit prêt à faire manquer le mariage de sa chere Vittoria , dont l'amant commençoit à se refroidir pour elle , il en fut si transporté de colere , qu'étant allé voir Olympia un autre jour , il lui dit dans un accès de fureur , que , si elle ne se ré-

19 INCLINATION FORCÉE.

solvoit pas à se faire religieuse à la fin de son noviciat , qui approchoit , elle ne mourroit jamais que de sa main. » Je ne mourrai point de la » vôtre , lui répliqua tranquillement cette aimable fille , » si vous me forcez d'embrasser ce » parti. Je vous ai cent fois représenté la réputation que j'ai pour cet état. Vous voulez » que je me sacrifie à la fortune de ma sœur , & » à la tendresse excessive que vous avez tous » jours eue pour elle. Vous ferez obéi , mon » pere , s'il m'est absolument impossible de vous » faire changer de résolution : par-là je vous » épargnerai le crime dont vous me menacez ; » mais vous & ma sœur pleurerez toute votre » vie le cruel sacrifice que vous me forcez de » vous faire ». Elle ajouta qu'il pouvoit ordonner , quand il le jugeroit à propos , tous les apprêts de cette triste cérémonie ; après quoi elle se retira. Carantani , qui ne savoit apparemment pas jusqu'où peut aller le désespoir d'une fille , lorsque l'amour s'est une fois emparé de son cœur , s'applaudissoit de l'avoir fait changer de résolution. Il alla d'un air triomphant l'annoncer à sa chere Vittoria , & à son amant qui étoit alors avec elle. Cette bonne nouvelle les mit au comble de leur joie. Comme le terme fixé approchoit , Carantani fit tous les préparatifs ordinaires dans ces sortes de cérémonies ; & comme s'il eût appréhendé que cette pauvre fille ignorât à qui il la sacrifioit , il prit ses arrangemens pour que le mariage de son aînée se célébrât le même jour. Tout étoit prêt pour ces deux cérémonies , lorsque , la veille du jour qu'elles devoient se faire , Olympia crut devoir tenter encore un dernier effort pour fléchir son pere , s'il étoit possible , & le détourner d'un sacrifice si barbare. Elle em-

ploya , pour cet effet , tout ce que la raison , la nature & la religion purent lui suggérer de plus touchant. Mais Carantani , toujours inébranlable dans sa résolution , n'en devint que plus furieux. Il lui réitéra les menaces qu'il lui avoit déjà faites , & les réitéra par les plus horribles sermens. » Songez-y bien , au nom de Dieu , mon » pere , lui dit la désolée & triste Olympia ; » songez-y bien , pendant qu'il est encore tems : » vous tenez dans vos mains le fil de mes jours ; » si vous persistez à vouloir que je les sacrifie » à la fortune de ma sœur , vous sentirez d'une » maniere terrible l'horreur du sacrifice auquel » vous me forcez l'un & l'autre. Un plus long » entretien ne feroit qu'augmenter votre cour- » ronx , qui n'est déjà que trop grand , souffrez » que je me retire. J'attends demain votre der- » niere réponse , elle décidera de mon sort. Si » elle n'est pas plus favorable , tremblez pour » les suites funestes qu'elle aura ». Elle quitta le parloir en achevant ces mots. Carantani , à qui ces dernieres paroles auroient dû défilier les yeux , les prit pour une de ces menaces qui n'échappent que trop souvent aux personnes qu'une inclination qu'on traverse met hors d'elles-mêmes. Il n'y fit pas seulement la moindre attention. Mais dès le lendemain , tout étant prêt pour la cérémonie , & les parens assemblés , comme on alloit conduire la victime à l'autel , cette infortunée demanda la permission de monter seule dans sa cellule , sous prétexte de s'y recueillir. On la lui accorda : mais que cette permission coûta , peu de tems après , de larmes à toute l'assemblée ! En effet , Olympia étant montée , non dans sa cellule , mais dans un grenier au-dessus , après y avoir prié Dieu de lui par-

donner sa mort, attache à une des poutres un cordon qu'elle avoit pris à une religieuse à qui il servoit de ceinture, le passe à son cou, s'élance de dessus un petit banc, sur lequel elle étoit montée, & meurt de cette triste maniere. Cependant tous ses parens attendoient avec impatience que la cérémonie commençât. On fait avertir l'abbesse, qui, de son côté, étonnée de ce retardement, en demande la cause aux religieuses, qui lui répètent ce qu'Olympia leur avoit dit. On l'attend encore, & voyant qu'elle ne paroît pas, on va la chercher dans sa cellule, où l'on n'en apprend aucune nouvelle. Enfin, après bien des recherches inutiles, une des religieuses s'avise de monter dans le grenier. Quel triste, quel affreux spectacle ! Elle y apperçoit l'infortunée Olympia sans vie, & pendue au cordon fatal avec lequel elle venoit de terminer ses jours. A cet effrayant aspect, la terreur la saisit : elle se précipite, pour ainsi dire, du haut de l'escalier en bas, & court au chœur où les religieuses étoient assemblées. Elle y jette la plus terrible alarme par ses cris & ses lamentations. Du chœur, l'effroi passe aussi-tôt dans l'église, où tous les parens apprennent avec la dernière consternation la mort subite de la malheureuse Olympia. Ils n'en veulent rien croire : ils demandent à la voir ; & sortant en foule de l'église, les dames & Carantani lui-même, par le privilege que lui donnoit sa qualité de pere, entrent dans le couvent, malgré l'abbesse & les religieuses. Quel spectacle pour un pere, pour une sœur, pour toute une famille ! Quelque grande qu'eût été la dureté de Carantani, il ne put supporter ce triste aspect : il reconnut, mais trop tard, que par son inflexibilité il en avoit été lui-même le

bourreau. Cette affreuse idée , qui n'étoit que trop conforme à la vérité , le fait enfuir avec précipitation du couvent & de la ville même. Il monte à cheval pour aller cacher dans une de ses maisons de campagne sa honte , sa douleur & ses remords. Mais le Ciel en vouloit faire un exemple capable d'effrayer tous les parens qui pourroient être tentés de l'imiter. Il n'avoit pas encore fait six milles , que son cheval , ayant pris le mors aux dents , le jeta par terre , mais de façon qu'un de ses pieds se trouva embarrassé dans l'étrier. La fougue de l'animal & l'impétuosité avec laquelle il courroit , ne lui ayant pas permis de se débarrasser , le malheureux Carantani éprouva un sort encore plus triste & plus cruel que son infortunée fille. Trainé par son cheval , son corps fracassé & déchiré ne fut bientôt plus qu'une plaie ; & sa déplorable vie se termina avec des douleurs si cruelles , qu'il est beaucoup plus aisé de se les figurer que de les exprimer. Tout mort qu'il étoit , il sembla que la Justice divine voulut se manifester jusque sur son cadavre , dont la tête & les bras se détachèrent après des milliers de secousses les plus violentes , que la fougue du cheval lui fit essuyer le long du chemin. Elle ne se ralentit que lorsqu'il fut de retour chez son maître , où l'on peut imaginer quelle consternation & quel effroi cet animal y jeta , lorsqu'on l'y vit arriver avec ce cadavre tout déchiré & tout sanglant. La tristesse où l'on y étoit déjà , fut bien redoublée par ce nouveau malheur ; & Vittoria , témoin de cet affreux spectacle , ne put résister à tant d'infortunes arrivées dans un jour , où elle s'étoit attendue de voir le comble de sa félicité. Quelles tristes noces pour elle ! La mort de sa sœur , la perte de son amant , qui refusa

14 INCOMPRÉHENSION.

d'entrer dans une famille , que cette mort venoit de déshonorer, le tableau hideux d'un pere qui venoit d'expirer d'une maniere si cruelle , firent sur elle une si violente révolution , qu'elle en mourut deux jours après , laissant dans sa mort , & dans les tristes événemens qui l'avoient occasionnée , une instruction à jamais mémorable aux peres & meres , sur la conduite qu'ils doivent tenir avec leurs enfans.

INCOMPRÉHENSION.

LE maréchal de Duras , mort en 1704 , disoit à Louis XIV , qu'il comprenoit bien qu'un roi trouvât un confesseur qui gagnoit assez dans ce monde pour se damner dans l'autre ; mais qu'il ne comprenoit pas que ce confesseur en trouvât un pour lui.

INDÉCENCE.

ON trouve dans un recueil assez piquant , intitulé : *Pieces intéressantes & peu connues* , l'anecdote suivante. L'électeur de Cologne , frere de l'électeur de Baviere , étant à Valenciennes , annonça qu'il prêcheroit le premier avril. La foule fut prodigieuse à l'église. L'électeur étant en chaire , salua gravement l'auditoire , fit le signe de la croix , & cria : *Poisson d'avril !* puis descendit , tandis que des trompettes & des cors-de-chasse faisoient un tintamarre digne d'une pareille scene.

INDISCRÉTION MALHEUREUSE.

CAndaule , roi de Lydie , aimoit tellement la reine sa femme , qu'il la regardoit comme la plus belle personne du monde : toujours occupé d'elle , il mêloit son éloge dans toutes ses conversations. Un jour qu'il se livroit au plaisir de la vanter à Gigès , officier de sa garde , il entra dans le ravissement , & lui dit : « Gigès , qu'elle » est belle ! la nature a répandu des graces sur » tout son corps : en vain j'en voudrois faire le » tableau , mes expressions seroient insuffisantes. » Il faut la voir pour l'adorer : je veux que vos » yeux vous apprennent ce que ma bouche ne » peut exprimer ». Gigès voyant le danger qui le menaçoit , & les suites funestes que pourroit avoir sa curiosité , répondit au roi qu'il n'appartenoit qu'à sa majesté de voir la reine dans cet état , & qu'un sujet ne devoit jeter sur elle que des regards respectueux. » Vos scrupules , » prit Candaule , sont déplacés , il faut obéir , & » je vous donne ma parole royale qu'il ne vous » en arrivera rien ». Lorsqu'il vit approcher le tems , auquel la reine avoit coutume de se coucher , il plaça Gigès dans un lieu d'où il pouvoit la voir , sans être apperçu. A peine y étoit-il , que la reine vint se déshabiller , & se mit dans l'état où le roi vouloit que Gigès la vit. Lorsqu'elle fut couchée , l'officier ne manqua pas d'aller assurer au roi , que ses yeux n'avoient jamais rien contemplé de si beau , que ce qu'il venoit de voir. Ces éloges allument la passion de

16 INDISCRÉTION MALHEUREUSE.

Candaule , il vole dans les bras de la reine : son amour le rend indiscret , il se félicite du bonheur qu'il a de posséder une si belle femme , qui est l'objet des desirs de tous les hommes. Il lui fait le récit des éloges que Gigès a donnés de sa beauté , & lui raconte comment il s'y est pris pour la faire voir toute entiere au courtisan. Mais la reine de Lydie , plus ambitieuse que galante , n'apprit qu'avec indignation qu'elle avoit été en proie aux regards d'un sujet. Il lui sembla que dans ce moment elle étoit descendue du trône , que Gigès ne voyoit plus en elle une reine , mais une femme ordinaire. Son ambition alarmée impose silence à toutes les autres passions , & sa fureur prononce l'arrêt de mort de son mari , qui avoit forcé le courtisan à la voir. Dès le lendemain matin elle fit venir Gigès , & lui dit : « La » pudeur ne me permet pas de souffrir qu'il existe » deux hommes qui m'aient vue nue. Je fais que » vous me vîtes hier dans cet état ; il faut donc » que vous , ou mon mari , périssiez : je vous » laisse le choix de la victime , mais souvenez- » vous qu'il faut qu'elle soit immolée cette » nuit ». Le soir elle engagea , sous quelque prétexte , le roi à se coucher avant elle , & lorsqu'elle le crut endormi , elle envoya chercher Gigès , & lui dit , en lui montrant un poignard : « Le tems que je vous ai marqué pour » ma vengeance , est arrivé : avez-vous fais le » choix de la victime » ? Gigès , lui voyant les yeux étincelans de colere , ne douta de son projet , & lui dit qu'il étoit prêt d'exécuter ses volontés. « Suivez-moi , continua-t-elle ». Aussitôt elle entre dans l'appartement du roi , s'approche de son lit : le voyant endormi , elle le découvre , présente son poignard à Gigès , & lui

INDISCRÉTION MALHEUREUSE. 17

dit, *frappe*. Il exécute cet ordre barbare, & le lendemain on publie que le roi est mort. Les grands s'assembloient pour élire un roi ; on consulte les oracles, qui ne manquent pas de répondre, que le plus digne de la couronne est Gigès, & sur le champ on le proclame roi. Ainsi la famille des Héraclides descendit du trône de Lydie, & l'on y vit monter celle des Mermnades, d'où sortit le célèbre Crésus. — La première idée que ce fait présente à l'esprit, est que la reine de Lydie aimoit Gigès, haïssoit son mari, & qu'elle faisoit cette occasion pour se défaire du dernier. Mais, en examinant avec attention la manière dont Hérodote le raconte, on voit que la passion dominante de cette reine étoit l'ambition. Bien des femmes auroient excusé l'indiscrétion du mari, en faveur des éloges du courtisan : ç'auroit été un amour-propre d'une autre espèce.

INFORTUNES ÉTONNANTES.

Charlotte-Christine-Sophie de Wolfenbuttel, femme du Czarovitz Alexis, fils de Pierre I, Czar de Moscovie, & sœur de la femme de l'empereur Charles VI, naquit le 28 août 1694. Cette princesse, avec de la beauté, de l'esprit, des graces & de la vertu, devint l'objet de l'aversion de son mari, le plus féroce des hommes. Il essaya plusieurs fois de l'empoisonner ; mais le contre-poison la sauva. Enfin, il lui donna un jour un si furieux coup de pied dans le ventre, étant grosse de huit mois, qu'elle tomba évanouie & noyée dans son sang. Pierre I étoit alors

dans un de ses voyages. Son fils , persuadé que cette malheureuse princesse n'en pouvoit revenir , partit à l'instant pour sa maison de campagne. La comtesse de Königsmark , mere du maréchal de Saxe , étoit auprès de la princesse lorsqu'elle accoucha d'un enfant mort , & en prit tous les soins possibles. Mais prévoyant , si elle en revenoit , qu'elle périroit tôt ou tard par la férocité du Czarovitz , elle imagina un moyen de la sauver , en gagnant les femmes de la princesse , & delà écrivit au mari que la femme & l'enfant étoient morts : sur quoi le Czarovitz manda qu'on les enterrât aussi-tôt & sans cérémonies. On dépêcha des couriers au Czar & dans toutes les cours , & l'Europe prit le deuil d'une bûche qu'on avoit enterrée. Cependant la princesse , transportée dans une chambre écartée , reprit peu-à-peu sa santé & ses forces. Alors , munie de quelques pierreries & de l'or que lui procura la comtesse , vêtue en femme du commun , elle partit avec un vieux domestique de confiance , Allemand , qui passoit pour son pere , & se rendit à Paris. Elle y fit peu de séjour , prit une femme pour la servir , passa dans un de nos ports , & s'embarqua pour la Louisiane. Sa figure lui attira d'abord l'attention des habitans , parmi lesquels un officier de la Colonie , nommé Dauband ou d'Aubant , qui avoit été en Russie , la reconnut. Il avoit pourtant peine à se persuader qu'une femme , dans un tel état , fût la belle-fille du Czar Pierre. Pour s'en assurer davantage , il offrit ses services au prétendu pere. Une liaison plus particuliere se forma par degrés , & ils en vinrent jusqu'à faire une société pour monter ensemble une habitation à fraix communs. On apprit , quelque tems après , dans la Colonie , par les gazettes , la

mort du Czarovitz. Dauband déclara pour lors à la princesse qu'il la connoissoit , & offrit de tout abandonner pour la reconduire en Russie. Mais la veuve du Czarovitz , se trouvant plus heureuse qu'elle ne l'avoit été auprès du trône , refusa de sacrifier la tranquillité de son état obscur , à tout ce que l'ambition lui pouvoit offrir. Elle exigea seulement de Dauband le secret le plus inviolable , & de se conduire avec elle comme il avoit fait jusques-là. Il en fit le serment , & son intérêt suffisoit pour l'y rendre fidele. La beauté , l'esprit & les vertus de la princesse , avoient fait la plus vive impression sur lui , & l'habitude de vivre ensemble l'avoit fortifiée. Il étoit aimable & encore jeune ; & comme elle l'avoit toujours supposé dans l'ignorance de ce qu'elle étoit , les attentions respectueuses de Dauband pour elle n'en avoient été que plus flatteuses. Elle n'y avoit donc pas été insensible. Ils continuèrent de vivre comme à l'ordinaire ; mais ils se devenoient de jour en jour plus chers l'un à l'autre. Le vieux domestique , qui passoit pour le pere de la princesse , étant venu à mourir , elle & Dauband , tous deux jeunes , ne pouvoient plus décemment vivre ensemble aussi habituellement qu'ils faisoient quand elle y paroissoit autorisée par un pere. Dauband le fit sentir à la princesse , & saisit ce moment pour lui faire l'aveu de tout ce qu'il sentoit pour elle , & pour lui représenter qu'ayant une fois renoncé à toute idée de grandeur , elle pouvoit aussi l'accepter pour époux , s'il ne lui étoit pas désagréable , & cacher d'autant mieux par-là son premier état. Elle y consentit ; & celle qui étoit d'abord destinée à régner sur la Russie , & dont la sœur régnoit à Vienne , devint la femme d'un simple officier

d'infanterie. Elle en eut , dès la première année de leur mariage , une fille , qu'elle nourrit elle-même , qu'elle éleva , & à qui elle enseigna le françois & l'allemand. Il y avoit dix ans qu'ils vivoient dans cette heureuse médiocrité , où l'amour réciproque de deux époux tient lieu de tous les autres biens , lorsque le mari fut attaqué de la fistule , & que la femme , alarmée des dangers de l'opération , voulut qu'elle se fit à Paris. Ils vendirent leur habitation , & s'embarquerent sur le premier vaisseau prêt à partir. Arrivés à Paris , Dauband y fut mis entre les mains du plus habile chirurgien. Sa femme lui rendit tous les soins de l'épouse la plus tendre , & ne le quitta pas un instant que la guérison ne fût parfaite. Ils pensèrent ensuite à prendre un parti qui pût assurer leur petite fortune. Dauband sollicita à la compagnie des Indes un emploi dans l'isle de Bourbon , & en obtint la majorité. Pendant que le mari suivoit les affaires , la femme alloit quelquefois prendre l'air , avec sa fille , aux Tuileries. Un jour qu'elles y étoient sur un banc , & qu'elles causoient en allemand , pour n'être point entendues de ceux qui étoient à côté d'elles , le maréchal de Saxe , en passant & entendant des femmes parler sa langue , s'arrêta pour les considérer. La mere levant alors les yeux , & les baissant aussitôt qu'elle reconnut le maréchal , lui fit voir un tel embarras , qu'il s'écria : *Quoi , madame ! seroit-il possible... ?* Elle ne lui permit point d'achever , se leva , & le tirant à l'écart , lui avoua ce qu'elle étoit , lui demanda le plus grand secret , le pria de la quitter , & de venir chez elle apprendre ce qui la concernoit. Le maréchal y alla le jour suivant. Elle lui fit le récit de ses aventures , & de la part qu'y avoit eue la

comtesse de Konigsmark , mere du maréchal. Elle le conjura , en même tems , de ne rien révéler au roi , jusqu'à la conclusion d'une négociation qu'elle avoit commencée , & qui seroit terminée avant trois mois. Le maréchal le lui promit , & la voyoit , elle & son mari , de tems en tems , *incognito*. Cependant le délai qu'elle avoit demandé étoit près d'expirer , lorsque le maréchal étant allé la voir , apprit qu'elle étoit partie depuis deux jours avec son mari , nommé à la majorité de l'isle de Bourbon. Le maréchal alla , sur le champ , rendre compte au roi de tout ce qui regardoit la princesse. Le roi fit appeller le ministre de la marine (c'étoit , je crois , M. de Machault) , & sans lui dire le pourquoi , lui ordonna d'écrire au gouverneur de l'isle de Bourbon , de traiter M. Dauband avec la plus grande considération. Le roi écrivit en même tems à Marie-Thérèse , avec qui nous étions en guerre , & l'informa du sort de sa tante. La reine remercia Louis XV, & lui adressa pour la princesse une lettre , par laquelle elle l'invitoit à venir auprès d'elle : mais à condition de se séparer de son mari & de sa fille , dont le roi vouloit bien prendre soin. La princesse refusa de telles conditions , & demeura avec son mari jusqu'en 1747 , qu'il mourut. Sa fille étant morte aussi , la princesse ne tenant plus à rien , revint à Paris , & se logea à l'hôtel du Pérou. Son dessein étoit de se mettre dans un couvent ; mais la reine de Hongrie lui offrit de venir se fixer à Bruxelles , avec une pension de vingt mille florins ; il paroît qu'elle n'accepta pas cette offre ; ou qu'au moins elle ne resta pas long-tems à Bruxelles. M. Duclos écrivit en 1771 : « Je sais qu'elle est , depuis six ans , à Vitry , près de Paris , où elle

» vit fort retirée avec trois domestiques , dont
 » un negre , & qu'on la nomme madame de
 » Moldack. J'ignore qui étoit M. de Moldack ,
 » & quand elle l'épousa. Elle est encore veuve ,
 » & je la vis en 1768 à la promenade ». — Dif-
 férentes personnes ont vu madame de Moldack à
 Vitry ; elle y passoit généralement pour la prin-
 cesse de Wolfenbittel , veuve du Czarovitz.
 L'extrait des registres mortuaires de la paroisse
 de Vitry , nous apprend que madame de Mol-
 dack (mal écrit Maldaque) y mourut le 20 jan-
 vier 1771 , dans sa maison , & qu'elle fut enterrée
 le 22 suivant. L'état de ceux qui assisterent à
 ses funérailles , la qualité de major aux isles
 de France & de Bourbon , donnée à M. Mal-
 daque ; l'âge de la défunte fixé , dans l'acte , à
 environ soixante-dix-huit ans ; toutes ces cir-
 constances , jointes au récit de M. Duclos , sem-
 blent concourir à rendre assez certaine l'histoire
 que l'on vient de lire ; elles empêchent au moins
 de la reléguer dans la classe des romans.

La terre de Courson appartenoit à un gentil-
 homme nommé de Fargues. Après les troubles
 de la Fronde , où il avoit joué un rôle contre la
 cour , l'amnistie publiée , il s'étoit retiré dans sa
 terre , où il vivoit tranquille , aimé & estimé de
 tous ses voisins. Le comte de Guiche , le mar-
 quis , depuis duc de Lude , Vardes & Lauzun ,
 s'étant égarés la nuit à un retour de chasse , &
 cherchant un asyle , la lumière qu'ils apperçurent
 les guida vers le lieu d'où elle partoît , qui
 étoit Courson , où ils demanderent retraite jus-
 qu'au jour. De Fargues les reçut avec joie , leur
 fit servir à manger , & les combla de politesses. De
 retour à la cour , ils conterent à Louis XIV leur
 aventure , & se louerent beaucoup de de Fargues.

A ce nom , qui réveilla dans le cœur du roi le ressentiment de la Fronde : « Comment ! dit-il , ce coupable-là est dans le royaume , & si près de moi » ?.... Il manda le premier président de Lamoignon , & lui ordonna de faire rechercher toute la vie de de Fargues. Malheureusement il se trouva coupable d'un meurtre (les crimes n'avoient pas dus être fort rares dans des tems de trouble) , & le procureur-général eut ordre de poursuivre l'accusé , qui fut arrêté , condamné & décapité , malgré l'amnistie qui sembloit avoir dû effacer tout ce qui étoit arrivé auparavant. Quoi qu'il en soit , ses biens furent confisqués , & le roi donna la terre de Courson au premier président.

INGRATITUDE UNIQUE.

LE marquis de *** voulant entrer dans un bateau pour traverser la Seine , fit un faux-pas & tomba dans la rivière. Le batelier aussi fort qu'adroit , l'en retira sur le champ. Le marquis , au lieu de lui témoigner sa reconnoissance , ne fut pas plutôt rassuré de sa chute , qu'il prit de l'humeur contre cet homme. « Parbleu , lui dit-il en colère , je me ferois bien retiré moi-même , & je te fais très-peu de gré d'un secours dont je n'aurois pas eu besoin ». Le maître du bateau eut beau lui observer que cependant il avoit cru le péril pressant en le voyant aller au fond ; le marquis insistoit & crioit plus fort. Enfin le batelier lui dit en jurant : « Ma foi , monsieur , si vous êtes si fâché d'être hors de l'eau , je vais

« vous y rejeter , & vous aurez l'honneur de
 « vous en retirer vous-même ». En disant
 « cela , il le prend à bras de corps , le rejette
 dans la Seine , où il auroit péri sans d'autres
 bateliers qui étoient aux environs , & qui vogua-
 rent à son secours.

INSOUCIANCE

PHILOSOPHIQUE.

L'Abbé Privat de Molières , grand partisan
 des Tourbillons de Descartes , n'en étoit pas
 moins un homme d'un mérite distingué : peu fa-
 vorisé de la fortune , il travailloit l'hiver dans son
 lit & se garantissoit par-là des rigueurs de la saison.
 Isolé dans sa chambre , au college royal , où il
 professoit la philosophie , un voleur vient un jour
 frapper à sa porte : l'abbé ouvre ; le coquin entre
 hardiment & demande la bourse à notre philo-
 sophe. Celui-ci , plus attaché à son travail qu'à
 son argent , dit avec son sang-froid ordinaire :
 « Ouvrez un des tiroirs de mon bureau , & pre-
 nez ce que vous trouverez ». Le voleur se
 trompant de tiroir , mêloit les manuscrits qui y
 étoient renfermés. Privat de Molières s'aper-
 cevant du désordre que ce malheureux lui cau-
 soit , lui dit gravement : « Eh ! monsieur , vous
 « vous trompez de tiroir , & vous m'allez donner
 « bien du travail ». Le voleur plus avide d'ar-
 gent que de papiers , se saisit du petit pécule de
 l'abbé , & s'en va sans refermer la porte. Notre
 savant lui crie : « Monsieur le voleur , soyez au
 « moins honnête , fermez donc ma porte ». —

Privat

Privat de Molières étoit de l'Académie des Sciences. On a su qu'il donnoit aux gens qui servent la compagnie, des étrennes plus considérables que les membres les plus riches. Il n'avoit pourtant pour tout revenu que les honoraires de sa chaire, ses messes, & ce qu'il pouvoit retirer du papier marbré auquel il travailloit quand il étoit las de méditer.

INTÉGRITÉ ÉMINENTE.

Charles, duc de Calabre en Italie, rendoit journellement la justice à Naples, assisté de ses ministres & de ses conseillers qu'il assembloit dans son palais; & dans la crainte que les gardes ne fissent pas entrer les pauvres, il avoit fait placer une sonnette dans le tribunal même, dont le cordon pendoit hors de la première enceinte. Un vieux cheval abandonné de son maître, vient se gratter contre le mur, & fait sonner. « Qu'on ouvre, dit le prince, & faites entrer qui que ce soit. — Ce n'est que le cheval du seigneur Capece, dit le garde en rentrant, & toute l'assemblée éclata de rire, ... — Vous riez, dit le prince. ... Sachez que l'exacte justice étend ses soins jusque sur les animaux. ... Qu'on appelle Capece. ... Qu'est-ce qu'un cheval que vous laissez errer ? lui demanda le duc. — Ah ! mon prince, reprit le cavalier, c'a été un fier animal dans son jeune tems. Il a fait vingt campagnes sous moi ; mais enfin il est hors de service, & je ne suis pas d'avis de le nourrir à pure perte. — Le roi, mon père, vous a cependant bien récompensé. —

Tome II.

B

„ Il est vrai, j'en ai été comblé de bienfaits.
 „ — Et vous ne daignez pas nourrir ce géné-
 „ reux animal qui eût tant de part à vos ser-
 „ vices ?... Allez, de ce pas, lui donner une
 „ place dans vos écuries, qu'il soit traité à
 „ l'égal de vos autres animaux domestiques, sans
 „ quoi je ne vous tient plus vous-même comme
 „ loyal cavalier, & je vous retire mes bonnes
 „ graces ».

INTERROGATION ET BONNE RÉPONSE.

U N jeune-homme de qualité montrait toutes
 les dispositions possibles pour l'état ecclésiast-
 que ; ses parens l'envoyèrent chez un arche-
 vêque de leurs amis. Dès la première entre-
 vue, le prélat tout en parcourant son appar-
 tement, dit au candidat : „ Mon cher ami, je
 „ veux vous interroger. — Monseigneur, vous
 „ seriez mieux assis ; mettez-vous à votre aise.
 „ — Je suis chez moi, je vais & viens, c'est
 „ mon plaisir. — Il suffit, monseigneur. — Al-
 „ lons, répondez-moi. Mon cher ami, quelle
 „ place Dieu occupe-t-il dans le ciel ? — Mon-
 „ seigneur, comme il est le maître du para-
 „ dis, il s'y met où il veut. — Votre réponse
 „ est bonne, reprit le prélat, vous serez ton-
 „ suré ».

IVROGNES RÉFLÉCHIS.

EN 1659, quelque tems avant l'arrivée de Charles II à Londres, cinq ivrognes, dans les premiers transports de leur zele, convinrent de boire à la santé de leur roi avec leur sang, & de couper chacun un morceau de leurs fesses, pour le faire frire; ce qui fut exécuté par quatre de ces zélés royalistes. Mais la femme du cinquieme entrant dans la chambre, s'arma des pinces, & s'en escrima si bien, qu'elle empêcha la découpeure des fesses de son mari. Cette scene tragi-comique se passa dans le comté de Berchs.

Les ouvriers & les artisans ne manquent guere d'aller fêre & dimanche, & tous les lundis, s'enivrer à la Courtille. Un ivrogne, encore à jeun, appercevant un de ses confreres qui, pour cuver les fumées du gros vin qu'il avoit amplement bu, ronfloit contre une borne, le contempla quelques instans plongé dans un profond silence, & puis s'écria: « Voilà pourtant comme je serai » dimanche! »

IVROGNE SUPERSTITIEUX.

Rien de si difficile à détruire que les premieres impressions dont on a presque toujours gâté notre enfance. Malgré les connoissances acquises, la maturité de la raison, & tout le ridicule qu'elle

attache aux contes effrayans dont on nous a bercés , il est rare que rien puisse en effacer absolument les traces. L'histoire en fournit plus d'un exemple chez les plus grands hommes , soit anciens , soit modernes ; & c'est à propos de cette réflexion , qu'un de nos auteurs très-connu (*), & que jamais on n'accusa d'être trop crédule , nous fit part un jour , & très-sérieusement , du fait vraiment singulier que nous allons rapporter ici. — « J'avois dix ans au plus , dit-il , lorsqu'un soir d'hiver , que nous soupions en famille chez mon pere , honnête bourgeois de D*** , des cris affreux qui partoient de chez un tonnelier voisin , étant de nature à nous faire craindre , ou quelque autre incendie , ou quelque autre événement funeste , chacun quitta la table avec effroi , pour aller voir quelle en étoit la cause. Arrivés à la porte du tonnelier , un petit garçon , transi de peur , nous ayant conduit dans la chambre d'où partoient ces cris , qui redoublèrent , lorsqu'il nous vit accompagnés de quelques voisins , arrivés en même tems que nous. . . . *Ah ! de grace , messieurs* , nous dit en tremblant cet homme presque nud , & couché en travers sur son lit , *daignez , au plutôt , faire appeller un prêtre & un chirurgien , car je sens que je n'ai pas long-tems à vivre*. Sur quoi mon pere , après avoir envoyé un de nos domestiques , pour remplir les intentions du prétendu moribond , dont les cris & les sanglots redoubloient encore , s'étant

(*) La personne digne de foi , à qui nous devons cette anecdote , nous assure l'avoir entendue raconter à Piron , comme chose arrivée à lui-même , dans sa jeunesse , étant encore chez son pere , apothicaire à Dijon.

rapprochez de lui , & l'ayant interrogé sur la cause d'une maladie aussi subite que cruelle : *Vous voyez , mon cher voisin ,* répondit le tonnelier , *l'homme le plus malheureux !... Ah , maudite femme !* s'écria-t-il , en s'interrompant lui-même , *on me l'avoit bien dit , que tes liaisons avec la vieille N*** , la plus détestable sorcière qu'ait jamais produit la Bourgogne , ne tarderoient guère à m'être fatales !... & je ne l'éprouve que trop !... Mon pere , à ce propos , ainsi que les autres témoins de cette scène , ne doutant pas que la tête de cet homme ne fût dérangée , crurent devoir attendre que le prêtre & le chirurgien fussent arrivés , pour savoir à quoi s'en tenir sur un événement si extraordinaire. Au moment qu'il les vit entrer : *Messieurs !* s'écria-t-il , *j'implore votre secours !... Je suis un homme mort ! Si l'on ne peut sauver le corps , sauvez du moins mon ame !... — Sachons d'abord ,* lui dirent les deux nouveaux venus , après s'être un peu remis de leur surprise , *de quoi il s'agit... — Voyez ,* dit le prêtre au chirurgien , *quelle est la maladie , & si elle est assez pressante pour exiger les secours de mon ministère , avant que vous puissiez lui administrer les vôtres ?... Tâchez donc , mon ami ,* dit-il au malade , *de dire à monsieur quel est le mal dont vous souffrez , & quelle peut en être la cause : — Ah ! pour comble de maux , faut-il que je sois forcé , en vous disant d'où partent mes douleurs , de déshonorer ma femme même ?... Mais elle le mérite , & dans l'état où je me vois , je n'ai plus rien à ménager... Apprenez donc , messieurs , qu'en rentrant chez moi ce soir , après avoir passé deux heures au plus avec quelques amis , chez le marchand de**

avoit ouvert la porte du tonnelier , apprit de lui , que cet homme qui , tous les soirs rentroit ivre , étoit aussi tous les soirs vivement chapturé par sa femme , & tous les soirs employoit les moyens les moins polis pour mettre fin à ses remontrances. Mais ce que vous aurez peine à croire , messieurs , poursuivit le narrateur , c'est que , quoique j'eusse appris , quelques années après , que tout ceci n'avoit été qu'un remède employé par sa femme (au moyen d'un parent qu'elle avoit fait cacher dans la maison) pour corriger & guérir le mari de son intempérance , l'impression qu'avoit faite sur moi cette singulière blessure , s'étoit si profondément gravée dans mon esprit , que pendant nombre d'années , chaque fois que j'avois à me mettre au lit , ce souvenir se représentoit au point que je n'osois y entrer autrement , qu'en commençant par m'y asseoir ; tant la claque du tonnelier m'avoit donné d'effroi ».

JALOUSIES MAL-FONDÉES.

U Ne jeune femme étant au bal de l'opéra , sans être masquée , accompagnée de son mari , qui étoit aussi jaloux que s'il n'eut point été françois , un masque s'approcha d'elle , & lui dit qu'il pouvoit se flatter d'avoir été son meilleur ami ; qu'elle avoit eu même pour lui les bontés les moins équivoques , jusqu'à s'asseoir vingt fois par jour sur ses genoux , & à lui donner mille baisers. » La preuve que je vous connois bien , » ajouta le masque , c'est que je fais que vous » avez un signe très-apparent sur la jambe

» droite ». En achevant ces mots , il fit mine de vouloir se perdre dans la foule ; mais le mari furieux le suivit pas à pas , sans écouter les prières ni les protestations de sa belle moitié. L'indiscret domino ayant gagné les corridors , le jaloux cria à la garde de l'arrêter , & s'en approchant tout hors d'haleine , il lui arracha le masque avec violence. . . Mais qu'il fut honteux & agréablement surpris , en reconnoissant le pere de son épouse !

Rien ne donne une idée plus vive de l'imagination blessée d'un jaloux , que ce qu'on en va rapporter. Il étoit avec sa femme devant une glace ; il la caressoit & l'embrassoit tendrement ; il regarda dans le miroir ; il fut si fâché d'y voir un homme qui caressoit & embrassoit sa femme , qu'il le cassa , quoique cet homme ne fût que lui-même. Son image même lui donnoit de l'ombrage.

JEUNESSE DE TURENNE.

LE vicomte de Turenne étoit d'une complexion très délicate dans son enfance , & sa constitution fut toujours foible jusqu'à l'âge de douze ans ; ce qui fit dire à son pere qu'il ne seroit jamais en état de soutenir les travaux de la guerre. Le jeune héros , pour le forcer à penser différemment , prit à l'âge de dix-huit ans la résolution de passer une nuit sur le rempart de Sedan. Le chevalier de Vassignac , son gouverneur , après l'avoir long-tems cherché , le trouva sur l'affût d'un canon où il s'étoit endormi. Il s'attacha beaucoup à la lecture de

l'histoire, & sur-tout à celle des grands hommes qui s'étoient distingués par les vertus & les talens militaires. Il fut frappé du caractère d'Alexandre-le-Grand; le génie de ce conquérant plut au jeune vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces tems où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-Curce, & à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lus. Pendant ces récits on voyoit son geste s'animer, ses yeux étinceler, & alors son imagination échauffée forçoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un officier s'avisa un jour de lui dire que l'histoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un roman; le jeune prince en fut vivement piqué. La duchesse de Bouillon, pour se divertir, fit signe à l'officier de continuer à le contredire; la dispute s'échauffa, le héros naissant se mit en colere, quitta brusquement la compagnie, & fit appeler secrètement l'officier en duel. qui accepta la proposition, pour amuser la duchesse de Bouillon, charmée de voir dans son fils des marques d'un courage précocce. Le lendemain le vicomte sortit de la ville sous prétexte d'aller à la chasse, & étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée. Comme il rêvoit à ce que signifioit cet appareil, la duchesse de Bouillon parut avec l'officier, & dit à son fils, qu'elle venoit servir de second à celui contre qui il vouloit se battre. Les chasseurs se rassemblèrent, on servit le déjeuner, la paix fut faite, & le duel se changea en une partie de chasse.

JOUEURS ET JOUEUSES.

Selon toute apparence , le jeu sera de mode en tout tems , parce qu'il y aura toujours des gens désœuvrés , des gens intéressés & des escrocs. L'exemple du fameux Galet devoit épouvanter tous les joueurs. Il gagna des sommes immenses ; & le même hazard qui les lui avoit données , l'en dépouilla par la suite. Il avoit fait bâtir à Paris un superbe hôtel , rue Saint-Antoine ; mais il le joua , & le perdit en un coup de dés. Lorsqu'il n'eut plus rien , il alloit encore jouer dans les rues avec les laquais , & même sur les degrés de la maison qui lui avoit appartenu.

La passion du jeu étoit si forte dans madame de C*** , qu'elle regardoit comme perdu tout le tems qu'elle passoit sans avoir les cartes à la main. Elle donnoit à jouer chez elle ; & afin d'empêcher que ceux qui seroient maltraités par la fortune n'exhalassent leurs chagrins par quelque imprécation un peu trop forte , elle avoit taxé chaque gros mot à un louis. M. L*** , l'un des plus assidus à sacrifier chez elle au dieu du hazard , vivement affecté un soir du malheur continuél qui le poursuivoit , & voulant exprimer énergiquement son désespoir , prit le parti de jeter sur la table une poignée de louis , & jura pour lors tout à son aise.

Une dévote se confessoit du trop grand attachement qu'elle avoit pour le jeu ; son confesseur lui remontra qu'elle devoit sur-tout considérer la perte du tems : » Hélas ! dit la pénitente

» en l'interrompant , que vous avez bien raison ,
 » mon pere ! on perd tant de tems à mêler les
 » cartes ! »

Deux femmes qui avoient toujours été les
 meilleures amies possibles , eurent une querelle
 très-vive à propos de cinq louis perdus au jeu.
 » Eh bien ! dit l'une impatientée , ce n'est pas
 » la peine de tant disputer , je vous les aban-
 » donne. — Puisque vous êtes si généreuse , ré-
 » pondit l'autre , on voit bien que vous avez
 » des amans qui vous en donnent. — Ma-
 » dame , répliqua la première , je ne suis pas
 » obligée de vous dire le procédé qu'ils ont à
 » mon égard ; je vous observerai seulement ,
 » que lorsque j'entrai dans le monde , il y a
 » dix ans , vous donniez déjà de l'argent aux
 » vôtres ».

M. du Saulx , dans un excellent ouvrage ,
 intitulé : *De la Passion du Jeu* , rapporte plu-
 sieurs anecdotes ; entr'autres , les deux qu'on va
 lire. Il assure qu'il apperçut un jour dans une
 maison de jeu , une femme étique , qui ne par-
 loit point , ou rarement , qui restoit toujours dans
 la même place , & ne se levoit pas même lors-
 qu'on avoit servi : il demanda ce que c'étoit que
 ce spectre féminin : » C'est , lui répondit-on ,
 » l'une des plus singulières victimes de la pas-
 » sion du jeu. Depuis trente ans elle perd sa
 » rente viagere à mesure qu'elle la touche , &
 » ne subsiste qu'avec un peu de pain trempé
 » dans du lait ; car elle est fort honnête. Elle
 » rougit d'être ici , mais elle mourroit ailleurs.
 » Comme elle est sans crédit , la pauvre fille
 » ne jouera que dans trois mois , c'est-à-dire , à
 » la première échéance de sa pension ».

La femme d'un joueur vint , la mort dans le

yeux , chercher son mari qui jouoit depuis deux jours. » Laissez-moi , s'écria-t-il ; je vous reverrai peut-être.... après-demain ». Le malheureux ! il arriva plutôt qu'il ne l'avoit promis. Sa femme étoit couchée , tenant à la mamelle le dernier de ses fils : » Levez-vous , madame , » levez-vous , lui dit-il ; le lit où vous êtes ne » vous appartient plus ».

Le désagrément que les joueurs éprouvent d'être obligés de se charger d'or , a fait imaginer des boîtes très-élégantes , dans lesquelles sont des fiches embellies de divers ornemens , & timbrées de dix , vingt , cent louis. Ces fiches sont des especes de billets de banque payables au porteur. Une dame , dont le mari jouoit beaucoup , fit faire une de ces boîtes , & la lui envoya. Quelle fut la surprise de l'époux en l'ouvrant , lorsqu'au-lieu de fiches , il y trouva le portrait de sa femme en miniature , avec celui de ses deux jeunes enfans , & ces mots au bas : *Songez à nous !*

Un homme honnête , d'un état distingué , fort à son aise , rempli d'esprit , mais d'un caractère un peu sombre , jouoit un jour dans la maison d'un ami intime , au jeu de commerce , appelé *Reverse* , à un prix si modéré , qu'on ne peut attribuer l'événement que je vais raconter , à aucun des transports de fureur & de désespoir qui s'emparent quelquefois de l'âme d'un joueur absolument ruiné. Ce jeune-homme soutint froidement plusieurs parties de suite ; & quoiqu'il perdît constamment , on ne s'aperçut pas de la moindre altération , ni dans ses traits , ni dans ses manières. Mais le Quinola , nom qu'on donne , à ce jeu , au valet de cœur , lui ayant gorgé dans les mains dix-huit ou vingt fois , & l'opiniâtreté du malheur troublant apparem-

ment sa raison , il se leve un peu brusquement , & prie quelqu'un de tenir son jeu. Étonné de ne pas le voir rentrer , chacun formoit diverses conjectures , dont la plus sérieuse étoit qu'il avoit sans doute abandonné la séance & quitté la maison sans prendre congé ; lorsqu'un coup de pistolet , parti de trop près pour qu'on pût s'y méprendre , éveilla l'attention générale ; on sonne , on appelle , on s'informe ; on apprend des valets que le monsieur un peu troublé avoit demandé dans l'antichambre la clef des aisances , avec un marteau & un clou à crochet. On court en haut , guidé par l'odeur de la poudre , on arrive au cabinet qu'on trouve fermé ; l'on juge alors que l'insensé a cloué la porte en dedans. Le trouble augmente , on fait appeller un homme de justice ; on enfonce la porte , & l'on voit , non sans frémir , l'infortuné joueur , assis sur le siege d'aisance , le pistolet dans une main , le marteau dans l'autre , & la tête penchée sur l'estomac. On s'empresse autour de lui ; il respire , il ouvre les yeux : » Mes amis , dit-il » d'une voix foible , vous arrivez trop tard , le » mal est fait ; vous avez vu avec quelle confiance la fortune & le jeu m'ont poursuivis » toute la soirée , & cet affreux Quinola.... » vingt fois.... je vous demande pardon du » scandale arrivé dans votre hôtel à mon sujet.... Mais regardez »..... On se retourne ; on voit que l'insensé jeune-homme , égaré par la passion , avoit d'abord attaché le Quinola sur le mur , en face de lui. » J'ai voulu , poursuit-il , » en repaître mes yeux avant de frapper le coup » mortel ; mais enfin , son odieux aspect irritant » ma fureur , je me suis servi sans regret de » cette arme meurtrière ». Il s'arrête à ces mots

& sa tête retombe. » Ah , malheureux ! s'écrie son ami. — Ne me plaignez point , reprit-il d'une voix animée ; je suis vengé , c'est tout ce que je voulois ; j'ai brûlé la cervelle à Qui- nola ». On regarde avec plus d'attention ; l'on s'apperçoit que le pauvre Quinola avoit la tête percée de deux balles , & le clou à crochet enfoncé dans le milieu du cœur. Alors le jeune- homme , qui n'avoit aucun mal , se leve ; & tous les assistans furent également surpris de ce nouveau genre de folie.

Une dame passionnée pour le jeu , & retirée à la campagne pendant la belle saison , proposa au curé de la paroisse de jouer avec elle. Il le fit , & elle gagna tout son argent. Peu de tems après , étant tombée malade , & n'espérant pas en revenir , elle lui proposa encore de jouer les frais de son enterrement , en cas qu'elle mourût , & le curé les perdit derechef. Alors elle l'obligea de lui faire une promesse pour argent prêté , équivalente à la somme à laquelle ils taxerent les honoraires de sa sépulture. Dans les derniers momens , elle mit ce billet entre les mains de son fils , & mourut deux heures après. Le curé l'enterra gratuitement , & retira sa promesse.



JUGEMENS PLAISANS

ET AUTRES.

LA reine de Suede étant en France, fut le sujet de la conversation des duchesses dans le cercle qu'elles tinrent chez la reine ; on n'épargna pas sa perruque, ses habits, ses gestes, ses expressions, on tourna tout cela en ridicule : elle apprit qu'elle avoit été l'objet de la critique maligne des dames à tabouret ; elle chercha à se venger ; elle fut qu'elles avoient agité la question, si à cause de l'inconstance de la saison où il faisoit souvent beau le matin & froid le soir, elles porteroient un manchon & un éventail tout à la fois. A la pluralité des voix, on décida que sans être ridicules, elles se muniroient de l'un & de l'autre tout ensemble. La reine de Suede vint à la cour un jour de cercle, & elle dit aux duchesses : « Mesdames, j'ai appris la décision
 » de la célèbre question sur le manchon & l'é-
 » ventail ; voici comme je l'aurois terminée.
 » J'aurois défendu l'éventail à la plupart de vous
 » autres qui êtes déjà assez éventées, & le
 » manchon à un très-grand nombre qui sont
 » d'une complexion très-ardente ».

On a jugé en 1781, au parlement de Paris, une cause assez bizarre. Une jeune femme de Ville-Juif, village près de la capitale, quittée par son mari, fit, pendant quelques années, beaucoup de recherches pour découvrir ce qu'il étoit devenu : comptant y être parvenue, d'a-

près un extrait mortuaire qui lui fut envoyé de Hollande, elle prit le parti de se remarier. Au bout de dix-neuf ans, le premier mari reparut dans une espece d'opulence ; il réclama sa femme, & elle s'empressa de se rejoindre à lui. Mais le second, abandonné si lestement, & qui en avoit eu un garçon, âgé pour lors de seize ans, s'adressa à la justice, pour qu'au moins cet enfant, né dans un mariage contracté selon les loix, ne pût être réputé bâtard. Conformément aux conclusions de M. Séguier, sur ce que la femme avoit eu lieu de se croire veuve, & que le second mariage avoit été dans la bonne-foi, l'arrêt, en ne maintenant que le premier, déclara que l'enfant du second hériterait de ses pere & mere, comme les autres enfans qu'ils pourroient avoir légitimement chacun de leur côté.

Au commencement de l'année 1779, le parlement de Paris prononça un arrêt dans une cause singuliere, & que voici en substance. Deux particuliers d'un village du Bas-Poitou, avoient une tante âgée de plus de quatre-vingts ans, & qui jouissoit d'une sorte d'aisance. Craignant qu'elle ne vint à décéder sans les avoir institués ses légataires universels, ses neveux imaginèrent de suivre à-peu-près la marche que Régnard a tracée dans sa comédie du *Légataire* : ils formèrent le projet de faire dicter un testament par la femme de l'un d'eux à des notaires, à qui ils persuaderoient que c'étoit leur tante. En conséquence de leur stratagème, ils se rendirent chez un des notaires de la ville de Fontenay-le-Comte, & le prièrent de se transporter, avec un de ses confreres, au domicile de leur tante, pour y recevoir son testament. Le notaire refusa d'abord ; mais il céda enfin aux prieres & aux inf-

tances des neveux , qui lui dirent qu'il étoit de la plus grande importance qu'on ne l'apperçût point dans l'endroit , que leur tante habitoit , parce que des voisins jaloux & avides mettroient des entraves à la générosité de leur bienfaitrice. Le notaire étoit bien éloigné de soupçonner que ses précautions étoient des pièges qu'on lui tendoit , pour le mettre dans le cas de prêter son ministère à un faux. Au jour & à l'heure convenus , il partit avec un de ses confreres , accompagné d'un des neveux. Ce neveu les conduisit au milieu de la campagne ; & après plusieurs heures de marche pendant la nuit , ils arrivèrent à une maison que leur conducteur leur dit être celle de la vieille tante. Les deux notaires , en entrant , trouverent l'autre neveu , qui les pria de ne point faire de bruit , & de passer dans la chambre où étoit la testatrice. Ces deux officiers s'approchèrent du lit de la prétendue octogénaire , & lui ayant fait différentes questions , le son de la voix de cette femme leur inspira des soupçons. Pour les dissiper , ils tirèrent les rideaux , & approchèrent avec une lumière. Ils apperçurent alors une femme qui , malgré l'attention qu'elle avoit de se couvrir le visage , ne paroissoit pas avoir trente-six ans. On se doute bien qu'ils refuserent de recevoir le faux testament qu'elle devoit leur dicter. Indignés de cette supercherie , les notaires sortirent sur le champ , en menaçant les neveux de dénoncer leurs manœuvres criminelles à la justice. Le ministère public rendit bientôt plainte contre les trois coupables (les deux neveux & la niece). Sur l'information faite à Fontenay-le-Comte , ils furent arrêtés & mis en prison , & condamnés par la sénéchaussée , à être flétris & aux galères , &

la niece au blâme. Mais le parlement de Paris rendit un arrêt qui condamna simplement les deux particuliers au blâme , avec une amende de trois livres , & mit la femme hors de cour.

Il s'est élevé dernièrement dans une paroisse , près E. . . , en Champagne , une contestation qui a donné lieu à un jugement dont il n'y a point d'exemple. Un particulier de cette paroisse avoit soustrait un mouton à un autre particulier du même endroit. Le villageois , à qui appartenoit le mouton dérobé , s'aperçut de son absence , après quelques recherches , il le reconnut parmi ceux de l'auteur de la soustraction. Il l'avertit qu'il eût à le lui rendre ; mais ne pouvant obtenir satisfaction à l'amiable , il forma sa demande judiciaire devant le juge , pour la restitution du mouton : après quelques défenses respectives , le juge rendit une sentence bien originale. Ce jugement singulier a été exécuté avec tout l'appareil possible , le 19 avril 1785. Le mouton a été amené à la salle d'audience. Toute la paroisse étoit présente ; on lâcha le mouton , qui s'est rendu en ligne directe dans la bergerie du réclamant. L'auteur du vol du mouton a été sur le champ condamné aux dépens ; le peuple l'a reconduit chez lui au milieu des huées. Quoique la sentence fût susceptible d'appel , il y a satisfait en payant les frais.

La princesse de Brunswick , peu de tems après que son mariage avec le prince de Prusse eût été dissout , fit venir divers ouvrages de modes de France. Ces marchandises devoient payer un droit considérable à Stettin , où elle étoit retirée. Le commis préposé au recouvrement de l'impôt , les arrêta , en déclarant qu'il ne les délivreroit qu'en recevant les droits qui étoient dus. La

princesse les demanda plusieurs fois , & reçut toujours la même réponse ; enfin elle lui fit dire un jour de les apporter lui-même , & de venir recevoir l'impôt en personne. L'employé obéit ; il ne fut pas plutôt entré dans l'appartement de la princesse , qu'elle courut à lui , lui arracha la boîte , lui appliqua trois ou quatre soufflets , le poussa hors de sa chambre , & ferma la porte sur lui. Le commis , outré de ce traitement , se hâta de dresser un mémoire dans lequel il instruisit le roi de Prusse de ce qui s'étoit passé , de l'affront qu'il avoit reçu , & du déshonneur dont il se croyoit couvert. Le monarque ayant lu l'écrit , y répondit ainsi : „ La perte de l'impôt est pour
„ mon compte , les marchandises resteront à la
„ princesse , les soufflets à celui qui les a reçus.
„ Quant au déshonneur supposé , je l'efface à la
„ requête du plaignant , il est nul de fait : car la
„ belle main d'une jolie femme ne sauroit im-
„ primer aucun déshonneur sur la face d'un com-
„ mis des douanes „.

Il y a dans une petite ville de la Silésie , une chapelle dédiée à la Vierge. Sans cesse on y apporte des offrandes. Plusieurs qui étoient d'un métal précieux disparurent. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison , fort assidu à cette église ; on le fouilla , & l'on trouva dans ses poches deux cœurs d'argent. Il fut conduit en prison , & son procès instruit. Il ne pouvoit nier le fait , mais il prétendit qu'il n'avoit pas volé les cœurs d'argent , & qu'il les avoit reçus en don de la Vierge qui connoissoit ses besoins & sa pauvreté. Cette excuse , comme on s'y attend bien , ne le justifia pas devant ses juges. Il fut condamné à mort. Sa sentence fut portée au roi , selon l'usage , pour être rati-

44 JUSTE IDÉE DES PARASITES.

fiée. Frédéric II fit venir quelques ecclésiastiques.

» Ce don, leur demanda-t-il, est-il possible ?

» — Le cas est assurément rare & singulier,

» répondirent-ils au souverain ; mais le pouvoir

» & la miséricorde de Dieu sont immenses, &

» quelquefois il les a manifestés ainsi en faveur

» des saints ». Après cette décision, le roi écri-

vit sous la sentence : » Nous accordons la grace

» à l'accusé qui a nié constamment le vol, puis-

» que la faveur dont il se vante n'a pas été jugée

» impossible par les docteurs de sa religion ; mais

» nous lui défendons, sous peine de la vie,

» d'accepter à l'avenir aucun présent de quelque

» saint que ce soit ».

JUSTE IDÉE DES PARASITES.

ON appelle aujourd'hui *bonne maison*, celle où nombre de gens, qui ne sont que superficiellement connus du maître & de la maîtresse, arrivent à deux heures, & trouvent à dîner. Ces *bonnes maisons* qui ont fait si prodigieusement pulluler les parasites dans Paris, auroient paru bien ridicules, il y a cinquante ou soixante ans. Tout bon citoyen qui veut tenir une table, devroit réfléchir qu'en contribuant à augmenter le nombre des parasites, il augmente celui des flatteurs, des menteurs, des plats bouffons, des distributeurs de faux bruits, & des faiseurs de nouvelles ; car il n'y a aucun de ces chercheurs de diners qui ne dise en entrant : *Je viens d'apprendre une nouvelle*. Il est bien honteux pour les gens de lettres que l'on en nomme plusieurs, qui

JUSTICE RENDUE A UN ACTEUR. 45

depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin , ne vivent pas un seul jour à leurs dépens , & c'est peut-être une des causes de la rareté des bons livres ; un parasite doit avoir un caractère bien liant ; or, un caractère bien liant exclut l'élévation dans le cœur & dans l'esprit , & confine beaucoup au caractère du faquin.

JUSTICE RENDUE A UN ACTEUR.

UN comédien de province écrivoit à un de ses amis : « Dans tous les rôles que j'ai joués ,
« petit-maitre , vieillard , financier , valet ,
« payfan , j'ai été sifflé. Loin de me décourager ,
« j'ai hasardé celui de tartufe. Lorsqu'on m'en-
« tendit prononcer ce vers ,

« Mais la vérité pure est que je ne vaux rien ,

« alors je fus applaudi à tout rompre ; & les bat-
« temens de mains furent continués plus d'un
« quart-d'heure après la toile baissée ».

JUSTICE A LA PERSANNE.

LA justice se rend , parmi les Perses , très-promptement & sans le ministère ni de procureurs , ni d'avocats. Un commissaire étant un jour en fonction , rencontra un bourgeois qui ve-

noit de la boucherie & s'en retournoit chez lui. Il lui demanda ce qu'il portoit : « C'est, répondit le bourgeois en colere , de la viande que je viens d'acheter chez un tel boucher ». Le commissaire frappé de la réponse & du ton du bourgeois , voulut savoir le sujet de son mécontentement : il s'informa si la viande étoit trop chere. » Sans doute , repartit le bourgeois : vous avez beau fixer le prix , les bouchers s'en moquent ; ils exigent le triple de la taxe , encore ne donnent-ils pas le poids. Il manque à ce morceau au moins deux ou trois onces. — Mene-moi , dit le commissaire , à l'endroit où tu l'as prise ». Le commissaire y étant arrivé , ordonna au boucher de peser le morceau , & il s'y trouva effectivement quatre ou cinq onces de moins. Le commissaire alors adressa ces paroles au bourgeois : « Quelle justice demandes-tu de cet homme ? que veux-tu exiger de lui ? — Je demande , dit le bourgeois , autant d'onces de sa chair , qu'il m'en a retranché du morceau qu'il m'a vendu. — Tu les auras , repartit le commissaire , & tu les couperas toi-même ; mais si tu en coupes plus ou moins , tu seras puni ». Le bourgeois étonné de la sagesse de ce jugement , disparut comme un éclair.



K A N G . H I ,

EMPEREUR CHINOIS.

KAng-Hi , empereur de la Chine , petit-fils du prince Tartare , qui la conquit en 1644, monta sur le trône en 1661 , & mourut en 1722 , à 71 ans. Ce prince outra l'orgueil & le faste des Asiatiques. Sa vanité alloit jusqu'à ne pouvoir souffrir que , dans les cartes géographiques , on ne mit pas son empire au centre du monde. La plupart de celles qu'on a dressées sous son regne , au moins depuis qu'il eût fait connoître son ambition sur ce point , sont conformes à ses desirs. Le P. Matthieu Ricci , Jésuite , fut obligé de s'y conformer comme les autres , & de renverser l'ordre qu'il devoit suivre , pour plaire à cet empereur , dans la carte chinoise du monde qu'il dressa à Pékin. La curiosité de Kang-Hi n'avoit point de bornes : il vouloit savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenoit d'ignorer. Un jour il voulut s'enivrer , pour connoître par lui-même l'effet du vin. C'est cependant ce prince qu'on nous représente comme un sage ; mais , c'est qu'à la Chine on mérite ce nom dès qu'on n'a point tous les vices & les ridicules qui y sont accrédités. Il aimoit les missionnaires & rendoit justice à la religion chrétienne , en faveur de laquelle il donna un édit célèbre , qui contient les plus grands éloges de cette religion divine , la lumière & la consolation des mortels , & renouérit sur ceux qu'on lit dans l'édit donné par un de ses prédécesseurs , en 636 , plus de mille ans auparavant.

LEÇONS PROFITABLES.

IL se passa , dit-on , en Angleterre , une scène assez plaisante entre un honnête cordonnier & un gentilhomme , prétendant à être nommé député au parlement. Celui-ci , d'un air fort humble , entre dans la boutique de l'artisan , qui lui demande d'un ton brusque de quelle affaire il s'agissoit : *De me rendre un petit service* , répondit le gentilhomme ; *il ne me manque plus qu'une voix pour être élu , & je vous prie de m'accorder la vôtre.* — *Oh bien ! si cela est* , reprit le cordonnier , en lui présentant une escabelle , *asseyez-vous là , causons ensemble , & voyons un peu quel homme vous êtes. . . Vous buvez de la bière , n'est-ce pas ? en voilà un pot déjà entamé : nous le finirons de compagnie. Allons , prenez mon verre : buvez à ma santé , je boirai ensuite à la vôtre.* — *Qu'à cela ne tienne* , répondit le gentilhomme. . . En même tems il boit en faisant un peu la grimace. — *Dieu me damne ! vous fumerez , car je fume , moi* , poursuivit l'artisan. — *Eh mais ! . . . comme vous voudrez* , repartit le candidat en dévorant son dépit. D'un air assez gauche il allume sa pipe à celle de son nouveau camarade ; & les voilà tous deux en train de politiquer tout à leur aise. Enfin le protecteur , fort content d'avoir fait passer son protégé par toutes sortes d'humiliations , le congédie sans façon. *Sortez sur le champ de chez moi , & ne comptez pas sur mon suffrage ; je me respecte trop pour le donner à un homme qui se respecte si peu , & qui cherche à s'élever par tant de bassesses.*

Il n'y a pas de vice plus infamant , sur-tout pour les personnes constituées en dignité , & chargées de procurer le bien des autres , que l'avarice. M. le duc de Montmorency , pour inspirer au jeune duc d'Enghien son neveu , l'horreur d'une passion si détestable , lui donna cette sage leçon. En allant dans son gouvernement , il passa par Bourges , rendit visite à ce jeune seigneur , qui y faisoit ses études , & lui donna une bourse de cent pistoles pour ses menus plaisirs. A son retour , il le vit encore , & lui demanda quel usage il avoit fait de cet argent. Le duc d'Enghien lui présenta sa bourse toute pleine. Que de parens auroient loué la rare abstinence de leurs enfans en pareil cas ! Mais le duc de Montmorency pensoit bien plus noblement ; il prit la bourse , jeta l'argent par la fenêtre , & dit à son neveu : *Apprenez , monsieur , qu'un aussi grand prince que vous , ne doit point garder d'argent : puisque vous ne vouliez pas l'employer à jouer , il falloit en faire des aumônes & des libéralités.* L'avarice qui est hideuse dans les particuliers , est encore plus horrible dans un prince.

La France n'a pas eu de meilleur ni de plus grand roi qu'Henri IV ; il étoit son général & son ministre ; il unit à une extrême franchise la plus adroite politique ; aux sentimens les plus élevés , une simplicité de mœurs charmante ; & à un courage de soldat , un fond d'humanité inépuisable. Aussi , la reine-mere dit-elle à Louis XIV lorsqu'il étoit jeune : *Mon fils , ressemblez à votre grand-pere , & non pas à votre pere.* Le roi lui en ayant demandé la raison : *C'est , dit-elle , qu'à la mort d'Henri IV on pleuroit , & qu'on a ri à celle de Louis XIII.*

L I O N E T L I O N N E

R E C O N N O I S S A N S .

L'Ingratitude est un vice odieux , & malheureusement trop commun : je n'en connois pas qui décele mieux une ame basse & méprisable. Les animaux les plus féroces l'ont en horreur ; il en est qui , à la honte de l'humanité , ont donné des exemples frappans de reconnoissance : l'histoire suivante en fournit une preuve authentique. Les Espagnols étant assiégés dans Buenos-Ayres par les peuples du canton , le gouverneur avoit défendu à tous ceux qui demeuroient dans la ville d'en sortir. Mais craignant que la famine qui commençoit à se faire sentir , ne fit violer ses volontés, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur tous ceux qui chercheroient à passer l'enceinte désignée. Cette précaution rendit les plus affamés , à l'exception d'une femme nommée Maldonata , qui trompa la vigilance de ses gardes. Cette femme , après avoir erré dans des champs déserts , découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers ; mais elle y trouva une lionne dont la vue la faisoit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurerent un peu ; elle reconnut même que ses caresses étoient intéressées : la lionne étoit pleine & ne pouvoit mettre bas ; elle sembloit demander un service que Maldonata ne craignoit pas de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnoissance ne se borna

pas à des témoignages présens ; elle sortit pour chercher sa nourriture ; & depuis ce jour , elle ne manqua pas d'apporter , aux pieds de sa libératrice , une provision qu'elle partageoit avec elle. Ces soins durèrent aussi long-tems que ses petits lionceaux la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut retirés , Maldonata cessa de la voir , & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même ; mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer les Indiens qui la firent esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par les Espagnols , qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le gouverneur en étoit sorti ; un autre Espagnol qui commandoit en son absence , homme dur jusqu'à la cruauté , savoit que cette femme avoit violé une loi capitale , & ne la croyant pas assez punie par ses infortunes , il donna ordre qu'elle fût liée en pleine campagne pour y mourir de faim , qui étoit le mal dont elle avoit voulu se garantir par la fuite , ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue ; quelques soldats qu'il chargea de cet ordre , furent surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnée de tigres & de lions , qui n'osoient s'approcher d'elle , parce qu'une lionne qui étoit à ses pieds avec plusieurs lionceaux sembloit la défendre. A la vue des soldats la lionne se retira un peu , comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal , qu'elle avoit reconnue au premier moment ; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens , ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Ayres , la lionne la caressa beaucoup en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant , lui fit comprendre qu'il ne pouvoit ,

fans paroître plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grace à une femme dont le Ciel avoit pris si visiblement la défense.

Appion, surnommé Pliftonice, étoit très-versé dans la littérature, & dans la connoissance de toutes les parties de l'histoire grecque : on connoît & on estime le recueil complet qu'il a publié, de toutes les merveilles d'Égypte, & de toutes celles que renferment ses annales. L'éta-lage affecté d'érudition, & l'air de jactance de l'historien, le font soupçonner d'un peu d'exagération dans ses récits, lorsqu'il cite ses lectures ou ses conversations. On ne peut cependant porter le même jugement, sur le trait dont il fait mention au cinquieme livre de ses Mémoires de l'Égypte, puisque le narrateur assure qu'il ne l'a lu, ni oui raconter nulle part ; mais qu'à Rome, lui-même, il en a été le témoin. — « On donnoit au peuple, dit Appion, dans le Grand-Cirque, le spectacle d'un combat de bêtes dans le plus grand appareil ; comme je me trouvois à Rome, j'y courus. Les barrières levées, l'arene se couvre d'une foule d'animaux frémissans, monstres affreux, tous d'une hauteur & d'une férocité extraordinaires : on vit sur-tout bondir des lions d'une grandeur prodigieuse ; un seul fixa tous les regards : une taille énorme, des élancemens vigoureux, des muscles enflés & roidis, une criniere flottante & hérissée, un rugissement sourd & terrible faisoient frémir tous les rangs des spectateurs. Parmi les malheureux condamnés à disputer leur vie contre la rage de ces animaux affamés, parut un certain Androcles, autrefois esclave d'un proconsul. Dès que le lion l'aperçut, dit l'écrivain, il s'arrête tout-à coup frappé d'étonnement ; il

s'avance d'un air adouci , comme s'il eût connu ce misérable ; il l'approche en agitant la queue d'une manière soumise , comme le chien qui cherche à flatter ; il presse le corps de l'esclave à demi mort de frayeur , & leche doucement ses pieds & ses mains. Les caresses de l'horrible animal rappellent Androcles à la vie ; ses yeux éteints s'entr'ouvrent peu-à-peu , ils rencontrent ceux du lion. Alors , comme dans un renouvellement de connoissance , vous eussiez vu l'homme & le lion se donner les marques de la joie la plus vive & du plus tendre attachement. Rome entière à ce spectacle poussa des cris d'admiration , & César ayant demandé l'esclave : *Pourquoi , lui dit-il , es-tu le seul que la fureur de ce monstre ait épargné ? — Daignez m'écouter , seigneur , dit Androcles , voici mon aventure : pendant que mon maître gouvernoit l'Afrique en qualité de proconsul , les traitemens cruels & injustes que j'en essuyois tous les jours , me forcèrent enfin de prendre la fuite ; & pour échapper aux poursuites d'un maître qui commandoit en ce pays , j'allai chercher une solitude inaccessible parmi les sables & les déserts , résolu de me donner la mort de quelque manière , si je venois à manquer de nourriture. Les ardeurs intolérables du soleil au milieu de sa carrière brûlante , me firent chercher un asyle ; je trouve un antre profond & ténébreux , je m'y cache ; à peine y étois-je entré , que je vis arriver ce lion ; il s'appuyoit douloureusement sur une patte ensanglantée , la violence de ces tourmens lui arrachoit des rugissemens & des cris affreux. La vue du monstre rentrant dans son repaire , me glaça d'abord d'horreur ; mais dès qu'il m'eut aperçu , je le vis s'avancer avec douceur ; il approche , me présente sa patte , me montre*

sa blessure , & semble me demander du secours. j'arrache une grosse épine enfoncée entre ses griffes , j'osai même en presser la plaie , & en exprimer tout le sang corrompu ; enfin , pleinement remis de ma frayeur , je parvins à la purifier & à la dessécher. Alors l'animal soulagé par mes soins , & ne souffrant plus , se couche , met sa patte entre mes mains , & s'endort paisiblement. Depuis ce jour nous avons continué à vivre ensemble pendant trois ans dans cette caverne. Le lion s'étoit chargé de la nourriture ; il m'apportoit exactement les meilleurs morceaux des proies qu'il avoit déchirées ; n'ayant pas de feu , je les faisois rôtir aux plus grandes ardeurs du soleil. Cependant la société de cet animal & ce genre de vie commençant à m'ennuyer , je choisis l'instant où il étoit allé chasser , je m'éloigne de la caverne , & après trois jours de marche , je tombai entre les mains des soldats. Ramené d'Afrique à Rome , je parus devant mon maître , qui sur le champ me condamna à être dévoré ; & je pense que ce lion , qui sans doute fut aussi pris , me témoigne actuellement sa reconnaissance Tel est le discours qu'Appion met dans la bouche d'Androcles ; sur le champ on l'écrit , on en fait part au peuple ; ses cris redoublés obtinrent la vie de l'esclave & lui firent donner le lion. » On voyoit Androcles, continue l'auteur , tenant son libérateur attaché à une simple courroie , marcher au milieu de Rome : le peuple enhanté le couvrit de fleurs , & le combla de largesses , en s'écriant : *Voilà le lion qui a donné l'hospitalité à un homme , & l'homme qui a guéri un lion* . — Louis Racine a fort bien mis ce sujet en vers dans son *Épître* adressée à madame la duchesse de Noailles , sur l'ame des bêtes.

L O T E R I E S

D'UN NOUVEAU GENRE.

U N jeune-homme de qualité, mais plus pourvu des dons de la nature que de ceux de la fortune, fit insérer dans le *Journal de Paris* une lettre, dans laquelle il décrit exactement sa personne, son caractère, & s'offre à épouser celle qui croira sentir pour lui quelque sympathie, à condition qu'elle jouira d'un certain bien-être, & que son état ne fera point trop disproportionné du sien. Ce jeune-homme ayant vu que sa plaisanterie avoit été goûtée, en imagina une autre, peut-être d'après la lecture d'un roman intitulé : *Aventures galantes*, imprimé en 1736. On lut encore de lui, dans le *Journal de Paris*, une nouvelle missive conçue à-peu-près en ces termes : « Vous avez vu, messieurs, ce que m'a » fait faire l'envie de trouver la femme qui doit » sympathiser avec mon caractère ; au risque » d'entretenir une correspondance aussi on- » nuyeuse qu'inutile, avec la plupart de ces » coquettes qui se flattent de charmer tous les » hommes, quoique réellement elles ne plai- » sent à aucun, j'ai eu l'honneur de vous écrire » une longue lettre, que vous avez rendue » publique, & dans laquelle j'ai peint fidelle- » ment ma personne, mes goûts, mes passions. » J'étois persuadé que l'aimable moitié de moi- » même, destinée à faire mon bonheur, se re- » connoîtroit dans ce tableau véridique, & » s'empreseroit de se réunir à celui qui a les

» rapports les plus intimes avec elle. Mais
» malgré la complaisance que vous avez eue,
» messieurs, de publier ma lettre, elle n'est
» point parvenue sans doute à la personne que
» je cherche, puisqu'elle garde le silence. Je
» m'étois flatté mal-à-propos que mes vœux al-
» loient être comblés. Je suis résolu de recevoir
» mon épouse des mains du hasard, à l'exemple
» de tant d'honnêtes gens, qui n'ont pas tou-
» jours eu lieu de s'en repentir. Mais pour
» qu'il y ait quelque chose de singulier dans la
» fin que je me propose, j'ai imaginé de me
» mettre en loterie. Voici quel est mon projet.
» La loterie *matrimoniale* ne sera pas moins com-
» posée que de 50,000 billets, & chaque billet
» coûtera 6 livres; ce qui fera une somme de
» cent mille écus, que je diviserai en deux por-
» tions égales, dont on va voir la destination.
» Il n'y aura qu'un lot gagnant, & ce lot sera
» moi, c'est-à-dire, un mari, avec cent mille
» écus, ou point de mari, mais 150 mille livres.
» La jeune personne à qui tombera le billet fa-
» vori, aura le privilège de m'épouser, pourvu
» qu'il n'y ait rien de vil dans sa naissance, sa
» profession & ses mœurs. Je ne m'attache qu'à
» la vertu douée de quelques attraits; & ma
» satisfaction seroit extrême de pouvoir lui pro-
» curer une sorte d'opulence, & de lui être
» redevable de ma félicité. Indépendamment des
» avantages dont je ferai jouir l'estimable com-
» pagne que me donnera le sort, je lui recon-
» noîtrai, par le contrat de mariage, une dot de
» cent cinquante mille livres. Mais s'il arrivoit
» que je ne fusse nullement à son gré, ou qu'elle
» ne pût absolument me convenir, comme mon
» intention n'est pas d'augmenter le nombre des

„ mariages mal assortis , elle sera libre de ne
 „ point unir sa destinée à la mienne , & je con-
 „ serverai aussi ma liberté : alors elle n'aura
 „ qu'une des deux portions des trois cents mille
 „ francs. Tel est , à-peu-près , le dessein que j'ai
 „ formé. Il me tarde d'autant plus de le mettre
 „ à exécution , qu'en augmentant ma fortune ,
 „ il m'inspire l'espoir de trouver bientôt une
 „ épouse aussi belle que vertueuse. Pourquoi mes
 „ espérances paroîtroient-elles peu fondées ? la
 „ plupart des mariages ne se font-ils pas par
 „ hasard ! Est-il à présumer qu'ils sont tous
 „ malheureux ? D'ailleurs , ma loterie offre un
 „ avantage réel ; elle promet une dot considé-
 „ rable à la beauté sans fortune ; elle peut même
 „ enrichir celle dont la laideur fait fuir tous les
 „ partis. Quel est le pere de famille qui ne sacri-
 „ fiera pas volontiers six livres , dans l'espoir
 „ d'établir avantageusement une fille chérie ? Il
 „ est bien juste que mon projet me rapporte une
 „ cinquantaine de mille écus , si l'on refuse de
 „ m'épouser , puisqu'en courant les risques du
 „ contraire , je m'expose à la destinée com-
 „ mune à tant de maris , au cas que le hasard
 „ ne veuille point me favoriser ».

Une dame ayant rêvé qu'elle gagnoit un *terne*
 à la loterie de France , fit part de ce songe à une
 de ses amies , qui lui conseilla de mettre à la
 loterie & de prendre un *terne* , attendu , lui dit-
 elle , qu'en dormant elle venoit peut-être d'a-
 voir une inspiration du Ciel. Mais l'embarras étoit
 de choisir des numéros. Tandis qu'elles flottoient
 dans l'incertitude , une autre dame survint , qui
 fut d'avis qu'il falloit aller consulter un des ha-
 bitans des petites-maisons , c'est-à-dire , un fou ;
 ces sortes de gens lui paroissant infaillibles dans

leurs prédictions. La rêveuse crut devoir suivre ce singulier conseil , & conta le motif qui l'amenoit au premier fou qu'elle rencontra. Cet homme , après l'avoir attentivement écoutée , lui demande du papier & un crayon , réfléchit un instant , écrit quelques chiffres sur un morceau de papier , le roule & l'avale , & dit ensuite gravement à la dame : « Si vous voulez revivre demain , vos numéros seront sortis ».

MAL-ADRESSE PROVINCIALE.

Quelqu'un présenta , il y a peu d'années , dans une bonne maison de Paris , un gentilhomme de province qui avoit toutes les qualités requises pour paroître avec distinction dans le monde ; mais qui étoit malheureusement d'une extrême timidité. L'introducteur entre le premier ; le provincial le suit ; & au premier pas qu'il fait dans l'appartement , la timidité le trouble ; l'aspect d'une brillante assemblée le déconcerte , il enfonce mal-adroitement son pied entre le tapis & le parquet ; il sent un obstacle , il le force pour avancer , emporte le tapis avec lui , renverse tous les sieges qui l'arrêtent , & arrive à la maîtresse de la maison avec le tapis au cou en guise de cravatte. En saluant , il glisse & tombe sur elle ; il se relève , fait ses excuses. Les laquais réparent au plutôt ce désordre. On lui offre un siege , il se méprend , & s'assied dans un autre , sur la guitare de madame , qu'il met en canelle ; il se dresse tout effrayé , se jette dans un autre cabriolet , & écrase la petite chienne. Il tombe en

MALIGNITÉ GALANTE. 59

confusion , perd contenance , & ne voit d'autre parti que celui de se sauver sans rien dire. En fuyant avec précipitation , il coudoie le valet-de-chambre, lui fait tomber des mains le cabaret de chocolat qu'il alloit servir à la compagnie , casser toutes les tasses , & renverser le chocolat sur les robes de toutes les dames du cercle. L'ami sort après lui , pour tâcher de le ramener & de raccommoder les choses , mais son homme a disparu & court encore.

MALIGNITÉ GALANTE.

LA célèbre demoiselle Arnoud , que l'opéra regrettera long-tems, faisoit une vente de bijoux précieux où tout fut porté à un prix excessif. Plusieurs jolies femmes en murmurèrent. « Com-
ment donc , mesdames ! leur dit l'ingénieuse
actrice ; treve d'humeur. Ah ! je vois bien
que vous voudriez les avoir au prix qu'ila
m'ont coûtés ».

MANIERE D'ÉCRIRE DES TURCS.

LEs Turcs ne savent ni lire ni écrire ; quand ils sont amoureux d'une femme , avec laquelle ils ne peuvent pas communiquer, ils ont une manière de lui écrire sans plume , sans encre & sans

60 MANIERE D'ÉCRIRE DES TURCS.

papier , par le moyen des fleurs , des fruits , des bois , des soies , des étoffes & des couleurs dont ils font un paquet , auxquelles ils donnent un sens allégorique : ils appellent ce paquet un *selam*. Ceux qui s'en servent ont toujours une cassette pleine de choses qui peuvent composer un *selam*. Ainsi avec un *selam* , ils peuvent faire entendre tout ce qu'on peut dire , ou s'écrire dans un commerce d'amour. Ils ont un dictionnaire qu'ils savent par cœur , des fruits , des fleurs , des étoffes , & le reste qu'ils peuvent envoyer , pour exprimer leurs pensées. Ils ont aussi un catalogue de toutes les expressions , dont le sens est attaché à ces fleurs , ces fruits , ces étoffes , & le reste. Une ambrette signifiera : *Nous sommes tous deux de même sentiment* ; un morceau de rofier : *Je pleure continuellement , mais vous vous moquez de mes larmes* ; de la toile : *Je me lasse de vos importunités* ; du canevas : *Nous serons demain ensemble* ; de la soie : *Vous avez gagné mon esprit* ; un miroir : *Je suis prêt de me sacrifier pour vous* ; une pistole : *Je vous aimerai beaucoup*. Un grain de raisin , de la soie bleue , un pois , un morceau de sucre , un peu de bois d'aloës , seront arrangés de manière que le sens se découvrira , & s'expliquera dans sa place , & avec ordre ; tout cela formera un billet , en aidant seulement à la lettre pour la liaison du sens. Voici le sens de ce billet : *Mon cœur , je suis amoureux de vous ; la peine que mon amour me cause m'a fait presque perdre l'esprit : mon cœur vous desire avec passion ; apportez à mon mal le remède nécessaire.*

MARCHÉ CRU INUTILE.

UN abbé, d'une assez mince apparence, ayant un jour demandé à parler à la princesse Marie, lui présenta un joli petit chien qu'il avoit sous son manteau. Elle lui demanda ce qu'il vouloit le vendre. — *Cinquante pistoles*, lui dit-il. Ce prix ayant paru exorbitant, on congédia l'abbé. — *Croyez-moi, madame*, lui dit-il, *il n'est pas cher, & d'autant moins, que vous ne me le payerez que lorsque vous serez reine.* — *A ce prix, je le prends*, répondit la princesse. Il n'y avoit en effet aucune apparence qu'elle risquât de payer le petit chien, tous les rois de l'Europe étant alors mariés. Quelques années après, ayant épousé Casimir, roi de Pologne, on lui dit qu'un abbé demandoit à lui parler. — *Madame*, lui dit-il, *votre majesté me doit cinquante pistoles, que je la supplie, très-humblement, de vouloir bien me faire compter.* — *Moi !* répondit la reine. — *Oui, madame. Rappeliez-vous le petit chien que j'eus l'honneur de vendre à votre majesté, à condition que vous me le payeriez lorsque vous seriez reine....* Elle s'en ressouvint, en rit beaucoup, & le fit payer en reine.



M A R I A G E S

P L A I S A M M E N T F A I T S .

UN employé dans les vivres de la marine , mourut il y a cinq ans , & laissa une veuve encore jeune , mais sans fortune & chargée de trois filles ; l'ainée approchoit de quinze ans , & sa beauté étoit parfaite ; la seconde avoit dix ans , & la troisieme n'en avoit que huit , mais elles promettoient d'égaliser les charmes de leur ainée. Cette famille infortunée pouvoit à peine subsister du travail de ses mains , & la mere avoit la douleur de ne pouvoir faire donner à ses filles l'éducation que des jeunes personnes bien nées doivent recevoir. Cette femme respectable répandit ces chagrins dans le sein d'une intime amie , qui tenoit un bureau de la loterie royale dans un des beaux quartiers de Paris. La buraliste reçut avec le plus tendre intérêt cette triste confidence , & promit d'employer les ressources de son imagination , pour tirer la mere & les filles de l'indigence où elles languissoient. L'obligeante amie vint en effet un matin trouver la veuve , & l'abordant d'un air riant & satisfait : « Je me
» flatte , lui dit-elle , de changer bientôt votre
» affreuse situation. La misère est le comble de
» tous les maux ; elle énerve l'ame , elle nous
» fait mépriser de tout le monde : il faut donc ,
» à quelque prix que ce soit , chasser cette en-
» nemie impitoyable , qui nous plonge dans un
» état cent fois pire que la mort. Vous avez
» trois filles charmantes : il est donc absolument
» nécessaire d'en faire un objet de finance. Je

vous apporte un plan que j'ai dressé, & qui ne peut manquer d'avoir le plus grand succès ». La veuve, agréablement surprise, s'adressa à son amie, & lui témoigna combien elle étoit impatiente d'apprendre quel étoit le soulagement qu'on lui préparoit. « Écoutez-moi de sang-froid, continua la spirituelle & adroite ruraliste, » & vous finirez par m'admirer ». Alors elle tira de sa poche un projet écrit très-lisiblement, & conçu en ces termes : « Madame B.*** a trois filles ; l'ainée est dans l'âge heureux de l'amour & des plaisirs : c'est une belle rose qui commence à éclore, & dont plus d'un amateur desireroit se parer. Il faut en faire le gros lot d'une loterie, qui portera le titre de *Loterie de Cythere*. Elle sera composée de 500 billets, d'un louis chacun ; j'en ferai secrètement la distribution, aidée de deux de mes amies ; & pour nos frais & bons soins, il nous reviendra vingt-quatre sous par billet. Ces billets exactement numérotés, seront signés de l'une des ruralistes, & ornés d'une vignette représentant l'Amour cueillant d'une main une rose, tandis que de l'autre il arrosera deux jeunes boutons. Mes arrangemens sont pris pour assurer le succès du débit. Nos seigneurs agréables, nos richards si gras & si curieux que les demoiselles à la mode diminuent un peu leur embonpoint, les étrangers qui veulent être du bon ton, tous vont s'empressez de prendre des billets. Plusieurs de ces messieurs en ont retenu chacun pour le moins cinquante. Rien ne leur coûte, quand il s'agit de leurs plaisirs : ils ne sont économes qu'à l'égard de leur femme, ou lorsqu'il s'agit d'obliger un infortuné. Dès que le

» nombre des billets sera distribué , on indiquera
» un jour où tous les intéressés pourront se ren-
» dre dans une petite maison à la Barriere-Blan-
» che. Ils seront témoins de la fidélité du tirage.
» La jeune personne , objet de tous les hom-
» mages & de tous les vœux , sera placée sur
» une espede de trône entre ses deux sœurs , &
» toutes les trois seront mises avec la dernière
» élégance. La plus jeune tirera les numéros ;
» à la sortie du nombre fortuné , des fanfares se
» feront entendre , & la mere présentera elle-
» même sa fille à l'heureux mortel , dont le sort
» l'obligera de combler les vœux. Afin de con-
» soler les perdans , & de leur laisser encore les
» douceurs de l'espérance , on délivrera à chaque
» porteur de billet , une prime d'assurance pour
» le premier tirage , où la seconde des sœurs de-
» viendra le gros lot. Mais on fera tenu de nour-
» rir la prime , à raison de vingt-quatre sous par
» mois ; & les paiemens se feront au bureau. Le
» jour que la seconde des sœurs aura quinze ans
» révolus , on recommencera , à la Barriere du
» Temple , ou ailleurs , la cérémonie pratiquée
» pour l'établissement de la premiere. Lorsqu'elle
» sera pourvue à son tour , les primes continue-
» ront d'être nourries , jusqu'à ce que la troi-
» sieme soit en âge d'être unie à celui que le
» sort lui destine. Les trois jeunes personnes
» seront exactement veillées , & elles recevront
» la meilleure éducation ». Madame B*** resta
stupéfaite à la lecture de ce singulier mémoire ,
que sa délicatesse alarmée lui fit d'abord rejeter
avec horreur. Mais la dangereuse amie lui fit
une peinture si effrayante de tous les maux que
traîne la misere , qu'elle la mit à même de réflé-
chir sur le bizarre projet. Elle lui observa qu'elle

deuroit tout de suite un établissement à son
 ée, & que, par le moyen des primes, il lui
 oit facile de vivre dans l'aisance avec les deux
 tres, & de les élever d'une manière distin-
 ée. L'amour maternel faisoit la séduction,
 la repoussoit à l'instant. Enfin, la crainte
 voir malheureuses les objets de sa tendresse,
 i fit adopter une idée qui l'auroit révoltée dans
 ute autre circonstance. Cette loterie extraor-
 naire s'est tirée dans le plus grand secret, &
 s jeunes personnes sont très-heureuses dans
 urs mariages.

MARIS COMMODES ET AUTRES.

JN mari interrompit, par son arrivée, une
 rene amoureuse, que sa femme jouoit avec son
 nant. Il dit, avec beaucoup de douceur à sa
 mme : *A quoi vous exposez-vous ! pourquoi ne*
fermez-vous pas la porte ? si un autre que moi vous
voit surpris, vous alliez devenir la fable de tous
le monde. Il referma la porte, & laissa ces deux
 nans tranquilles. Si cette modération est l'ou-
 rage de la philosophie, c'en est le chef-d'œu-
 re. Il y a des maris qui, comme dit Moliere,
 'entrent jamais chez eux, qu'ils ne fassent beau-
 coup de bruit, afin de donner le tems aux amans
 e leurs femmes de s'évader.

Un mari se plaignoit de l'infidélité de sa fem-
 me : *C'est un mal d'imagination*, dit Santeuil,
eu en meurent, beaucoup en vivent.

Un homme ayant épousé une fille qui lui

66 MARIS COMMODES ET AUTRES.

donna un enfant après six semaines de mariage , ses amis lui dirent : *Voilà une couche bien précocce.* — *Point du tout* , répondit le mari , *l'enfant n'est pas venu trop tôt , c'est le mariage qui s'est fait trop tard.*

Un mari qui versoit des larmes à la mort de sa femme , parut consolé lorsqu'elle fut enterrée : *J'ai enterré* , dit-il , *ma douleur avec elle.*

MÉCHANCETÉS LITTÉRAIRES.

LIl passoit toujours un bout de cahier de la poche d'un auteur d'un grand mérite , mais que feu M. Fréron n'aimoit point. Notre malin critique le rencontrant par hasard , ne manqua pas de dire à quelqu'un qui l'accompagnait : « Oh ! le bon coup à faire si cet homme-là étoit » volable » !

Monsieur *** fit paroître en 1730 un livre qui avoit pour titre , *De l'Ame des Bêtes*. Voltaire , après l'avoir lu , dit à un ami qui lui en demandoit son avis : « L'auteur est un excellent citoyen ; mais il n'est pas assez instruit de l'histoire de son pays ».

L'abbé d'Olivet prétendoit que c'est manquer de respect à l'Académie , que d'applaudir par des battemens de main à ce qu'on y prononce dans les séances publiques : « Parlez-y souvent , lui » dit M. d'Alembert , & le public qui vous sert » à souhait perdra bientôt cette habitude ».

Peu de personnes sont instruites de la juste animosité de Voltaire contre l'abbé Desfontaines. Notre grand poëte avoit composé les *Éléments de*

MÉCHANCETÉS LITTÉRAIRES. 67

philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde, dans l'intention de se faire par-là un nom pour entrer à l'Académie des Sciences. En conséquence, il fit présent de son livre aux gens les plus distingués de la capitale. L'abbé Fontaines, comme journaliste, rendit un compte assez avantageux de l'ouvrage. Il auroit fait Voltaire, si le plaisir de dire un bon mot n'eût gâté son extrait. En considérant l'affectation que l'auteur avoit eue de répandre sa brochure, il ajouta à la fin de l'analyse, que parmi les fautes d'impression qu'on y trouvoit, il en étoit une essentielle qu'il falloit absolument corriger; & qu'au-lieu de dire : « *Éléments de philosophie de Newton*, mis à la portée de tout le monde, il falloit lire : *mis à la porte de tout le monde* ».

M É D E C I N S.

Un célèbre médecin visitant ses malades opulens, alloit toujours dans la cuisine embrasser les valets & les chefs d'office, en leur disant : *Je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez à moi & à d'autres médecins : sans vous, sans votre art de poisonneur, la faculté iroit bientôt à l'hôpital.* Un médecin fameux ayant demandé au Pere Surdaloue, quel régime de vie il observoit; Pere lui répondit, qu'il ne faisoit qu'un repas par la journée : *Gardez-vous, lui dit le médecin, de rendre public votre secret, vous nous ruinez toutes nos pratiques.* Le célèbre Crébillon, ayant eu une maladie

très-inquiétante plusieurs années avant d'avoir donné & même achevé son *Catiline*, M. Hermant, son médecin, le pria de lui faire présent des deux premiers actes qui en étoient faits : M. de Crébillon ne lui répondit que par ce vers si connu de *Rhadamiste* :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Un médecin, ayant un cheval malade, fit appeler un maréchal. Celui-ci ayant guéri le cheval, le médecin lui dit : *Mon ami, qu'est-ce que je vous dois ?* — *Rien*, répondit le maréchal ; *je ne prends jamais d'argent à mes confreres.*

MÉPRISES PLAISANTES.

Piron se reposant sur un banc tenant à un des piliers de la porte de la Conférence, à Paris, une vieille femme survient qui se jette à ses genoux les mains jointes. Le poète surpris, & ne sachant pas ce qu'elle veut : « Relevez-vous, lui dit-il, « bonne femme, relevez-vous, vous me traitez en faiseur de poëme épique ou de tragédie ; vous vous trompez, je n'ai pas encore cet honneur-là ; je n'ai fait parler jusqu'à présent que des marionnettes ». La vieille restoit toujours à genoux sans l'écouter. Piron croit s'apercevoir qu'elle remue les levres. Il s'approche, prête l'oreille, & entend en effet qu'elle murmure un *Ave*, adressé à une image de la Vierge, placé directement au-dessus du banc. « Voilà bien les poètes, dit Piron en s'en allant, ils croient que toute la terre les contemple, ou

qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe seulement pas s'ils existent ».

Une grande dame desiroit connoître depuis long-tems le célèbre Nicole. Elle pria son directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir dîner. Monsieur Nicole qui n'avoit jamais fait si bon repas en sa vie & que le champagne avoit un peu égayé, dit en prenant congé de la maîtresse de la maison : « Ah ! ma-
» dame, que je suis pénétré de vos bontés & de
» vos politesses ! non, rien n'est si gracieux que
» vous. En vérité, vous êtes charmante en
» tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas, &
» sur-tout vos beaux petits yeux ». Le directeur qui l'avoit présenté, & qui avoit plus d'usage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent au bas de l'escalier, de lui faire des reproches sur sa simplicité. « Est-ce que vous ne savez pas, dit-il, » que les femmes ne veulent point avoir de » petits yeux ? Si vous vouliez lui dire quel- » que chose de flatteur là-dessus, il falloit au » contraire lui faire entendre qu'elle avoit de » beaux grands yeux. — Croyez-vous cela, » monsieur ? — Comment, si je le crois ! Assu- » rément. — Ah, mon Dieu ! que je suis mor- » tifié de ma balourdise ! mais, paix, je m'en » vais la réparer ». . . Et tout de suite, Nicole, sans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ses excuses, & lui dit : « Ah ! » Madame, pardonnez la faute que je viens de » commettre à l'égard d'une personne aussi ai- » mable que vous. Mon digne confrere, qui est » plus poli que moi, vient de me la faire apper- » cevoir. Oui, je vois que je me suis trompé » en effet, car vous avez de très-beaux grands » yeux, le nez, la bouche, & les pieds aussi ».

Un homme de considération mourut subitement à Paris dans l'église des Saints-Innocens ; les personnes qui l'entouroient , trompées par la ressemblance , le prirent pour un particulier des environs , & le portèrent chez lui. Il arriva que ce fut ce particulier lui-même qui ouvrit la porte pour recevoir son prétendu cadavre. On a raconté différemment cette aventure. — Le mort apporté dans une maison étrangère , y fut reçu , tout le monde se persuadant qu'il n'y avoit point d'erreur , tant le défunt ressembloit à l'homme vivant , qui pour lors étoit absent de chez lui. On se mit à l'ensevelir & à commander tous les apprêts funéraires. Ce ne fut que sur les onze heures du soir qu'on s'aperçut de la méprise ; le maître de la maison parut tout-à-coup : il venoit de souper en ville , & fut fort étonné de trouver sa femme & ses enfans plongés dans la plus vive douleur , & de se voir mort dans son lit , tandis qu'il se portoit très-bien.

MERVEILLES DE LA NATURE.

Tout est merveilleux dans la nature ; mais , accoutumés à la voir sans cesse , nous n'en remarquons bien que ce qu'elle produit de plus frappant ; en voici quelques traits dignes entr'autres d'être rapportés. — Le chevalier Sloane fait mention dans ses Mémoires d'un arbre des montagnes de la Jamaïque , nommé *lagetto*. Ses feuilles ressemblient à celles du laurier. L'écorce extérieure est dure & brune. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que l'écorce intérieure qui paroît d'abord blanche & assez solide , est composée

douze ou quatorze couches qu'on sépare très-cilement en autant de pieces de toile ou d'étoffe. La premiere de ces couches , qui vient près la grosse écorce , forme un drap assez épais pour faire des habits ; les suivantes ressemblent un linge , & servent à faire des chemises. Mais toutes ces couches d'écorces intérieures dans les plus petites branches , sont autant de toiles , de gazes & de dentelles très-fines. Elles s'étendent & se resserrent ainsi qu'un réseau de soie. Toutes ces toiles sont assez fortes pour être lavées & blanchies comme de la toile ordinaire. On fit présent d'une cravate de dentelle de *l'Inde* à Charles II, roi de la Grande-Bretagne.

On assure que dans une des isles de la province d'Ulster , au septentrion du comté de Dungall , en Irlande , les corps ne s'y pourrissent point , si on les laisse exposés à l'air ; de sorte que ceux qui demeurent sur la côte de Dungall , y vont reconnoître leurs ancêtres , qui y sont rangés sur la terre avec chacun leurs inscriptions.

Près de la cité de Sunghiang , dans la Chine , on voit des arbres qui sont si gros , que quatre-vingts hommes ne pourroient les embrasser. Le tronc de leur tronc forme souvent une espece de caverne où il tiendrait aisément quarante hommes.

Le barras , nom d'une plante , dont l'historien Joseph rapporte les vertus , & qui croît sur le Mont-Liban , naît au-dessus du chemin qui conduit à Damiette , & on ne commence à la voir que lorsque la neige est fondue. Dès que la nuit est venue , cette plante s'enflamme , & rend de la clarté comme un petit flambeau ; mais dès que le jour commence , cette lumiere s'éteint , & la plante elle-même devient invisible ; les feuilles

72 MERVEILLES DE LA NATURE.

mêmes qu'on a enveloppées dans un mouchoir ne s'y trouvent plus. Les Arabes l'appellent *herbe d'or*, parce qu'ils prétendent qu'elle est propre à transmuter les métaux en or. Ils n'oseroient la cueillir, ni même l'approcher, pour avoir, disent-ils, éprouvé plusieurs fois que cette plante fait mourir subitement celui qui l'arrache sans apporter les précautions nécessaires, & comme ils ignorent ces précautions, ils n'osent pas y toucher. Il y a quelques naturalistes qui disent que cette plante se nourrit d'une terre & d'une humeur bitumineuse ; que lorsqu'on l'arrache, il sort de sa racine une odeur forte de bitume qui suffoque celui qui y touche, & que c'est pour cette même raison qu'elle éclaire la nuit : car cette matiere bitumineuse, qui participe de la nature du soufre, s'enflamme, disent-ils, par l'antipéristase de l'air froid de cette haute montagne, & rend de la clarté jusqu'à ce que l'air, un peu échauffé par les rayons du soleil, fasse cesser cette flamme ; que si on s'étonne que cette plante ne se consume point, on doit considérer que ce qui s'enflamme est le superflu de l'aliment nécessaire pour sa conservation, & que lorsqu'il est consumé, la lumière cesse, comme l'on peut remarquer dans une lampe, où, faute d'huile, la lumière manque, quoique la mèche ne soit pas entièrement consumée du feu. Voilà ce que les naturalistes rapportent de cette plante admirable, qui ne se trouve, ajoutent-ils, qu'au Mont-Liban, dans les endroits plantés de cedres.

Le buio est un serpent, ou couleuvre commune dans les pays qu'arrose l'Orénoque. Elle est d'une grosseur si monstrueuse, qu'elle ressemble à un vieux pin abattu, & qui ne tire plus au-

cune

cune nourriture de ses racines. Son mouvement est aussi imperceptible que l'aiguille d'une montre. Cependant ceux qui connoissent la malignité de son souffle, cherchent leur sûreté dans la fuite. Dès que ce monstre entend du bruit, il leve la tête, s'allonge de deux ou trois aunes, se tourne vers sa proie, ouvre la gueule, & pousse hors de soi un souffle si venimeux, qu'il étourdit la personne, ou l'animal qui passe par l'endroit où il le dirige, & l'attire vers lui, malgré soi, jusqu'à ce qu'il soit assez près pour pouvoir le dévorer. Mais si dans le tems qu'il attire à soi l'animal, il en passe un autre qui marche entr'eux avec vitesse, il coupe ce souffle, & celui qui étoit au moment d'être pris, s'échappe au danger qui le menaçoit. De là vient qu'on ne doit point aller seul dans ce pays, mais mener toujours avec soi un camarade, afin que si par hazard un brio en attire un, l'autre puisse rompre la colonne empestée, ou avec son chapeau, ou avec quelqu'autre corps étranger; après quoi, l'on peut continuer son chemin, sans aucune crainte de ce monstre.

Les Cordilleras, montagnes de l'Amérique méridionale, à l'orient du royaume de Chili, depuis le Pérou jusqu'au détroit de Magellan, sont extrêmement froides, & on y sent un vent si pénétrant & si subtil, qu'il donne la mort, gèle & durcit tellement les corps, qu'ils ne se corrompent point. Diegue Almagro, qui le premier des Castillans passa du Pérou dans le Chili, fut contraint d'y abandonner plusieurs de ses gens, & lorsqu'il y repassa long-tems après, il les trouva encore debout; on assure même qu'il y en avoit qui tenoient la bride de leurs chevaux gélés & sur pieds aussi-bien que les hommes,

On voit dans le royaume de Congo , sur les arbres , une petite bête fort jolie , nommée *entiengie* , dont la peau est mouchetée de diverses couleurs. Elle ne descend jamais à terre , & on dit qu'elle meurt aussi-tôt qu'elle la touche. Cette bête a toujours autour d'elle certains petits animaux noirs , appelés *embis* , qui sont comme ses gardes. Il y en a dix qui vont devant , & dix qui la suivent. Mais lorsque les premiers ont donné dans les filets des chasseurs , les autres prennent la fuite , & l'*entiengie* se laisse prendre. Sa peau est si estimée , qu'il n'y a que le roi de Congo qui en porte , ou les princes & les grands seigneurs à qui il en donne la permission.

MODÉRATION ET RIGUEUR.

IL est rare que cet esprit de modération & de douceur , qui devroit être le lien de la société civile , regne sur-tout parmi les savans & les gens de lettres. Racine étoit fort amer dans ses railleries , & avoit naturellement l'esprit moqueur , quoiquetempéré par un grand fond de probité & de religion ; ses amis mêmes ne trouvoient point grace auprès de lui , quand il leur échappoit quelque chose qui pût lui donner prise. Boileau ayant avancé un jour par mégarde , à l'Académie des Inscriptions , une proposition qui n'étoit pas juste , Racine tomba rudement sur son ami , & alla jusqu'à l'insulter. Boileau se contenta de lui dire : » Je conviens que j'ai tort ; mais j'aime » encore mieux l'avoir , que d'avoir si orgueil- » leusement raison , que vous l'avez ». Que cette sage retenue est louable !

M O D E S T I E.

LE prince d'Orange , n'étant encore que stadhouder , se trouvant à la représentation d'un opéra , dont le prologue étoit à sa louange ; après avoir entendu le début de l'auteur :
 » Qu'on me chasse ce coquin , dit-il , me prend-il
 » pour le roi de France » ?

MORIBONDS PLAISANTANS.

L'Abbé de Voisenon pétillait d'esprit. Quoique tout entier au monde , il n'étoit pas sans religion. Il disoit son bréviaire exactement , & en marquoit les renvois avec des couplets de chansons. Cet homme singulier tomba malade assez sérieusement pour penser à se confesser. Il envoya chercher le célèbre Pere de Neuville. » Mon
 » Pere , lui dit-il en le voyant près de son lit ,
 » je ne veux point aller en enfer , c'est un logement trop incommode. — Vous avez raison ,
 » mon cher abbé ; mais si vous persistiez à faire
 » vos *Opéra-Comiques* , cela pourroit bien vous
 » arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en
 » enfer : ah ! mon cher ami , vous y seriez hué ».

Cet homme aimable a conservé son humeur gaie jusqu'au dernier instant. Peu de tems avant sa mort , il se fit apporter son cercueil de plomb qu'il avoit déjà fait préparer : » Voilà donc ,
 » dit-il , ma dernière redingotte » ? & se tour-

D 2

nant vers un de ses laquais dont il avoit en quelquefois sujet de se plaindre : « J'espere , ajouta-t-il , qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là » ?

Un jeune évêque prêchoit un vieux chanoine moribond qui avoit des opinions contraires aux siennes. Celui-ci restoit froid comme un marbre & ne répondoit rien. Le prélat insistoit , mais en vain : pas un mot de la part du vieillard. L'évêque tout en pleurant embrasse le malade & fort. Le chanoine dit alors aux gens de son parti qui l'entouroient : « M. l'évêque est venu pour me tirer un coup de pistolet ; mais vous avez bien vu , mes amis , qu'il n'étoit chargé qu'à poudre ».

Le Pere Bonhours , célèbre grammairien , fut attaqué d'une maladie violente qui l'emporta en peu de jours. Se trouvant à toute extrémité , il dit aux assistans : « Je vas ou je vais bientôt mourir , l'un & l'autre se dit ».

Deux jours avant sa mort , M. de la Condamine fit un couplet assez plaisant sur l'opération chirurgicale qui le conduisit au tombeau , & après avoir dit ce couplet à un ami qui venoit le visiter : « Il faut que vous me laissiez , continua-t-il ; j'ai deux lettres à écrire en Espagne ; peut-être que l'ordinaire prochain il ne sera plus tems ».

Une heure ayant que M. Dorat mourût , son médecin ordinaire vint le voir. « Comment me trouvez-vous ? dit le malade. — On ne peut pas plus foible , & si j'étois de vous , je... — Je vous entends » , interrompit le moribond. A peine le docteur fut-il parti , que ce poète charmant dit à son domestique : « Ils sont plaisans , ces médecins ! ils voient tous de mauvais œil ,

« Le mien me trouve très-affoibli , & je me sens
 « fort bien ». Il répéta ensuite deux vers qu'il
 venoit de faire pour commencer une satire contre
 les médecins , & en achevant le second , il ren-
 dit le dernier soupir.

M. de Saint-Évremond avoit réservé toute sa
 gaieté pour ces derniers momens. Plus enjoué &
 plus badin qu'à l'ordinaire , il plaisantoit agréa-
 blement sur sa fin prochaine. Il dit un jour qu'il
 avoit grande envie de se réconcilier , & comme
 on interprétoit ces paroles dans un sens dévot , il
 s'expliqua en ajoutant que c'étoit avec l'appétit.

Brantôme raconte ainsi le trait suivant de Mlle.
 de Limeuil. « Quand l'heure de sa mort fut ve-
 nue , elle fit venir à soi son valet , qui s'ap-
 pelloit Julien , & qui savoit très-bien jouer du
 violon. *Julien* , lui dit-elle , *prenez votre vio-*
lon , & sonnez-moi toujours , jusqu'à ce que
vous me voyiez morte , la défaite des Suisses ,
& le mieux que vous pourrez ; & quand vous
serez sur le mot , tout est perdu ; sonnez-le par
quatre ou cinq fois le plus piteusement que
vous pourrez. Ce que fit l'autre , & elle-même
 lui aidait de la voix ; & quand se vint tout est
 perdu , elle réitéra par deux fois , & se tour-
 nant de l'autre côté du chevet , elle dit à ses
 compagnes , *tout est perdu à ce coup , & à bon*
esceint , & ainsi décéda ».

Des Yveteaux , prêt d'expirer , se fit jouer
 aussi une sarabande : *Afin* , disoit-il , *que mon*
ame passe plus gaiement.

L'empereur Léopold , mort en 1705 , aimoit
 passionnément la musique , & en composoit d'a-
 gréable : telle que le menuet parodié : *Quel ca-*
price ! &c. Étant près de mourir , après avoir fait
 ses dernières prières avec son confesseur , il fit

78 MORIBONDS PLAISANTANS.

venir sa musique, & expira au milieu du concert.

L'empereur Adrien composa une heure avant que de mourir, ces vers pleins d'enjouement :

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas ;
Tu pars seulette, nue & tremblotante, hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ? (*)

Passerat conserva son esprit railleur jusques dans cet épitaphe qu'il se fit en mourant.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'ange l'éveille ;
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix & le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre & mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

Hobbes cavifageant la mort sans effroi, dans ses derniers instans lût avec plaisir plusieurs épitaphes que ses amis lui destinoient. Prêt enfin à rendre l'ame, il leur dit : *Éloignez-vous un peu, je vais faire un grand saut dans l'obscurité.*

(*) Ces vers sont de la traduction de M. de Fontenelle.



MUSICIEN FRIANT ET AUTRES.

UN jeune-homme , professeur de musique , étoit si friant , qu'il ne pouvoit s'empêcher de manger les fruits ou les confitures qu'il trouvoit sous sa main chez ses écoliers ; quelquefois il ouvroit même le buffet , & faisoit un ravage étonnant dans toutes les friandises qui s'offroient à ses yeux. Une dame résolut de le guérir de ce vilain défaut. Elle n'en eut pas plutôt formé le projet , que notre musicien , venant pour donner leçon à une jeune & jolie écolière , qu'il avoit le bonheur d'avoir , aperçut une assiette garnie de biscuits , & fondit dessus , comme le chat le plus alerte , pendant qu'il n'y avoit personne dans l'appartement. Après qu'il en eut rempli & son estomac & ses mains , la dame demanda à sa fille ce qu'étoient devenus la plupart des biscuits dans lesquels on avoit mis de l'arsenic pour faire mourir les rats. A ces mots , le musicien épouvanté , ne doute pas qu'il s'est empoisonné lui-même ; il pâlit , & avoue qu'il a eu le malheur de manger les biscuits. Aussi-tôt on s'empresse de le secourir , on lui fait avaler de l'huile , on tâche de rassurer son imagination effrayée. Les soins , les remèdes sont inutiles , il s'écrie qu'il ressent une violente colique , & demande en gémissant à se préparer à la mort. Enfin on lui apprend , en éclatant de rire , qu'il n'a rien à craindre , & qu'on n'a voulu que lui faire peur. Mais il étoit tellement persuadé que le poison agissoit avec force , qu'il fallut manger devant lui les

biscuits qui restoient. Cette aventure l'a tout-à-fait corrigé de sa friandise.

Un autre grand seigneur, qui faisoit aussi ses délices de la musique, devant donner un magnifique repas, voulut qu'un chanteur, qu'il protégeoit, fût du nombre des convives. Au dessert, il le pria de chanter; mais le petit virtuose, qui copioit de son mieux les grands talens, prétexta qu'un rhume lui avoit presque causé une extinction de voix. Les instances réitérées des dames ne purent l'engager à la moindre complaisance. Le seigneur, indigné d'un tel procédé, le pria de passer un instant avec lui dans la pièce voisine : lorsqu'ils y furent, & que personne ne pouvoit les entendre, il lui dit avec beaucoup de politesse : « Mon cher ami, puisqu'il vous est impossible de chanter, j'espère au moins que » vous nous ferez le plaisir de danser; je vais » donner ordre à mes gens de vous attendre » dans ma cour, & de vous jouer l'air à grands » coups de fouet de poste : nous verrons par les » fenêtres comment vous vous en tirerez ». Ce discours valut le meilleur syrop; le virtuose rentra dans la salle, & n'a jamais si bien chanté.

Il arriva à certaine chanteuse une aventure qui acheve de prouver que les artistes doivent être aussi honnêtes que modestes. Le prince de **** la pria de venir à l'un de ses concerts, & de se trouver au dîner qui devoit le précéder : il se faisoit une fête de la bien payer & d'honorer encore ses talens. Elle promit de se rendre à l'heure indiquée. Le prince, par surcroît d'attention, eut la bonté de lui envoyer un de ses carrosses au jour convenu. Mais la jeune personne, très-capricieuse, fit dire qu'elle étoit indisposée & ne pouvoit tenir sa parole. Ce seigneur dissimula sa

MUSICIEN FRIANT ET AUTRES. 81

juste indignation , écrivit à la chanteuse , & la pressa de réparer sa faute le plutôt qu'il lui seroit possible ; il ajoutoit que le jour qu'elle prendroit il auroit soin de rassembler bonne compagnie à l'hôtel , & qu'on seroit ravi de l'avoir à dîner. Bouffie d'orgueil de tant de politesses & d'égards, qu'elle croyoit d'ailleurs bien mériter , elle fit savoir le jour qu'elle daigneroit céder aux instances du prince. Elle ne jugea point à propos de manquer une seconde fois à ses engagements ; mais , au-lieu des honneurs qu'elle se flattoit de recevoir , on lui dit assez sechement que le prince venoit de sortir , & qu'elle n'avoit qu'à l'attendre dans une antichambre , parce qu'il ne tarderoit pas à rentrer. Espérant toujours de voir du moins arriver les convives dont on lui avoit parlé , elle prit patience jusqu'à trois heures. Son appétit l'avertissoit depuis long-tems qu'il étoit bien tard , lorsqu'on vint lui dire que le prince étoit retenu dehors , & ne seroit libre que fort avant dans la nuit. La fiere virtuose , confuse , humiliée , sentit toute la force de la leçon qu'elle recevoit , & demanda un carrosse de place pour s'en retourner chez elle ; mais tous les gens du prince se trouverent occupés de choses qui ne pouvoient souffrir aucun retardement : elle fut obligée de se retirer à pied , tandis qu'il pleuvoit à verse , frustrée d'un excellent repas , & du présent considérable qu'elle s'étoit attendue d'avoir.

Un musicien , un peu ivrogne , conseilloit à un de ses amis d'apprendre la musique : *Ah ! mon cher ami* , répondit l'autre , *je ne suis déjà que trop adonné au vin.*

NAÏVETÉS AMUSANTES.

UN bon payfan , qui croyoit que le prix de certaines choses consistoit dans l'abondance de la matiere , acheta chez un fameux horloger une montre d'une grosseur énorme ; & en appercevant une très-petite à répétition , il mit aussitôt la main dessus , en s'écriant : *Du moins vous me donnerez cette petite-là par-dessus le marché.*

Madame la duchesse de **** voyant la pompe funebre de son mari , s'écria : *Ah ! que mon mari seroit aise de voir cela , lui qui aimoit tant les cérémonies !*

On fait un conte d'un Normand & d'un Picard , qu'on conduisoit dans une charette au lieu où il y avoit une potence , qui devoit être le *non plus ultra* de leur vie : le Picard pleurant , le Normand se mit à rire , en insultant à la lâcheté du Picard : celui-ci lui dit : *Nous ne sommes ni comme vous autres Normands , qui avez accoutumé d'être pendus.*

Un valet dépourvu d'esprit , étoit dans une maison en bute à tous les quolibets & les traits de raillerie ; les autres domestiques l'accusoient auprès du maître de tout le mal qu'ils avoient fait ; il se défendoit si sottement qu'il confirmoit les accusations , de sorte qu'il étoit souvent battu. On vint à dire qu'on croyoit que la maîtresse de la maison étoit grosse ; il se mit à pleurer ; on lui demanda le sujet de ses larmes : *Ah !* dit-il , en les redoublant , *vous verrez qu'on m'accusera d'avoir fait cet enfant à madame.*

Un curé avoit eu quelque dispute avec une de ses paroissiennes , à laquelle il dit , étant en colère : *Allez , vous n'êtes qu'une P. . .* — *Messieurs* , dit la femme , en s'adressant à plusieurs personnes qui étoient présentes , *je vous prends à témoin que monsieur le curé révèle ma confession.*

Un exécuteur , car ce nom est plus doux que l'autre , vint demander le paiement d'une exécution au gouverneur de la ville où il exerçoit cette profession ; il prétendit que dix écus étoient le prix réglé d'une *pendaison*. Le gouverneur trouva la demande exorbitante : *Monsieur* , lui dit l'exécuteur , *quand ce seroit pour vous , je ne le pourrois pas faire à meilleur marché.*

Un jeune officier allant par les champs , arriva à une auberge , où étant entré , il demanda à déjeuner. L'hôtesse lui dit : *Monsieur* , *il n'y a que des œufs.* — *Donnez-m'en deux* , dit-il. La dame lui donna ce qu'il demandoit ; il les prend , les met devant le feu , & crache dessus. La dame lui demanda : *Monsieur* , *pourquoi crachez-vous ainsi sur ces œufs ?* — *C'est de peur qu'ils ne peltent* , dit l'officier. La dame lui dit : *Certes , je voudrois bien que vous eussiez craché sur le cul de notre servante , qui pette toute la nuit.*

Un payfan qui avoit un procès à Paris , vint implorer la protection d'un maître-des-requêtes , auprès duquel il avoit eu accès , lorsqu'il étoit intendant de sa province. Le maître-des-requêtes le reçut avec bonté , & lui demanda par maniere de conversation , s'il y avoit toujours bien des fous dans sa province. *Il y en a toujours* , *monseigneur* , répondit le payfan , *mais pas tant que quand vous y étiez.*

Une femme dont le mari étoit à l'extrémité , paroissoit inconsolable ; ses amies vouloient la

faire passer dans une autre chambre. *Laissez-moi ici*, dit-elle, *on est toujours bien aise de voir mourir son mari.*

Un Gascon qui se faisoit mettre sa cuirasse par son valet un jour de combat, lui dit : *Mettez-moi-là par derrière ; car le cœur m'é dit que j'en fuirai.*

Un borgne avoit épousé une très-jolie fille qu'il ne trouva pas pucelle : il lui en fit des reproches ; mais elle lui représenta que telle qu'elle étoit , elle valoit bien un homme qui n'avoit qu'un œil. *L'accident qui m'est arrivé*, dit-il, *est l'ouvrage d'un de mes ennemis. — Et moi*, repliqua-t-elle, *l'accident qui m'est arrivé est l'ouvrage d'un de mes amis.*

Un homme voulant faire ensevelir sa femme cinq heures après sa mort , on lui représenta qu'elle pouvoit être en léthargie , & qu'il falloit attendre. *Faites ce que je vous ai ordonné*, dit-il, *elle est assez morte.*

On demandoit à un jeune-homme quels exploits il avoit faits dans les Pays-Bas ; il répondit, qu'il avoit coupé les jambes à un Espagnol ; & comme quelqu'un dit que cette action n'avoit rien d'extraordinaire , mais que ç'auroit été quelque chose s'il avoit abattu la tête de cet Espagnol , il dit : *Il faut que vous sachiez que sa tête étoit déjà abattue.*

Madame de Montespan , qui venoit de succéder à la duchesse de la Valiere dans le cœur du roi , alla voir une de ses amies , qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au suisse de dire à la dame du logis qu'elle étoit venue pour la voir. *Me connois-tu bien ?* lui dit-elle. — *Oh qu'oui !* répondit le suisse ; *c'est vous qui avez acheté la charge de madame la Valiere.*

Un conseiller d'une ville considérable de Hol-

lande, étant à la foire de chevaux de Schiedam, y trouva un libraire de ses amis, grand railleur, qui lui demanda s'il étoit venu acheter des chevaux. Le magistrat lui répondit que oui. *Mais toi, ajouta-t-il, qu'y viens-tu faire ? Saurois-tu bien distinguer un cheval d'un âne ? — Oh qu'oui ! monsieur, repliqua le libraire, quand vous seriez entre mille chevaux, je vous reconnoitrois bien.*

Le pape Ganganelli, accompagné de plusieurs cardinaux, avoit fait à pied un assez long trajet. Les éminences étoient fort lasses. Un des cardinaux dit à Clément XIV : *Saint Pere, vous devez être bien fatigué ! — Moi !* répondit le pontife ; *cela seroit bon pour les soldats du pape.*

Une célèbre actrice du théâtre de Londres, sortant de jouer un rôle d'homme, dit en rentrant au foyer : *En vérité, la moitié du parterre vient de me prendre pour un homme. — Que fait cela, dit malignement une de ses camarades, si l'autre moitié fait le contraire ?*

Après sa réception dans l'Académie Française, Fontenelle dit : *Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi.* On connoît les deux vers suivans du même auteur :

Sommes-nous trente neuf, on est à nos genoux ;
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Charles-Quint aimoit à se promener *incognito*, habillé en simple bourgeois. Etant un jour de cette sorte dans les rues de Vienne, il passa un payfan qui portoit un cochon de lait, dont les cris étoient fort incommodes : *Mon ami, lui dit l'empereur, est-ce que tu n'as pas le secret de faire taire un cochon ? — Non, monsieur, répondit le payfan : si vous voulez me l'apprendre,*

cela me fera plaisir. — Je le veux bien, reprit l'empereur ; *prends-le par les pieds de derrière , & laisse-lui la tête en bas*. Le paysan obéit ; & effectivement le cochon ne crioit plus ; il fut surpris , & dit à l'empereur : *On voit bien que vous avez fait le métier avant moi*. L'empereur se mit à rire , & lui fit donner quelques ducats pour sa bonne pensée.

Un petit bossu étant allé au bain , on lui vola son habit. L'ayant cherché long-tems & ne le trouvant point : *Maudit voleur* , s'écria-t-il , *puisse l'habit aller juste à ta taille !*

Un chapelier présentoit sa requête à un duc & pair pour être payé de ses fournitures. *Est-ce que vous n'avez rien reçu , mon ami , sur votre compte ? — Je vous demande pardon , monseigneur , j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.*

Un poëte dit un jour à une jolie femme :

Vous me priez toujours de vous faire des vers.
Je vous l'ai dit vingt fois , madame , en bonne prose ;
Je les ferois tout de travers ,
J'aime mieux vous faire autre chose.

NAUFRAGE INTÉRESSANT.

UN marchand s'étoit embarqué pour les Indes avec sa femme , il y gagna beaucoup d'argent , & au bout de quelques années , il fit ses arrangements pour revenir en France où il étoit né , & où il avoit toute sa famille : il emmenoit avec lui sa femme & deux enfans , un garçon & une fille ; le garçon , âgé de quatre ans , se nommoit *Jean* , & la fille , qui n'en avoit que trois , s'appelloit *Marie*. Quand ils furent à moitié chemin , il s'é.

leva une tempête violente , & le pilote dit qu'ils étoient en grand danger , parce que le vent les pouffoit vers des isles , où sans doute leur vaisseau se briseroit. Le pauvre marchand entendant cela , prit une grande planche , & lia fortement dessus sa femme & ses deux enfans ; il voulut s'y attacher aussi , mais il n'en eut pas le tems , car le vaisseau ayant frappé contre un rocher s'ouvrit en deux , & tous ceux qui étoient dedans tomberent dans la mer. La planche sur laquelle étoient la femme & les deux enfans se soutint sur la mer comme un petit bateau , & le vent les poussa vers une isle : alors la femme détacha les cordes & avança dans cette isle avec ses deux enfans. La première chose qu'elle fit quand elle fut en lieu de sûreté , fut de se mettre à genoux pour remercier Dieu de l'avoir sauvée ; elle étoit pourtant bien affligée d'avoir perdu son mari , qui étoit un si bon homme ; elle pensoit aussi qu'elle & ses enfans mourroient de faim dans cette isle , ou qu'ils seroient mangés par les bêtes sauvages. Elle marcha quelque tems dans ces tristes pensées ; elle aperçut plusieurs arbres chargés de fruits , elle prit un bâton , en fit tomber , en donna à ses petits enfans , & en mangea elle-même. Elle avança ensuite plus loin pour voir si elle ne découvroit point quelque cabane ; mais elle reconnut qu'elle étoit dans une isle déserte ; elle trouva dans son chemin un grand arbre qui étoit creux , & elle résolut de s'y retirer pendant la nuit. Elle y coucha donc avec ses enfans , & le lendemain elle avança encore autant qu'ils purent marcher ; elle découvrit en marchant des nids d'oiseaux dont elle prit les œufs ; & voyant qu'elle ne trouvoit dans cette isle ni hommes ni bêtes malfaisantes ,

elle résolut de se soumettre à la volonté du Ciel ; & de faire son possible pour bien élever ses enfans. Elle avoit sauvé du naufrage un Évangile & un livre de prières , elle s'en servit pour leurs apprendre à lire & pour leur enseigner à connoître Dieu. Quelquefois son fils lui disoit : « Ma mère ,
 « où est mon papa ? Pourquoi nous a-t-il fait
 « quitter notre maison pour venir dans cette
 « île ? Est-ce qu'il ne viendra pas nous cher-
 « cher ? — Mes enfans, leur répondoit cette pau-
 « vre femme en fondant en larmes , votre pere
 « est allé dans le ciel ; mais vous avez un autre
 « pere , qui est Dieu ; il est ici , quoique vous
 « ne le voyiez pas ; c'est lui qui nous envoie des
 « fruits & des œufs , & il aura soin de nous tant
 « que nous l'aimerons de tout notre cœur , &
 « que nous le servirons fidèlement ». Quand
 ces enfans surent lire , ils s'occupoient avec bien
 du plaisir de tout ce que contenoient leurs livres ,
 & ils en parloient toute la journée : ils étoient
 d'ailleurs d'un excellent caractère , & d'une sou-
 mission sans bornes aux moindres volontés de leur
 mere. Au bout de deux ans elle tomba malade ,
 & comme elle connut qu'elle alloit mourir , elle
 conçut la plus grande inquiétude pour ses pauvres
 enfans ; mais à la fin , elle pensa que Dieu , qui
 étoit bon , en prendroit soin , & cette pensée
 consolante la rassura. Elle étoit couchée dans le
 creux de son arbre , d'où ayant rappelé ses en-
 fans , elle leur dit : « Je vais bientôt mourir , mes
 « chers enfans , & vous n'aurez plus de mere.
 « Souvenez-vous pourtant que vous ne resterez
 « pas tout seuls , & que Dieu verra tout ce que
 « vous ferez ; ne manquez jamais à le prier ma-
 « tin & soir. Mon cher Jean , ayez bien soin de
 « votre sœur Marie , ne la grondez pas , ne la

„ battez jamais , vous êtes plus grand & plus
 „ fort qu'elle ; vous irez lui chercher des œufs
 „ & des fruits ». Elle vouloit dire aussi quelque
 chose à Marie , mais elle n'en eut pas le tems ;
 elle rendit les derniers soupirs entre leurs bras.
 Ces malheureux orphelins ne comprenoient pas
 ce que leur mere avoit voulu leur dire ; ils ne
 savoient ce que c'étoit que mourir : ils crurent
 qu'elle dormoit , & ils n'osoient faire du bruit
 crainte de la réveiller. Jean fut chercher des
 fruits , & ayant soupé , ils se couchèrent à côté
 de l'arbre , & s'endormirent tous les deux. Le
 lendemain matin ils furent fort étonnés de ce que
 leur mere dormoit encore , & la tirèrent par le
 bras ; mais comme ils virent qu'elle ne leur ré-
 pondoit point , ils crurent qu'elle étoit fâchée
 contre eux & se mirent à pleurer ; ensuite ils lui
 demanderent pardon & lui promirent d'être plus
 sages. Ils eurent beau faire , la pauvre femme ne
 leur répondit point. Ils resterent là pendant plu-
 sieurs jours , jusqu'à ce que le corps commença à
 se corrompre. Un matin , Marie jetant de grands
 cris , dit à Jean : « Ah ! mon frere , voilà des
 „ vers qui mangent notre pauvre maman ; il faut
 „ les arracher , venez m'aider ». Jean approcha ,
 mais le corps sentoît si mauvais qu'ils ne purent
 rester auprès , & furent contraints d'aller cher-
 cher un autre arbre pour y coucher. Ces deux en-
 fans obéirent exactement à leur mere , & jamais
 ils ne manquerent à prier Dieu ; ils lisoient si
 souvent leurs livres qu'ils les savoient par cœur :
 quand ils avoient lu , ils se promenoient , ou
 bien ils s'asseyoient sur l'herbe , & Jean disoit à
 sa sœur : « Je me souviens , quand j'étois bien
 „ petit , d'avoir été dans un pays où il y avoit.
 „ de grandes maisons & beaucoup d'hommes ;

« j'avois une nourrice & vous aussi , & mon pere
 « avoit un grand nombre de valets ; nous avions
 « aussi de belles robes : tout d'un coup papa
 « nous a mis dans une maison qui alloit sur l'eau ,
 « & puis il nous a attachés à une planche & a été
 « au fond de la mer , d'où il n'est jamais revenu.
 « — Cela est bien singulier , répondoit Marie ;
 « mais enfin , puisque cela est arrivé , c'est que
 « Dieu l'a voulu ; car vous savez bien , mon
 « frere , qu'il est tout-puissant ». Jean & Marie
 restèrent onze ans dans cette isle. Un jour qu'ils
 étoient assis au bord de la mer , ils apperçurent
 dans une barque plusieurs hommes noirs. D'abord
 Marie eut peur & voulut se sauver ; mais Jean la
 retint & lui dit : « Restons , ma sœur ; ne savez-
 « vous pas bien que Dieu est ici présent , &
 « qu'il empêchera ces hommes de nous faire du
 « mal » ? Ces hommes noirs étant descendus à
 terre , furent surpris de voir ces enfans qui
 étoient d'une autre couleur qu'eux ; ils les en-
 vironnerent & leur parlerent ; mais ce fut inutile-
 ment , le frere & la sœur n'entendoient pas leur
 langage. Jean mena ces sauvages à l'endroit où
 étoient les os de sa mere , & leur conta comment
 elle étoit morte tout d'un coup. Ils ne l'entendi-
 rent pas non plus. Enfin les noirs leur montrèrent
 leur petit bateau & leur firent signe d'y entrer.
 « Je n'oserois , dit Marie , ces gens-là me font
 « peur ». Jean lui répondit : « Rassurez-vous ,
 « ma sœur , mon pere avoit des domestiques de la
 « même couleur que ces hommes , peut-être qu'il
 « est revenu de son voyage & qu'il les envoie
 « pour nous chercher ». Ils entrèrent donc dans la
 barque , qui les conduisit dans une isle peu éloi-
 gnée de celle qu'ils venoient de quitter , & qui
 avoit des sauvages pour habitans. Ils y furent fort

bien reçus ; le roi ne pouvoit se lasser de regarder Marie , & il mettoit souvent la main sur son cœur , pour lui marquer qu'il l'aimoit. Marie & Jean eurent bientôt appris la langue de ces sauvages , & ils connurent qu'ils faisoient la guerre à des peuples qui demeuroient dans des îles voisines , qu'ils mangeoient leurs prisonniers , & qu'ils adoroient un grand vilain finge , qui avoit plusieurs sauvages pour le servir , en sorte qu'ils se repentoient beaucoup d'être venus demeurer chez cette affreuse nation. Cependant le roi vouloit absolument épouser Marie , qui disoit à son frere : « J'aimerois mieux mourir que d'être la
 » femme de cet homme-là. — Est-ce parce qu'il
 » est bien laid , que vous ne voudriez pas l'épou-
 » ser ? — Non , mon frere ; c'est parce qu'il est
 » méchant ; ne voyez-vous pas qu'il ne con-
 » noît pas Dieu , & qu'au-lieu de le prier , il
 » se met à genoux devant ce vilain finge :
 » d'ailleurs notre livre dit , qu'il faut pardon-
 » ner à ses ennemis & leur faire du bien ; &
 » vous voyez qu'au-lieu de cela , ce méchant
 » homme fait mourir ses prisonniers & les mange.
 » — Il me prend une pensée , dit Jean : si nous
 » tuions ce vilain animal , ils verroient bien que
 » ce n'est pas un dieu. — Faisons mieux , re-
 » prit Marie ; notre livre nous enseigne que
 » Dieu accorde toujours les choses qu'on lui de-
 » mande de bon cœur , mettons-nous à genoux ,
 » prions-le de tuer lui-même le finge , alors on
 » ne s'en prendra point à nous , & on ne nous
 » fera point mourir ». Jean trouva ce que sa
 sœur lui disoit fort raisonnable ; ils se mirent
 donc tous deux à genoux , & dirent tout haut :
 » Seigneur , qui pouvez tout ce que vous vou-
 » lez , ayez , s'il vous plaît , la bonté de tuer

92 NAUFRAGE INTÉRESSANT.

» ce singe , afin que ces pauvres gens connoissent
 » que c'est vous qu'il faut adorer , & non pas
 » lui ». Ils étoient encore à genoux , lorsqu'ils
 entendirent jeter de grands cris ; ils s'informe-
 rent de ce qui y donnoit lieu , & ils apprirent
 que le grand singe , en sautant d'un arbre à l'au-
 tre , s'étoit cassé la jambe , & qu'on croyoit qu'il
 en mourroit. Les sauvages qui en avoient soin ,
 & qui étoient comme ses prêtres , dirent au roi ,
 lorsqu'il fut mort , que Marie & son frere étoient
 cause du malheur qui étoit arrivé , & qu'ils ne
 pourroient être heureux , qu'après que ces deux
 blancs auroient adoré leur Dieu. Aussi-tôt on dé-
 cida qu'on feroit un sacrifice au nouveau singe
 qu'on venoit de choisir , que les deux blancs y
 assisteroient , & qu'après la cérémonie , Marie
 épouserait leur roi ; que s'ils le refusoient ,
 on les brûlerait tout vifs avec leurs livres ,
 dont ils se servoient pour faire des enchante-
 mens. Marie apprit cette résolution , & comme
 les prêtres lui disoient que c'étoit elle qui avoit
 fait mourir leur singe , elle leur répondit : » Si
 » je l'avois fait mourir , n'est-il pas vrai que je
 » serois plus puissante que lui ? Je serois donc
 » bien stupide d'adorer quelqu'un qui ne seroit
 » pas au-dessus de moi ; le plus foible doit se
 » soumettre au plus puissant , & par conséquent
 » je mériterois plutôt les adorations du singe ,
 » que lui les miennes ; cependant je ne veux
 » pas vous tromper , ce n'est pas moi qui lui ai
 » ôté la vie , mais notre Dieu , qui est le maître
 » de toutes les créatures , & sans la permission
 » duquel vous ne pourriez ôter un seul de mes
 » cheveux ». Ce discours irrita les sauvages ,
 ils attachèrent Marie & son frere à des poteaux ,
 & se préparoient à les brûler , lorsqu'on leur ap-

prit qu'un grand nombre de leurs ennemis venoit d'aborder dans l'isle. Ils coururent pour les combattre , & furent vaincus. Les sauvages qui étoient vainqueurs , couperent les chaînes des deux enfans blancs , & les emmenerent dans leur isle , où ils devinrent esclaves du roi. Ils travailloient depuis le matin jusqu'au soir , & disoient :

» Il faut servir fidèlement notre maître pour l'a-
 » mour de Dieu , & croire que c'est le Seigneur
 » que nous servons ; car notre livre dit expres-
 » sément , qu'il faut en agir ainsi ». Cependant ces nouveaux sauvages faisoient souvent la guerre , & , comme leurs voisins , ils mangeoient leurs prisonniers. Un jour ils en prirent un grand nombre ; car ils étoient fort vaillans. Il se trouva parmi ces prisonniers un homme blanc , & comme il étoit fort maigre , les sauvages résolurent de l'engraiffer avant de le manger. Ils l'enchaînèrent dans une cabane , & chargerent Marie de pourvoir à ses besoins. Comme elle savoit qu'il devoit être bientôt mangé , elle déplorait son sort ; & le regardant tristement , elle dit : *Mon Dieu , mon Dieu , ayez pitié de lui !* Cet homme blanc qui avoit été fort étonné en voyant une fille de la même couleur que lui , le fut bien davantage quand il lui entendit parler sa langue & invoquer un seul Dieu. » Qui vous a appris à
 » parler françois , lui dit-il , & à connoître le
 » vrai Dieu ? — Je ne savois pas le nom de la
 » langue que je parle , lui répondit Marie ,
 » c'étoit la langue de ma mere , & elle me l'a
 » apprise : quant à Dieu , nous avons deux livres
 » qui en parlent , & nous le prions tous les
 » jours. — Ah ciel ! reprit cet homme en levant
 » les mains & les yeux au ciel , seroit-il possible !
 » Mais , ma fille , pourriez-vous me montrer les

« livres dont vous me parlez ? — Je ne les ai
 « pas , mais je vais chercher mon frere qui les
 « garde , & il vous les montrera » : en même
 tems elle sortit & revint bientôt après avec Jean
 qui les apporta. L'homme blanc les ouvrit avec
 émotion , & ayant lu sur le premier feuillet : *Ce*
livre appartient à Jean Maurice, il s'écria : « Ah ,
 « mes chers enfans ! est-ce vous que je revois ?
 « Venez embrasser votre pere , & puissiez-vous
 « me donner des nouvelles de votre mere » !
 Jean & Marie à ces paroles se jeterent dans ses
 bras en versant des larmes de joie , & à la fin ,
 Jean reprenant la parole, dit : « Je sens aux trans-
 « ports de mon cœur que vous êtes mon pere ;
 « cependant je ne conçois pas comment cela peut
 « être ; car ma mere m'a dit , que vous étiez
 « tombé dans le fond de la mer , & je fais à pré-
 « sent qu'il n'est pas possible d'y vivre. — Je
 « tombai effectivement dans la mer quand notre
 « vaisseau s'entr'ouvrit , reprit Jean Maurice ;
 « mais m'étant saisi d'une planche , j'abordai
 « heureusement dans une isle , & je vous crus
 « perdus ». Alors Jean lui raconta tout ce dont
 il put se souvenir , & son pere pleura beaucoup
 quand il apprit la mort de sa femme. Marie pleu-
 roit aussi , mais c'étoit pour un autre sujet :
 « Hélas ! s'écrioit-elle , à quoi sert-il que nous
 « ayions retrouvé notre pere , puisqu'il doit être
 « tué & mangé dans peu de jours ? — Il faudra
 « couper ses chaines , reprit Jean , & nous nous
 « sauverons tous les trois dans la forêt. — Et
 « qu'y ferons-nous , mes pauvres enfans ? repli-
 « qua Maurice : les sauvages nous attraperont ,
 « ou bien il faudra y mourir de faim. — Laissez-
 « moi faire , dit Marie , je sais un moyen infail-
 « lible de vous sauver ». Elle sortit en finissant

ces paroles , & alla trouver le roi. Lorsqu'elle fut entrée dans sa cabane , elle se jeta à ses pieds & lui dit : « Seigneur , j'ai une grande » grace à vous demander , voulez-vous me pro- » mettre de me l'accorder ? — Je vous le jure , » reprit le roi , car je suis fort content de votre » service. — Eh bien ! vous saurez que cet » homme blanc dont vous m'avez ordonné de » prendre soin , est mon pere & celui de Jean ; » vous avez résolu de le manger , & je viens » vous représenter qu'il est vieux & maigre , & » qu'en conséquence il ne sera pas fort bon , au- » lieu que je suis jeune & grasse ; ainsi j'espere » que vous voudrez bien me manger à sa place ; » je ne vous demande que huit jours , pour » avoir le plaisir de le voir avant de mourir. » — En vérité , reprit le roi , vous êtes une si » bonne fille , que je ne voudrois pas pour toutes » choses vous faire mourir ; vous vivrez , & » votre pere aussi ; je vous avertis même qu'il » vient ici tous les ans un vaisseau plein d'hom- » mes blancs , auxquels nous vendons nos pri- » sonniers ; il arrivera bientôt , & je vous don- » nerai la permission de vous en aller ». Marie remercia beaucoup le roi , & dans son cœur elle rendoit grâces à Dieu , qui lui avoit inspiré d'a- voir compassion d'elle ; elle courut porter ces bonnes nouvelles à son pere , & quelques jours après , le vaisseau dont le roi lui avoit parlé étant arrivé , elle s'embarqua avec son pere & son frere. Ils aborderent dans une grande île habitée par des Espagnols. Le gouverneur ayant appris l'histoire de Marie , dit en lui-même : » Cette fille n'a pas un sou & elle est bien brûlée » du soleil , mais elle est si bonne & si vertueuse , » qu'elle pourra rendre son mari plus heureux

96 OBJECTION FORT JUSTE.

» que si elle étoit riche & belle ». Il pria Maurice de lui donner sa fille en mariage ; il s'unit avec elle , & fit épouser une de ses parentes à Jean ; en sorte qu'ils vécurent tous fort heureux dans cette île , admirant la sagesse de la Providence , qui n'avoit permis que Marie fût esclave , que pour lui donner l'occasion de sauver la vie à son pere.

OBJECTION FORT JUSTE.

IL y a des occasions où la liberté & la hardiesse sont nécessaires , & font plus d'impression sur les grands , sur-tout quand on a pour soi la raison & la justice. Henri VIII , roi d'Angleterre , s'étant brouillé avec le roi de France François I , résolut de lui envoyer un ambassadeur , & de le charger pour ce prince de paroles fieres & menaçantes : il choisit pour cela un évêque Anglois , dans qui il avoit beaucoup de confiance , & qu'il croyoit très-propre à l'exécution de ce dessein. Le prélat ayant appris le sujet de son ambassade , & craignant pour sa vie , s'il traitoit François I avec la fierté que son maître exigeoit , lui représenta le danger auquel il l'exposoit , & le pria instamment de ne pas lui donner cette commission.

» Ne craignez rien , lui dit Henri VIII , si le
» roi de France vous faisoit mourir , je serois
» couper la tête à tous les François qui seroient
» dans mes états. — Je vous crois , sire , répondit
» l'évêque ; mais permettez moi de vous dire ,
» que de toutes les têtes que vous auriez fait
» couper , il n'y en auroit pas une qui revint si
» bien sur mon corps que la mienne ».

ORIGINE

ORIGINE DU POISSON D'AVRIL.

ON rapporte trois origines différentes de ce jeu populaire. Les uns l'attribuent aux fréquentes pêches que l'on fait ordinairement en avril : ils prétendent que , comme assez souvent il arrive qu'en croyant pêcher du poisson on ne prend rien , c'est delà qu'est née la coutume d'attraper les gens simples & crédules , ou ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. D'autres croient qu'on disoit autrefois *passion d'avril* , & que le mot de poisson a été substitué par corruption. Ils conjecturent que c'étoit une mauvaise allusion à la passion de J. C. ; & que comme le Sauveur fut indignement promené , non cependant par dérision , de tribunal en tribunal , delà provient le ridicule usage de se renvoyer d'un endroit à l'autre , ceux dont on veut s'amuser. On donne enfin au poisson d'avril une origine plus récente. Un auteur prétend qu'un prince de Lorraine , que Louis XII , pour quelque mécontentement , faisoit garder à vue dans le château de Nancy , trouva le moyen de tromper ses gardes , & se sauva le premier jour d'avril , en traversant la Meuse à la nage ; ce qui fit dire aux Lorrains que *c'étoit un poisson qu'on avoit donné à garder aux François.*



ORIGINES INTÉRESSANTES.

ON s'est servi autrefois de différentes matières pour faire des livres. Les caractères furent d'abord gravés sur de la pierre, témoins les *Tables de la Loi* données à Moïse, qui sont le plus ancien livre que l'on connoisse. Ensuite on les traça sur des feuilles de palmier, sur l'écorce intérieure & extérieure du tilleul, sur celle de la plante d'Égypte nommée *papyrus*. On se servit encore de tablettes minces enduites de cire, sur lesquelles on traçoit les caractères avec un stilet ou poinçon; ou de peaux, sur-tout de celles des boucs & des moutons, dont on fit ensuite le parchemin. Le plomb, la toile, la soie, la corne, & enfin le papier, furent excessivement les matières sur lesquelles on écrivit. On faisoit aussi des livres avec les parties des végétaux. Cette méthode subsiste encore parmi les Tartares Kal-mouks, & chez quelqu'autres peuples du nord. Les premiers livres, ceux de l'*Alliance*, de la *Loi*, des *Malédiction*s & du *Divorce*, étoient en forme de bloc & de table. Quand les anciens avoient des objets un peu longs à traiter, ils se servoient plus commodément de feuilles ou de peaux cousues les unes au bout des autres, qu'on nommoit *rouleaux*, coutume que les anciens Juifs, les Grecs, les Romains, les Perses, & même les Indiens ont suivie, & qui a continué quelques siècles après la naissance de J. C. Les livres en rouleaux étoient composés de plusieurs feuilles attachées les unes aux autres, & roulées autour d'un bâton qu'on nommoit *umbilicus*, le-

quel ser voit comme de centre à la colonne ou cylindre que formoit le rouleau. Le côté extérieur des feuilles s'appelloit *frons*, les extrémités du bâton se nommoient *cornua*, & étoient ordinairement décorées de petits morceaux d'ivoire, d'argent, même d'or & de pierres précieuses. Quand le volume étoit déployé, il pouvoit avoir une verge & demie de large, sur quatre ou cinq de long. La forme actuelle des livres a été inventée par Attale, roi de Pergame. Autrefois toutes les feuilles des livres étoient trempées dans de l'huile de cedre, ou parfumées d'écorce de citron, pour les empêcher de se gâter. Avant l'invention de l'imprimerie, les livres étoient plus rares & plus chers que les pierreries. Nos nations barbares jusqu'à Charlemagne, n'en eurent presque point. Depuis ce prince jusqu'à Charles V, & depuis Charles V jusqu'à François I, il y en eût une disette extrême. Grece, comtesse d'Anjou, acheta, en 1067, sous Philippe I, un Recueil d'Homélies, deux cents brebis, un muid de froment, un autre de seigle, un troisieme de millet, & une certaine quantité de peaux de martres. On ne vit des livres que chez les Arabes, depuis le huitieme siecle de notre ere jusqu'au treizieme. La Chine en étoit remplie quand nous ne savions pas lire. Henri II donna, en 1555, une déclaration portant défenses d'imprimer aucun livre sans nom d'auteur, & Louis XIII en rendit une pareille en 1626. Les Romains ne manquoient pas de condamner au feu les mauvais livres; ce soin étoit confié aux Triumvirs, quelquefois aux Préteurs ou aux Édiles. Le satyrique Labiénus fut le premier dont les ouvrages reçurent cette flétrissure. En Italie, il faut être inquisiteur de la foi pour pouvoir lire les livres défendus, sui-

vant la bulle *Cum pro munere* du pape Pie V, & celle *In Coena Domini*. En France, les évêques ont le droit de les censurer & d'en permettre la lecture; mais ceux qui, par état, doivent en connoître, n'ont pas besoin de cette permission.

Les Israélites immoloient toutes les années, à Pâque, un agneau en mémoire de ce que Dieu ayant frappé de mort les premiers nés de l'Égypte tant en hommes qu'en animaux, avoit épargné les maisons dont les portes étoient teintes du sang de l'agneau qui avoit été sacrifié. Ces mots *pâque* & *paschal* retracent aussi ce bienfait, étant tirés de l'hébreu qui signifie *passage*.

Si l'utilité d'un art ne se prouve jamais mieux que par l'empressement des peuples à en attribuer l'invention à leurs dieux ou à leurs rois, tous les arts doivent céder le pas à l'agriculture. Les Égyptiens croient en devoir la découverte à Osiris; les Grecs soutenoient qu'elle vient de Cérès ou de Triptoleme son fils. Les Italiens en faisoient honneur à Saturne ou à Janus leur roi. Ce qui est certain, c'est qu'elle est née avec la société & les loix, & qu'elle n'est pas moins ancienne que la division des terres.

On n'a que des probabilités sur l'origine de l'alcoran. Il est attribué à Mahomet, aidé de l'érudition de Batiras, hérétique Jacobite; du fanatisme de Servius, moine Nestorien, & de la superstition de quelques Juifs. Il a pour base la prédestination, & pour principe, que la religion mahométane devant être établie sans miracle & sans contradiction, il faut punir de mort quiconque refuse de l'embrasser. Le Musulman digne du paradis est celui qui tue un infidèle.

Le roi de Mauritanie, fils d'Uranus, frère de

Prométhée , inventa la sphere. On a donné le nom d'atlas aux recueils de cartes géographiques , parce que les cartes portent en quelque sorte le monde , comme atlas l'a porté suivant la mythologie.

La barbe a éprouvé chez tous les peuples les caprices de la mode. Les Grecs l'ont conservée jusqu'au regne d'Alexandre , & les Romains jusques vers l'an de Rome 454. Ce fut Scipion l'Africain qui introduisit l'usage de se raser tous les jours ; une longue suite d'empereurs s'y conformerent : mais Adrien reprit la barbe , & son exemple fut suivi par ses successeurs , jusqu'à Constantin ; elle reparut sous Héraclius , & tous les empereurs Grecs l'ont portée. Les Goths & les Francs n'avoient qu'une moustache. Clodion ordonna à ses sujets de laisser croître leur barbe , pour qu'ils fussent distingués des Romains. Les anciens philosophes portoient de longues barbes. Les ecclésiastiques d'Orient en ont toujours eu ; en Occident , au contraire , le clergé a toujours été rasé. Il est des pays où la barbe exprime la douleur ; il y en a d'autres où le défaut de barbe est une marque de denil. Le soin de se raser est certainement gênant pour tous les hommes ; & il seroit bien digne de quelqu'académie de proposer un prix considérable pour celui qui découvroit le moyen de l'anéantir.

L'art d'expliquer toutes sortes d'armoiries en termes propres , est de l'invention des François. Il a commencé à être en vogue dans le onzieme siecle , & les mots techniques qui désignent les armoiries , sont les noms des pieces qui composoient alors les harnois des chevaliers. Il falloit que les hérauts d'armes fussent versés dans cette science , parce qu'ils caractérisoient

les armes de ceux qui vouloient entrer en lice dans les tournois.

Les Égyptiens passent pour avoir inventé la bière l'an 1212 avant J. C. ; ils la nommoient *boisson péluſienne*, parce qu'il en fut fait d'abord à Péluse, ville voisine de l'embouchure du Nil. L'usage de la bière s'est introduit dans tous les pays ; elle est presque l'unique boisson de la plupart des provinces où il n'y a point de vignes, & devient même pour les vignobles, une ressource considérable dans les tems de disette.

Il n'y avoit point de boulangers dans l'antiquité. On mangeoit le bled sans préparation, comme les autres productions de la nature ; lorsqu'on eut trouvé le moyen de le moudre, on fit de la bouillie, & il se passa beaucoup de tems avant qu'on employât la farine à un autre usage. Quand on lui eut reconnu la plus essentielle de ses propriétés, les meres de famille, une heure avant le repas, faisoient le pain ; les dames Romaines, que cette occupation regardoit aussi, ne s'en croyoient point dégradées. Ce fut en Orient qu'on commença à cuire le pain dans des fours. Cet usage ne passa en Europe que l'an 583 de la fondation de Rome.

L'usage de la brique factice est très-ancien. Les ruines des premiers édifices de l'Asie annoncent qu'ils étoient faits de briques séchées au soleil, ou cuites au feu, mêlées de paille ou de roseaux hachés, & cimentés de bitume. Les restes de la tour de Babel sont de briques, & la capitale de la Chaldée, fondée par Nembrod, agrandie par Ninus, & embellie par Sémiramis. Babylone fut bâtie de ces matériaux.

La profession de boucher, qui est utile, mais dont les détails sont rebutans, n'existoit point

dans la Grèce. On tuoit dans chaque maison les animaux dont on avoit besoin, & les hommes les plus distingués par leurs dignités ou leurs talens, ne dédaignoient pas de dépécer la viande & de la préparer eux-mêmes. L'industrie, la cupidité, l'inégalité des rangs & des fortunes ont heureusement épargné à notre délicatesse des fonctions aussi choquantes; nous nous contentons de verser méthodiquement & sans répugnance le sang des hommes.

La broderie au métier est très-ancienne. L'arche d'alliance & le sanctuaire du temple des Juifs étoient ornés de bandes d'étoffes richement brodées. Mais il est probable que la broderie à l'aiguille n'a été imaginée qu'après la dentelle, parce qu'elle en est une imitation, & que les plus beaux points de la broderie sont distingués par les noms des pays où les meilleures dentelles se fabriquent.

La brutalité & la cupidité des Barbares, qui, après le combat, déterroient ceux qui avoient péri dans la mêlée, pour les insulter & les piller, introduisirent parmi les anciens l'usage de brûler les corps. Les Grecs l'adoptèrent long-tems avant la guerre de Troye; & Sylla, craignant que les Romains n'en usassent à son égard, comme il en avoit agi envers Caius Marius, ordonna en mourant qu'on mit son corps sur un bûcher. Depuis cette époque jusqu'au tems de Théodose, ce peuple a toujours brûlé les morts.

Les anciens n'avoient point d'autres cachets que leurs anneaux, qui portoient des pierres gravées; mais ces gravures étoient quelquefois très-précieuses. On conserve dans le cabinet du roi de France, un chef-d'œuvre en ce genre: c'est une petite cornaline transparente, qui, dans un es-

pace de six lignes , contient quinze figures humaines , & en outre des animaux , des fleurs , des arbres , des vases , des cuves , une exer-gue , &c. & le tout représente une fête en l'honneur de Bacchus.

L'usage du café fut inconnu en Europe jusqu'au seizième siècle. L'arbre qui le porte , & qui a beaucoup de ressemblance avec le jasmin , croît en abondance dans le royaume d'Yemen. On est redevable de sa culture aux Hollandois , qui le porterent de Moka à Batavia , & delà à Amsterdam. Depuis qu'on a planté beaucoup de cafiers en Amérique , on prend du café presque aussi communément en Europe , qu'en Turquie & en Perse. Il y a dans le jardin du roi à Paris , deux cafiers , dont M. de Resson , lieutenant-général de l'artillerie , & M. Pancras , bourg-mestre de la ville d'Amsterdam , ont fait présent au roi. Les propriétés du café furent découvertes par le prieur d'un monastère d'Arabie , qui , ayant vu que les bestiaux ne dormoient point , quand ils avoient mangé certaines petites fèves , en essaya la vertu sur ses religieux , pour les empêcher de s'assoupir au chœur , pendant la nuit.

Chez les Romains , à la fin de décembre , pendant les Saturnales , les enfans tiroient au sort avec des fèves à qui seroit *roi* , & ils avoient emprunté cet usage de ce qui se pratiquoit à Athenes pour l'élection des magistrats. Telle est l'origine du jeu qui nous amuse le jour ou la veille des *Rois* , & de la seule royauté qui ne soit point pénible.

Les Romains appelloient calendes le premier jour de chaque mois. On date encore à Rome les bulles qui s'accordent pour les bénéfices , des calendes de janvier , février , mars , &c. lors-

qu'on les signe ces jours-là. Les Grecs ne comptoient point par calendes, ce qui fait dire d'une chose qui ne se fera pas, qu'elle est renvoyée aux calendes grecques.

Le cardinal, ce prince-ecclésiastique, & l'un des soixante-dix prélats qui composent le sacré-college, a voix active & passive dans l'élection du pape. Les cardinaux n'étoient originairement que les prêtres principaux, ou les curés des paroisses de Rome. Ce titre n'étoit pas même réservé à cette église; il étoit aussi en usage en France. L'évêque de Paris & plusieurs autres avoient leurs prêtres-cardinaux. Ces prêtres avoient seuls le droit d'administrer les sacremens; lorsqu'ils étoient nommés aux évêchés, leur cardinalat cessoit. Les choses restèrent en cet état jusqu'au onzième siècle. Alors le souverain pontife crut qu'il étoit de sa grandeur d'avoir un conseil de cardinaux, plus élevés en dignité que les anciens prêtres; mais ces cardinaux assesseurs n'eurent pas dès ce moment la prééminence sur les évêques. Ils ne s'éleverent au-dessus d'eux qu'après s'être arrogé le droit de nommer le pape. Ensuite vinrent d'autres distinctions. Ils obtinrent le chapeau rouge & la pourpre. Urbain VIII leur accorda le titre d'éminence le 10 janvier 1630; jusques-là ils étoient traités d'illustrissimes, nom que portent encore les princes d'Italie qui n'ont pas le titre d'altesse.

Les carrosses, ainsi que toutes les voitures qui ont été imaginées depuis, à leur imitation, sont de l'invention des François, & l'usage en est moderne. Il n'y avoit que deux carrosses sous François I, celui de la reine & celui de Diane, fille naturelle de Henri II. Avant qu'on se servit de ces voitures, les rois voyageoient à cheval, les

princeffes alloient en litier , & les dames en trouffe derriere leurs écuyers. Les magistrats qui se rendoient au palais fur des mules , s'opposerent le plus qu'ils purent au faste des carrosses. En 1563 , ils prierent Charles IX de défendre les coches par la ville ; & conserverent leurs modestes habitudes jusqu'au commencement du dix-septieme siecle. Alors les carrosses se multiplierent. Le premier seigneur de la cour qui en eut un , fut Jean de Laval de Bois-Dauphin ; plusieurs autres suivirent son exemple. Néanmoins , vers le milieu du dernier siecle , on ne comptoit encore que trois ou quatre cents carrosses dans la capitale ; il s'y en trouve aujourd'hui quinze mille , non compris ceux de remise & les fiacres. Un nommé Sauvage , demeurant rue Saint-Martin , à l'hôtel de Saint-Fiacre , eut le premier l'idée des voitures publiques ; ce qui a fait donner le nom de fiacre à la voiture & au cocher. En 1650 , François Villerme obtint le privilege exclusif de louer à Paris des carioles de toutes grandeurs. Sept ans après , il en fut accordé un pour les carrosses de place à M. de Givri. Le succès de cette entreprise excita beaucoup d'autres particuliers à solliciter la même grace , & on ne tarda point à avoir de ces voitures dans les différens quartiers de Paris. Les historiens , sur-tout ceux d'Italie , ont appelé carrosse le principal étendard d'une armée , qui étoit attaché à un arbre dressé sur un charriot couvert de pourpre , & dont on attribue l'invention à Heribert , archevêque de Milan , vers l'an 1124. L'empereur Othon IV & plusieurs rois de Hongrie ont eu de pareils carrosses.

L'usage des ceintures est de la plus haute antiquité ; les Juifs ne pouvoient manger l'agneau

pascal sans en avoir , & le grand-prêtre étoit obligé d'en prendre une dans les sacrifices. Les Grecs & les Romains en portoient ; les Orientaux les jugent encore nécessaires , & il n'y a guere plus de cent ans qu'elles étoient la parure des femmes de nos contrées ; mais elles avoient cessé d'être parmi elles une marque d'honneur , & l'on disoit déjà que *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Les inconvéniens du célibat ont été reconnus dans tous les tems. Les Romains ne recevoient le témoignage que des gens mariés , & n'admettoient qu'eux au serment. Les Païens avoient en horreur les athletes , les gladiateurs , les musiciens , les danseurs & les teinturiers , parce qu'ils gardoient le célibat. La censure ne fut rétablie à Rome après les guerres civiles , que pour remédier au mal qu'il causoit. César répandit ses bienfaits sur les peres de famille ; Auguste fit plus , il imposa des peines à ceux qui n'avoient point de femmes. Lycurgue humilia & punit les célibataires. Néanmoins la loi qui prescrit le célibat aux évêques , aux prêtres & aux diacres , est aussi ancienne que l'église , & est devenue commune chez les catholiques , aux ecclésiastiques de tous les ordres.

Les cendres furent chez plusieurs peuples une marque de douleur & de repentir. Les Hébreux s'en couvroient la tête dans les calamités publiques. Les habitans de Ninive expierent leurs fautes avec le sac & la cendre. Dans la primitive église , l'évêque marquoit de cendres le front du pécheur , au commencement de sa pénitence ; & delà vint la pratique ordonnée en 1091 , par le concile de Bénévent , d'en aller recevoir le mercredi qui précède le premier dimanche de

carême. Il est encore aujourd'hui des monastères où les religieux expirent sur la cendre. Les Grecs & les Romains qui étoient dans l'usage de brûler leurs morts, & d'en recueillir les cendres dans des vases, ont donné lieu aux poètes de dire élégamment *La cendre des morts*.

Les anciens Gaulois regardoient les longs cheveux comme une marque d'honneur & de liberté; César les leur fit couper aussi-tôt qu'il les eut soumis à sa domination. Les esclaves avoient la tête rase. Les ecclésiastiques faisoient hommage à Dieu de leur chevelure, & croyoient ainsi lui donner des preuves de leur servitude spirituelle, & de leur parfaite soumission à sa volonté. Autrefois on juroit sur ses cheveux, & les couper à quelqu'un, c'étoit le vouer à l'ignominie. Les complices d'une conjuration étoient obligés de se couper les cheveux les uns aux autres. C'étoit un raffinement de politesse chez les premiers François de s'arracher un cheveu, en rencontrant son ami, & de le lui offrir. Dans le huitième siècle, les grands seigneurs faisoient couper les premiers cheveux à leurs enfans par les personnes dont ils faisoient le plus de cas, & elles en devenoient par cette cérémonie les parrains spirituels. Vers l'an 1116, les cheveux longs parurent un luxe & une mollesse. Quatre-vingts ans après, un canon exclut de l'entrée de l'église quiconque en porteroit; & le jour de Noël à la Messe, Godefroi, évêque d'Amiens, refusa à Saint-Omer, en présence de Robert, comte de Flandre, les offrandes de ceux qui les avoient conservés. François I. porta les cheveux courts à cause d'une plaie qu'il avoit à la tête; les courtisans suivirent son exemple, & le peuple imita les courtisans. Aujourd'hui les

gens du monde portent sans conséquence les cheveux longs ou courts.

On attribue aux Égyptiens l'origine des cloches ; ce qui est certain , c'est qu'elles annonçoient toujours les fêtes d'Osiris. Chez les Hébreux , le grand-prêtre portoit dans les cérémonies une tunique garnie de clochettes d'or. A Athenes , les prêtres de Proserpine & de Cybele s'en servoient pendant leurs sacrifices , & elles entroient pour quelque chose dans leurs mysteres. Les cloches ont été également connues des Perses , des Grecs en général & des Romains. Le pape Sabinien & S. Paulin de Nole en ont introduit l'usage dans l'église , pour appeller les fideles à l'office divin , ou pour distinguer les heures canoniales ; mais il n'y a aucune apparence que nous ayons eu de grosses cloches avant le sixieme siecle. En 610 l'armée de Clotaire , qui assiégeoit Sens , fut si effrayée du bruit des cloches de l'église de S. Étienne , que Loup , évêque d'Orléans , fit sonner , qu'elle leva le siege & prit la fuite. Vers le commencement du siecle suivant , on baptisa les cloches , car Alcuin , précepteur de Charlemagne , regarde cette cérémonie comme bien antérieure à l'année 770.

Le coche tenoit autrefois lieu de carrosse. L'empereur Héliogabale se fit tirer dans un coche à Rome par quatre femmes nues. Les coches de terre furent établis sous Charles IX. En 1594 Henri IV les soumit à l'administration d'un surintendant. Alors on commença à faire des réglemens relatifs à la commodité des voyageurs & à la sûreté des effets mis au coche.

Il y a toujours eu des courtisans , & la plupart , dit un philosophe célèbre , sont une espece de gens que le malheur des rois & des peuples a

placés entre les rois & la vérité, pour l'empêcher de parvenir jusqu'à eux.

Les anciens n'avoient point pour les courtisannes, le mépris qu'elles nous inspirent. A la vérité, Phryné, Aspasia, Laïs & Léontium auroient en quelque sorte racheté leurs vices par leurs talens, leurs belles actions & leurs conquêtes, si quelque chose pouvoit suppléer aux bonnes mœurs. Aujourd'hui les femmes de cette espèce n'excellent que dans l'art de tromper la crédulité, la foiblesse, les sens & la nature.

La crosse n'étoit dans l'origine qu'un bâton pour s'appuyer. On en a fait depuis une marque de distinction & d'autorité. Isidore de Séville dit que la crosse est donnée à l'évêque dans l'ordination, pour indiquer qu'il a droit de corriger, & qu'il doit soutenir les foibles.

La galanterie de François I introduisit les femmes à la cour; & la politique de Catherine de Médicis y établit des filles d'honneur. Mais l'aventure d'une des filles d'honneur de la reine-mère Anne d'Autriche, & les dangers attachés à l'état de fille dans une cour voluptueuse, dit Voltaire, déterminèrent Louis XIV à substituer aux douze filles d'honneur, douze dames du palais; & depuis, la maison des reines de France fut composée de même.

L'adultère fut toujours puni chez les peuples policés, si ce n'est à Sparte où plusieurs auteurs prétendent qu'il fut quelque tems permis. Les Juifs faisoient lapider les deux coupables; ailleurs on leur croyoit les yeux. Sous l'empereur Théodose, les femmes convaincues d'adultère étoient abandonnées aux outrages de la brutalité. Les anciens Saxons les condamnoient au feu, & leurs complices étoient pendus sur leurs bâ-

chers. A la Chine , elles sont livrées aux éléphants , qui les enlèvent avec leurs trompes , & ensuite les foulent aux pieds. On les lapide chez les Musulmans. En France , la peine de l'adultère est aussi arbitraire qu'elle le fut d'abord à Rome. Avant la loi Julia , il n'y en avoit point de formelle contre les coupables ; les enfans d'Auguste subirent les premiers la peine de mort qu'elle prononce.

Le mot d'évêque signifie surveillant ou inspecteur , & a été emprunté des Grecs , qui nommoient ainsi ceux qu'ils chargeoient d'aller dans les provinces , pour voir s'il ne s'y passoit rien de contraire au bon ordre. L'institution des évêchés remonte à la naissance de l'église : le plus ancien est celui de Jerusalem , où S. Pierre fut cinq ans , depuis l'an 34 de Notre-Seigneur.

L'évêque *in partibus* est celui que le pape a pourvu d'un évêché , dont le territoire est au pouvoir des infidèles.

La société des Francs-Maçons est ainsi nommée , parce que ceux qui la composèrent d'abord , se connoissoient en bâtimens & en maçonnerie , ou parce que ce furent des maçons qui en jetèrent les premiers fondemens : elle est actuellement très-nombreuse ; il n'est guere de pays où il n'y ait des Francs-Maçons. Ils font remonter leur origine à la construction du temple de Salomon. De toutes les choses qui concernent leur société , c'est la seule qu'ils se permettent de dire. Malgré le voile dont ils s'enveloppent , il paroît qu'ils respectent les mœurs , & que leurs mystères consistent à resserrer , par des actes de désintéressement , de générosité & de bienfaisance , les liens qui doivent unir les hommes entr'eux. Si cela est ainsi , le lieu où s'assemblent

les Francs-Maçons peut être regardé comme le temple de l'amitié, à la porte duquel est le dieu du silence.

L'usage des feux de joie est de la plus haute antiquité. Paul Émile, après avoir vaincu Persée, roi de Macédoine, & réduit ses états en province Romaine, alluma un feu dans la ville d'Amphipolis, en présence de tous les princes de la Grece, pour remercier les dieux de ses conquêtes. Les Sarrafins faisoient un feu la veille de S. Jean-Baptiste. Ce fut dans un feu de joie, qu'au milieu de la place de Trajan, à Rome, l'empereur Adrien annulla & brûla ses créances sur les provinces, qui alloient à cent trente-trois millions cinq cents mille livres de notre monnoie. Cette belle action est bien digne du prince qui, parvenu à l'empire, refusa de se venger de ses ennemis, & dit, en embrassant un de ses rivaux, qui lui demandoit grace : *Vous voilà sauvé.*

La Haye, cette ville charmante des Provinces-Unies, dans la Hollande, qui est le centre du gouvernement de la république, s'est formée d'une petite maison de chasse dans un bois, où venoient quelquefois les comtes de Hollande; mais elle n'avoit pas encore au treizieme siecle l'éclat dont elle brille aujourd'hui. Il arriva seulement qu'alors Guillaume II, comte de Hollande, élu & couronné empereur en 1248, alloit, de tems en tems, passer plusieurs jours à La Haye, où il jeta les fondemens du palais, qui est présentement la cour. En 1291, La Haye devint le chef-lieu d'un bailliage : avec le tems, il prit le nom de village, & en 1557 il ne passoit point encore pour une ville.

Le hareng est si abondant dans les mers du

nord, & son passage y est si régulier, qu'il est à présumer que les Hollandois, les Écossais, les Danois & les Norvégiens ont connu les premiers l'art de le pêcher. On croit que cette pêche a commencé en 1163, & qu'elle se faisoit alors dans le détroit du Sund, entre les îles de Schoonen & de Séeland. Ce qui est certain, c'est que Philippe de Maizieres, dans le *Songe du vieux Pèlerin*, livre qu'il composa avant 1369, & que le cardinal du Perron estimoit beaucoup, dit qu'en allant en Prusse par mer, il fut témoin de la pêche des harengs. Ainsi on ne peut douter qu'avant 1389, cette pêche n'ait eu lieu dans la mer du nord. Les Hollandois ne tarderent point à savoir la maniere d'appréter le hareng, de le vider, de le trier, de l'encaquer, de le saler & de le forer; & Guillaume Buckelsz, de Bier-vliet, dans la Flandre Hollandoise, en fut l'inventeur. La mémoire du premier encaqueur de harengs est chere aux Provinces-Unies, & la reconnaissance lui a élevé un tombeau dans le lieu qui l'a vu naître.

Les femmes galantes d'Athenes & de Rome portoient des jarretieres extrêmement riches; les filles même les plus honnêtes ne dédaignoient pas toujours cet ornement, parce qu'il relevoit la beauté de leurs jambes, qui étoient découvertes dans les danses publiques. Un peu de coquetterie ne fut jamais incompatible avec la sagesse.

Les laitues ont toujours été les plus estimées de toutes les herbes potageres; elles faisoient un des mets favoris des Romains: les disciples de Pythagore lui attribuoient la propriété d'éteindre les feux de l'amour. C'est ce qui fait dire à Callimaque que Vénus, après la mort d'Ado-

nis , se coucha sur un lit de laitues , pour modérer la violence de sa passion. Par la même raison , Eubalus le Comique , appelle cette herbe *la nourriture des morts*. Les médecins y ont aussi reconnu depuis long-tems une vertu narcotique. Galien , dans sa vieillesse , ne trouvoit point de meilleur remède contre les insomnies auxquelles il étoit sujet , que de manger des laitues le soir , soit crues , soit bouillies.

Anciennement les hermitages étoient dans des lieux incultes & sauvages , ou au fond des forêts les moins fréquentées. Les solitaires qui s'y retiroient , ne se croyoient jamais assez éloignés du commerce du monde ; mais le bruit de leur vertu perçoit malgré eux , & leur attiroit des disciples , avec lesquels ils bâtissoient un monastere , mettoient en valeur les terres qui l'environnoient , ou défrichoient la forêt voisine. Ces défrichemens , ces labours étoient souvent cause que non loin delà s'élevoit un bourg ou une ville. Combien de lieux en Europe n'existeroient pas , si un hermitage n'étoit devenu célèbre par la réputation de l'hermite qui y demouroit !

Dès que l'homme se sentit entraîné par goût , par besoin & par plaisir à l'union de ses semblables , il étoit nécessaire , comme le remarque M. le chevalier de Jaucourt , de développer son ame à un autre , & de lui en communiquer les sensations. Après avoir essayé plusieurs sortes d'expressions , il s'en tint à la plus naturelle , la plus utile & la plus étendue , celle de l'organe de la voix. Il étoit aisé d'en faire usage en toute occasion , à chaque instant , & sans autre peine que celle de se donner les mouvemens de respiration , si doux à l'existence. Le premier langage des peuples

étoit si stérile & si borné , que les hommes se trouvoient perpétuellement dans l'embarras , à chaque nouvelle idée , & à chaque cas un peu extraordinaire de se faire entendre les uns aux autres : mais ils prévirent ces inconvéniens , en ajoutant aux paroles des significatifs. La conversation , dans l'origine du monde , fut soutenue par un discours entremêlé de gestes , d'images & d'actions. L'usage & la coutume , ainsi qu'il est arrivé dans la plupart des autres choses de la vie , changèrent ensuite en ornemens ce qui étoit dû à la nécessité ; mais la pratique subsista encore long-tems après que la nécessité eut cessé. C'est ce qui arriva singulièrement parmi les Orientaux , dont le caractère s'accommodoit naturellement d'une forme de conversation qui exerçoit si bien leur vivacité par le mouvement , & la contentoit si fort par une représentation perpétuelle d'images sensibles. Chez toutes les nations de l'univers , le langage des sons articulés n'a été préféré au langage d'action , qu'autant qu'il est devenu plus intelligible pour elles ; & ses commencemens ont été très-informes. Sous le regne de Numa , & pendant plus de cinq cents ans après lui , on ne parloit à Rome ni grec , ni latin ; c'étoit un jargon composé de mots grecs & de mots barbares : par exemple , ils disoient *pa* pour *parte* , & *pro* pour *populo*. Aussi Polybe remarque en quelque endroit , que dans le tems qu'il travailloit à l'histoire , il eut beaucoup de peine à trouver dans Rome un ou deux citoyens qui , quoique très-savans dans les annales de leurs pays , fussent en état de lui expliquer quelques traités que les Romains avoient faits avec les Carthaginois , & qu'ils avoient écrits par conséquent dans la langue qu'on parloit alors. Ce

furent les sciences & les beaux-arts qui enrichirent & perfectionnerent la langue romaine. Elle devint , par l'étendue de leur empire , la langue dominante , quoique fort inférieure à celle des Grecs. Mais si les hommes , nés pour vivre en société , trouverent à la fin l'art de se communiquer leurs pensées avec précision , avec finesse , avec énergie , ils ne furent pas moins les cacher ou les déguiser par de fausses expressions , ils abusèrent du langage. L'expression vocale peut être encore considérée dans la variété & dans la succession de ses mouvemens : voilà l'art musical. Cette expression peut recevoir une nouvelle force par la convention générale des idées : voilà le discours , la poésie & l'art oratoire. La voix n'étant qu'une expression sensible & étendue , doit avoir pour principe essentiel l'imitation des mouvemens , des agitations & des transports de ce qu'elle veut exprimer. Ainsi , lorsqu'on fixoit certaines inflexions de voix à certains objets , on devoit se rendre attentif aux sons qui avoient le plus de rapport à ce qu'on vouloit peindre. S'il y avoit un idiôme dans lequel ce rapport fût rigoureusement observé , ce seroit une langue universelle. Mais la différence des climats , des mœurs & des tempéramens , fait que tous les habitans de la terre ne sont pas également sensibles , ni également affectés. L'esprit pénétrant & actif des Orientaux , leur naturel bouillant , qui se plaisoit dans de vives émotions , dûrent les porter à inventer des idiômes , dont les sons forts & harmonieux fussent de vives images des objets qu'ils exprimoient. De là le grand usage de métaphores & de figures hardies , ces peintures animées de la nature , ces fortes inversions , ces comparaisons fréquentes , & ce su-

blime des grands écrivains de l'antiquité. Les peuples du nord, vivant sous un ciel très-froid, durent mettre beaucoup moins de feu dans leur langage ; ils avoient à exprimer le peu d'émotion de leur sensibilité ; la dureté de leurs affections & de leurs sentimens dut passer nécessairement dans l'expression qu'ils en rendoient. Un habitant du nord dut répandre dans sa langue toutes les glaces de son climat. Un François, placé au centre des deux extrémités, dut s'interdire les expressions trop figurées, les mouvemens trop rapides, les images trop vives. Comme il ne lui appartenoit pas de suivre la véhémence & le sublime des langues orientales, il a dû se fixer à une clarté élégante, à une politesse étudiée, & à des mouvemens froids & délicats, qui sont l'expression de son tempérament. Ce n'est pas que la langue françoise ne soit capable d'une certaine harmonie & de vives peintures, mais ces qualités n'établissent point de caractère général. Non-seulement le langage de chaque nation, mais celui de chaque province, se ressent de l'influence du climat & des mœurs. Dans les contrées méridionales de la France, on parle un idiôme auprès duquel le François est sans mouvement, sans action. Dans ces climats échauffés par un soleil ardent, souvent un même mot exprime l'objet & l'action ; point de ces froides gradations, qui lentement examinent, jugent & condamnent ; l'esprit y parcourt avec rapidité des nuances successives, & par un seul & même regard, il voit le principe & la fin, qu'il exprime par la détermination nécessaire. Des hommes qui ne seroient capables que d'une froide exactitude de raisonnemens & d'actions, y paroïtroient des êtres engourdis, tandis qu'à ces mêmes hommes

il paroîtroit que les influences du soleil brûlant ont dérangé les cerveaux de leurs compatriotes. Ce dont les hommes transplantés ne pourroient suivre la rapidité, ils le jugeroient des inconvénients & des écarts. Entre ces deux extrémités, il y a des nuances graduées de force, de clarté & d'exactitude dans le langage; de même que dans les climats qui se suivent, il y a des successions de chaud au froid. Les mœurs introduisent encore ici de grandes variétés; ceux qui habitent la campagne connoissent les travaux & les plaisirs champêtres; les figures de leurs discours sont des images de la nature: voilà le genre pastoral. La politesse de la cour & de la ville inspire des comparaisons & des métaphores prises dans la délicate & voluptueuse métaphysique des sentimens: voilà le langage des hommes polis. Ces variétés observées dans un même siècle, se trouvent aussi dans la comparaison des divers tems. Les Romains, avec le même bras qui s'étoit appesanti sur la tête des rois, cultivoient laborieusement le champ fortuné de leurs peres. Parmi cette nation guerrière, l'agriculture fut en honneur. Le langage prit l'empreinte des mœurs, & Virgile acheva un projet qui a été long-tems difficile aux François d'exécuter. Ce poëte admirable exprime en vers nobles & héroïques les instrumens du labourage, la plantation de la vigne & les vendanges. Il n'imagina point que la politesse du siècle d'Auguste pût ne pas applaudir à l'image d'une villageoise qui, avec un rameau, écume le mout qu'elle fait bouillir pour varier les productions de la nature.

Les Romains inventerent les loteries pour embellir les Saturnales. Cette fête commençoit par une distribution de billets qui gagnoient quel-

que prix. Auguste fit des loteries qui consistoient en des choses de peu de valeur ; mais Néron en établit en faveur du peuple , de mille billets par jour , dont plusieurs faisoient la fortune de ceux que le hasard favorisoit. Héliogabale en créa d'assez singulieres : les lots en étoient très-importans ou très-inutiles ; par exemple , il y avoit un lot de six esclaves , & un autre de six mouches ; celui-ci gagnoit un vase précieux , celui-là un vase de terre commune. Cette loterie ainsi composée , peignoit bien l'extrême inégalité avec laquelle la fortune distribue ses faveurs. En 1685 , Louis XIV surpassa à cet égard les empereurs Romains. La superbe loterie qui fut tirée à Marly , au sujet du mariage de mademoiselle de Nantes avec M. le Duc , étoit remplie de tous les bijoux que l'opulence recherche , que l'industrie invente , & que le talent perfectionne. Qu'arriva-t-il ? le roi donna la fête , & le peuple en fit les frais. A la vérité toute l'Europe en parla : croira-t-on que Louis XIV ait manqué son but ?

Les premieres montres furent fabriquées à Nuremberg , en 1500 , par Pierre Hell , & appelées *œufs de Nuremberg* , parce qu'elles avoient une forme ovale. La même année , George Purbach , mathématicien à Vienne , s'est servi de montres à secondes pour des observations astronomiques.

L'art de faire des perruques fut inventé à Paris vers la fin du regne de Louis XIII , & aussi-tôt on abandonna les grandes calottes garnies d'un double rang de cheveux tout droits , ou légèrement frisés. L'abbé la Riviere en donna le premier l'exemple : sa perruque pesoit deux livres. Ces coëffures furent énormes & lourdes jusqu'en

1680, que le sieur Ervais imagina le moyen de créper les cheveux. Alors les perruques devinrent une véritable parure, & semblèrent ôter quelques rides à la vieillesse.

Nonius Marcellus rapporte l'origine des étrennes sous les Romains à Tatius, roi des Sabins, qui régna dans Rome conjointement avec Romulus, & qui ayant regardé comme un bon augure, le présent qu'on lui fit le premier jour de l'an, de quelques branches coupées dans un bois consacré à Strenia, déesse de la force, autorisa dans la suite cette coutume, & donna à ces présens le nom de *Strenæ*. Quoi qu'il en soit, les Romains célébroient ce jour-là une fête de Janus, & honoroient en même tems Junon : mais ils ne le passoient pas sans travailler, afin de n'être point paresseux le reste de l'année. Ils se faisoient mutuellement des présens de figues, de dattes, de palmier & de miel, pour marquer à leurs amis qu'ils leur souhaitoient une vie douce & agréable. Les clients, c'est-à-dire, ceux qui étoient sous la protection des grands, portoient ces sortes d'étrennes à leurs patrons, & y joignoient une petite piece d'argent. Sous l'empire d'Auguste, le sénat, les chevaliers & le peuple lui présentoient des étrennes ; & en son absence, ils les dépoisoient au Capitole. Parmi ceux qui lui succéderent, les uns adoptèrent cette coutume, les autres l'abolirent ; mais elle eut toujours lieu entre les particuliers. Les premiers chrétiens la blâmoient, parce qu'elle se sentoît du paganisme, & qu'il s'y mêloit des superstitions ; mais depuis qu'elle n'a eu d'autre objet que d'être un témoignage d'estime ou de vénération, l'église a cessé de la désapprouver.

L'origine

L'origine des abbayes est fort ancienne ; elle remonte au premier concile écuménique de Nicée , dans le quatrième siècle. Des religieux actifs défrichèrent la terre , dans la vue d'en consacrer le produit à l'indigence : d'une main ils soulageoient les malheureux , de l'autre ils fertilisoient des déserts. Ils se firent des amis par leurs bienfaits, & s'enrichirent à force de travail. Les instrumens du labourage parurent des titres de propriété incontestables, & , avec le tems, de tristes & froides solitudes devinrent des maisons opulentes. Alors le nom de monastere cessa de leur convenir ; il leur fallut celui d'abbaye. Charles Martel disposa quelquefois des abbayes en faveur des laïques , mais ils ne peuvent plus les posséder ; ce n'est même que depuis le traité fait à Bologne en 1517 , entre le pape Léon X & François I, que le roi nomme à toutes les abbayes du royaume , qui ne sont pas chefs d'ordre, à l'exception de celles de Flandre & d'Artois.

Le nom d'abbé vient d'un mot hébreu qui signifie pere. Les conciles s'efforcèrent inutilement de rappeler les abbés à l'énergique simplicité de ce nom , aux devoirs qu'il prescrit , & à la modestie qu'il exige ; ils s'arrogerent, sur-tout en Occident , le titre de seigneur , & prirent les marques distinctives de l'épiscopat : ce qui donna l'origine aux abbés mitrés, croisés & non croisés , aux abbés écuméniques , aux abbés cardinaux , &c.

L'étymologie du nom de maquereau , qui appartient à ce poisson de mer , vient, dit-on , de *macula* , qui signifie tache , parce que ce poisson est tacheté. J'ai lu quelque part qu'on lui avoit donné ce nom , parce que dans le mois d'avril , il menoit les aloses à leurs mâles.

Les Grecs n'ont point connu le beurre , & les Romains ne s'en sont point servi pour aliment. Les Hollandois en ont introduit l'usage dans les Indes Orientales , & les Espagnols n'en firent très-long-tems que des topiques pour les plaies. Dans les premiers siècles de l'église , on brûloit du beurre dans les lampes au-lieu d'huile. Cette pratique s'observe encore dans l'Abyssinie.

Dans le 12^e siècle , un habitant de Padoue inventa le papier , & on ne s'en servit en France que sous Philippe de Valois , en 1239.

L'antimoine , ce remède si célèbre , a été découvert par un moine , nommé Basile Valentin , Allemand de nation , qui cherchoit la pierre philosophale , & qui ayant jeté le résidu de ses expériences aux pourceaux , reconnut que ceux qui en avoient mangé , après avoir été purgés violemment , en étoient devenus bien plus gras. La fantaisie lui prit de faire le même essai sur ses confreres , mais la dose étoit trop forte , & les religieux en moururent : dèlà vint le nom d'antimoine , qu'on donna dans la suite à ce minéral.

Dans le 14^e siècle , sous le roi Jean de France , jusqu'à la journée de Poitiers , la langue françoise étoit en usage par toute l'Angleterre dans les actes publics. On y plaidoit en françois ; les sentences , les arrêts , tout étoit en cette langue. Édouard interdit cet usage , & ordonna qu'on se serviroit dans la suite de l'anglois en toutes choses , afin d'ôter à la France la supériorité sur l'Angleterre.

En 453 , la ville de Venise fut bâtie par des Italiens fugitifs , échappés à la fureur d'Attila , roi des Huns , lesquels emportant ce qu'ils avoient de plus précieux , construisirent , en partie sur des îles , & en partie sur des hauteurs

dans le fond du Golfe-Adriatique , cette grande ville aujourd'hui si florissante. C'est ainsi qu'Amsterdam doit ses commencemens à des pêcheurs qui s'aviserent d'y élever d'abord quelques cabanes de roseaux.

Philippe d'Orléans , régent de France , accorda en 1718 le titre de *Majesté* au roi de Danemarck , & celui de *Hautes-Puissances* aux États-Généraux de Hollande.

Les postes furent établies sous Louis XI , en 1462 , roi de France , à l'occasion du siège de Nanci , dont il apprenoit des nouvelles , en mettant des couriers de distance en distance. Cet usage fut trouvé commode , & on l'a continué & perfectionné dans la suite.

La coutume de saluer ceux qui éternuent nous vient du pape S. Grégoire , à cause d'une maladie épidémique , dont on mourait en éternuant. Ce pontife recommanda à son peuple de dire aux malades pendant la convulsion : *Dieu vous garde , Dieu vous bénisse , Dieu vous soit en aide.*

Le jeu de cartes ne fut inventé que sous le regne de Charles VI , roi de France , pour amuser ce prince dans les intervalles de la maladie qui le conduisit au tombeau. On eut mieux fait de le laisser mourir sans cela !

On n'établit les cimetières qu'en 200 : auparavant on enterrait sur les grands chemins ; & l'on trouve encore des anciens tombeaux sur les routes de Rome. Delà ces paroles si souvent répétées dans les épitaphes : *Sta viator , Arrête voyageur.*

Jean Van-Eick , plus connu sous le nom de Jean de Bruges , est l'inventeur de la peinture à l'huile , au commencement du 14^e siècle.

Jacques Métius, habile Hollandois , inventa les lunettes d'approche , & en présenta une aux États-Généraux en 1609. Le hasard seul eut part à cette admirable invention. Il observa des écoliers , qui , en jouant en hiver sur la glace , se servoient de leurs écritoirs , comme de tubes , & qui mettant aux extrémités des morceaux de cette glace , s'appercevoient avec admiration que les objets étoient rapprochés.

En 1474 , les médecins & chirurgiens de Paris représenterent à Louis XI , que plusieurs personnes de considération étoient incommodées de la pierre ; & qu'il étoit très-utile d'examiner l'endroit où s'engendrait cette maladie sur un homme vivant. Ils demanderent à ce prince qu'on leur livrât un nommé Franc-Archer , atteint de ce mal , qui devoit être pendu ; il leur fut accordé ; & la premiere opération de la pierre se fit publiquement à Paris dans la cimetiere de S. Séverin. Le malade fut radicalement guéri en quinze jours , & obtint son pardon & une récompense. Mais le cours de la vie est quelquefois bien singulier ; il falloit que ce misérable , pour être guéri , fût condamné à être pendu !

La premiere église qui ait été bâtie publiquement par les chrétiens , est celle de S. Sauveur à Rome , par ordre de l'empereur Constantin , en 326 ; & la premiere qui l'ait été dans Paris , fut sous le regne de l'empereur Valentinien , vers l'an 375 : elle s'appelloit S. Étienne , & il n'y avoit encore que celle-là dans l'enceinte de cette ville en 522 , lorsque Childebert , fils de Clovis , contribua de ses largesses à la faire réparer , à y faire mettre des vitres , à l'agrandir & à l'augmenter d'une nouvelle basilique qui fut dédiée à *Notre-Dame*. Ce fut en partie sur les fondemens

de ces deux églises , & en donnant plus d'étendue à la cathédrale que nous voyons aujourd'hui , que l'on commença de la bâtir vers l'an 1160 , sous le regne de Louis le Jeune. Il paroît que les pasteurs de ce tems-là avoient un zele moins ardent dans leurs entreprises , ou qu'il étoit moins fructueux que de nos jours : elle ne fut achevée qu'au bout de près de deux cents ans.

Les processions sont d'un usage fort ancien dans l'église ; il en est fait mention dans le tems de S. Jean-Chrysostome , vers la fin du quatrième siecle. On croit qu'elles tirent leur origine , ou leur institution , des voyages que les fideles faisoient en concours aux tombeaux des martyrs, dès la naissance du christianisme. Les processions , sortant de l'église , marchant continuellement jusqu'à ce qu'elles soient rentrées , signifient , dans un sens mystique , que nous sommes sur terre dans un état de voyageur , & que tout l'objet des fideles doit être de s'avancer , par la pratique de leurs vertus , vers leur céleste patrie , représentée par l'église.

Le nom d'académie vient d'Academus qui avoit une maison , ou un jardin dans le Céramique , un des faubourgs d'Athenes. Platon & ses sectateurs y conversoient sur des matieres philosophiques , d'où ils acquirent le titre d'académiciens. La premiere académie dont l'institution soit parvenue jusqu'à nous , est celle que Charlemagne a établie sur la fin de son regne , à la sollicitation d'Alcuin.



PARDON GÉNÉREUX.

Marie Lambrun , Écossaise , avoit été au service de Marie Stuard ; elle se maria à un Écossais , à qui cette reine accorda plusieurs graces. Il fut si affligé de la triste destinée de Marie Stuard , qu'il mourut le même jour que cette princesse fut décapitée. Marie Lambrun qui aimoit tendrement son mari , & qui étoit très-attachée à cette reine , forma le dessein de venger ces deux morts sur la reine Élisabeth , qui les avoit causées. Elle se déguisa en homme , se fit appeller Antoine Spark , & se dit Écossais. Elle cacha deux pistolets sous ses habits , elle se déterminà à se glisser dans la foule , quand Élisabeth iroit à sa chapelle , parce qu'elle vouloit tirer un de ses pistolets sur la reine & se tuer de l'autre pour se dérober à la justice. Quand on est né avec un grand courage , il n'est point d'extrémité où nous ne soyons portés par une passion violente. Un jour que la reine se promenoit dans ses jardins , Marie Lambrun voulut exécuter son dessein ; elle perça la foule avec trop de précipitation. Un de ses pistolets tomba & fut apperçu par des gardes de la reine , qui se saisirent de cette Écossaise. Le comte d'Essex & d'autres seigneurs vouloient qu'on la menât en prison , parce qu'on lui avoit trouvé sur elle l'autre pistolet : mais la reine la fit approcher , & lui demanda qui elle étoit. » Je suis femme , répondit-elle ; quoique » je sois habillée en homme , j'ai été plusieurs » années au service de la reine Marie Stuard ,

« que vous avez fait mourir si injustement ; mon
 « mari est mort de déplaisir de voir mourir une
 « reine si innocente. Comme j'aimois beaucoup
 « ma maîtresse & mon mari , j'avois résolu de
 « venger , au péril de ma vie , leur mort par la
 « vôtre. Il est vrai , poursuivit-elle , que j'ai
 « souffert en moi-même de violens combats ;
 « mais j'ai éprouvé que rien ne peut détourner
 « de la vengeance une femme courageuse , lorsqu'elle y est excitée par l'amour ». Son nom
 que la reine apprit , le son de sa voix , & ses traits
 que l'on se rappella , la firent reconnoître à plusieurs
 personnes qui se souvinrent de l'avoir vue
 chez Marie Stuard. « Vous avez donc cru , lui dit
 « Élisabeth , faire votre devoir en m'assassinant ?
 « que pensez-vous que je doive faire ? — Me
 « demandez-vous cela , lui dit Marie Lambrun ,
 « en qualité de reine , ou de juge » ? Quand
 Élisabeth lui eut dit que c'étoit en qualité de
 reine : « Vous devez donc , reprit le faux Spark ,
 « me faire grace. — Quelle assurance , lui
 « dit Élisabeth , me donnerez-vous , que
 « vous n'attenterez point une seconde fois à ma
 « vie ? — Madame , répondit l'Écossaise avec
 « beaucoup de fermeté , la grace que l'on veut
 « donner avec tant de précaution , n'est plus
 « une grace ; ainsi vous pouvez en juger ». Éli-
 sabeth se tournant vers des seigneurs de sa cour :
 « Depuis trente ans que je regne , dit-elle , per-
 « sonne ne m'a donné une si belle leçon ». Quoique
 tout le monde lui conseillât d'abandonner
 Marie Lambrun à la sévérité des loix , elle lui
 accorda la vie. L'Écossaise eut assez de présence
 d'esprit pour lui dire : « Si vous voulez que la
 « grace que vous m'accordez me soit utile , fai-
 « tes-moi conduire sûrement hors du royaume , &

« jusques sur les côtes de France ». Élisabeth lui accorda encore à cette femme ce qu'elle lui demandoit, & elle se jeta aux genoux de la reine pour la remercier. On ne fait ce qu'on doit le plus admirer, ou la fermeté de Marie Lambrun, ou la clémence héroïque d'Élisabeth.

P A R E S S E U X.

UN écolier paresseux fut repris par son précepteur de ce qu'il étoit fort tard au lit. *Quelle heure est-il donc ?* demanda-t-il. — *Comment ! quelle heure il est ? il est près de midi.* — *Ah, mon cher maître ! je suis un misérable ; je ne mérite pas de voir le jour.* Cela dit, il referma son rideau & se rendormit.

PASSION POUR LES CHEVAUX.

271

1 Héophilacte, patriarche de Constantinople, aimoit si passionnément les chevaux, qu'il en faisoit nourrir chez lui 2000 avec des pistaches, des amandes & du safran. Un jour de Jeudi-Saint, comme il officioit pontificalement dans l'église de Constantinople, on vint lui dire qu'une jument arabe qu'il aimoit beaucoup, venoit de faire un poulain ; aussi-tôt il quitte le sacrifice, court dans ses écuries, & ne revient achever l'office qu'après avoir donné ses ordres pour le traitement du nouveau venu.

Les Arabes étendent leur humanité jusqu'à leurs chevaux ; jamais ils ne les frappent ; ils les dressent à force de caresses, & ils les rendent si

dociles , qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables en beauté & en bonté. Ils ne les attachent point dans leur champ ; ils les laissent errer en paissant aux environs , d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit se coucher dans leurs tentes au milieu des enfans , sans jamais les blesser. Si un cavalier tombe dans une course , son cheval s'arrête sur le champ , & reste auprès de lui sans le quitter. Ces peuples sont parvenus par l'influence invincible d'une éducation douce à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers. On ne peut lire sans attendrissement , ce que rapporte à ce sujet le vertueux consul d'Hervieux dans son voyage du Liban. Un pauvre Arabe du Désert avoit pour tout bien une magnifique jument : le consul de France à Seyde lui proposa de la lui vendre , dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe pressé par le besoin , balança long-tems ; enfin il y consentit & en demanda un prix considérable. Le consul , n'osant de son chef donner une si grosse somme , écrivit à Versailles pour en obtenir l'agrément de la cour. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur le champ mande l'Arabe , qui arrive monté sur sa belle coursière , & il lui compte l'or qu'il avoit demandé. L'Arabe couvert d'une pauvre natte , met pied à terre , regarde l'or ; il jette ensuite les yeux sur sa jument , il soupire , & lui dit :
« A qui vais-je te livrer ? à des Européens qui
« t'attacheront , qui te battront , qui te rendront malheureuse : reviens avec moi , ma
« belle , ma mignonne , ma gazelle ! sois la joie
« de mes enfans » ! En disant ces mots , il sauta dessus , & reprit la route du Désert.

PATRIOTISME FRAPPANT.

LA ville de Falaise étoit dans le parti de la Ligue ; Henri IV l'avoit assiégée, on alloit donner l'assaut ; la Chenaye, marchand, étoit amoureux & aimé d'une fille de son état ; il lui proposa un moyen qu'il imaginoit pour sortir de la ville & la mettre en sûreté. » Comme je suis » persuadée, lui répondit-elle, que vous ne » pensez à abandonner vos compatriotes lorsqu'ils vont combattre, que parce que vous » tremblez pour moi, la proposition que vous » me faites ne vous ôte ni mon estime, ni mon amour ; & pour vous le prouver, je suis prête » à unir ma destinée à la vôtre ; venez, je veux » vous donner ma foi, mais ce fera sur la brèche ». Elle marche, en prononçant ces mots ; les représentations, les craintes, les larmes de son amant, sont vaines ; elle arrive au rempart : » L'un & l'autre, dit Mezeray, combattirent » avec tant de courage, que Henri IV, admirateur des belles actions, commanda qu'on leur sauvât la vie, s'il étoit possible ; mais la Chenaye ayant été tué d'un coup de fusil, sa maîtresse refusa quartier, & continua de combattre jusqu'à ce que se sentant blessée à mort, elle s'approcha du corps de son amant pour mêler son sang avec le sien, & mourir en le tenant embrassé ».

Au moment où l'on apprit à Ricey-le-Haut, bourg de la Bourgogne, renommé par ses vins, la naissance de monseigneur le Dauphin, en 1781 ;

M. le chevalier de Berrey, ancien capitaine d'infanterie, retiré avec le grade de lieutenant-colonel, fit éclater sa joie par un acte de bienfaisance. Cet acte annonce bien le patriotisme d'un vieux militaire. Le chevalier se rendit chez M. de Charmes-Maron, avocat au parlement. « Nous
 « avons un Dauphin, lui dit-il, & votre régis-
 « seur me doit cent écus. Pensez-vous que dans
 « un jour où mon roi nous donne un héritier du
 « trône, j'irai exercer mes droits contre un mal-
 « heureux pere de famille qui est chargé de fix
 « enfans ? Faites-lui savoir que j'ai lacéré de-
 « vant vous le titre de ma créance ». En même
 tems il le déchire. Tous les spectateurs étoient
 dans le plus grand étonnement. Le régisseur se
 présente ; il est anéanti de ce qu'il voit, de ce
 qu'il entend ; il veut parler, ses larmes coulent.
 Notre lieutenant-colonel confirme son bienfait,
 toujours tranquille, toujours généreux. Comme
 il parloit encore, on lui annonce que son fils
 unique, chevalier de S. Louis, arrive de l'Amé-
 rique, échappé aux dangers de la mer & des
 combats. « Je vais renaître, s'écrie l'admirable
 « vieillard, je reverrai mon fils ; il pourra,
 « comme moi, verser son sang pour nos rois. Le
 « Ciel met le comble à mon bonheur ; je viens
 « de faire un heureux, & je vais embrasser mon
 « fils » (*).

(*) Peut-on citer plus à propos ce vers de la touchante tragédie de Zaïre ?

Des chevaliers François, tel est le caractère.

PAUVRE BIEN INSPIRÉ.

L' Auteur du livre intitulé : *Études de la Nature*, ouvrage digne, à bien des égards, d'être de J. J. Rousseau, dit avec raison : « On a beau frapper des médailles pour le peuple, il n'en tend rien à leurs emblèmes ni à leurs inscriptions. Mais c'est le cœur des hommes qu'il faut empreindre par des bienfaits ; le timbre en est ineffaçable. Le peuple a perdu la mémoire de ses monarques qui ont présidé à des conciles, & donné des batailles sanglantes ; mais il chérit & conserve celle des rois qui ont soupé chez des meuniers » : le trait suivant le prouve. Un pauvre poursuivait un passant le long des trottoirs du Pont-Neuf, à Paris : c'étoit un jour de fête. *Au nom de S. Pierre*, disoit le mendiant, *au nom de S. Joseph*, *au nom de tous les Saints*. Arrivé devant la statue de Henri IV : *Au nom de Henri IV*. L'homme s'arrête : *Tiens*, dit-il, *voilà un louis d'or*.

PAYSANS RUSÉS ET AUTRES.

UN paysan eut le malheur que sa vache fut tuée par le taureau du seigneur de son village ; il dit en lui-même : *Je ne pourrai jamais avoir aucune justice, si je n'use de quelqu'adresse* ; il croit que la loi n'est pas faite pour lui. Il apprit que ce seigneur étoit dans une compagnie nombreuse :

de ses amis, il crut qu'il devoit prendre dans ce tems-là son champ de bataille : *Monseigneur*, lui dit-il en l'abordant, *mon taureau a tué une de vos vaches, je viens me soumettre à la peine à laquelle vous me condamnerez. — La loi veut*, dit le seigneur, *que le taureau qui a tué la vache, appartienne au maître de la vache.* Le paysan ayant disputé sur cette peine, le seigneur n'en vouloit point démordre. Alors le paysan lui dit : *Monseigneur, il faut tourner la médaille ; c'est votre taureau qui a tué ma vache : palsangué vous vous êtes jugés, vous n'en appellerez pas.* Le seigneur s'étant enfermé de lui-même, fut condamné par ses amis. Nathan se servit d'un artifice semblable pour obliger David à prononcer la peine de son adultère.

Un villageois étant venu à la ville dans la maison de son maître, & voulant entrer dans sa chambre, il la trouva pleine de quantité de demoiselles, qui étoient venues voir la maîtresse du logis ; ce qui fit que le villageois voulut sortir de la chambre : une jeune demoiselle fort jolie l'ayant remarqué, lui dit tout haut : *Venez, mon ami, venez ; que craignez-vous ? nous ne vous mangerons pas.* Le paysan fort honteux, ne laissoit point de gagner la porte. Cette jeune demoiselle lui dit encore : *Approchez-vous de moi, vous dis-je ; de quoi avez-vous peur ? je ne mords ni ne rue.* — *Pardi, mademoiselle*, dit le paysan, *il feroit donc bon monter une telle bête.*

Un bon religieux prêchant un jour de S. Luc dans une paroisse, qui en solemnisoit la fête, prit pour son texte ces paroles de l'Evangile : *Salutas vos Lucas medicus* ; c'est-à-dire, Luc médecin vous salue ; & comme c'est l'ordinaire que les prédicateurs s'arrêtent un peu après avoir dit le :

texte , pour donner le tems à leurs auditeurs de prendre place & les écouter , il y eut un bon vieillard de paysan , qui voyant que personne ne répondoit à cette civilité , estimant que c'étoit honteux pour toute la paroisse qu'on ne répondit rien , se leva & dit tout haut : *Monsieur le prédicateur , nous remercions fort S. Luc de se souvenir de nous , & vous remercions de nous avoir apporté cette nouvelle ; nous vous prions de lui en faire de même de notre part ;* ce qui fit rire & le prédicateur & tout son auditoire.

Deux paysannes se trouvant à Paris sur le quai de la Mégisserie , se demanderent l'une à l'autre ce qu'elles y venoient faire ; l'une dit qu'elle venoit acheter une linotte , & l'autre un corbeau : — *Un corbeau ! hé si , ma commere , vous cherchez-là un vilain oiseau. — Il est vrai ,* repartit l'autre , *qu'il n'est pas beau , mais on dit qu'il vit sept ou huit cents ans , & je voulons , mon mari & moi , le savoir par nous-mêmes.*

Une personne prenant à son service un paysan nouvellement débarqué à Paris , lui dit : *Je te donnerai tant de gages : & si je suis content de toi , tu auras tous les ans une récompense , & je t'habillerai.* Le paysan , charmé d'avoir trouvé une si bonne maison , endosse avec joie l'habit de livrée. Le lendemain matin ne paroissant point , quoiqu'il commençât à se faire tard , le maître l'appelle , & il répond de son lit. Le maître , las d'appeller , monte , & le voyant couché , s'empporte contre lui ; mais l'autre lui dit : *Ne sommes-nous pas convenus que vous m'habilleriez ? je vous attendois.*

Un paysan qui plaidoit alla voir son avocat , qui lui dit : *Mon ami , tu perdras ton procès , la loi décide formellement contre toi.* Il lui montra en

même tems avec le doigt dans son corps de droit , la loi en question. Le paysan lui dit alors : *Monsieur, ne laissez pas de plaider, que sait-on ? les juges se tromperont peut-être.* Dans ce moment-là une affaire appella l'avocat hors de son cabinet ; il y laissa le paysan , qui profita de cette absence pour déchirer le feuillet où il avoit remarqué qu'on lui avoit désigné la loi dont il s'agissoit. Il mit ce feuillet dans sa poche , & s'échappa secrètement , comme un homme qui auroit fait un mauvais coup. L'avocat plaida avec beaucoup de vivacité , il éblouit les juges , il gagna sa cause. Le paysan au sortir de l'audience , l'aborda : *Mon ami , lui dit l'avocat , tu as gagné ton procès contre mon sentiment. — Oh ! monsieur ,* lui dit le paysan , *je ne pouvois pas perdre , parce que j'avois bien caché la loi qui me condamnoit : tenez , la voilà ,* continua-t-il , en lui montrant le feuillet qu'il tira de sa poche.

Le ministre du prêche de S. Romain étant entré en conversation avec un ingénieux paysan , tomba sur la religion. *Une preuve ,* lui dit-il , *que la religion romaine n'est pas si chérie de Dieu que celle que je professe , c'est que le tonnerre tomba l'autre jour sur l'église de votre village , & notre prêche qui n'en est pas fort éloigné , fut préservé de ce funeste accident.* Maître Isaac branlant la tête , lui dit : *Monsieur le ministre , le diable seroit bien fou de brûler sa maison.*

Un paysan entrant dans une auberge , n'y trouva plus qu'un lit qu'il croyoit occuper seul , parce qu'il étoit fort tard ; mais un moment après , un fermier , ami de son hôte , étant entré , il ne put refuser de partager son lit avec lui , ce qui lui fit beaucoup de peine. Avant que de s'endormir ils s'entretinrent long-tems , & le dernier vens

voulant faire connoissance , demanda au premier son nom & ses fonctions ; celui-ci profitant d'une occasion si favorable , le pria de le dispenser de répondre à ces questions ; & après avoir affecté long-tems beaucoup de répugnance à avouer ce qu'il étoit , dit enfin qu'il étoit le bourreau de Meaux : *Comment , vous êtes bourreau !* répondit l'autre tout effrayé. — *A votre service* , repliqua-t-il ; *je pendis hier à Meaux un homme qui avoit volé ici , & j'en apporte dans un sac la tête , que je planterai demain dans le marché.* Le fermier hors de lui-même sort du lit , ne prenant que sa culotte pour fuir plus vite. Il éveille son hôte , faisant grand bruit , & se plaignant de ce qu'il l'avoit fait coucher avec le bourreau. L'hôte très-mécontent de ce qu'il troubloit son sommeil , lui dit qu'il se moquoit : *Oh ! oui , je me moque* , répondit l'autre , *allez voir , s'il n'a pas dans un sac la tête d'un pendu , pour la planter demain dans le marché.* L'hôte qui avoit de l'esprit , se doutant bien que le prétendu bourreau avoit profité de la simplicité du fermier pour dormir plus à son aise , monta à sa chambre , & le trouvant qui rioit encore , il rit avec lui. Ils convinrent ensuite de le désabuser ; mais quelque chose qu'on pût lui dire , il fut toujours persuadé que c'étoit le bourreau , & ne voulut point monter , aimant mieux aller coucher à l'écurie sur de la paille ; & l'autre s'en trouva bien.

Un paysan , valet d'un bourgeois , reçut dans l'estomac un coup de pied du cheval de son maître qui le renversa par terre : il donna peu de tems après des signes de vie , & revint enfin de cette dangereuse épreuve : *Je m'attendois bien* , dit-il , *à ce coup-là ; ce cheval m'en a toujours voulu , depuis que j'ai conseillé à mon maître de s'en débarrasser.*

Un paysan qui avoit à parler à M. Huet , évêque d'Avranches , se présenta plusieurs fois à la porte sans pouvoir l'aborder ; on lui disoit toujours que monseigneur étudioit , & qu'il n'étoit pas visible. Le paysan rebuté , prit le parti de ne plus revenir , & on l'entendit qu'il disoit : *Que Dieu nous envoie un autre évêque qui ait fait toutes ses études !*

Un paysan ayant été présenter des figures à monsieur le cardinal *** , pendant qu'il étoit à table avec des dames , & entr'autres avec sa maîtresse , le cardinal le remercia , & lui dit : *Baise en récompense celle qui t'agréera le plus.* Le paysan après s'en être défendu quelque tems , dit à la fin : *Puisque vous le voulez , monseigneur , ce fera donc madame la cardinale ;* & baisa celle qui étoit sa maîtresse.

M. de la Hoguette , évêque de Poitiers , faisant la visite de son diocèse , demanda à un vieux paysan , combien il y avoit de personnes en Dieu : *J'ai toujours oui dire* , lui répondit le paysan , *qu'il y en avoit trois ; mais je ne sais pas si vous n'en avez point retranché quelqu'une comme vous avez fait de nos fêtes.*

Un paysan à qui un huguenot demanda si Jésus-Christ étoit dans l'hostie , lui dit que la foi le lui persuadoit : *L'as-tu vu ?* dit le protestant. Le paysan voyant un moulin à vent , demanda au protestant : *Qu'est-ce qui fait aller ce moulin ?* — *C'est le vent* , dit le protestant. — *Le voyez-vous ?* dit à son tour le paysan.

Un paysan allant chez un fermier pour acheter des pourceaux , il le trouva sur la porte avec sa fille qui étoit très-jolie ; alors se retournant vers lui , il lui dit : *Si vos pourceaux ressemblent à votre fille , ils doivent être extrêmement beaux.*

Un jardinier de Béarn , à qui Henri IV , avant que d'être roi de France , avoit eu la bonté de se communiquer avec une grande familiarité , alla à la cour dès que ce prince fut paisible possesseur de sa couronne ; il fut charmé quand il le vit dans un fauteuil , soutenir parfaitement la dignité royale , pendant que des seigneurs qui étoient debout l'entouroient & lui faisoient la cour : il regardoit de tems en tems le roi , & lui faisoit des mines , auxquelles sa majesté n'avoit garde de répondre ; ce qui scandalisoit un peu le Béarnois , qui se rappelloit le tems où il avoit eu un accès si libre auprès d'Henri IV. Ce monarque entra seul dans son cabinet , & fit venir son compatriote qu'il embrassa , & lui demanda en béarnois , s'il n'étoit pas ravi de l'élévation de son prince : *Oui , sire* , répondit le jardinier ; *mais il y a une chose qui me fâche , c'est qu'il me semble que vous avez pris un peu trop de vanité depuis que vous avez fait fortune ; on auroit dit tantôt à vous voir devant tout ce beau monde , que nous ne nous connoissions plus.* Le roi rit de cette naïveté , & renvoya le Béarnois chez lui comblé de présens.

Lorsque Henri IV n'étoit encore que roi de Navarre & duc d'Albret , il faisoit sa résidence à Nérac , petite ville de Gascogne. Il vivoit en simple gentilhomme , & chassoit souvent dans les Landes , pays abondant en toutes sortes de gibier. Au milieu de sa chasse il alloit souvent se délasser & prendre quelque nourriture chez un Berret. (C'est ainsi qu'on appelle les paysans de Béarn , du nom d'un bonnet de laine d'une façon particulière , qu'ils portent ordinairement.) D'aussi loin que le nouveau Philémon & sa femme voyoient arriver le prince , ils couroient au-de-

— vant de lui ; & prenant chacun une de ses mains , ils répétoient dans leur patois , avec une satisfaction peinte sur leur visage : *Eh ! bon jour , mon Henri , bon jour , mon Henri*. Ils le menaient en triomphe dans leur cabane , & le faisoient asseoir sur une escabelle. Le Berret alloit tirer de son meilleur vin ; la femme prenoit dans son bahut du pain & du fromage. Henri , plus satisfait du bon cœur & de la simplicité de ses hôtes qu'il ne l'eût été de la chère la plus délicate , mangeoit avec appétit , & s'entretenoit familièrement avec eux des choses qui étoient à leur portée. Son repas fini , il prenoit congé de ces bonnes gens , en leur promettant de revenir toutes les fois que la chasse le conduiroit de leur côté : ce qui lui arrivoit fréquemment. Lorsque ce prince fut devenu paisible possesseur du trône de France , le Berret & sa femme apprirent cet événement avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils se rappellerent qu'il mangeoit avec plaisir de leurs fromages ; & comme c'étoit le seul présent qu'ils fussent en état de lui offrir , ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans un panier. Le Berret se chargea de les porter lui-même , embrassa sa femme , & partit. Au bout de trois semaines il arriva à Paris , courut au Louvre , dit à la sentinelle dans son langage : *Je veux voir notre Henri ; notre femme lui envoie des fromages de vache*. La sentinelle surprise de l'habillement extraordinaire , & plus encore du jargon de cet homme qu'il n'entendoit pas , le prit pour un fou , & le repoussa en lui donnant quelques bourrades. Le Berret fort triste , & se repentant déjà de son voyage , descend dans la cour , & se demande à lui-même ce qui peut lui avoir attiré une si mauvaise réception à lui qui

venoit faire un présent au roi. Après en avoir long-tems cherché la raison, il se met dans l'esprit que c'est parce qu'il a dit *des fromages de vache* ; il se promet bien de se corriger. Pendant que notre homme est plongé dans ces belles réflexions, Henri IV regardant par hasard à travers la fenêtre, voit un Berret qui se promène dans la cour. Cet habillement, qui lui étoit connu, le frappe ; & cédant à sa curiosité, il ordonne que l'on fasse monter ce payfan. Celui-ci se jette aussi-tôt à ses pieds, embrasse ses genoux, & lui dit affectueusement : *Bon jour, mon Henri, notre femme vous envoie des fromages de bœuf.* Le roi, presque honteux qu'un homme de son pays se trompât aussi grossièrement devant toute sa cour, se pencha avec bonté, & lui dit tout bas : *Dis donc des fromages de vache.* Le payfan, qui pensoit toujours au traitement qu'on venoit de lui faire, répondit en son patois : « Je ne » vous conseille pas, mon Henri, de dire des » fromages de vache ; car, pour m'être servi » à la porte de votre chambre de cette façon » de parler, un grand drôle, habillé de bleu, » m'a donné vingt bourrades de fusil, & il pour- » roit bien vous en arriver autant ». Le roi rit beaucoup de la simplicité du bon homme, accepta ses fromages, le combla d'amitiés, fit sa fortune & celle de toute sa famille.

Un payfan aperçut dans une petite rivière un œuf qui flottoit sur l'eau ; il crut pouvoir le prendre avec la main ; mais il s'étendit tant, que le poids de son corps l'entraîna dans l'eau, & l'œuf lui échappa. La rivière étoit profonde, il ne savoit point nager ; il disputa comme il put, sa vie contre les flots. Dans ce danger il s'imagina que Dieu vouloit punir sa gourmandise. Pour s'é-

chir la colere du Ciel , il fit vœu de ne manger jamais d'œufs. Une branche touffue d'un arbre se présenta à lui , il s'y accrocha , & il gagna le port. Il fit alors réflexion sur la conséquence de son vœu qui pouvoit l'obliger à mourir de faim les jours maigres. *Oh ! dit-il en lui-même , je m'explique , je fais vœu de ne point manger d'œufs , à moins qu'ils ne soient cuits.*

Un payfan s'en retournant à son village , alla à la maison de campagne de son procureur qui lui avoit fait gagner un procès , non sans beaucoup de présens & d'argent qu'il lui avoit donné , ce qui lui tenoit fort au cœur. Le procureur le voyant , lui demanda s'il prenoit souvent des lievres dans son pays , voulant lui faire entendre qu'il ne seroit pas fâché d'en recevoir. Le payfan qui connut bien sa pensée , fut très-surpris de ce qu'il n'étoit pas encore content des frais que son procès lui avoit coûté , & il lui dit : *Est-ce que vous prenez des lievres ? — Oui , mon ami ,* répondit le procureur , qui s'attendoit que le payfan alloit lui dire qu'il lui en apporteroit ; mais il fut bien trompé , lorsque le payfan lui dit : *Ma foi , monsieur , vous courez donc mieux que mon chien , si vous prenez des lievres ; car quoiqu'il en ait assez vu & couru , jamais il n'en a pu prendre.* Il se retira ensuite , & se trouva en quelque façon dédommagé par cette plaisanterie rustique des frais excessifs de son procès.



P E I N T U R E

D'UNE BELLE NUIT.

LE soir d'un beau jour d'été , fatigué de la chaleur , je sortis pour aller respirer le frais : le soleil tout en feu quittoit l'horizon , & les ombres , descendant des montagnes , s'étendoient déjà dans la plaine. Bientôt je perdis de vue le hameau que j'habite , & les forges tonnantes , où , d'un œil épouvanté , l'on voit les fils de Vulcain , armés de longues tenailles , tirer de la fournaise embrasée le fer étincelant , & le plonger dans l'onde frémissante. Les bergers ramenoient de tous côtés leurs troupeaux nombreux , en jouant de la flûte & du chalumeau ; les bœufs revenoient du labour à pas tardifs. J'errois dans la campagne , & je n'entendois plus qu'au loin le bruit des lourds marteaux , tombant à coups redoublés sur les enclumes résonnantes ; insensiblement j'avancois & m'éloignois toujours. Il est si doux de se trouver seul dans des lieux qu'on aime , & de s'abandonner à ses rêveries ! Je prolongeais ainsi ma promenade , sans m'appercevoir que la nuit régnoit déjà depuis long-tems ; mais , loin de m'effrayer , qu'elle me parut intéressante ! & qu'il est délicieux de jouir du spectacle d'une belle nuit ! L'air étoit pur , le ciel n'étoit obscurci d'aucun nuage , de brillantes étoiles embellissoient sa voûte d'azur , un beau clair de lune par-tout répandu , donnoit aux objets champêtres un charme nouveau. Ce demi-jour , cette lumière incertaine , mêlés au loin à l'ombre des

bois & des côteaux , inspiroient une douce mélancolie. Tout reposoit dans la nature ; à peine on entendoit murmurer dans la prairie le foible ruisseau qui l'arrose. Combien ce calme universel , ce vaste silence attendrissoit mon ame , & la pénétoit de sentimens augustes & religieux. Je m'arrêtai devant un lac superbe , uni comme une glace , & bordé de saules & de peupliers , entre lesquels on apperçoit quelques chaumieres isolées : avec quel ravissement , à la faveur des rayons argentés du flambeau de la nuit , je contemplois la magnifique voûte des cieux , renversée & reproduite toute entiere dans ce vaste bassin , & les arbres qui sembloient s'allonger & fuir , & leurs feuillages qu'agitoit un vent frais , balancés & flottans dans le miroir fidele de l'onde tranquille ! J'allai m'asseoir dans un bosquet voisin , pour considérer à loisir tant de merveilles , & là je me livrois à toutes les réflexions que peut inspirer un spectacle si doux , lorsque le son d'une voix vint tirer mon ame de l'enchantement où elle étoit plongée. Cette voix me paroissant peu éloignée , j'écartai sans bruit les branches épaisses , qui me laisserent entrevoir , non loin de moi , un homme d'un grand âge. Sa tête presque chauve , son visage noble & serein , sa barbe ondoyante & blanchie par les longues années , imprimoient un saint respect. Il étoit à genoux sous un chêne , dont le tronc , vaincu du tems , produisoit encore des jets vigoureux. Les yeux élevés vers le Ciel , il parloit vivement. J'écoutai en silence , & j'entendis cette priere majestueuse & touchante , qui partoît d'un cœur tout plein de la Divinité qu'il invoquoit :
 » O toi ! dont la nature entiere manifeste avec
 » tant de grandeur l'existence & le pouvoir in-

» fini , pere des hommes ! du haut de ce trône
» sublime qu'environnent des chœurs innom-
» brables d'esprits purs , qui vivent de ton
» amour , qui brûlent de tes feux , & célèbrent
» sans cesse sur des harpes ravissantes tes jouan-
» ges divines , daigne un moment écouter un
» foible mortel , & recevoir son hommage. Au
» milieu du silence de la nuit , j'éleve ma voix &
» je viens adorer cette Intelligence éternelle ,
» qui m'a tiré du néant. L'univers , grand Dieu ,
» est ton temple. Éclairés , le jour , par le soleil
» éblouissant qui est ton image , & parsemés ,
» pendant la nuit , d'étoiles étincelantes qui for-
» ment ta couronne , les cieux immenses sont la
» voûte de ce temple magnifique , & l'homme
» innocent & pur en est le prêtre. O comment
» d'insensés mortels ont-ils pu méconnoître cette
» Sageffe visible , universelle , qui gouverne le
» monde avec tant d'éclat ! Comment , à l'as-
» pect de ces globes rayonnans qui roulent au-
» dessus des nues , de ces mers profondes qui
» embrassent la terre & rapprochent les nations ,
» de ces trésors répandus avec tant de profusion
» sur sa surface & dans ses entrailles ; comment
» donc , environnés de tant de prodiges , en ont-
» ils oublié l'Auteur ? Je te bénis , Dieu su-
» prême ! de m'avoir fait naître dans les champs ,
» loin des cités corrompues , & d'avoir éloigné
» de mon cœur l'orgueil & l'ambition ; graces à
» ta bonté paternelle , je jouis depuis un siecle ,
» des seuls vrais biens de la vie , la paix de
» l'ame & l'heureuse médiocrité ! Jamais tu
» n'as cessé de me prodiguer les dons de ton
» amour ; mes derniers jours encore sont tous
» marqués par tes bienfaits : d'abondantes mois-
» sons remplissent mes greniers ; tu arroses mes
» prairies ,

» prairies , tu donnes la fécondité à mes trou-
 » peaux , tu fertilises mes vignobles , ta main
 » couvre mes arbres de fleurs & de fruits , que
 » n'ont jamais ravagés le violent Africus , ni
 » l'Auster orageux. Pour comble de félicité ,
 » tu m'as conservé ma compagne paisible , &
 » nos doux enfans , dont la tendresse fait le
 » charme de nos vieux jours ; mon Dieu ! je
 » n'ai plus rien à désirer que de mourir avant
 » eux. Je le sens , je touche au terme de ma
 » carrière , bientôt j'irai mêler ma cendre à
 » celle de mes peres : quand on m'aura descendu
 » dans leur tombeau , Protecteur de ma longue
 » vie , je te recommande mes enfans ; prends
 » pitié de leur tendre mere ; veille du haut
 » des cieux sur des têtes si cheres , ô mon
 » Dieu ! ne les abandonne jamais ». En ache-
 vant ces mots , ses yeux s'emplirent de larmes ,
 de profonds soupirs s'exhaloient de son cœur ,
 il respiroit à peine. Je crus voir alors je ne sais
 quoi de divin briller sur le front de ce vieillard
 vénérable. Il se leva , & d'un pas tranquille , se
 retira dans sa demeure , où je l'entendis encore
 bénir long-tems l'Être-Suprême. Cependant l'au-
 rore éclatante se dispoisoit à ouvrir les portes du
 ciel , les oiseaux voltigeant dans les arbres touf-
 fus , commençoient à gazouiller ; déjà les lapins ,
 s'élançant de leurs terriers , couroient dans les
 vastes prairies blanchies par la rosée , & brou-
 toient le serpolet , tandis que le renard glapif-
 sant poursuivoit dans les bois le lievre épou-
 vanté. Déjà le diligent laboureur atteloit à la
 charrue ses bœufs mugissans ; déjà les brebis
 s'échappant en foule de l'étable , se répandoient
 en bêlant dans la campagne , suivies des chiens
 qui aboyoit , & des bergeres chantant des airs

rustiques : le front couronné de rubis & de rayons d'or , le soleil sortoit du sein de l'onde & lançoit ses premiers feux ; l'ame émue & ravie de ce que j'avois vu , de ce que je venois d'entendre , je me levai , & regagnai tranquillement mon réduit champêtre.

PERE BIEN DUPE DE SON FILS.

AU tems où les actions du Mississipi tournoient la tête des François , celles de la mer du Sud avoient le même succès chez les Anglois. Les actionnaires des unes & des autres éprouverent à-peu-près le même sort : peu d'entr'eux s'enrichirent , les autres se ruinèrent. Le parlement d'Angleterre (probablement pour consoler en quelque façon les malheureux) ordonna la recherche de ceux des principaux actionnaires , dont l'énorme fortune dans cet agiot étoit soupçonnée de n'avoir été acquise que par des voies plus que suspectes ; chacun de ces nouveaux crésus fut tenu de déclarer , sous la foi du serment , quelle étoit la valeur de ses biens immédiatement avant la naissance du système qui les avoit si fort enrichis. Sur quoi , N. L*** , chevalier baronnet Anglois , vieillard aussi avare qu'opulent , que le serment à faire inquiétoit d'autant plus qu'il avoit gagné davantage ; ne sachant trop comment accorder sa conscience avec le desir de conserver les gains exorbitans qu'il avoit faits , imagine enfin en avoir trouvé le moyen. Il avoit un fils qui , bien que galant homme , presque majeur , & qui depuis long-

tems attendoit son consentement pour un mariage qu'il desiroit beaucoup , tiroit à peine du bonhomme une pension suffisante pour le mettre en état de vivre à Londres conformément à sa naissance & aux facultés de son pere. C'est à lui seul que le vieillard , après y avoir long-tems rêvé , croit pouvoir se fier dans une circonstance aussi critique qu'intéressante pour un avaro timide , eu égard au serment à prêter. Ce fils d'ailleurs étant depuis quelque tems à la campagne , ignoroit plus que probablement , ce qui se passoit à Londres , au sujet de la recherche ordonnée par le parlement ; & à supposer qu'il en fût quelque chose , il étoit censé ne pouvoir encore être informé de l'ajournement particulier donné contre son pere. Dès-là , tranquille à cet égard , le vieux baronnet , après avoir fait un paquet de tout ce qu'il avoit valu l'agiot , le tout en bons billets sur la Banque de Londres , & l'avoir renfermé dans une cassette , bien fermée & bien cachettée , monte en voiture , & va trouver son fils. » Mon cher George , lui dit-il , » ta probité m'est de tout tems connue. Un ami » qui m'est cher , à qui des raisons très-fortes , » & qu'il m'a confiées , ne permettent pas de » garder , d'ici à quelques jours , ce que ren- » ferme ce coffret , m'a le remit hier au soir , & » je ne pus le refuser. . . . Mais , te le dirai-je , » mon enfant ? la vieille est craintive ; & ce » maudit coffret , qui peut-être renferme des » papiers préjudiciables à l'état , m'a si fort tra- » cassé , m'a si fort tourmenté l'esprit la nuit » dernière , que je n'ai pu clore l'œil un ins- » tant. . . . Fais-moi donc le plaisir de le garder , » jusqu'à ce qu'il le redemande. Auquel cas , je » viendrai sur le champ le reprendre ; & tu m'o-

« bligeras sensiblement. — Très-volontiers,
 « mon pere, lui dit le jeune-homme, heureux
 « de pouvoir vous soulager d'un fardeau dont
 « votre repos est troublé ! Soyez donc tranquille
 « à cet égard, & comptez sur moi, comme sur
 « vous-même ». Le lendemain, le pere de
 retour à Londres, & très-satisfait du succès de
 son voyage, après avoir dressé l'état de ses
 biens, conformément à leur valeur, se présente
 au tribunal nommé par le parlement ; & où il
 affirme, en toute sûreté de conscience, que les
 actions de la mer du Sud n'ont rien ajouté à
 la fortune dont il est possesseur ; puis, dès le
 surlendemain, court redemander à son fils la
 cassette. Il ignoroit que ce même fils, instruit par
 un ami qui revenoit de la capitale, du serment
 que venoit de prêter son pere, après avoir jugé
 de la raison qu'avoit eu le vieillard pour lui con-
 fier ce dépôt, avoit pris son parti en conséquence.
 Aussi, dès que le baronnet se présenta : « Mon
 « pere, lui dit-il, je ne puis vous remettre ce
 « dépôt ; car j'en fais assez pour être sûr qu'il
 « ne contient rien autre chose que ce que les
 « profits de l'agiot ont ajouté à votre fortune,
 « & que vous avez cru mettre à couvert des
 « recherches du tribunal, en me les confiant ».
 A ce propos inattendu, le pere terrassé de surprise
 & de crainte pour son cher trésor, voulut en vain,
 tout en balbutiant, insister sur la vérité de la
 déclaration qu'il lui avoit faite, en égard aux
 effets appartenans à l'ami qui lui avoit remis la
 cassette, & qui venoit de la lui redemander.
 « A la bonne heure ! repliqua le fils ; mais il
 « m'en faut la certitude ; sans quoi, mon pere
 « m'est trop cher pour que rien soit capable de
 « me faire contribuer au sort affreux qui l'atten-

„ droit dans l'autre vie , suite certaine d'un ser-
 „ ment que je saurois être illusoire. Ouvrons
 „ donc la cassette ; & si , comme vous l'attestez ,
 „ elle ne contient en effet que les papiers de
 „ votre ami , me voici prêt à vous la rendre.
 „ Au cas contraire , & quoiqu'en dise l'ancien
 „ proverbe : *Heureux sont les enfans , dont les*
 „ *peres & meres sont damnés !* Le salut de mon
 „ pere est & me sera toujours trop précieux ,
 „ pour que par une lâche condescendance à ses
 „ volontés , je me rende coupable d'une collu-
 „ sion , d'où s'en suivroit la perte de son âme !
 A ces mots , & sans attendre la réponse du vieil-
 lard , il se mettoit en devoir de rompre la fer-
 rure du dépôt , lorsque le baronnet , tombant
 tout-à-coup à ses pieds : „ Eh bien , mon fils ,
 „ s'écria-t-il , pardonne à la foiblesse de ton
 „ pere ! & je pardonne à la piece que tu me
 „ joues. . . . Partageons le dépôt , & que tout
 „ soit dit entre nous. — Non , mon pere , lui
 „ dit l'autre. Bien plus religieux que vous ne
 „ me croyez ; pour mettre votre conscience en
 „ paix , voici ce qu'un si tendre intérêt me
 „ suggere. . . . Je touche à ma majorité : comme
 „ tuteur , vous me devez un compte des biens
 „ maternels , dont l'objet est considérable : je
 „ vous en donnerai quittance , & le dépôt me
 „ restera. Telle est ma résolution , que rien
 „ n'aura le pouvoir de changer. Acceptez-la ,
 „ mon pere. Consentez même , par écrit , au ma-
 „ riage très-sortable après lequel j'aspire de-
 „ puis long-tems. . . . sans quoi , je pars pour
 „ Londres , & remets la cassette au tribunal. —
 „ Tu me tiens , maraud ! lui dit en souriant le
 „ vieux pécheur. Allons , signons de part &
 „ d'autre , & qu'il n'en soit plus parlé „ .

P E R P L E X I T É.

UN homme demandoit à Aristippe quelle sorte de femme il devoit prendre : *Je n'en fais rien*, répondit-il : *belle, elle vous trahira ; laide, elle vous déplaîra ; pauvre, elle vous ruinera ; riche, elle vous dominera. Décidez-vous vous-même.*

PETITESSE IMPARDONNABLE.

Pendant la guerre de 1774, un homme allant faire visite à une dame du plus haut rang, le jour même où l'on venoit de recevoir l'avis d'une grande action, la trouva éplorée, & lui demanda en tremblant, si elle avoit reçu quelque mauvaise nouvelle de M. le duc, son mari, ou de M. le prince son fils. « Eh, mon Dieu ! non, dit la dame ; c'est ma petite chienne, ma petite maltoise que je pleure. M. le duc & M. le prince se portent bien, l'un & l'autre ; & quand ils auroient été tués, ils sont faits pour cela ; ils courent des hasards, on s'attend à ces choses-là : mais on ne s'attend pas à perdre une pauvre petite bête, pour laquelle on n'a rien négligé, & dont la conservation a coûté tant de soins ».

P H É N O M E N E S.

QUoique la nature semble donner dans des écarts singuliers , je doute fort qu'on puisse la trouver plus merveilleuse & plus déréglée que dans le sujet dont nous allons parler. Un monstre vint au monde à Berlin , le 19 février de l'année 1755 , c'étoit un vrai cyclope , dont la tête énorme & le visage affreux n'inspirerent que de l'horreur à tous ceux qui le virent. Sur un large & vaste front , on appercevoit d'abord un œil unique & bien fendu , grand , mais tortu , plus rougeâtre que blanc , enfoncé dans un trou carré , sans être couvert de sourcils ou de paupieres , le regard en étoit farouche & menaçant. Immédiatement , au-dessus de cet œil hideux , se trouvoit une excroissance assez épaisse & cylindrique , qui représentoit , au naturel , un membre viril , pourvu d'un canal ouvert , en forme d'urètre , d'un gland & d'un prépuce , qui , à cause de sa situation , couvroit la plus grande partie de cet œil effrayant ; comme si la nature , honteuse de son ouvrage , avoit voulu cacher sa turpitude , sous un masque plus horrible encore que la chose même. Ce trou carré , dans lequel l'œil unique étoit placé , n'étoit qu'à quatre ou cinq lignes de l'ouverture de la bouche , & l'excroissance dont nous venons de parler , occupoit la place naturelle du nez , qui manquoit absolument , en sorte que l'œil étoit entre la bouche & cette excroissance. La peau extérieure de la tête , couverte de cheveux , étoit tout-à-fait détachée de la par-

tie postérieure du crâne , & formoit une espèce de calotte ou de bonnet large , retroussé , qui descendoit au-delà de la nuque. Ce cyclope , si semblable à celui dont Virgile fait la description , naquit de la femme d'un pauvre ouvrier en laine , nommé Horrack , l'un & l'autre originaires de Bohème. Cet enfant monstrueux vint à terme , après un accouchement très-laborieux. Sa mère avoit déjà mis au monde deux enfans pleins de vie & de santé , pendant un mariage de cinq ans.

Marguerite Daniel , femme de René Rondeau , du bourg du Plessé , dépendant du marquisat de Blin , devint grosse l'an 1685 ; vers la mi-octobre , elle sentit remuer son enfant le jour de la Chandeleur , & entendit le Vendredi-Saint suivant trois cris sortir de son ventre. Depuis , son enfant continua de faire les mêmes cris trois ou quatre fois le jour , & à chaque fois quatre , cinq cris , & même jusqu'à huit & neuf fort distincts , & semblables à ceux d'un enfant nouvellement né ; mais quelquefois avec de tels efforts , qu'on voyoit l'estomac de cette femme s'enfler comme si elle eut dû étouffer.

Dans le village de Donremy , surnommé la *Pucelle* , situé sur la Meuse , à trois lieues de Neufchâteau , & à cinq de Vaucouleurs , la nommée Sébastienne Camus , femme d'Élophé Ronyer , maçon , accoucha , le 27 décembre 1722 , d'une fille double , d'une conformation des plus extraordinaires. Cet enfant étoit composé de deux bustes joints en droite ligne l'un à l'autre. Chaque buste avoit une poitrine , deux tettons , deux bras , deux mains , une tête , une face ; en un mot , tout ce qui doit composer les parties supérieures. Au nombril ces deux bustes se réunissoient , & ne faisoient plus qu'un seul corps , qui avoit ,

comme à l'ordinaire , de chaque côté une cuisse , une jambe & un pied. La partie qui distinguoit le sexe , étoit unique , ainsi que celle qui sert à la sortie des excréments. Elles étoient toutes deux communes aux deux bustes dont nous venons de parler. Au côté opposé du nombril , sortoit entre les deux bustes une masse de chair , en forme de moignon d'une cuisse , jusqu'au genoux , dont le bout paroissoit replié jusqu'à environ trois doigts du tibia. Ce tronçon de cuisse avoit du mouvement ; ce qui devoit faire soupçonner que ce n'étoit , en quelque façon , qu'une ébauche de ce que la nature avoit voulu produire de ce côté de cuisses , de jambes & de pieds , comme on le voyoit du côté opposé. Peut-être que quelque dérangement , ou un défaut de nourriture dans cet endroit , avoit été cause que cet ouvrage étoit resté imparfait. On trouve dans *Ambroise Paré* un exemple assez semblable , & il y a quelques années que l'on montra à Paris un enfant mâle qui étoit conformé de même , à l'exception que les cuisses , les jambes & les pieds existoient de chaque côté. Ce qu'il y a de plus singulier au double enfant , dont il est question ici , c'est qu'il a vécu jusqu'au cinq février de l'année suivante. On a cru devoir lui administrer un double baptême. Il est triste qu'il n'ait pas vécu ; car comme chaque demi-corps avoit une circulation , une respiration , une transpiration , une nourriture & un mouvement qui lui étoient propres , il auroit été curieux d'observer si leurs inclinations & leurs pensées se seroient rapportées. On a néanmoins déjà quelques observations à ce sujet , qui constatent que cette union intime n'établit pas pour cela un rapport dans la façon de penser.

Une négresse de Carthagene , dans le nouveau royaume de Grenade , mit au monde un enfant tel qu'on n'en a jamais vu ; c'étoit une fille qui , en 1738 , pouvoit avoir environ six mois. Elle étoit tachetée de blanc & de noir , depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds , avec tant de symmétrie & de variété , qu'il sembloit que ce fut l'ouvrage du compas & du pinceau. Sa tête étoit couverte de cheveux noirs bouclés, d'entre lesquels s'élevoit une pyramide de poil crépu , aussi blanc que la neige , dont la pointe venoit aboutir sur le sommet même de la tête , d'où elle descendoit , en élargissant ses deux lignes collatérales , jusqu'au milieu de l'un & de l'autre sourcils , avec tant de régularité dans la division des couleurs , que les deux moitiés des sourcils qui servoient de base aux deux angles de la pyramide , étoient d'un poil blanc & bouclé , au-lieu que les deux autres moitiés qui étoient du côté des oreilles , étoient d'un poil noir & crépu. Pour mieux relever l'espace blanc que formoit la pyramide dans le milieu du front , la nature y avoit placé une tache noire singulière qui dominoit considérablement. Le reste de son visage étoit d'un noir clair, parsemé de quelques taches d'une couleur plus vive ; mais ce qui relevoit infiniment ses traits & la vivacité de ses yeux , étoit une autre pyramide blanche , qui s'appuyant sur la partie inférieure du cou , s'élevoit avec proportion , & qui partageant le menton , venoit aboutir au-dessus de la levre inférieure. Depuis l'extrémité des doigts jusqu'au-dessus du poignet , & depuis les pieds jusqu'à la moitié des jambes , elle paroissoit avoir des bottines & des gants naturels , d'un noir clair , tirant sur le cendré : ce qu'on voyoit avec d'autant plus de sur-

prise , que ces extrémités étoient parsemées d'un grand nombre de mouches aussi noires que du jais. De l'extrémité inférieure du cou descendoit comme une espece de pélerine noire sur la poitrine & les épaules , laquelle se terminoit en trois pointes , dont deux étoient placées sur les gros muscles des bras , & la troisieme , qui étoit la plus large , sur la poitrine. Son épaule étoit d'un noir clair , & tacheté comme celui des pieds & des mains. Le reste du corps étoit tacheté de blanc & de noir de la plus agréable variété , avec deux taches noires qui occupoient les deux genoux. Toutes les personnes du pays voulurent voir ce phénomène curieux , comblèrent cette fille des plus riches présens , desirerent de l'acheter à quelque prix que ce fût ; mais les égards qu'elles se devoient entr'elles , joints à la crainte de chagriner le pere & la mere , furent cause qu'elles ne purent se satisfaire. L'auteur dont nous avons tiré cette description , assure que la mere avoit une petite chienne noire & blanche qui ne la quittoit jamais , & qu'ayant examiné en détail les taches de sa fille & de la chienne , il y trouva une ressemblance totale , non-seulement par la forme , la figure & la couleur , mais encore par rapport aux endroits où elles étoient placées. Il en conclut que la vue continuelle de cet animal avoit été plus que suffisante pour tracer dans son imagination cette variété de couleurs , & l'imprimer à la fille qu'elle portoit dans son sein.



P L A I S A N T E R I E S.

FRançois I envoya en Amérique en 1534 Jacques Casties, habile navigateur de St-Malo, pour faire des découvertes; & en effet, il découvrit le Canada. *Quoi!* dit plaisamment ce prince, *le roi d'Espagne & celui de Portugal partagent tranquillement entr'eux le Nouveau-Monde, sans m'en faire part ! je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur legue l'Amérique.*

M. Robbé lisant un jour son *Poëme de la Vérole* à Piron, celui-ci lui dit avec vivacité : *Monseigneur, vous me paraissez plein de votre sujet.*

La salle de l'Académie Française n'est pas assez vaste pour les séances publiques. Un jour que Piron vouloit percer la foule pour y arriver : *Il est plus difficile, dit-il, d'entrer ici que d'y être reçu.*

Moncrif étoit fort aimé de M. le comte d'Argenson. L'homme de lettres dit un jour au ministre : *Monseigneur, vous êtes le maître de me faire donner le brevet d'historiographe de France.* Malheureusement M. d'Argenson se souvenoit encore de l'étrange *Histoire des Chats* de cet auteur. *Historiographe*, lui répondit-il, *cela est impossible : dis donc historlogriffè.*

M. l'abbé de Voisenon qui étoit de petite taille, tomba malade sérieusement. Son médecin lui ordonna expressément de prendre, dans l'espace d'une heure, une pinte de tisane. Le lendemain le docteur revint & demanda quel effet elle avoit produit. Aucun, répondit-on. — *Avez-vous tout pris ?* dit l'esculape à l'abbé. — *Je n'ai qu,* repartit celui-ci, *en prendre que la moitié.*

Le médecin fut très-mécontent & se fâcha vivement. Alors l'abbé lui dit d'une voix douce & languissante : *Eh ! mon ami ; ne vous fâchez pas ; comment voulez-vous que j'avale une pinte en une heure , je ne tiens que chopine ?*

Rigaud faisoit le portrait d'une jolie femme. Il s'aperçut que dès qu'il travailloit à la bouche , la dame s'efforçoit de se la rendre plus petite , & mettoit ses levres dans la plus violente contraction. Le célèbre peintre , impatienté de ce manège , lui dit : *Mais ne vous gênez pas , madame , cessez de tant fermer la bouche ; pour peu que vous le désiriez , je n'en mettrai pas du tout.*

Un certain marquis , connu par ses singularités , vantoit à la feue reine de France un remède dont il avoit le secret , & qu'il disoit avoir fait prendre à un de ses amis fort malade. *L'a-t-il guéri ?* demanda la reine. — *Madame , dès le lendemain j'allai pour le voir , il étoit sorti. — Comment ! déjà sorti ! — Oui , madame , il étoit allé se faire enterrer à S. Sulpice.*

Le Pere Boursaut , Théatin , se plaisoit à raconter l'histoire suivante : « Étant , disoit-il , dans une ville d'Italie , je demandai à dire la Messe. Le sacristain me fit l'honneur de s'offrir pour me servir de répondant. J'avois déjà dit ces mots : *Introibo ad altare Dei* , lorsqu'une vieille se mit à péter ; le sacristain se tourna vers elle , & lui dit d'un grand sang-froid : Madame , ce n'est pas vous à répondre ; & sur le champ se retournant vers moi : *Ad Deum , qui lætificat juventutem meam*. J'avoue que je fus si déconcerté , que j'allai prendre le calice & m'en retournai à la sacristie , ne me sentant pas en état de continuer la Messe ».

Une dame de la cour se plaignoit d'un seigneur qui avoit publié qu'elle avoit eu six enfans d'un homme d'église. Cette plainte se fit à la reine, en présence du duc de Bassompierre, qui prit aussitôt la parole, & dit à cette dame : *Allez, madame, ne vous chagrinez pas ; personne n'ignore qu'à la cour on en dit toujours la moitié plus qu'il n'y en a.*

L'abbé de Cosnac ayant été nommé à l'évêché de Valence, vint trouver l'archevêque de Paris, afin de prendre jour pour son sacre : *Êtes-vous prêtre ?* lui demanda l'archevêque. — *Non*, dit l'abbé. — *Vous êtes donc diacre ?* — *Encore moins.* — *C'est-à-dire*, continua l'archevêque, *que vous n'êtes que sous-diacre.* — *Point du tout*, repliqua l'abbé. — *Je n'ose pas vous interroger davantage, j'apprehende que vous ne soyez pas baptisé.* Ce qu'il y avoit de certain, c'est que l'abbé de Cosnac n'avoit pas même la tonsure.

M. A.... médecin très-habile, mais avare & fort négligé dans ses habillemens, disoit à une dame de qualité qui le consultoit pour un abcès qu'elle avoit à la cuisse : *Madame, il n'est rien de caché pour les médecins ; il est essentiel que vous me montriez votre cuisse.* — *Cela est bien juste*, lui repliqua la malade, *il y a si long-tems que vous me montrez le derriere.*

Un chanoine d'Angers ayant invité plusieurs personnes à dîner un jour maigre, son valet lui dit qu'il venoit du marché, & qu'il n'y avoit plus d'autre poisson qu'un saumon qu'il n'avoit osé prendre, parce qu'un conseiller l'avoit retenu. Le chanoine lui donnant sa bourse pleine, lui dit : *Tiens, retourne ; achete-moi le saumon & le conseiller.*

Santeuil avoit promis à Dominique une inscrip-

tion sur la comédie , & ne se pressoit pas de le satisfaire : Dominique lassé d'attendre , se fit mener en vinaigrette à St-Victor , dans son habit d'arlequin , enveloppé d'un manteau rouge , & en cet état alla frapper à la porte de Santeuil , qui étoit occupé d'une piece de vers , & avoit défendu à son domestique de faire entrer personne. Dominique qui savoit que Santeuil étoit dans sa chambre , ne se rebuta point au premier mensonge du valet ; il l'obligea de dire à son maître qu'il avoit à lui parler. Santeuil querella son valet, de ce qu'il n'avoit pas exécuté ses ordres, & lui dit de renvoyer la personne , & de lui dire qu'il n'y étoit pas. Dominique entendant de l'anti-chambre les réponses de Santeuil , se donnoit une récréation fort divertissante , & le fatiguoit en lui renvoyant son valet qu'il intéressoit dans ce divertissement. Santeuil pour se débarrasser de ses importunités , dit à son domestique : *Quand ce seroit le diable , fais-le donc entrer* : alors Dominique , après avoir jeté son manteau , entre brusquement le masque sur le visage , & dans son habit d'arlequin , affectant les contorsions les plus affreuses. Santeuil qui ne s'y attendoit point , demeura un peu de tems interdit ; mais étant revenu à lui , il saute sur Dominique , & se battent tous deux , Santeuil avec son aumuce , & arlequin avec son épée de bois ; & après s'être bien échauffés l'un & l'autre , on en vint enfin à l'explication. *Que me demandes-tu ?* dit Santeuil. — *Je demande*, dit Dominique , *ce que tu m'as promis , une inscription pour la comédie.* Santeuil la lui donna sur le champ en ces termes : *Castigat ridendo mores* , & ils se quitterent bons amis.

L'étoile rapporte que le 27 janvier 1607 , il

fut joué à l'hôtel de Bourgogne à Paris une plaisante farce , à laquelle assistèrent le roi , la reine & la plupart des princes , seigneurs & dames de la cour. C'étoit un mari & une femme qui se querelloient. La femme disoit à son mari qu'il ne quittoit pas le cabaret , tandis qu'on les exécutoit tous les jours pour la taille qu'il falloit payer au roi , & qu'on prenoit tout ce qu'ils avoient.

« C'est pourquoi , disoit le mari en se défendant ,
 « il en faut faire meilleure chere ; car que diable
 « nous serviroit tout le bien que nous pourrions
 « amasser , puisqu'aussi-bien ce ne seroit pas pour
 « nous , mais pour ce beau-roi ; cela fera que j'en
 « boirai encore davantage , & du meilleur : M.
 « le roi n'en croquera pas de celui-là ; va m'en
 « quérir toute à cette heure & marche. — Ah !
 « malheureux , repliquoit cette femme , me
 « veux-tu ruiner avec tes enfans » ? Sur ces entrefaites , arrivent trois officiers de justice qui viennent demander la taille , & faute de paiement , veulent faire enlever les meubles. La femme commence à crier après eux , & ensuite le mari qui leur demande ce qu'ils font : « Nous
 « sommes gens de justice , disent-ils. — Comment de justice ! reprit le mari ; ceux qui sont
 « de justice agissent autrement ; je ne pense pas
 « que vous soyiez ce que vous dites ». Pendant ces disputes , la femme s'étoit saisie d'un coffre , sur lequel elle s'étoit assise. On lui fit commandement *de par le roi* , d'en faire l'ouverture , & après plusieurs altercations on ouvre le coffre , d'où sortent trois diables qui emportent les trois officiers de justice , chacun le sien. — Les magistrats se prétendant insultés , firent arrêter les comédiens , & les envoyèrent en prison ; mais ils furent mis dehors le même jour par exprès com-

mandement du roi , qui dit à ceux qui s'en plaignoient : « Qu'ils étoient des sots ; que s'il falloit
 » parler d'intérêt , il en avoit reçu plus qu'eux
 » tous ; qu'il avoit pardonné aux comédiens , &
 » leur pardonnoit de bon cœur , d'autant qu'ils
 » l'avoient fait rire jusqu'aux larmes ».

Un président au parlement de Bordeaux , fâcheux au suprême degré , s'étant présenté à la porte de Bautru , le demanda. Le laquais lui ayant dit que son maître y étoit , l'alla avertir de cette visite. *Comment* , lui dit Bautru tout en colere , *tu as dit à cet homme-là que j'y étois , je suis perdu ; va vite lui dire que je suis extrêmement malade*. Le laquais s'acquitta de sa commission. *Cela ne peut pas être* , lui dit le président surpris , *je le vis hier en parfaite santé ; je lui veux tâter le pouls pour connoître la force de son mal*. Le laquais effrayé , vint apprendre à Bautru le mauvais succès de son artifice. *Hé bien !* lui cria son maître , *va lui dire que je suis mort*. Le domestique porta en tremblant cette triste nouvelle au président qui , levant les yeux au ciel , témoigna un étonnement extraordinaire : malgré l'obstination du laquais , il voulut voir Bautru , pour lui donner de l'eau-bénite. Celui-ci eut à peine le loisir de se jeter sur un lit , & de s'envelopper d'un drap : il joua le personnage d'un mort très-naturellement. Le président , après avoir fait plusieurs exclamations , fit au pied du lit sa priere qui dura plus d'une grande heure ; il se leva enfin , & alla s'emparer d'un grand bénitier qu'il aperçut à la ruelle , & il le versa jusqu'à la dernière goutte sur le comédien de la mort , & il s'en alla ensuite.

Un gentilhomme Gascon sans argent apprit qu'un aubergiste venoit d'être condamné à dix

écus d'amende pour avoir donné un soufflet à un autre gentilhomme. Assuré du fait, il alla chez le même aubergiste, & passa trois ou quatre jours chez lui, de façon que son compte monta à six écus; comme il prenoit congé de l'hôte, & que celui-ci lui demandoit le paiement du tems qu'il avoit passé chez lui, il lui dit : *Cadédís, monsieur, j'en ai pas un sou, mais je vous prie de m'en donner un soufflet, ou de m'en rendre mon reste; car un soufflet, comme vous savez, vaut dix écus, & j'en ne vous en dois que six.*

Une femme voulut, avant que de signer son contrat de mariage, qu'on lui en fit la lecture; le notaire le lut; & quand il en vint à ces mots : *Et en cas que la future épouse survive au futur époux, ladite future épouse remportera ses bagues, joyaux, & cætera.* Cette femme croyant que cet *& cætera* vouloit dire, *elle se taira*, protesta qu'elle ne contracteroit point, si l'on n'ôtoit ces deux mots.

Ah! que cela m'est dur! disoit une femme, allant à l'enterrement de son mari, & ayant un caillou dans la main.

Sarasin s'étoit marié; mais il paroît qu'il n'étoit pas content de son mariage. Il demandoit quelquefois très-sérieusement si l'on ne trouveroit jamais le secret de perpétuer le monde sans femme.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, écrit à sa fille : » On comptoit hier au soir à table, » qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit une » grosse pierre sous son petit manteau; on lui » demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre, » il dit que c'étoit un échantillon d'une maison » qu'il vouloit vendre; cela me fit rire; je jurai » que je vous le manderois. Si vous croyez, ma

» fille , cette invention bonne pour vendre votre
» terre , vous pourrez vous en servir ».

La reine , mere de Louis XIV , fit à Scarron une pension de quinze cents livres ; c'est pour cela qu'il prenoit toujours la qualité de *malade de la reine*.

La reine Christine , à son passage à Paris , voulut voir Scarron , ayant entendu parler de sa laidure : *Je vous permets* , lui dit-elle , *d'être amoureux de moi ; la reine de France vous a fait son malade , & moi je vous crée mon Roland*.

Scarron , plaisantant sur les bénéfices simples , disoit : *Qu'il auroit bien voulu en avoir un qui fût si simple , qu'il n'y eût qu'à croire en Dieu pour le posséder*.

Montmaur étant un jour à table avec un grand nombre de ses amis , qui parloient , chantoient & rioient tout-à-la-fois : *Ah ! messieurs* , dit-il , *un peu de silence , on ne fait ce qu'on mange*. Cela donna lieu à d'Alibray de faire l'épigramme suivante :

Gomor étant à table avec certains pédants ,
Qui crioient & prêchoient trop haut sur la vendange ;
Lui qui ne songe alors qu'à ce que font ses dents ;
Paix-là , paix-là , dit-il , *on ne fait ce qu'on mange*.

Le cardinal de Richelieu , tourmenté de la colique , & son apothicaire étant malade , celui-ci envoya son premier garçon pour administrer au cardinal le remède dont il avoit besoin , en lui recommandant sur-tout de ne pas oublier de parler toujours d'éminence. Ce compagnon trouvant de la difficulté à introduire la canule : *S'il plaisoit à votre éminence* , dit-il au ministre , *d'introduire elle-même , je risquerois moins de la blesser , attendu que votre éminence a deux émè-*

nentissimes éminences qui empêchent l'entrée du canon dans son lieu. — Allez, mon ami, dit le cardinal en éclatant de rire, allez assurer votre maître que vous êtes aussi mauvais orateur que mauvais opérateur.

Quand Scarron se maria, un ami lui dit : Que ee n'étoit pas assez pour faire plaisir à sa femme de s'être marié, qu'il falloit qu'il eût d'elle au moins un enfant ; & lui demanda s'il se croyoit capable de le faire. *Est-ce, répondit-il en riant, que vous prétendez me faire ce plaisir là ?... J'ai ici, ajouta-t-il, Maugin, qui me fera cet office à point-nommé.* Ce Maugin, un bon gros garçon, étoit son laquais. *Maugin... lui cria Scarron, ne feras-tu pas bien un enfant à ma femme ? — Oui-da !* répondit-il, *oui-da ! s'il plait à Dieu.*

P O L T R O N N E R I E S.

UN Gascon faux brave, insulta un officier qui avoit de la valeur. Celui-ci dissimula, mais le lendemain matin il alla trouver le Gascon qui étoit encore dans son lit, & lui fit la proposition de vuidier leur différent par la voie des armes. Le Gascon étonné, lui demanda : *Avez-vous du courage ?* L'officier répondit froidement, que la proposition qu'il lui faisoit, ne marquoit pas qu'il eût peur. *Hé bien, reprit le Gascon, puisque vous avez du courage, voilà qui va bien, vous ne battez pas les gens quand ils sont au lit ; cela supposé, d'aujourd'hui jé né mé leve.*

On avoit volé plusieurs fois dans Paris, un

nigaud ; il n'osoit plus sortir. Quelqu'un lui dit : *Mais que ne prenez-vous des pistolets ?* Il répondit : *Les voleurs me les prendroient.*

On proposoit à un joueur , que la fortune venoit de favoriser , de servir de second dans un duel. *Je gagnai hier*, répondit-il , *huit cents louis , & je me battois fort mal ; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés , il se battra comme un diable , car il n'a pas le sou.*

Un laquais fort sot alloit de Paris à Versailles ; il avoit deux pistolets dans ses poches & une épée fort longue ; il rencontra un autre laquais , avec qui dans la conversation il eut un différent qui fut poussé si avant , que celui-ci lui donna des coups de bâton que notre sot endura fort patiemment. Comme il racontoit son aventure à son maître qui étoit un homme de qualité , il lui dit : *Mais n'avois-tu pas une épée & des pistolets ?* — *A propos*, dit le laquais , *vous m'y faites penser ; vraiment je les avois ; mais je n'y ai pas songé.* — *Tu devois au moins lui dire que tu étois à moi.* — *Vous avez*, répondit le laquais , *un peste de nom si difficile à retenir , que je ne m'en souviens jamais.*

Un auteur ayant tiré l'épée chez un libraire , contre le petit & foible abbé de la Porte ; celui-ci s'étant armé d'une grosse écritoire de plomb , non-seulement mit l'agresseur en fuite , mais le poursuivit , l'écritoire à la main , tout le long de la rue Saint-Jacques.

« Il y avoit au plus six-mois que j'étois dans les mousquetaires (disoit un jour le feu comte d'Egmont , dans un souper , où se trouvoit M. de la Place) qu'enchanté d'être affranchi des entraves d'une éducation , qui depuis long-tems m'ennuyoit fort , je me livrois aveuglément

à toute la lice des plaisirs dont je voyois jonir mes jeunes camarades. Un jour , après avoir aussi amplement que joyeusement diné avec quelques-uns d'eux , arrivant à l'opéra , où la foule étoit grande , après nous être glissés & trémouffés chacun de notre mieux , nous parvinmes enfin à trouver place au milieu du parterre. Là , forcés de nous arrêter , j'aurois , ainsi que mes amis , pris patience , si je n'avois eu le malheur de trouver devant moi un vieux monsieur , à perruqué à marteaux , dont l'empleur formoit devant mes yeux une espece de parapet , qui me déroboit absolument la vue du spectacle , & sur-tout celle d'une jeune danseuse , qui me plaisoit beaucoup. Après avoir prié & reprié ce monsieur , que déjà j'incommodois fort , de vouloir bien , par quelques mouvemens (qu'il disoit séchement , impossibles) , me procurer quelque petit coin de vue ; impatienté de son sang-froid , ainsi que de ma position , qui pour comble de chagrin , apprêtoit à rire à mes voisins , & sur-tout à mes jeunes amis ; je tire de ma poche une paire de ciseaux , avec lesquels je travaille , non-seulement à élaguer ce qu'avoit de trop touffu l'espece de branchage qui me nuisoit , mais encore les nœuds qui lui servoient d'ornemens , & dont à chaque ondulation du parterre , mon pauvre estomac étoit cruellement soulé. Les éclats de rire qu'excita ma vengeance , ayant réveillé mon homme de l'espece d'apathie qu'il avoit marquée jusques-là ; & s'étant à-peu-près aperçu de l'état où j'avois mis sa perruque : *Mon jeune ami* , me dit-il , en se retournant de son mieux , *j'espere que vous ne sortirez pas d'ici , sans moi ?* Ce petit compliment , continua le comte d'Egmont , & sur-tout certain coup-d'œil très-expressif , dont il étoit

accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra, je l'avoue, un peu le plaisir que j'avois goûté à la faire.... Mais le vin étoit tiré, je sentis qu'il falloit le boire, & m'y déterminai. L'opéra fini, mon homme, en se retournant gravement, ne m'invita que par un signe, à le suivre; & je le suivis. Après avoir traversé, non sans peine, la place du Palais Royal, & enfilé la rue St-Thomas-du-Louvre, nous entrâmes sous l'arcade, où s'arrêtant tout-à-coup : *Vous êtes jeune*, me dit-il, *M. le comte d'Egmont, car j'ai l'honneur de vous connoître, & je vous dois une leçon, dont feu M. votre pere, que j'eus l'honneur de mieux connoître encore, m'auroit probablement su quelque gré. Quand on insulte publiquement, & sur-tout un vieux militaire, il faut au moins savoir se battre... Voyons*, continua-t-il, en tirant son épée, *comment vous vous en acquittez...* Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me sembloit tenir du mépris, je fonds sur lui, avec toute l'impétuosité dont l'âge & le ressentiment me rendoient capable. Mais mon homme, sans s'émouvoir, & fixe comme un terme, après s'être contenté pendant quelques instans, de me désorienter, par la plus insolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques, que par un coup de fouet, qui fit sauter, à fix pas delà, mon épée. *Reprenez-la*, M. le comte, me dit-il avec le même sang-froid; *ce n'est pas en danseur de l'opéra; c'est en galant homme, c'est de pied ferme, qu'un homme de votre nom doit se battre...* Et c'est à quoi je vous invite. — *Vous-avez bien cruellement raison*, lui dis-je, en tâchant de retenir tous les sentimens qui m'agitoient; & j'espère me voir bientôt digne de votre estime. Bien déter-

miné à périr , plutôt que de m'exposer à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adversaire , je me plante vis-à-vis de lui , & l'attaque avec autant de froideur que lui-même se défendoit. . . . *Fort bien , cela ! fort bien , M. le comte !* s'écrioit de tems en tems ce diable d'homme , jusqu'au moment , qu'après m'avoir percé le bras d'outre en outre ; *en voilà* , dit-il , *assez pour cette fois . . .* Sur quoi , après m'avoir placé contre le mur , & m'avoir dit de l'attendre un instant , il vole à la place du Palais Royal , amène un fiacre , y bande ma plaie avec un mouchoir , dit au cocher de nous mener aux mousquetaires de la rue de Beaune , m'y dépose entre les mains du suisse , & prend congé de moi. Après une retraite de plus de six semaines , qu'avoit exigé ma blessure , il y avoit au plus huit jours que je reparoissois dans le monde ; lorsqu'entrant un soir au café de la Régence , où je cherchois deux de mes camarades , je reconnois mon homme , qui en quittant sa triste bavaroise , se leve , vient à moi , met un doigt sur sa bouche , & en disant *chut* , me fait signe de le suivre. Arrivés sous la même voûte : *Vous vous êtes un peu égayé à mes dépens , en racontant notre aventure* , me dit-il , *mon cher comte ; & je vous considère trop , pour ne pas contribuer à la rendre plus plaisante encore , en ajoutant une suite au récit que vous pourrez encore en faire . . . Allons donc , l'épée à la main . . .* Que vous dirai-je , messieurs & dames ? continua M. d'Egmont : cette seconde leçon , qui fut à-peu-près la même que la première , fut encore suivie , quelques mois après , d'une troisième. Ce bourreau d'homme , enfin , étoit devenu si redoutable pour moi , que je n'entrois en aucun lieu public , sans frémir , en quelque façon ,

façon , de l'y rencontrer.... Car j'oubliois de vous dire , que la dernière leçon qu'il avoit daigné me donner , étoit la veille d'un carnaval , qu'il m'avoit fait passer on ne sauroit plus tristement , dans mon lit. Jugez donc de ma joie , ainsi que de ma reconnoissance , lorsqu'un garçon du café de la Régence , arrivant un matin chez moi , me dit : *Pardon , monsieur le comte ! Mais j'ai cru ne pas vous déplaire , en venant vous apprendre , que monsieur Chut est mort hier au soir ; & que ma bourgeoise espere vous revoir bientôt chez nous* ».

Voiture ayant offensé un seigneur de la cour par un trait malin ; celui-ci , qui cherchoit l'occasion de se venger , voulut lui faire mettre l'épée à la main. *La partie n'est pas égale , dit Voiture ; vous êtes grand , je suis petit ; vous êtes brave , je suis poltron ; vous me voulez tuer , eh bien ! je me tiens pour mort.* Il fit rire son ennemi , & le défarma.

POUVOIR DE L'AMITIÉ.

LES nœuds d'une tendre amitié unissoient les jeunes Sainval & Gervais : mêmes goûts , mêmes amusemens. Occupés de ces douces affections dont l'ame est susceptible , ils passioient les jours les plus heureux. Un matin qu'ils étoient ensemble dans un bois à cueillir des noisettes , Gervais apperçut un nid d'oiseau. Embrasser l'arbre , grimper sur la branche , fut l'ouvrage d'un instant. Il satisfait son envie , & le voilà possesseur de quatre oiseaux que l'inexpérience rendoit encore timides. Pendant qu'il cherchoit les moyens

de descendre sans les faire périr , un loup affamé vient droit à Sainval , qui jette un cri. Gervais voit le danger ; & quoique persuadé qu'il ne risque rien sur l'arbre , il se laisse glisser pour secourir son ami. Il saisit un caillou : le loup furieux s'élance sur Sainval ; Gervais le prévient , enfonce son bras dans la gueule de l'animal , & le tient en respect en serrant fortement sa langue , tandis que Sainval perce de son couteau le loup qui expire. Sainval témoigne , par ses caresses , sa reconnaissance à son ami. Tous deux traînent leur proie à la ville. On s'assemble de toute part pour apprendre leur aventure. Le récit détaillé qu'ils en font , arrache des larmes de sentiment de tous les spectateurs. Gervais se dérobe bientôt aux applaudissemens qu'on donne à sa bravoure , retourne aux bois chercher ses oiseaux , les retrouve & joue autour de la cage qui les renferme.

Deux matelots , l'un Espagnol & l'autre François , étoient dans les fers à Alger ; le premier s'appelloit Antonio , Roger étoit le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux ; l'amitié est la consolation des malheureux , Antonio & Roger en éprouverent toutes les douceurs ; ils se communiquèrent leurs peines & leurs regrets , ils parloient ensemble de leur famille , de leur patrie , de la joie qu'ils ressentiroient , si jamais ils étoient libres ; ils pleuroient enfin dans le sein l'un de l'autre , & cet adoucissement leur suffisoit pour porter leurs chaînes avec plus de courage , & pour soutenir les fatigues auxquelles ils étoient condamnés. Ils travailloient à la construction d'un chemin qui traversoit une montagne. L'Espagnol un jour s'arrête , laisse tomber languissamment ses bras , & jette un long regard

sur la mer : « Mon ami , dit-il à Roger avec un
 » profond soupir , tous mes vœux sont au bout
 » de cette vaste étendue d'eau ; que ne puis-je
 » la franchir avec toi ! Je crois toujours voir ma
 » femme & mes enfans qui me tendent les bras
 » du rivage de Cadix , ou qui donnent des
 » larmes à ma mort ». Antonio étoit absorbé dans
 cette image accablante ; chaque fois qu'il reve-
 noit à la montagne , sa vue mélancolique s'atta-
 choit sur cet espace immense qui le séparoit de
 son pays , il formoit les mêmes regrets. Un jour
 il embrasse avec transport son camarade : « J'ap-
 » perçois un vaisseau , mon ami , tiens , regarde ,
 » ne le vois-tu pas comme moi ? il n'abordera
 » pas ici , parce qu'on évite les parages barba-
 » resques ; mais demain , si tu veux , Roger ,
 » nos maux finiront , nous serons libres. — Nous
 » serons libres ? — Oui , demain ce navire passera
 » à environ deux lieues du rivage , & alors du
 » haut de ces rochers nous nous précipiterons
 » dans la mer , & nous atteindrons le vaisseau ,
 » ou nous périrons : la mort n'est-elle pas pré-
 » férable à une cruelle servitude ? — Si tu peux
 » te sauver , répond Roger , je supporterai avec
 » plus de résignation mon malheureux sort : tu
 » n'ignores pas , Antonio , combien tu m'es
 » cher ; cette amitié qui m'attache à toi , ne
 » finira qu'avec ma vie ; je ne te demande qu'une
 » seule grâce , mon ami , va trouver mon pere ;....
 » si le chagrin de ma perte & de la vieillesse ne
 » l'ont pas fait mourir , dis lui. . . — Que j'aie
 » trouver ton pere , mon cher Roger ? eh ! que
 » prétends-tu faire ? me seroit-il possible d'être
 » heureux , de vivre un seul instant , si je te
 » laissois dans les fers ? — Mais , Antonio , je
 » ne fais pas nager , & tu le fais , toi. — Je fais

" t'aimer , repart l'Espagnol en fondant en
 larmes , serrant avec chaleur Roger contre sa
 poitrine ; " mes jours sont les tiens ; nous nous
 " sauverons tous deux ; va , l'amitié me prêtera
 " des forces , tu te tiendras attaché à cette cein-
 " ture. — Il est inutile , Antonio , d'y penser ;
 " je ne saurois m'exposer à faire périr mon ami ,
 " l'idée seule m'inspire de l'horreur ; cette cein-
 " ture m'échapperoit , ou je t'entraînerois avec
 " moi , & je serois la cause de ta perte. — Eh
 " bien , Roger , nous... Mais pourquoi former
 " ces craintes ? je te l'ai dit , l'amitié soutiendra
 " mon courage ; je t'aime trop pour qu'elle ne
 " produise pas des miracles ; cesse de combattre
 " mon dessein , je l'ai résolu : je m'apperçois
 " que les monstres qui nous gardent , nous
 " épient ; il y a de nos compagnons même qui
 " seroient assez lâches pour nous trahir. Adieu ,
 " j'entends la cloche qui nous rappelle , il faut
 " nous séparer ; adieu , mon cher Roger , à de-
 " main ". — Ils sont renfermés dans leur bague.
 Antonio étoit rempli de son projet ; il se voyoit
 déjà franchissant la Méditerranée , libre & dans
 le sein de ses compatriotes , il étoit dans les bras
 de sa femme & de ses enfans. Roger se présenteoit
 un tableau bien différent : son ami victime de sa
 générosité , emporté avec lui au fond de la mer ,
 périssant enfin , quand peut-être en ne s'occupant
 que de sa seule conservation , il eût pu se sauver
 & être rendu à une famille qui , selon les appa-
 rences , gémissoit & souffroit de son esclavage.
 " Non , se disoit dans son cœur l'infortuné Fran-
 " çois , je ne céderai point aux sollicitations
 " d'Antonio , je ne lui causerai pas la mort , pour
 " prix de cette amitié si généreuse qu'il m'a
 " vouée ; il sera libre : mon malheureux pere

« apprendra du moins que je vis encore , que je
 « l'aime toujours ; hélas ! je devois être l'appui
 « de sa vieilleffe , le consoler ; je lui étois né-
 « cessaire ; peut-être dans ce moment expire-t-il
 « dans l'indigence , en desirant de voir & d'em-
 « brasser son fils. Allons , qu'Antonio soit
 « heureux , je mourrai avec moins de douleur ».
 On ne vint point le lendemain à l'heure ordi-
 naire , tirer les esclaves de la prison ; l'Espagnol
 étoit dévoré d'impatience , & Roger ne savoit
 s'il devoit se réjouir ou s'affliger de ce contre-
 tems. Enfin on les rend à leurs travaux ; ils ne
 pouvoient se parler ; leur maître ce jour-là les
 avoit accompagnés. Antonio se contentoit de
 regarder Roger & de soupirer ; quelquefois il lui
 montrait des yeux la mer , & ne pouvoit , à cet
 aspect , contenir des mouvemens qui étoient
 prêts à lui échapper. Le soir arrive , ils se trou-
 vent seuls : « Saifissons le moment , s'écrie
 l'Espagnol en s'adressant à son compagnon ;
 « viens. — Non , mon ami , jamais je ne pourrai
 « me résoudre à exposer ta vie ; adieu , adieu. . . .
 « Antonio , je t'embrasse pour la dernière fois ;
 « sauve-toi , je t'en conjure , ne perds pas de
 « tems , & souviens-toi toujours de notre tendre
 « amitié ; je te prie seulement de me rendre le
 « service que tu m'as promis à l'égard de mon
 « pere ; il doit être bien vieux , bien à plaindre ,
 « va le consoler ; s'il avoit besoin de quelque
 « secours. . . mon ami » A ces mots , Roger
 tomba dans les bras d'Antonio , en versant
 un torrent de pleurs , son ame étoit déchirée.
 « — Tu pleures , Roger ; ce n'est pas des pleurs
 « qu'il faut , c'est du courage ; ne résiste plus :
 « si tu diffères encore une minute , nous som-
 « mes perdus ; peut-être ne retrouverons-nous

« jamais l'occasion ; choisis , ou laisse-toi conduire , ou je me brise la tête sur ces rochers ». Le François se jette aux genoux de l'Espagnol , veut encore lui faire des représentations , lui montrer les risques infaillibles qu'il court , s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement , l'embrasse , gagne le sommet d'un rocher , il s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond , reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces , nage en retenant Roger , qui semble se refuser aux efforts de son ami , & craindre de l'entraîner dans sa chute. Les personnes qui étoient dans le vaisseau restoient frappées d'un spectacle qu'elles ne pouvoient distinguer ; elles croyoient qu'un monstre marin s'approchoit du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité ; on apperçoit une chaloupe s'empresse de quitter le rivage , & poursuivre avec précipitation ce qu'on avoit pris pour quelque poisson monstrueux ; c'étoit les soldats préposés à la garde des esclaves , qui brûloient de reprendre Antonio & Roger. Celui-ci les voit venir , & en même tems il jette les yeux sur son ami , qui commençoit à s'affoiblir ; il fait un effort & se détache d'Antonio , en lui disant : « On nous poursuit , sauve toi & laisse-moi périr , je retarde ta course ». A peine a-t-il dit ces mots , qu'il tomboit déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol ; il s'élance vers le François , le reprend au moment qu'il périssoit , & tous deux disparaissent. La chaloupe incertaine de quel côté poursuivre sa route , s'étoit arrêtée , tandis qu'une barque détachée du navire , alloit reconnoître ce qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir ; les flots recommencent à s'a-

giter ; on distingue enfin deux hommes , dont l'un , qui tenoit l'autre embrassé , s'efforçoit de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est prêt de laisser échapper Roger ; il entend qu'on lui crie de cette barque , il serre son ami , fait de nouveaux efforts , & saisit d'une main défaillante un des bords de la barque. Il est prêt à retomber , on les retient tous deux. Les forces d'Antonio étoient épuisées , il n'a que le tems de s'écrier : « Qu'on » porte du secours à mon ami , je me meure » ; & toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger , qui étoit évanoui , ouvre les yeux , leve la tête , & voit Antonio étendu à ses côtés , & ne donnant plus aucun signe de vie ; il s'élance sur son corps , l'embrasse , l'inonde de ses larmes , pousse mille cris : « Mon ami , mon bienfaiteur , c'est moi qui suis » ton assassin ! mon cher Antonio , tu ne m'en- » tends plus , c'est donc là la récompense de » m'avoir sauvé la vie ? Ah ! qu'on se hâte de » me l'ôter , cette vie malheureuse , je ne puis » plus la supporter , j'ai perdu mon ami ». Roger veut se poignarder ; on lui arrache une épée dont il s'étoit saisi : il apprend au milieu des sanglots les détails de son aventure aux gens de la barque , il retomboit toujours sur le corps d'Antonio : « Qu'on ne m'empêche point de mourir : » oui , mon ami , je vais te suivre , ajoutoit-il , en couvrant ce corps pâle de ses baisers & de ses larmes. . . . » Ayez pitié , au nom de Dieu , » laissez-moi mourir ». Le Ciel qui , sans doute , est touché des larmes des hommes lorsqu'elles sont sincères , semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir , Roger pousse un cri de

joie ; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux Espagnol ; enfin il leve un œil mourant ; ses premiers regards cherchent à se fixer sur le François ; à peine l'a-t-il apperçu , qu'il s'écrie : « J'ai pu sauver mon cher Roger » ! La barque arrive au vaisseau , ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage , tant la vertu a de droit sur tous les cœurs ! ils excitent un intérêt puissant , tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger arrivé en France , court dans les bras de son pere , qui pensa expirer d'un excès de joie , & il fut nommé gondolier de Versailles. L'Espagnol , à qui on avoit offert un poste très-avantageux pour un homme de son état , aima mieux aller rejoindre sa femme & ses enfans ; mais l'absence ne diminua rien de son amitié , il demeura en correspondance de lettres avec Roger. Ces lettres sont des chef-d'œuvres de naïveté & de sentiment ; on pourra les rendre un jour publiques , pour l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.

Marguerite de Valois , reine de Navarre , sœur du roi François I , aimoit si tendrement son frere , que , ce prince étant tombé malade , elle dit : *Quiconque viendra à ma porte m'annoncer la guérison du roi , tel courier , fût-il las , harassé , fangeux , mal-propre , je l'irai baiser & accoler , comme le plus propre & plus gentilhomme de la France.*

POUVOIR DE LA CRITIQUE.

Monsieur de Launoi , critique formidable , surnommé le *Dénicheur de Saints* , en a plus détroné que dix papes n'en ont canonisé ; il re-

cherchoit tons leurs titres , comme on recherche ceux de la noblesse. Le curé de S. Eustache de Paris , disoit : *Quand je rencontre le docteur Lau-
noy , je le salue jusqu'à terre , & ne lui parle que
le chapeau à la main , tant j'ai peur qu'il ne m'ôte
mon S. Eustache , qui ne tient presque à rien.*

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Philippe II, roi d'Espagne, que l'histoire nous représente comme un prince sévère & impérieux, dit à son cocher en partant de Madrid pour l'Escorial, qu'il vouloit y arriver à l'heure qu'il lui marqua. Le cocher étant au milieu du chemin, vit que le tems s'approchoit; il n'épargna pas à ses mules les coups de fouet, il s'emporta contr'elles en les appelant mules de maquereau. Le roi remarqua l'épithete. Etant arrivé à l'Escorial, il demanda au cocher à qui étoient les mules. Le cocher se souvint fort heureusement du trait qui lui étoit échappé : *Sire, répondit-il, elles sont à moi. — Si elles sont à toi, reprit le prince, garde-les, je ne veux point avoir de mules de maquereau à mon carrosse.* La présence d'esprit du cocher lui valut cet attelage & lui sauva la vie : car s'il eût répondu que les mules étoient au roi, ce prince l'auroit fait mourir infailliblement.

On ne peut assez louer la modération de Louis XIV, quand il jeta sa canne par la fenêtre, dans un moment où un de ses courtisans avoit manqué au respect qui lui étoit dû : *Je ne me ferois pas consolé, dit le roi, d'en avoir frappé, dans ma colere, un gentilhomme !*

PREUVE DE DISTRACTION.

MOliere étoit fujet à de fréquentes distractions. On a rapporté ce trait comique. Un jour qu'il étoit pressé par l'heure du spectacle, il prit cette voiture qu'on nomme brouette pour se rendre promptement à la comédie ; mais comme elle n'alloit pas assez vite à son gré ; que fait-il ? il en sort, & se met à la pousser par derrière. Il ne s'aperçut de son étourderie, que par les ris inextinguibles du brouetteur, & parce qu'il se vit tout crotté en arrivant.

PRÉVOYANCE INGÉNIEUSE.

Après la découverte de l'isle *Hispaniola* ou de *St-Domingue*, Colomb se détermine à retourner en Europe & essuie la plus violente tempête. Réduit à la dernière extrémité, il n'étoit encore occupé que de ce qui avoit du rapport à sa glorieuse expédition. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne pérît avec lui, & que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvoient en être le fruit. Son nom alloit passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au-lieu de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffoient en lui le sentiment, même du danger présent.

Peu touché de la perte de sa vie , il ne pensoit qu'à conserver la mémoire des grandes choses qu'il avoit tentées & exécutées. Il se retira dans sa chambre & écrivit sur du parchemin , un récit abrégé de son voyage , de la route qu'il avoit suivie , de la situation & de la richesse des pays qu'il avoit découverts , & de l'établissement de la Colonie qu'il y avoit laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée , il l'enferma dans une espece de gâteau de cire , qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin , & qu'il jeta à la mer , dans l'espérance que quelque accident heureux conserveroit un dépôt si précieux au monde.

PROBITÉ D'UN JUGE TURC, ET AUTRE TRAIT SEMBLABLE.

Tout doit être jugé en Turquie , sur la déposition des témoins. C'est la première loi du législateur des Arabes. On ne peut donc se présenter en justice , sans que le demandeur & le défendeur en soient également pourvus : il n'y a donc point de procès sans faux témoins. L'art du juge consiste à deviner par des interrogations captieuses à laquelle des deux parties il doit adjuger le droit d'affirmer , & ce premier jugement décide le procès. Si une partie nie , l'autre est admise à prouver ; de sorte que , conduit en justice par un homme que je n'ai jamais vu , pour lui payer une somme que je ne lui ai jamais due , je serai contraint de la lui payer sur la déposition de deux

témoins Turcs qui affirmeront ma dette. Quel est le moyen de défense qui me reste ? Ce seroit de convenir que j'ai dû ; mais d'affurer que j'ai payé. Si le Cadi n'est pas gagné , il m'adjugera les témoins , j'en trouverai bientôt moi-même , & il ne m'en coûtera qu'une rétribution fort modique pour les gens qui auront pris la peine de se parjurer pour moi , & le droit de dix pour cent au juge qui m'a fait gagner ma cause. C'est toujours celui qui gagne qui paie les fraix ; la crainte de perdre l'argent qu'on a ne réprime donc pas le desir de s'emparer de celui des autres ; & les peines portées contre les suborneurs de témoins & contre les faux témoins eux-mêmes (*), doivent être rarement prononcées, le juge dont ils font fructifier le domaine , leur doit des ménagemens. Un Turc vouloit dépouiller son voisin d'un champ qu'il possédoit très-légitimement. Ce Turc commence par s'assurer d'un nombre suffisant de témoins prêts à déposer que le champ lui avoit été vendu par le propriétaire ; ensuite il fut trouver le juge , & lui remit 500 piastres pour l'engager à autoriser son usurpation. Cette démarche prouvoit assez l'iniquité de sa demande. Elle indigna le Cadi , il dissimula , écouta les parties ; & sur ce que le légitime possesseur n'opposoit que l'insuffisance de son titre de possession : « Vous n'avez donc point de témoins ? lui dit-il. » Eh bien , j'en ai cinq cents qui déposent en votre faveur » ; il montra alors le sac qu'on lui avoit remis pour le séduire , & chassa le séducteur.

(*) La peine portée contre les faux témoins est de les promener dans les rues sur un âne , la tête du coupable tournée du côté de la queue de l'animal ; mais je n'ai jamais vu cette loi mise en exécution.

Le receveur d'un village à une lieue de Roye en Picardie , a eu le malheur d'être brûlé. Bestiaux , meubles , tout a été la proie de l'incendie , à l'exception de deux mille livres qu'il avoit des deniers royaux. Cet honnête homme a eu le courage d'aller les prendre dans les flammes pour les porter le lendemain au directeur des aides. Celui-ci frappé de cette action , en a écrit aux régisseurs. M. Necker informé du fait , en a rendu compte au roi , & a écrit de sa main au paysan :
 « Sa majesté ayant été instruite des détails de
 « votre malheur , & touchée de votre probité ,
 « vous fait la remise des deux mille livres que
 « vous avez versées dans la caisse des aides ».

PROJET DE VOYAGE POUR LES ROIS DE FRANCE.

LE peuple n'affectionne dans son prince qu'une seule qualité , c'est sa popularité : car c'est d'elle que découlent toutes les vertus dont il a besoin. Un acte de justice rendu à l'imprévu & sans faste , à une pauvre veuve , à un charbonnier , le remplissent d'admiration & de joie. Il regarde son prince comme un dieu , dont la providence veille par-tout ; & il a raison , car un seul événement de cette nature , qui arrive bien à propos , tient tous les oppresseurs en crainte , & tous les opprimés en espérance. Aujourd'hui la vénalité & l'orgueil ont élevé entre le peuple & le roi mille murs impénétrables , d'or , de fer & de plomb. Le peuple ne peut plus aller vers son

prince , mais le prince peut encore descendre vers le peuple. On a rempli à ce sujet nos rois de frayeurs & de préjugés. Cependant , il est très-remarquable que , dans ce grand nombre de princes de toutes les nations qui ont été les victimes de diverses factions , pas un seul n'a péri , faisant le bien , allant à pied & *incognito* ; mais tous ou dans leurs carrosses , ou à table , au sein des plaisirs , ou dans leur cour au milieu de leurs gardes & au centre de leur puissance. Nous voyons de nos jours l'empereur & le roi de Prusse parcourir en simple voiture , avec un ou deux domestiques , & sans gardes , leurs états dispersés , quoique remplis en partie d'étrangers & de peuples conquis. Les grands hommes & les princes les plus illustres de l'antiquité , tels que Scipion , Germanicus , Marc-Aurele , voyageoient sans suite , à cheval , & souvent à pied. Combien de provinces de son royaume n'a pas parcourues ainsi , dans un siècle de troubles & de factions , notre grand Henri IV ? Un roi dans ses états , doit être comme le soleil sur la terre , où il n'y a pas une seule petite plante qui ne reçoive à son tour l'influence de ses rayons. De combien de grandes vérités nos rois sont privés par les préjugés des courtisans ! Combien ils perdent de plaisirs par leur vie sédentaire ! Je ne parle pas de ceux de la grandeur , lorsqu'ils voient à leur approche les peuples accourir en foule sur les chemins , les remparts des villes s'enflammer du tonnerre de l'artillerie , & les escadres sortant de leurs ports , couvrir la mer de pavillons & de feux. Je les crois las des plaisirs de la gloire. Mais je les crois sensibles à ceux de l'humanité , dont on les prive perpétuellement. On les force toujours d'être rois , on ne leur permet jamais

d'être hommes. Quel plaisir il feroit pour eux de voiler leur grandeur comme des dieux , & d'apparoître au milieu d'une famille vertueuse , comme Jupiter chez Philémon & Baucis ! Combien peu il leur faudroit pour faire chaque jour des heureux ! Souvent ce qu'ils donnent à une seule famille de courtisans , suffiroit pour faire le bonheur d'une province. Souvent leur simple apparition y rempliroit d'effroi tous les tyrans , & en consoleroit les malheureux. On les croiroit par-tout , quand on ne les sauroit nulle part. Un ami fidele , quelques serviteurs robustes suffiroient pour rapprocher d'eux tous les agrémens des voyages , & pour en écarter tous les inconvéniens. Ils sont les maîtres de varier les saisons à leur gré , sans sortir du royaume , & d'étendre leurs plaisirs aussi loin que leur puissance. Au-lieu d'habiter des maisons de campagne sur les bords de la Seine , ou au milieu des roches de Fontainebleau , ils en peuvent avoir sur les bords de l'Océan & au pied des Pyrénées. Il ne tient qu'à eux de passer les ardeurs brûlantes de l'été , au sein des montagnes du Dauphiné , entourées d'un horizon de neige ; l'hiver en Provence , sous des oliviers & des chênes verts ; l'automne , dans les prairies toujours vertes & sous les pommiers de la riche Normandie. Ils verroient aborder sur les rivages de la France , des gens de mer de toutes les nations , des Anglois , des Espagnols , des Suédois , des Hollandois , des Italiens , vivant tous avec les costumes & les mœurs de leur pays. Nos rois ont dans leurs palais , des comédies , des bibliothèques , des serres , des cabinets d'histoire naturelle ; mais toutes ces collections ne sont que de vaines images des hommes & de la nature. Ils n'ont pas de jardins plus dignes d'eux que leurs

royaumes , ni de bibliothèques plus instructives que leurs peuples. Ah ! si un seul homme peut être sur la terre l'espoir du genre humain , c'est un roi de France. Il regne sur son peuple par l'affection , son peuple sur l'Europe par les mœurs , l'Europe sur le reste du monde par la puissance. Rien ne l'empêche de faire le bien quand il lui plaît. Il peut , malgré la vénalité des emplois , humilier le vice superbe , & élever l'humble vertu. Il peut encore descendre vers ses sujets , ou les faire monter vers lui. Beaucoup de rois se sont repentis d'avoir mis leur confiance dans des trésors , dans des alliés , dans des corps & dans des grands ; mais aucun de s'être fié à son peuple & à Dieu. Ainsi ont régné les populaires Charles V & les S. Louis. Ainsi , vous aurez régné un jour , ô Louis XVI ! Vous avez , dès vos premiers pas au trône , donné des loix pour le rétablissement des mœurs ; & ce qui étoit plus difficile , vous en avez montré l'exemple au milieu d'une cour françoise. Vous avez détruit les restes de l'esclavage féodal , adouci le sort des malheureux prisonniers , ainsi que les punitions militaires & civiles , donné aux habitans de quelques provinces la liberté de répartir entr'eux les impositions nationales , remis à la nation les droits de votre avènement à la couronne , assuré aux pauvres matelots une portion des fruits de la guerre , & rendu aux gens de lettres le privilège naturel de recueillir ceux de leurs veilles. Tandis que d'une main vous aidiez les infortunés de la nation ; de l'autre , vous éleviez des statues à ses hommes célèbres dans les siècles passés , & vous appelliez une partie des Américains à la liberté. Quelques hommes sages qui vous environnent , & ce qui est encore plus puissant

que leur sagesse , les charmes & la sensibilité de votre auguste épouse , vous ont rendu le chemin de la vertu facile. O grand Roi ! si vous marchez avec constance dans les rudes sentiers de la vertu , votre nom sera un jour invoqué par les malheureux de toutes les nations. Il présidera à leurs destinées pendant la vie même de leurs propres souverains. Ils le présenteront comme une barrière à leurs tyrans , & comme un modèle à leurs bons rois. Il sera révéré du couchant à l'aurore , comme celui des Titus & des Antonins. Lorsqu'aucun peuple vivant ne subsistera plus , votre nom vivra encore , & fleurira d'une gloire toujours nouvelle. La majesté des siècles ajoutera à sa vénération , & la postérité la plus reculée nous enviera le bonheur d'avoir vécu sous vos loix. Je ne suis rien , Sire. J'ai pu être la victime des maux publics , & en ignorer les causes. J'ai pu parler des moyens d'y remédier , sans connoître la puissance & les ressources des grands rois. Mais , si vous nous rendez meilleurs & plus heureux , les Tacites futurs étudieront d'après vous l'art de réformer & de gouverner les hommes dans un siècle difficile. D'autres Fénelons parleront un jour de la France sous votre regne , comme de l'heureuse Égypte sous celui de Sésostris. Pendant que vous recevrez alors sur la terre les hommages invariables des hommes , vous serez leur médiateur auprès de la Divinité , dont vous aurez été parmi nous la plus vive image. Ah ! s'il étoit possible que nous perdissions le sentiment de son existence par la corruption de ceux qui nous doivent l'exemple , par le désordre de nos passions , par l'égarement de nos propres lumières , par les maux multipliés de l'humanité ; ô Roi ! il vous seroit encore glo-

rieux de conserver l'amour de l'ordre au milieu du désordre général. Les peuples livrés à des tyrans sans frein , se réfugioient en foule aux pieds de votre trône , & viendroient chercher en vous le Dieu qu'ils n'ap percevroient plus dans la nature.

P R O P H É T I E

DU PRINCE CHARLES DE LORRAINE.

LE duc Charles de Lorraine , se voyant un jour avec quinze princes Allemands , de mauvaise intelligence entr'eux , contre l'armée de France , commandée par M. de Turenne , dit par un espece d'esprit prophétique : *Nous voilà seize princes , par la grace de Dieu , qui allons être battus de la façon d'un seul prince , par la grace du roi de France.* Ce qui , en effet , arriva.

P R O V E R B E S.

A La bataille de Poitiers , Jean , roi de France , avoit quarante mille hommes ; il étoit supérieur au prince de Galles son ennemi , qui étoit dans une si grande extrémité , qu'il lui demandoit la paix , & offroit de lui rendre toutes les conquêtes des Anglois. Jean voulut combattre ; il ne perdit la bataille que parce qu'il posta sa cavalerie dans des vignes où elle ne put agir. Voilà l'origine du nom proverbial de *Jean*

des Vignes, qu'on donne à des gens mal habiles, qui s'enferment d'eux-mêmes.

Les chanoines de Bayeux étoient autrefois dans l'usage de punir ceux d'entr'eux qui n'assistoient point à l'office les jours de grande fête. Immédiatement après le service divin, les habitués du chœur, avec la croix, la bannière & le bénitier, se rendoient au logis du chanoine qui s'étoit absenté, pour l'avertir, par cette invitation singulière, d'être plus vigilant dans la suite; ce qui se pratiquoit encore dans plusieurs chapitres du royaume; & delà le proverbe : *Aller chercher quelqu'un avec la croix & l'eau bénite*. Si cet usage s'observoit encore par-tout, on verroit beaucoup de ces processions.

La malheureuse destinée de MM. Briffon, Larcher & Tardif, membres du Parlement & du Châtelet, a donné lieu au proverbe : *Aussi-tôt pris, aussi tôt pendu*. La Faction des Seize fit arrêter ces illustres défenseurs de l'autorité royale, le 16 novembre 1591, à 9 heures du matin, ils furent confessés à 10, & pendus à 11.

Du tems de S. Louis les femmes portoient des ceintures d'or ou dorées; ce prince défendit aux femmes débauchées d'en porter. Elles obéirent; mais après la mort de ce monarque elles les reprirent. Cela détermina les honnêtes femmes à n'en plus porter. Voilà l'origine du proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

On dit d'un homme empressé à dire quelque chose : *Il est venu la gueule ensarignée*.

Le comte Hamilton disoit des personnes qui n'avoient pas le teint clair : *Il est enfumé comme un jambon*.

De quelqu'un qui renouvelle ses dons , on dit : *Il est généreux comme un enfant.*

De quelqu'un dont l'humeur ou la mine est rude , on dit : *Il est gracieux comme un fagot d'épine.*

On dit de celui qui meurt insolvable : *Il est mort en fraude.*

On dit de celui qui a des jambes minces : *S'il mettoit des bas rouges , il paroitroit monté sur deux bâtons de cire d'Espagne.*

De quelqu'un en qui personne n'a de confiance , on dit : *Il a autant de crédit qu'un chien à la boucherie.*

On dit de celui qui rit & qui a une grande bouche : *Il rit comme un coffre.*

On dit d'un soldat qui a vendu son épée pour boire : *Il s'est passé son épée au travers du corps sans saigner.*

On dit des poètes qui font corriger leurs pieces par de plus habiles qu'eux , & des femmes qui coëffent leurs maris : *Ils vont à la cour des aides.*

Quand une place est mal fortifiée , on dit : *Qu'on la prendroit avec des pommes cuites.* Mais on ne dira pas cela de Gibraltar.

PUCELLE D'ORLÉANS.

LA Pucelle d'Orléans , fille d'un nommé d'Arc & d'Élisabeth Gautier , du village de Donremi sur la Meuse , étoit une fille merveilleuse , suscitée par la Providence pour chasser les Anglois de la France. Sa virginité fut reconnue par les matrones selon l'usage de ce tems , & confirmée par la réputation qu'elle avoit acquise , plus sûre

qu'un rapport où l'on peut prendre l'ombre pour la réalité. On lui permit de prendre un habit d'homme, afin d'être moins exposée à l'insolence du soldat ; elle endossa la cuirasse , & mania son cheval comme un gendarme. Un nouvel historien qui marche , on le voit bien , sur les épines , dans l'appréhension où il est d'être tourné en ridicule , s'il donne un air de miracle aux actions de cette héroïne , après avoir chancelé long-tems , & laissé les esprits dans le doute , tranche tout d'un coup , en disant que la valeur de cette fille étoit surnaturelle. Dès qu'elle fut présentée au roi , elle le reconnut , quoiqu'elle ne l'eût jamais vu , & qu'il fût vêtu fort simplement. Elle envoya chercher dans un tombeau , derrière le grand autel de sainte Catherine de Fierbois , une épée fort longue & fort large , sur laquelle étoient gravées des croix & des fleurs de lys. C'étoit un secret qui n'étoit connu que du roi. Elle déploya sa bannière où il y avoit un crucifix & un nom de Jesus , & envoya par un héraut d'armes sommer , de la part de Dieu , les généraux Anglois de sortir du royaume , & de l'abandonner au légitime héritier. Son premier exploit fut de faire lever le siege d'Orléans : elle reçut dans une attaque un coup de fleche dans la nuque du cou : quoiqu'elle vît couler son sang , elle ne quitta point le combat : elle dit aux soldats que c'étoit un coup de faveur. Elle battit les Anglois en plusieurs rencontres ; elle défit entièrement une de leurs armées , commandée par Talbot , à la bataille de Paray en Beauvais ; elle soumit plusieurs villes ; elle étoit la terreur des ennemis , admirée , chérie , respectée des peuples , des soldats ; en un mot de tous les François. Sa chasteté fut toujours à l'abri de la médisance ; sa piété étoit

exemplaire. Après qu'elle eut accompli les deux points de sa mission , qui avoient pour objet la levée du siège d'Orléans & le sacre du roi , elle voulut se retirer , mais les instantes prières des gens de guerre la retinrent dans le service. Dans une sortie qu'elle fit à Compiègne , assiégé par les ennemis , elle fut prise par les Bourguignons , qui la vendirent aux Anglois dix mille francs. Ceux-ci firent des feux de joie , chanterent des *Te Deum* : rien n'étoit plus honteux pour les Anglois & plus glorieux pour cette héroïne que ces réjouissances. Ils lui firent son procès comme à une sorcière. Elle fut brûlée toute vive à Rouen. La sagesse de cette héroïne , sa valeur , & les succès éclatans dont le Ciel visiblement la couronna , parloient bien haut en sa faveur , & couvroient de confusion ses indignes accusateurs.

QUARTIER DE POUILLARDE

E M P O C H É.

UN pauvre diable se trouvant , je ne fais comment , à un grand repas , ne songeoit qu'à bien manger ; mais il n'étoit pas tellement occupé du présent , que l'avenir ne lui causât quelque inquiétude. « Le bonheur dont je jouis actuellement , » se disoit-il en lui-même , va s'évanouir comme » un songe : hélas ! avec quoi dînerai-je demain ? . . . Tandis qu'il réfléchissoit de la sorte , ses yeux se fixoient sur un quartier de poullarde , qu'on venoit de mettre dans son assiette : il lui paroissoit qu'il étoit dommage de le manger

avec peu d'appétit , & qu'il seroit bien plus raisonnable de le réserver pour une meilleure occasion. Enfin , l'envie lui prit de le glisser doucement dans sa poche. La tentation étant trop forte pour y résister , il observa du coin de l'œil si on ne le regardoit point ; puis escamota fort adroitement le quartier de poularde , qu'il fit tomber sur sa serviette ; cachant ensuite ses mains par-dessous la table , il l'enveloppa dans une feuille de papier , & finit par le couler dans sa poche. Il s'applaudissoit d'avoir eu la précaution de pourvoir à son dîner du lendemain , lorsque la fortune , accoutumée à tromper ses espérances , fit naître un incident qui le couvrit de confusion. Les domestiques qui desservient , s'aperçurent qu'il manquoit un couvert. Le maître de la maison , averti que toutes leurs recherches étoient inutiles , en conclut qu'il devoit se défier de quelqu'un des convives , dont plusieurs ne lui étoient point fort connus , ainsi que cela n'arrive que trop souvent dans le désordre d'une fête. Ses soupçons tombèrent directement sur le pauvre diable. Persuadé qu'il avoit trouvé son homme , il éleva la voix , & dit , en s'adressant à toute la compagnie : « La priere
« que j'ai à vous faire , messieurs , ne révol-
« tera que le frippon qui se trouveroit parmi
« nous , s'il étoit possible qu'il y en eût un. Mais
« la probité ne peut s'offenser d'un soupçon ,
« que lorsqu'on ne lui offre aucun moyen de se
« justifier. Un de mes domestiques s'est sûrement
« emparé du couvert qui se trouve perdu ; il
« ose rejeter la faute sur l'un de nous. Pourquoi
« ne ferions-nous pas disparaître sa principale
« défense , en nous fouillant les uns les autres ?
« Je vais commencer par monsieur » , ajouta ,

t-il, en indiquant le pauvre diable, que cette apostrophe fit rougir jusqu'aux oreilles. On se persuada encore davantage qu'il étoit le filou, quand on le vit supplier le maître de la maison de vouloir bien passer dans la pièce prochaine, parce qu'il avoit un secret de la dernière conséquence à lui révéler. On étoit loin de penser que cet homme infortuné n'osât déclarer publiquement qu'il avoit été contraint de serrer le quartier de poularde, afin de se précautionner pour les besoins à venir. Qu'on juge de la surprise de celui qui le prenoit pour un filou, quand il apprit le sujet de son trouble & de son embarras. A peine venoit-il d'entendre l'aveu de ce singulier vol, qu'un domestique, qui avoit balayé la salle à manger, accourut lui dire qu'il avoit trouvé dans un coin le couvert qu'on avoit tant cherché.

QUE FAIRE ?

DEux duchesses se disoient un jour : « Pâques »
 « approche, cela fait faire des réflexions ; nous »
 « sommes de grandes péchereuses, il faut faire pé- »
 « nitence. Que ferons-nous pour cela ? dit l'une. »
 « — Faisons jeûner nos valets, dit l'autre ». »

Un poëte se trouvant un jour contrarié de toutes façons, se dit :

- « Mon confesseur m'a défendu d'aimer,
- « Mon médecin me défend la carasse,
- « Un troisième bourreau m'empêche de rimer.
- « Que faire donc ?... Mon épitaphe ! »

QU'EST-CE

QU'EST-CE QUE L'ESPRIT

ET LE CŒUR ?

L'Esprit connoît , le cœur aime ou hait ; l'esprit a ses lumieres , le cœur a ses passions : chacun veut être le maître , & le plus fort l'emporte. Les exemples , les habitudes , les sens se mettent du parti du cœur , & lui soumettent les raisonnemens de l'esprit. Rien de plus facile que de faire de belles réflexions , mais rien de plus difficile que de les suivre. Les erreurs du cœur sont plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement fait corriger. Le cœur nous porte au mal , malgré toutes les lumieres du jugement.

QU'ES-CE QU'UNE FILLE ?

L'Étrange machine qu'une fille ! si on ne lui donne point de liberté , elle s'échappe ; lui en accorde-t-on ? elle en abuse ; la veut-on marier ? la voilà religieuse ; qu'un galant homme la recherche , elle se rend la proie d'un faquin ; toujours gâtée de son mérite , jamais traitable sur ses défauts , se figurant sur-tout qu'un peu de jeunesse & de beauté répare à-coup-sûr & sa naissance & sa fortune : enfin , vous diriez que la tête d'une fille est le rendez-vous de l'impertinence , du caprice & des contre-tems.

QUÊTEUR ADROIT ET RÉFLÉCHI.

UN quêteur Franciscain fréquentoit assez assiduellement la cuisine d'un évêque qui avoit même recommandé à ses gens d'avoir bien soin du bon frere. Un jour que le prélat donnoit un grand diner, le moine se trouva justement à l'évêché. Monseigneur parla du religieux & recommanda sa boîte à la compagnie. Quelques dames s'écrierent : *Monseigneur, il faut nous amuser & jouer un tour au moine. Faites-le venir, nous lui donnerons un verre de belle eau claire qu'on lui présentera comme d'excellent vin blanc.* — Mais vous n'y pensez pas. mesdames, répondit l'évêque — *Oh ! cela nous divertira, laissez nous faire, monseigneur.* Sur le champ un valet-de-chambre apprête une bouteille d'eau. La voilà bien ficelée, bien cachetée. On va chercher le quêteur ; il monte. *Frere, dirent les dames, il faut boire à la santé de sa grandeur & à la nôtre.* Le moine s'applaudit de sa bonne fortune. On débouche la bouteille, on lui verse rasade. Le malin Franciscain s'apperçoit de la supercherie, ne perd point la tête, & dit du ton le plus pieux & le plus humble à l'évêque : *Je ne boirai pas, monseigneur, que vous n'ayez donné votre sainte bénédiction sur ce nectar.* — *Cela est fort inutile, mon frere.* — *Je vous en conjure, monseigneur, par tous les saints du paradis.* Les dames se mettent de la partie, & supplient le prélat d'avoir cette complaisance pour elles.

L'évêque se prête enfin à leurs volontés & bénit l'eau. Le Franciscain appelle alors un laquais, & lui dit en souriant : *Champagne, portez cela dans l'église, un Cordelier n'a jamais bu d'eau bénite.*

QUEUE DE CHEVAL.

LA queue de cheval est, chez les Tartares & les Chinois, l'étendard sous lequel ils vont à la guerre ; & en Turquie, elle est une marque de dignité, depuis que dans une bataille, l'étendard ayant été pris par les ennemis, le général de l'armée coupa la queue de son cheval, l'attacha au haut d'une pique, rallia les soldats en désordre, ranima leur courage abattu, & remporta une victoire complète. Les Bachas à trois queues sont ceux qui ont le droit de faire porter devant eux trois queues de cheval attachées au bout d'une demi-pique, avec un bouton d'or.

QUIPROCO RISIBLE.

IL y a quelques années qu'un grand prince à Paris, se proposant de donner une fête brillante, voulut y faire jouer un rôle à une troupe de baladins, qui se distinguoit alors sur le Boulevard. Il en manda le directeur, auquel il ordonna de lui envoyer le lendemain des *fauteurs*, afin d'achever de tout régler avec eux. Le chef de ces histrions entendit que le prince demandoit ses *auteurs*. Comme il avoit en effet trois ou quatre

especes de poëtes, qui composoient les farces qu'il donnoit au public, il ne manqua pas de les avertir des intentions du prince. Ces messieurs, bien poudrés & vêtus de leur habit noir, se rendirent à son audience, très-persuadés qu'il les faisoit venir pour leur commander une piece de théâtre, dont ils se flattoient d'être magnifiquement récompensés. Le prince ne les vit pas plutôt, que ne soupçonnant nullement ce qu'ils étoient, il leur dit : « Messieurs, il me faudroit » beaucoup de légèreté. — Nous n'en avons » jamais manqué, monseigneur. — Vous ne » m'avez pas cependant l'air trop dégourdis. — » Oh ! monseigneur, toute notre légèreté est » dans notre plume. — J'entends ; vous êtes » fort ingambes par le moyen de ce grand bâton » qui vous est si nécessaire ». A ces mots les prétendus poëtes se troublèrent, mais la suite du discours servit à les remettre. « Comme cela, » continua le prince, vous excellez dans plusieurs genres ? — Oui, monseigneur. Voulez-vous de l'agréable, du comique, du tragique ? — Fi donc ! je n'exige point que vous cassiez le cou, ainsi que plusieurs de vos confreres. Quand vous aurez dansé sur la corde, ferez-vous le saut du ruban, du tremplin ? ou bien.... — Mais nous sommes des gens de lettres, & nullement faits.... — Quoi, vous n'êtes point des fauteurs ! — Eh ! mon Dieu, non, nous sommes des auteurs, dont les talents.... » Ils en auroient dit davantage, mais le prince, n'ayant aucun égard pour des poëtes de leur mérite, leur tourna le dos en riant, & ils furent contraints de se retirer extrêmement confus.

QUOLIBET.

DES gens-de-lettres assemblés chez madame de F***, discouroient de plusieurs objets, & prononçoient souvent le nom de philosophie : madame de F*** les interrompit, pour demander quel bien avoient fait à l'humanité les philosophes du siecle qu'elle entendoit tant vanter. M. d'Alembert lui répondit : *Madame, ils ont abattu la forêt des préjugés qui la séparoit du chemin de la vérité. — Je ne suis plus surpris, repliqua cette dame en riant, si vous nous débitez tant de fagots.*

RACCOLEURS.

ON a souvent entendu parler des ruses qu'ont employées les raccoleurs, ou ceux qui levent des recrues dans Paris : voici quelques-uns de leurs tours d'adresse. Ils en vouloient depuis long-tems à un jeune homme, doué d'assez de finesse pour savoir éviter tous leurs pièges, & qui étoit en cette ville pour étudier en chirurgie. Enfin, deux de ces messieurs résolurent de l'attraper, & promirent même qu'ils employeroient le moyen le plus simple. En effet, sans chercher tant de détours, ils ne se défirent point du harnois militaire, & se tinrent un jour sur le passage de celui dont ils prétendoient faire un héros. Le jeune-homme n'eut garde de former aucun soup-

on en les voyant couverts d'un habit qui n'annonce que les défenseurs & non les oppresseurs des citoyens. Mais les deux raccolleurs n'étoient ni philosophes, ni vraiment soldats. Dès qu'ils l'aperçurent de loin, ils feignirent d'être furieux l'un contre l'autre, & se mirent à se quereller avec une éloquence grenadière; le jeune-homme, dans une profonde sécurité, avançoit toujours tranquillement, & ne fut pas plutôt à l'endroit où l'on cherchoit à l'attirer, qu'il reçut un vigoureux soufflet, que l'un des disputans sembloit adresser à son compagnon. Peu content de la méprise, il tire son épée & fond sur le maladroît, qui, se mettant en garde, s'écrie qu'il va se venger du nouveau venu, & le punir d'avoir apporté exprès sa joue à la place de celle de son ennemi. Les raccolleurs triomphent d'avoir enveloppé leur proie dans les filets qu'ils viennent de tendre. La garde accourt; on arrête le jeune-homme, on le traîne en prison pour avoir osé attaquer des gens qui, par ordre du roi, sont chargés du soin de faire des recrues. Le malheureux cherche en vain à se justifier; les apparences lui sont contraires; on lui signifie qu'il ne peut sortir promptement qu'en se faisant soldat. La douleur l'accable; il manque d'argent, de secours, d'amis; la perte de sa liberté le désespère: afin de se la procurer tout de suite, il se résout à la vendre pour huit ans, tandis qu'avec un peu de patience il l'auroit certainement recouvrée au bout de huit jours.

Un fils unique étoit prêt à rentrer chez son père, lorsqu'en traversant une rue, il vit un homme ramasser presque à ses pieds un très-beau diamant: « Cette bague seroit-elle à vous, monsieur » ? lui demanda-t-il ensuite. Sur la réponse

réfative qu'il reçut , il s'écria : « Eh bien ! il » est juſte que vous en ayez votre part , puis- » que je l'ai trouvée auprès de vous ». Le jeune-homme crut devoir profiter de la complaiſance de ce particulier ; il le ſuivit chez un bijoutier , qui lui compta cent écus , dont le Pariſien reçut auſſi-tôt la moitié , accompagné des plus vives inſtances de venir boire bouteille dans un cabaret où le vin étoit excellent ; ce particulier paroifſoit trop rempli de probité , pour que le jeune-homme pût refuſer de ſe rendre à ſes prières. Mais à peine eut-il mis le pied dans le cabaret qu'on lui avoit désigné , que pluſieurs hommes armés ſortirent de derrière une tapifferie , ſe jeterent ſur lui , le forcerent , le piſtolet ſous la gorge , à ſigner ſon engagement , & l'obligerent de reſtituer une partie des cinquante écus qu'il venoit de recevoir.

Un autre , inſtruit des ſtratagèmes que les raccolleurs mettent en uſage , & né dans une ville où ils exerçoient le plus leurs fourberies , ne croyoit pas avoir lieu de craindre d'en être un jour la victime ; il venoit même de ſe garantir de leurs tours , & de ſ'acquérir par ſa prudence la réputation d'homme d'eſprit , quand il ſe laiſſa prendre , comme tant d'autres , aux pièges qu'ils tendoient tous les jours. Avant de rapporter ſa défaite , je vais faire le récit de ſa victoire. Il ſe promenoit au Luxembourg , dans la galerie de Rubens , lorsqu'il entendit deux abbés ſe diſputer avec chaleur. La curioſité le fit approcher ; un d'eux s'écria alors : « Je gage » vingt-cinq louis ». L'autre conſentit à la gageure ; & ſe tournant vers le témoin bénévole : « Jugez-nous , monſieur , lui dit-il , je » m'en rapporte à vous : de quel peintre ſont ces

» tableaux ? — De Rubens , répondit le jeune-
» homme. — J'ai donc gagné , s'écria celui qui
» avoit porté la première parole , puisque mon-
» sieur prétend qu'ils sont de Lebrun ». L'autre
petit-collet , un peu confus , tira sa bourse , &
paya sa gageure. Celui qui venoit d'avoir gain de
cause , pria le jeune-homme de prendre sa part
d'un bon souper qu'il vouloit payer. Il y con-
sentit avec plaisir : qu'avoit-il à craindre dans la
compagnie de deux abbés ? Cependant il fit en
chemin quelques réflexions ; il ne lui parut point
naturel qu'un homme un peu instruit ignorât de
quel peintre étoient les tableaux d'une galerie
aussi célèbre que celle du Luxembourg ; d'ail-
leurs des particuliers ne parient pas ordinaire-
ment vingt-cinq louis. Tout bien considéré , ce
souper lui parut suspect. Pour prévenir tout acci-
dent , il feignit de se rappeler d'une affaire qui
l'obligeoit à ne point accepter la partie pro-
posée. Les deux abbés furent déconcertés ; ils
se parlèrent tout bas , & s'efforcèrent ensuite à
le retenir par des instances répétées. Mais voyant
qu'il persistoit à vouloir s'éloigner , ils chan-
gèrent de langage , le prirent au collet , en ju-
rant qu'il les suivroit de force ou de gré. Sur ces
entrefaites , deux soldats s'approchèrent l'épée
à la main , en s'écriant qu'ils feroient bien mar-
cher ce frippon opiniâtre. Alors le jeune-homme
eut recours à la légèreté de ses jambes , qui le
sauverent du péril qui menaçoit sa liberté. Voici
maintenant comment il eut le malheur de se lais-
ser surprendre. Passant dans une rue écartée d'un
des fauxbourgs de cette capitale , il aperçut
deux hommes très-bien mis , qui , marchant à
quelque distance , paroissoient fort en colère l'un
contre l'autre. Les paroles piquantes qu'ils se

répondoient mutuellement augmentant leur fureur, ils s'arrêterent, mirent l'épée à la main, & se poufferent de terribles bottes. Le jeune-homme fut contraint d'être spectateur du combat. Mais il n'eut point le tems de s'impatier ; l'un des plus animés, se livrant trop sans doute au fer de son ennemi, reçut un grand coup d'épée, & tomba noyé dans son sang : le vainqueur prit aussi-tôt la fuite. La rue où les deux champions venoient de s'attaquer, n'étant bordée de chaque côté que par une longue muraille, le blessé pouvoit mourir sans secours. Touché de son triste état, le jeune-homme s'en approcha humainement : Ah ! monsieur, lui dit celui-ci
 » d'une voix foible, conduisez-moi, au nom
 » de Dieu, chez le premier chirurgien ; je sens
 » que je n'ai pas une heure à vivre ». L'honnête jeune-homme le prit aussi-tôt sous le bras, & le soutint du mieux qu'il lui fut possible, en l'aidant à marcher. » Que je vous ai d'obligations ! s'écrioit le blessé ; je soupçonne que le
 » malheureux qui sera cause de ma mort, est
 » un coquin de raccoleur. Défiez-vous de ces
 » gens-là ; ils cherchent dispute à ceux dont la
 » taille leur plaît ; on veut leur tenir tête ; la
 » garde survient, & traîne en prison celui qui
 » est insulté : bien souvent il n'en peut sortir
 » qu'en se faisant soldat. Le raccoleur à qui je
 » viens d'avoir affaire a cru m'épouvanter, ou
 » qu'il seroit soutenu par le guet ». Tandis que le blessé parloit de la sorte, celui qui le conduisoit vit le nom d'un chirurgien écrit en grosses lettres au-dessus d'une porte ; il crut devoir entrer dans cette maison. Une espece de frater l'introduisit, lui & son malade, dans une grande vilaine chambre, où il fut bien surpris de trou-

ver le spadassin qui venoit de montrer sa valeur , & une douzaine de recruteurs avec lui. Le blessé prit alors tout-à-coup des forces , & tirant de dessous son habit une vessie dans laquelle il y avoit encore un peu de sang : « Je n'en ai plus » besoin , s'écria-t-il , la dupe est tombée dans » nos filets , que le pere Prelattier ôte de dessus » sa porte l'enseigne du chirurgien , & remette » le bouchon qui indique la taverne ». A ces mots on pressa le pauvre jeune-homme de s'enrôler de bonne grace ; il voulut résister , dix épées furent tournées contre sa poitrine : l'amour de la vie l'obligea de signer son engagement. Ses nouveaux camarades l'embrassèrent avec transport , & prétendirent avoir procuré au roi un bon soldat.

RÉCONCILIATION SUBLIME.

Pendant le siege de Namur , que les puissances alliées contre la France firent au commencement de ce siecle , on connut dans le régiment du colonel Hamilton , un bas-officier qu'on appelloit Union , & un simple soldat nommé Valentin : ces deux hommes étoient rivaux , & les querelles particulieres que leur amour avoit fait naître , les rendirent ennemis irréconciliables. Union , qui se trouvoit l'officier de Valentin , faisoit toutes les occasions possibles de le tourmenter , & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans résistance ; mais il disoit quelquefois qu'il donneroit sa vie pour être vengé de ce tyran. Plusieurs mois s'étoient passés dans oer état , lorsqu'un jour ils furent com-

mandés l'un & l'autre pour l'attaque du château ; les François firent une sortie , où l'officier Union reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba ; & comme les François pressoient de toute part les troupes alliées , il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment il eut recours à son ennemi : *Ah ! Valentin , s'écria-t-il , peux-tu m'abandonner ?* Valentin à sa voix court précipitamment à lui , & au milieu du feu des François , il mit l'officier sur ses épaules & l'enleva courageusement à travers les dangers , jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salsire : dans cet endroit un boulet de canon le tua lui-même , sans toucher à l'officier. Valentin tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver ; celui-ci , oubliant alors sa blessure , se releva en s'arrachant les cheveux , & se rejetant aussi-tôt sur ce corps défiguré : *Ah ! Valentin , s'écrie-t-il , en rompant un silence mille fois plus touchant que les larmes les plus abondantes ; Valentin , est-ce pour moi que tu meurs ? Pour moi , qui te traitois avec tant de barbarie ? Je ne pourrai pas te survivre , je ne le veux pas . . . non.* Il fut impossible de séparer Union du cadavre sanglant de Valentin , malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher ; enfin , on l'enleva tenant toujours embrassé le corps de son bienfaiteur ; & pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs , tous leurs camarades , qui connoissoient leur inimitié , pleuroient à la fois de douleur & d'admiration. Lorsqu'Union fut ramené dans sa tente , on pansa de force la blessure qu'il avoit reçue ; mais le jour suivant , ce malheureux appelant toujours Valentin , meurt accablé de regrets. Monsieur Stéele , qui rapporte ce fait dans le premier volume de ses ouvrages , propose en même tems

se problème à résoudre : Lequel de ces deux infortunés fit paroître plus de générosité , ou celui qui exposa sa vie pour son ennemi , ou celui qui ne voulut pas survivre à son bienfaiteur ? Si l'on demande notre sentiment , nous croyons que l'officier Union dut cet enthousiasme de la vertu qui l'enflamma , à l'héroïsme de son ennemi , & l'imitateur n'est jamais si grand que le modèle. Il est certain d'ailleurs , que le soldat Valentin auroit été capable de faire ce que fit l'officier Union ; mais nous pouvons douter que celui-ci ce fût exposé à une mort presque inévitable pour sauver la vie à son ennemi.

R E N C O N T R E

P R E S Q U E T R A G I Q U E.

LE célèbre du Marfais passoit dans la rue aux Ours , le jour & au moment où l'on brûloit l'effigie du Suisse devant l'image de la sainte Vierge , qui est au coin de la rue Salle-au-Comte. Il s'arrêta pour voir cette cérémonie qui se fait tous les ans le trois de juillet. Une bonne femme pressoit la foule , afin d'arriver plus vite devant la Vierge & y faire sa prière ; elle coudoya rudement une autre femme qui se fâcha & lui barra le passage , en lui disant : *Si vous voulez prier , mettez-vous à genoux où vous êtes ; est-ce que la bonne Vierge n'est pas par-tout ?* Du Marfais qui étoit à côté d'elle , voulut charitablement la reprendre , & lui dit : *Ma bonne , vous venez de proférer une hérésie ; c'est le bon Dieu seul qui est par-tout.*

& non pas la sainte Vierge. — Voyez donc, s'écria cette femme en s'adressant au peuple, voyez ce vieux coquin, ce huguenot, ce parpaillot, qui prétend que la bonne Vierge n'est pas par-tout ! Ces mots furent les signes du soulèvement général du peuple. On quitta la sainte Vierge & le Suisse pour courir après du Marfais, qui eut heureusement le tems de se sauver dans une allée. La canaille bloqua la maison & vouloit absolument qu'on lui livrât le blasphémateur. La garde vint le délivrer, mais fut forcée pour le mettre en sûreté, & pour calmer cette effervescence, de le conduire chez le commissaire du quartier, qui n'osa le laisser sortir que fort avant dans la nuit.

RECONNOISSANCE.

UN concitoyen de Patras, ville d'Achaïe, province du Péloponese, après avoir long-tems nourri un gros serpent, voulut s'en défaire : il le porta dans un bois éloigné, où il le laissa ; en s'en retournant, il fut attaqué par des voleurs, qui lui auroient ôté la vie, si le serpent qui entendit ses cris, ne fût venu à son secours ; il se jeta avec furie sur les voleurs, & les mit en fuite.

M. le comte de M * * traversoit la rivière entre les Invalides & le Pont-Royal, dans un même bateau, avec une femme du peuple. Un homme d'esprit tire parti de tout. Le nôtre interroge la bonne femme. « Êtes-vous mariée ? — Oui, monsieur. — Et que fait votre mari ? — Il travaille sur la rivière. — Quel

» quartier de Paris habitez-vous ? — Le Gros-
 » Caillou. — Où allez-vous ? — A la barrière
 » du Roule. — Vous allez bien loin de chez
 » vous ? — Je vais acheter du pain. — Du
 » pain ? Est-ce qu'on n'en vend point au Gros-
 » Caillou ? — Pardonnez-moi. — Il est donc
 » meilleur ou moins cher au Roule ? — Point
 » du tout, monsieur. — Et qui vous détermine
 » à faire au moins deux fois par semaine un si
 » long voyage ? — Avant que mon mari fût
 » employé, nous étions dans la misère. Le bou-
 » langer qui habite à présent au Roule, habitoit
 » alors au Gros-Caillou, & il avoit la bonté de
 » nous fournir du pain à crédit, quand nous
 » étions sans argent. Depuis, il nous a quittés,
 » & nous sommes devenus plus à notre aise. Eh
 » bien ! monsieur, on témoigne sa reconnoissance
 » comme on peut. J'achete aujourd'hui mon pain
 » chez notre ancien voisin, pour le remercier de
 » celui qu'il m'a fourni long-tems à crédit ».

R É F L E X I O N S

SUR LE SERMENT JURIDIQUE.

TAnt que la bonne foi régna sur la terre, la
 simple promesse suffit pour inspirer la confiance.
 Le serment naquit de la perfidie. On n'exigea de
 l'homme qu'il prit le Dieu qui l'entendoit, à
 témoin de sa véracité, que lorsqu'il ne mérita
 plus d'être cru. Magistrats, souverains, que
 faites-vous donc ? Ou vous faites attester le ciel
 & lever la main à l'homme de bien, & c'est une

injure inutile ; ou celui à qui vous ordonnez le serment est un méchant ; & de quel prix peut être à vos yeux le serment d'un méchant ? Mon serment est-il contraire à ma sécurité ? il devient absurde : est-il conforme à mon intérêt ? il est superflu. Est-ce connoître le cœur humain , que de placer le débiteur entre sa ruine & le mensonge , le criminel entre la mort & le parjure ? Celui que la vengeance , l'intérêt & la scélératesse auront déterminé au faux témoignage , sera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus ? Craindra-t-il en approchant du tribunal de la loi , qu'on exige de lui cette formalité ? Et ne l'a-t-il pas méprisée au fond de son cœur avant que de s'y soumettre ? N'est-ce pas une espece d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos misérables débats ? N'est-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait , que de souffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé & qui ne réclamera pas davantage ? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin , lorsqu'il a impunément appelé sur sa tête la vengeance divine , sans crainte d'être convaincu ? Le serment paroît tellement avili & prostitué par sa fréquence , que les faux témoins sont aussi communs que les voleurs.

Un Normand nia en justice un dépôt qui lui avoit été confié , & viola la religion du serment. Sa partie l'attendit à la porte du palais pour l'accabler de reproches. » Entre vous & moi , » lui dit le parjure , je ne nie point le dépôt ; » mais quelle nécessité que les juges soient instruits de nos affaires » ?

Un Gascon disoit : » J'ai gagné trois procès , » je n'en ai plus qu'un dont le succès dépend » de mon serment , jugez si je le gagnerai ».

RÉFLEXIONS SUR LES MODES.

ON a écrit , mais tout le monde ne fait pas le bon mot d'un fou qui alloit tout nud par les rues , portant une piece d'étoffe sur son épaule. Quand on lui demandoit pourquoi il ne s'habilloit pas , puisqu'il avoit du drap ? » C'est , répondit-il ; » que j'attends , pour voir à quoi se termineront » les modes , parce que je ne veux pas employer » du drap à un habit qui , dans peu , ne me » serviroit plus , à cause de quelque nouvelle » mode ». Cette plaisanterie est dans un livre italien , imprimé il y a plus de cent ans. Depuis ce tems , le mouvement rapide des modes a si fort augmenté , que ce qu'on a raconté alors comme une extravagance plaisante d'un fou , pourroit passer à présent pour une mûre réflexion d'un homme sensé. Qui croiroit qu'il y a eu un siecle , & même plusieurs , dans lesquels on louoit , comme une perfection des femmes , d'avoir les deux sourcils joints ensemble. Ce fait est attesté par Anacréon , qui vante ses agrémens dans sa maitresse ; par Théocrite , Pétrone , & plusieurs autres anciens. Ovide assure que de son tems les femmes se peignoient l'entre-deux des sourcils , pour qu'ils parussent se tenir l'un à l'autre. C'est encore l'usage parmi les Grecques & les Persanes. Il y a eu un tems que les grosses jambes aux hommes étoient à la mode ; depuis on les a exigé décharnées ; de sorte que , pour plaire , il falloit que d'hydropiques elles devinssent étiques. Jusqu'à quel point d'extravagance la mode

ne porte-t-elle pas la tyrannie ? Il y a telles époques où elle a influé sur la santé ; il n'étoit pas alors séant d'en jouir , si l'on ne vouloit être confondu avec les gens grossiers. Dans d'autres tems , les vapeurs étoient en vogue ; il étoit du bon air d'en être excédé. Qui peut , sans rire de pitié , remarquer que , de nos jours , les femmes paroissent des cilindres surmontés d'une pyramide à plusieurs étages , qui leur ser voit de coëffure , qu'elles ont peu-à-peu diminué de hauteur , pour se mettre un bandeau tel qu'on nous peint l'Amour ? Ce passage énorme de la hauteur à la petitesse s'est fait en peu de tems. A combien de fantaisies les cheveux des femmes ne sont-ils pas sujets ? Tantôt hauts , tantôt courts , frisés & plats , poudrés , teints , parfumés , en cadennette , en vergette. Ils ont subi toutes les métamorphoses possibles ; & cependant nos antiquaires , qu'on nomme médaillistes , ont trouvé dans les médailles , que les anciennes impératrices avoient les mêmes manieres de s'habiller & de se coëffer que les dames d'aujourd'hui , qui les regardent comme très-nouvelles.

RÉPARATION D'HONNEUR.

DANS le tems que don Juan d'Autriche commandoit dans les Pays-Bas l'armée Espagnole contre les confédérés , en 1578 , un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille , chez lequel il étoit logé. Cette jeune personne , en se défendant , saisit le poignard de son ravisseur , le lui plonge dans le sein & s'étoi-

gne. Le capitaine , sentant que sa blessure est mortelle , se confesse ; & pénétré du repentir le plus vif , supplie qu'on lui amène la vertueuse fille. » Je souhaite , lui dit-il , que vous me par-

» donniez l'outrage que vous avez reçu de moi ;

» & pour réparer autant que je le puis , mon

» attentat d'une manière convenable , je déclare

» que je suis votre mari. Puisque mon crime &

» votre vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir

» vous offrir ma personne , recevez du moins ,

» avec le nom & les droits de mon épouse que

» je vous donne , le présent que je vous fais de

» tous mes biens. Que ceux qui sauront l'affront

» que vous avez été sur le point de recevoir ,

» apprennent en même tems qu'un mariage

» honorable a été le prix des efforts que j'ai faits

» pour vous déshonorer , & du courage avec

» lequel vous avez su vous défendre ». Après

avoir parlé de la sorte , le noble Espagnol , du consentement du père , & en présence du prêtre qui étoit venu pour le confesser , épouse la fille , & il expire aussi-tôt après , laissant à juger ce qui étoit le plus admirable , ou la générosité de l'officier pour réparer sa faute , ou le courage avec lequel la jeune personne a conservé son honneur.

REPLIQUES SPIRITUELLES.

Messieurs Linguet & Coquelet sont deux avocats que la nature n'a pas favorisés du côté des traits de la figure : le dernier ayant quelque sujet de mécontentement du célèbre auteur des

Annales Politiques, Civiles & Littéraires, voulut s'en venger un jour, & lui dit en le rencontrant : *Bonjour monsieur Lingu & laid*, lequel lui répondit : *Bonjour monsieur Cocu & laid*.

Un prince étranger, jeune & plein d'esprit, mais disgracié de la nature, entendit dire derrière lui, dans un jardin public : *Regardez donc, c'est un Esope*. Se retournant aussi-tôt, il répondit : *Vous avez raison, car je fais parler les bêtes*.

Ce fut chez madame de Tencin que M. Languet, curé de S. Sulpice, rencontra Piron sans le connoître. Cette dame le lui présenta comme un compatriote qui faisoit honneur à la Bourgogne, & le nomma. » Quoi ! c'est vous, M. » Piron ! dit le pasteur ; je suis ravi de vous voir ! N'êtes-vous pas le fils d'un Piron, apothicaire de Dijon, que j'ai beaucoup connu ? » Il avoit les bras si longs.... — Ah ! monsieur le » curé, que vos mains n'étoient-elles au bout ! » repartit Piron, mon sort seroit bien différent ! M. Languet continua, en riant de l'exclamation. » Mais il y a long-tems que vous » demeurez sur ma paroisse, & il est étonnant » qu'à titre de compatriote & de paroissien, » vous ne soyez pas venu me voir, & que je ne » vous connoisse point. — Cela n'est pas si » étonnant que vous le pensez, lui répondit » Piron ; c'est que vous connoissez mieux vos » vaches que vos brebis ».

En 1783, le jour qu'on donna à Versailles le bal paré, la foule étoit grande, & dans le moment où elle se portoit du côté du roi qui n'étoit pas encore assis, sa majesté dit : *Mais on nous presse beaucoup*. A ces mots, tout ce qui entouroit le monarque, fit quelques pas en arrière, M. le

comte du Nord s'éloigna aussi & dit au roi : *Par donnez, sire, je me comptois en ce moment au nombre de vos sujets, & je croyois comme eux, ne pouvoir approcher trop de votre majesté.* Louis XVI lui tendit la main & le plaça à côté de lui.

Un ami de Piron le rencontra un Vendredi-Saint sortant d'un dîner où le poète s'étoit un peu trop livré à son goût pour le bon vin : *Oh ! mon cher Piron, un jour comme celui-ci ! cela n'est pas édifiant. — Tu as tort,* lui répondit l'auteur de la Métromanie : *un jour que la Divinité souffre, il faut bien que l'humanité chancelle.*

Le prince Henri, frere du roi de Prusse, étant allé voir mademoiselle la chevaliere d'Éon, on offrit à S. A. R. des rafraichissemens. La mere de notre héroïne lui présenta de magnifiques prunes. Le prince la pria de le dispenser d'accepter ce fruit. *Que faites-vous donc là, ma mere ?* s'écria mademoiselle d'Éon : *monseigneur n'est pas venu dans ce pays-ci pour des prunes.*

Le célèbre Pope étoit bossu & avoit les jambes torfes. Le roi d'Angleterre l'apercevant un jour dans une rue de Londres, dit à quelqu'un de ses courtisans : *Je voudrois bien savoir à quoi nous sert ce petit homme qui marche de travers ?* Le propos étant rapporté sur le champ au poète, il répondit : *A vous faire marcher droit.*

Une Dame qui dans une compagnie faisoit la belle chanteuse, & qui ne pouvoit pas achever son air, dit à un homme d'esprit assis à côté d'elle : *Je vais le prendre en mi. — Non pas, madame, restez-en là.*

Un poète avoit envie de faire imprimer un poème qu'il avoit composé ; Baultu, à qui il demanda son avis, lui dit que l'ouvrage étoit long : *Vous me feriez plaisir,* dit le poète, *de me*

dire ce qu'il faudroit faire à cela. — En retrancher la moitié, repliqua Bautru, & supprimer l'autre.

Madame la duchesse du Maine demanda un jour à quelques gens de beaucoup d'esprit qui s'assembloient chez elle : *Quelle différence y a-t-il entre moi & une pendule ?* Ces messieurs se trouvoient fort embarrassés pour la réponse, lorsque M. de Fontenelle entra. La même question lui fut faite par la princesse. Il répondit sur le champ : *La pendule marque les heures, & votre altesse les fait oublier.*

Dans le tems que M. d'Arnaud étoit à la cour de Berlin, on s'entretint un jour, chez le roi, de métaphysique & de morale. *Pour M. d'Arnaud, dit Frédéric le Grand, c'est un homme qui a des principes, il croit en Dieu. — Qui, sire, oui, j'y crois. N'est-il pas nécessaire qu'il y ait un être au-dessus des rois.*

Une courtisane disoit qu'elle connoissoit les livres de morale : *Oui, dit un plaisant, comme les voleurs connoissent la maréchaussée.*

La reine ayant voulu entendre M. de Beaumarchais qui pince très-bien de la harpe, le fit venir dans son appartement, & le fit asséoir, ce qui donna de la jalousie à quelques seigneurs. Un d'entr'eux, lorsque la reine fut sortie, lui présenta sa montre enrichie de diamans, & le pria de lui en dire le prix ; M. de Beaumarchais, fils d'un horloger, devina que ce seigneur vouloit l'humilier, il prit la montre, fit semblant de l'examiner, & la laissa tomber ; le seigneur lui dit brusquement : *Vous êtes bien mal-adroit. — Cela est vrai, repartit M. de Beaumarchais, & c'est la raison qui a empêché mon pere de m'apprendre son métier.*

Un Cordelier passant dans une ville protestante un jour de dimanche & très-bien monté , traversoit une promenade publique. Un jeune ministre l'arrêta , & lui demanda en présence d'un grand nombre de personnes , pourquoi il étoit monté sur un cheval si magnifiquement enharnaché ? Autrefois , continua-t-il , les religieux ne montoient que des ânes , encore étoit-ce en cas de nécessité ; vous voyez que ce n'est pas sans raison que l'on vous accuse de relâchement. Le Cordelier lui répliqua aussitôt : *Il est vrai , monsieur , qu'autrefois , je veux dire avant Calvin , nous ne montions que des ânes ; mais depuis qu'il les a tous pris pour en faire les ministres de sa religion , nous sommes obligés de monter sur des chevaux.* Ayant dit ces mots , il piqua & laissa le ministre exposé aux reproches & aux risées de ceux même de son parti , qui blâmerent avec raison son impertinence , & ne purent s'empêcher de rire du mauvais succès qu'elle avoit eu.

S. Ludger , religieux Bénédictin , évêque de Munster , disant son bréviaire , Charlemagne envoya lui dire de venir lui parler. S. Ludger n'y alla qu'après avoir fini ce qu'il avoit commencé : le roi s'en offensa , & lui demanda pourquoi il l'avoit fait tant attendre ? *C'est,* répondit le saint , *parce que je parlois à un plus gros seigneur que vous.*

Un mari ayant dit à sa femme , qui avoit beaucoup souffert en accouchant , qu'il falloit garder la continence : *Le remède ,* dit-elle , *est pire que le mal.*

Un officier étant à table avec d'autres officiers , commandés pour monter avec lui le soir à l'assaut , mangeoit avec peu d'appétit : comme ils lui demandèrent pourquoi il mangeoit si peu :

Je n'ai pas de plaisir, dit-il, à manger, quand je ne suis pas sûr de la digestion.

Un poëte médiocre croyoit mettre ses vers à l'abri de la censure, en disant qu'ils étoient passables : *Oui, lui dit-on, ils sont passables en tout sens : vous vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passé de les lire, & la mémoire en passera bien vite.*

Bourvalais, riche maltotier, demandoit un jour à madame Cornuel, ce que c'étoit que l'opulence : *C'est, lui répondit-elle, l'avantage qu'un maraud peut avoir sur un honnête homme.*

Un prince railloit un jour un de ses amis courtoisan, qui l'avoit servi dans plusieurs ambassades, & lui disoit qu'il ressembloit à un bœuf : *Je ne sais à qui je ressemble, répondit le courtisan ; mais j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.*

Une femme sensée, à qui on rapportoit que son mari faisoit la cour à plusieurs jolies femmes, répondit assez délicatement : *Il m'importe peu que mon mari promene son cœur toute la journée, pourvu que le soir il me le rapporte.*

Un pauvre ecclésiastique Irlandois demanda en entrant dans une boutique de barbier, si on le vouloit raser pour l'amour de Dieu : *Oui-da, dit le maître, allons, mettez-vous là.* Il le frotta avec de l'eau toute froide, sans lui donner ni savonnette, ni linge, ni bonnet, & choisissant même un rasoir qui n'avoit plus le fil. Pendant qu'on martyrisoit ce pauvre homme qui souffroit sans rien dire, un chat qu'on châtioit dans l'arrière-boutique faisoit un sabbat épouvantable. Le barbier si chagrin de travailler gratis & d'entendre un grand bruit : *Que diable, dit-il en élevant la voix, fait-on à ce chat pour le faire*

tant crier ? L'ecclésiastique alors prit la parole : C'est peut-être , monsieur , lui dit-il , quelque pauvre chat à qui on fait la barbe pour l'amour de Dieu. Cette plaisanterie dérida le front du barbier , & l'humanisa tellement , qu'après en avoir ri de tout son cœur , il prit un bon rasoir , favonna d'une manière congrue l'ecclésiastique , & acheva de lui faire la barbe , comme il l'auroit fait à l'homme le plus opulent.

Un pere avoit ses raisons , pour ne pas exagérer devant sa fille le bonheur du mariage : *Celle qui prend mari , lui disoit-il , fait bien ; mais fait mieux , celle qui n'en prend pas. — Mor. pere , répondit la doucette , faisons bien , fera mieux qui voudra.*

Le maréchal d'Huxelles répondit à Louis XIV, qui le railloit sur son célibat : *Je n'ai point encore trouvé de femme dont je voulusse être le mari , ni d'homme dont je voulusse être le pere.*

Comme on félicitoit Benzerade sur son mariage : *Ce bénéfice seroit bon , dit-il , s'il n'obligoit pas à résidence.*

Deux dames de moyenne vertu , jouant au piquet , un seigneur vint chez elles , & leur demanda combien elles jouoient : *Nous ne jouons point , dirent-elles , pour l'intérêt , mais pour l'honneur. — Si cela est , repliqua ce seigneur , il n'y aura donc rien pour les cartes.*

Un ami de Bautru étant allé le voir dans le tems qu'il avoit la goutte , le trouva mangeant du jambon : *Que faites-vous là ? lui dit-il ; ne savez-vous pas que le jambon est contraire à la goutte ? — Cela est vrai , lui répondit froidement Bautru , il est contraire à la goutte , mais il est bon pour le gouteux.*

A la première représentation de l'*Œdipe* , un jeune

je une seigneur frappa sur l'épaule de l'auteur, la piece finie, en lui disant : « C'est à mer-
 « veille, Voltaire ». Le poëte, enivré de son succès, trouva ce ton trop familier, & riposta :
 « Je suis bien monsieur pour vous, je crois. —
 « Mais, reprit le seigneur, il y a une si grande
 « différence entre vous & moi ! — La seule que
 « j'y trouve, répondit fièrement Voltaire, c'est
 « que je porte mon nom, & que vous traînez
 « le vôtre »

RÉPONSE D'UN MARMITON

A U N R O I.

LOUIS XI étant au château du Pleffis, près de Tours, descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un enfant de quatorze à quinze ans qui tournoit la broche. Ce jeune garçon étoit assez bien fait, & avoit l'œil assez fin pour donner lieu de croire qu'il auroit pu être capable d'un autre emploi. Le roi lui demanda d'où il étoit, qui il étoit, ce qu'il gagnoit. Ce jeune marmiton qui ne le connoissoit pas, lui dit sans le moindre embarras : *Je suis de Berry, je m'appelle Étienne, marmiton de mon métier ; & je gagne autant que le roi. — Que gagne le roi ?* lui dit Louis. — *Ses dépens, & moi les miens,* reprit Étienne. Cette réponse libre & ingénue lui valut les bonnes grâces du roi, dont il devint le valet-de-chambre, & qui l'accabla de biens dans la suite.

RESSOURCE CAPUCINALE

E T A U T R E S.

DEux Capucins étant en voyage arriverent à-peu-près vers midi à un bourg dans lequel ils ne connoissoient personne. Ils ne laissoient pas d'être embarrassés où ils dineroient : ils en parloient , lorsqu'ils apperçurent un enfant qui alloit entrer dans le bourg. Ils l'atteignent , l'abordent & lui parlent. A chaque réponse de l'enfant , les bons Peres se récrient sur son esprit , & lui font des caresses. » Mon Dieu ! l'aimable enfant , dit un des RR. Peres ; je n'en ai jamais vu de si avancé ; & s'il fait son catéchisme , on peut dire que rien ne lui manque. — N'en doutez pas , mon révérend Pere , répondit l'autre Capucin, qu'il ne sache son catéchisme , il paroît trop bien élevé , pour qu'on ne lui ait pas appris une chose aussi essentielle ». L'enfant , trop flatté de tous ces éloges qu'on lui prodiguoit , dit fièrement qu'il le fait. » Eh bien ! reprit le premier Pere , voyons ; & si vous me répondez bien , je vous promets une belle image ». Alors il lui fait les premières demandes du catéchisme : *Combien y a-t-il de Dieux ? Combien de Personnes en Dieu ? Où est Dieu , &c. ?* L'enfant répond bien : nouvelles flatteries, nouvelles caresses de la part des Capucins. Ensuite le premier reprend : » Vous m'avez dit , mon petit ami , que le bon Dieu étoit par-tout : cela est bien ; mais il est donc aussi dans votre marmite ? — Oui , il y est , ré-

« pond l'enfant. — Y est-il tout seul ? continue
 « le Pere. — Oh non, il n'est pas seul, dit l'en-
 « fant : il y a aussi un bon morceau de bœuf &
 « une poule ». A cette réponse, le révérend
 Pere leve les yeux au ciel & bénit la Providence.
 Il donne à l'enfant la récompense promise, en
 lui disant que s'il savoit où demeure madame
 sa mere, il iroit la féliciter sur le bonheur qu'elle
 a d'avoir un enfant aussi aimable & aussi instruit.
 Cet enfant, fier de la récompense & des louanges
 qu'il a eues, dit que sa mere ne demeure pas
 loin, & qu'il va les y conduire. Les RR. Peres
 le prennent par la main, & l'accompagnent chez
 sa mere. Ils lui firent tant de complimens sur son
 fils, qu'elle ne put pas se dispenser, au moins
 par reconnoissance, de leur donner à diner.

Les Capucins ne possèdent rien, & ils possè-
 dent tout en faisant mouvoir les ressorts de la
 charité. Des Capucins étoient voisins d'un magis-
 trat ; leur jardin étoit ombragé par les arbres du
 sien ; ils le prièrent inutilement de les vouloir
 élaguer ; ils firent eux-mêmes l'opération : le
 magistrat irrité, se plaignit amèrement au Gar-
 dien, qui, voyant qu'il ne le pouvoit appaiser,
 lui dit d'un ton fort haut : « Monsieur, nous
 « plaiderons si vous nous y obligez ; mais si
 « vous vous conseillez bien, vous n'entre-
 « prendrez point de procès contre nous : nous
 « sommes bien 20,000 Capucins dans le royaume ;
 « il n'y en a point qui ne trouvât un écu
 « dans la bourse d'un homme charitable ; voilà
 « 20,000 écus que nous avons pour plaider : si
 « vous gagnez, quels dépens, quels dommages-
 « intérêts pourrez-vous recouvrer contre des
 « Capucins ? Vous vous ferez attiré 20,000 en-
 « nemis, & vous aurez altéré votre bourse sans

« ressource ». Le magistrat frappé de ce discours, revint à lui-même : « Mon Pere, lui dit-il, vous avez raison, j'oublie le passé, soyons bons amis ».

Rabelais étant à Rome avec le cardinal du Belay, parla si librement, qu'il fut obligé de se sauver en France, en assez mauvais équipage. Ayant gagné la ville de Lyon, il s'avisa pour vivre, d'un plaisant stratagème, & qui eût été dangereux à un homme moins connu : il alla demander à une hôtellerie un bon souper & un bon lit, disant que, quoiqu'il fût mal vêtu & à pied, il payeroit bien. Après son souper, il remplit plusieurs petits sacs de cendre, & demanda un jeune garçon qui sût écrire ; il fit faire par cet enfant plusieurs billets, sur l'un desquels il y avoit : *poison pour faire périr le roi* ; sur le second, *poison pour faire périr la reine* ; & il appliqua ensuite ces billets sur chacun des petits sacs, & dit à l'enfant : « Gardez-vous bien de parler de cela à votre pere & à votre mere ; il y va de votre vie & de la mienne ». L'enfant, comme Rabelais l'avoit prévu, n'eut rien de plus pressé que de dire ce qu'on lui avoit recommandé de tenir secret : sa mere, toute transie de peur, courut chez le magistrat. Rabelais est saisi avec ses petits sacs : il demande d'être traduit à la cour, où il a d'étranges choses à dire. Pour que le chagrin ne le tue pas en route, on lui fait faire bonne chere, & on le monte sur un excellent cheval. Arrivé à la cour, Rabelais conte son histoire : tout se termina à faire rire la cour.

RETOUR A LA VERTU.

EUGÉNIE devoit la naissance à des parens respectables ; elle n'avoit puisé dans leur sein que des leçons & des exemples de vertu ; aussi pouvoit-elle s'applaudir de n'avoir à se reprocher qu'une excessive sensibilité. L'intérêt , les convenances donnerent , suivant l'usage , un mari à Eugénie : il étoit rempli d'excellentes qualités ; une femme sensée l'eut aimé ; mais Eugénie n'avoit que dix-huit ans ; & à cet âge on ne consulte que les impressions du cœur. Un fils fut le fruit de cette union , qui auroit été heureuse , sans un de ces séducteurs qui deviennent amoureux de toutes les femmes qu'ils voient , & n'ont des maîtresses que pour les rendre méprisables. Le marquis de *** s'introduisit dans la maison d'Eugénie ; il mit aussi-tôt tout en usage pour lui plaire & pour lui faire oublier les principes de sagesse qu'elle avoit reçus. Cet homme sans mœurs ne réussit que trop dans ses odieux projets : la malheureuse Eugénie perdit en un seul instant vingt années d'une conduite irréprochable ; elle perdit son honneur , sa propre estime , que rien ne remplace jamais. Une affaire de quelques semaines avoit appelé dans une de nos provinces méridionales le mari d'Eugénie ; cette absence est saisie avidement par le marquis ; il engage sa criminelle amante à lui tout sacrifier , à le suivre en Angleterre. Le jour du départ est décidé. Eugénie , selon les conventions , se rend la première dans une petite ville éloignée de

222 RETOUR A LA VERTU.

quelques lieues de Paris. Là , livrée à elle-même , elle éprouve mille combats , elle se reproche la démarche qu'elle va faire , elle répand un torrent de larmes ; un enfant se trouve par hasard près d'elle , & semble connoître le sentiment si doux de compassion ; il accourt vers cette infortunée , la caresse , l'embrasse , & bégaye le nom si touchant de mere. Eugénie se rappelle alors son fils : « O ciel ! s'écrie-t-elle en pressant » cet enfant contre son cœur , j'ai pu me ré- » soudre à l'abandonner ; malheureuse ! j'ai ou- » blié que j'étois mere » ! Aussi-tôt elle revoie à Paris , ordonne qu'on aille lui chercher son fils ; elle le serre contre son sein , l'arrose de larmes , ne peut que proférer ces paroles au milieu des sanglots : *Cher enfant , le crime éteignoit en moi les sentimens de la nature !* Le marquis , surpris de ce que sa proie lui étoit échappée , accourt chez Eugénie , & veut se plaindre de son procédé ; « Retire-toi , vil scélérat , retire-toi , » va t'applaudir de ma honteuse foiblesse. Mais » tu n'as pu arracher une mere à son enfant : » je lui suis rendue , ainsi qu'à la nature ! ne » parois plus à mes yeux , laisse-moi déplorer » mon fatal aveuglement ! tu m'as ôté mon » repos pour toujours , & je pleurerai le reste » de ma vie ».



REVENANS DÉVOILÉS.

LA frayeur est ingénieuse à se créer des fantômes : on s'imagine voir , on dit qu'on a vu ; l'histoire vole de bouche en bouche ; souvent on la brode ; & plus elle est absurde , plus il semble qu'on prenne plaisir à l'adopter. Les hommes foibles ou superstitieux ne manquent pas de s'en faire une égide. Combien de fables l'ignorance & la crédulité n'ont-elles pas fait parvenir jusqu'à nous !

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Vordac , dans ses Mémoires , raconte qu'étant à Plaifance , ville d'Italie , il alla dans une hôtellerie , dont le maître avoit perdu sa mere la nuit précédente. Cet homme ayant envoyé un de ses domestiques pour chercher quelques linges dans la chambre de la défunte , celui-ci revint hors d'haleine , en criant qu'il avoit vu sa dame , qu'elle étoit revenue , & couchée dans son lit. Un autre valet fit l'intrépide , y alla , & confirma la même chose. Le maître du logis voulut y aller à son tour , & se fit accompagner de sa servante ; un moment après il descendit , & cria à ceux qui logeoient chez lui : « Oui , messieurs , ma pauvre » mere Étienne Hane , je l'ai vue , mais je n'ai » pas eu le courage de lui parler ». Vordac prit un flambeau , & adressant la parole à un ecclésiastique qui étoit de la compagnie : « Allons , mon- » sieur. — Je le veux bien , répond l'abbé , » pourvu que vous passiez le premier ». Toute

la maison voulut être de la partie. On les suivit ; on entra dans la chambre ; on tira les rideaux du lit. Vordac apperçut la figure d'une vieille femme noire & ridée , assez bien coëffée , & qui faisoit des grimaces ridicules. On dit au maître de la maison d'approcher pour voir si c'étoit sa mère. » Oui , c'est elle : ah , ma pauvre mere » ! Les valets crièrent de même , que c'étoit leur maîtresse. Vordac dit alors à l'ecclésiastique : » Vous êtes prêtre , interrogez l'esprit ». Le prêtre s'avança , interrogea la morte , & lui jeta de l'eau-bénite sur le visage. L'esprit , se sentant mouillé , sauta sur la tête de l'abbé & le mordit : alors tout le monde s'enfuit. L'esprit & l'ecclésiastique se débattant ensemble , la coëffure tomba , & Vordac vit que c'étoit un singe. Ce singe avoit souvent vu sa maîtresse se coëffer , & s'étoit ensuite couché dans le lit où elle étoit morte. Tel est plus ou moins le fond de toutes les histoires des prétendus revenans : le dénouement est à-peu-près le même. Si on avoit la force de les réduire toutes à leur juste valeur , les femmes , les enfans & les cinq sixièmes des hommes , seroient exempts des frayeurs puériles qui consomment la moitié de leur vie.

Felix qui potuit , &c.

Voici l'histoire la plus singulière que l'on ait racontée , & qui a eu beaucoup de cours parmi le peuple , attendu qu'elle a quelque chose de merveilleux. Le bruit se répandit tout-à-coup que Desfrues revenoit chaque nuit à la place de Greve à Paris. Là-dessus grands raisonnemens ; les uns soutenant que c'étoit une preuve infail-
lible de son innocence , & les autres présumant que sa famille apostoit quelqu'un pour jouer

cette bizarre comédie , afin de confirmer l'idée qu'avoient plusieurs personnes de la prétendue sagesse de cet infigne scélérat. Quoi qu'il en soit des différens discours que l'on a tenus , on voyoit , vers le minuit , assuroit-on , Desrues en robe-de-chambre , un crucifix à la main , se promener lentement autour de l'espace qu'avoient occupés son échafaud & son bûcher , & s'écrier d'une voix lugubre : *Je viens chercher ma chair & mes os*. Cet étrange spectacle dura trois ou quatre nuits de suite , sans que personne osât s'approcher d'assez près pour savoir quelle pouvoit en être la cause ; plusieurs gardes de la ville en furent même , disoit-on , extrêmement effrayés. Enfin , l'un d'eux s'avança hardiment , & saisit le revenant au collet. On reconnut alors que cet esprit prétendu étoit le frere de Desrues , riche aubergiste de Senlis , à quinze lieues de cette capitale , à qui la tête avoit tourné de désespoir. Ceux qui racontoient cette histoire ajoutoient qu'il avoit été mis en prison , & que sa folie une fois prouvée , il seroit renfermé pour le reste de ses jours.

Ce qui se passa au sujet d'un spectre vu plusieurs fois pendant la nuit , à Marseille , par le comte & la comtesse Dalais , est plaisant : Cassendi fut consulté là-dessus ; & après avoir profondément raisonné , il conclut que ce spectre avoit été formé par des vapeurs enflammées , produites par le souffle du comte & de la comtesse. Qu'étoit-ce que ce spectre ? Une femme-de-chambre cachée sous le lit , qui faisoit de tems en tems paroître un phosphore. La comtesse faisoit jouer cette comédie ; pour engager son mari à quitter Marseille , qu'elle n'aimoit pas.

Un gentilhomme qui voyageoit , aperçut

près d'un village, un château qui lui parut en même tems fort beau & fort négligé. Il étoit tard, & à peine fut-il entré dans l'auberge, qu'il s'informa à qui il appartenoit : « A personne, répondit l'hôte, il y a plus de quatre ans qu'on a été forcé de l'abandonner, à cause des esprits ». Le gentilhomme, à qui les revenans ne faisoient guere peur, résolut d'y aller passer la nuit. En vain son domestique s'efforça de l'en détourner, le parti étoit prit, il y fut sur l'heure : arrivé dans l'intérieur, il monte dans une salle, se fait apporter un matelas, une couverture, place à côté de lui son sabre, ses pistolets & sa chandelle. Le domestique se retire, & notre brave attend l'esprit de pied ferme. Neuf heures, dix heures se passent, & rien de nouveau. Le gentilhomme lassé d'attendre, souffle la chandelle & s'endort ; mais à peine est-il dans le premier sommeil, que sa couverture lui est enlevée. Il se leve sur son séant & se met à crier : *Qui va là ?* mot. Et de fermer les yeux derechef, & le revenant de le décharger de son drap. Notre cavalier saute à ses pistolets & en tire un au hazard. A la lumiere de l'amorce, il croit apercevoir un homme ; il le poursuit, l'attrape, le serre étroitement & prétend l'étouffer. Le fantôme se débat, traverse plusieurs places, & ne pouvant se dépêtrer des bras de son adversaire, saute avec lui dans un caveau, où ils se trouvent au milieu d'une douzaine de faux monnoyeurs. Il appelle au secours, comme s'il eût eu du secours à prétendre. Les brigands le croient, & s'évadent à travers plusieurs souterrains de communication. Le gentilhomme attend le retour de la lumiere, mais il n'étoit pas minuit. Que faire ? Il se donne vingt mouvemens pour sortir du ca-

veau ; trouvant à la fin l'escalier par lequel il étoit descendu avec tant de précipitation , il le monte , & poursuit sa marche en tâtonnant. Cependant le domestique n'étoit pas tranquille sur le sort de son maître : s'étant fait accompagner jusqu'à l'appartement où il l'avoit laissé d'abord , il l'appelle , & l'apperçoit bientôt en chemise. Le gentilhomme lui fait signe de ne faire aucun bruit , & retournant de concert au village , ils demandent main forte & viennent faire le siège du château. Après bien des recherches , les brigands sont découverts , arrêtés , & huit jours après condamnés à mort , & exécutés.

REVENU D'UN BON ROI

DE FRANCE.

UN duc de Savoie demandoit à Henri IV , combien la France lui rapportoit : — *Autant que je veux* , dit-il , *car je possède le cœur de mes sujets.*



RIGUEUR DE BOILEAU.

Moliere vouloit détourner Despréaux de l'acharnement qu'il faisoit paroître dans ses satyres contre Chapelain ; disant que Chapelain étoit en grande considération dans le monde ; qu'il étoit particulièrement aimé de M. Colbert ; & que ces railleries outrées pourroient lui faire des affaires auprès de ce ministre , & du roi même. Ces réflexions trop sérieuses ayant mis notre poëte de mauvaise humeur : « Ho ! le roi & M. Colbert » feront ce qu'il leur plaira , dit-il brusquement : » mais à moins que le roi ne m'ordonne expressement de trouver bons les vers de Chapelain , je soutiendrai toujours qu'un homme , » après avoir fait la *Pucelle* , mérite d'être » pendu ». Moliere se mit à rire de cette saillie , & l'employa ensuite fort à propos dans le *Misanthrope* , *Acte II* , *Scene dernière*.

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne ,
De trouver bons les vers dont on se met en peine ;
Je soutiendrai toujours , morbleu ! qu'ils sont mauvais ,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

RODOMONTADES.

- UN rodomont voyant qu'on faisoit difficulté de le laisser entrer dans un lieu où l'on alloit jouer une comédie , disoit en colere , pour intimider le portier : « Je suis le fils du Tonnerre ,

» le frere aîné de la Foudre , le cousin de l'Éclair ,
 » l'oncle du Tintamarre , le neveu de Caron , le
 » gendre des Furies , le mari de la Parque , le
 » pere , l'ancêtre & le bifaïeul des.... — Voyez ,
 » dit le portier Suisse , si j'avois tort de le
 » laisser entrer ».

Un Gascon de la premiere espece se porta sur le pré assez vaillamment ; mais quand il vit que son adversaire mettoit l'épée à la main : » C'est tout dé bon , dit-il , à cé qué jé vois. — Sans doute , lui repliqua l'autre. — Jé vous avoue franchément , reprit le Gascon , qué j'ai prétendu jouer la comédie. Jé né suis bon qué pour les rôles comiques ; mais je n'entends rien dans les sérieux » : & il ne voulut jamais mettre en liberté son coutelas. Son ennemi le méprisant infiniment , lui donna des coups de plat d'épée , & lui dit : » Tu n'es qu'un maraut , je te défends de porter l'épée ; si je te trouve jamais l'épée au côté , tu peux compter que je te ferai une croix sur le visage , que tu porteras le reste de ta vie ». Le Gascon tout tremblant , lui dit : » Jé mé soumets à cetté loi dé bon cœur » : cependant il continua de porter l'épée. Son adversaire le rencontra dans la rue , il l'apostropha d'abord , en lui disant : » Hé bien ! M. le faquin , est-ce ainsi que vous observez mes défenses ? — Hélas ! dit le Gascon , jé né veux pas y contrévenir , j'allois vendre mon épée à un fourbisseur , la voulez-vous acheter » ?

Un autre Gascon qui affectoit beaucoup de bravoure , quoique dans le fond il fut extrêmement poltron , offensa un Parisien , qui mit tout de suite l'épée à la main , pour en tirer satisfaction ; le Gascon accepta le défi ; mais comme il

n'avoit pas son épée , il dit au Parisien , qu'il se trouveroit à une telle heure dans un tel endroit ; il y alla en effet dévoré de crainte ; il avoit devancé le Parisien pour pouvoir se prémunir un peu contre la frayeur , & s'exciter à se défendre comme il faut. En arrivant au rendez-vous , il y trouva deux hommes qui venoient aussi d'essayer leurs forces l'un contre l'autre ; & qui s'étant donné malheureusement un coup fourré , expiroient tous les deux l'un sur l'autre ; le Gascon arrache aussi-tôt de leurs corps leurs épées , les nettoie , afin qu'il ne parût pas qu'elles eussent été ensanglantées ; après cela il s'affied sur ces deux cadavres , qui étoient encore tout chauds , & tenant à la main son épée , attend le Parisien , qui ne se fit pas attendre long-tems. Dès que le Gascon l'aperçut : *Eh ! cadédis* , dit-il , *voulez-vous mé faire attendre jusqu'à demain ? depuis l'heure marquée j'en ai déjà tué deux ; dépêchons , s'il vous plaît , parce que j'ai affaire.* Le Parisien voyant les deux cadavres qui palpitoient encore , & l'assurance du Gascon , commença à le craindre : *Je ne suis pas venu* , s'écria-t-il , *pour me battre , je viens vous proposer un accommodement , je vous prie de l'accepter.* — *Sandis , qué né lé distiez-vous plutôt* , dit le Gascon , *vous né m'auriez pas fait perdre mon après-dinée.* Ils se retirèrent après cela , & ne penserent ni l'un ni l'autre à renouveler leur querelle.

Un autre Gascon qui prenoit plaisir à conter des aventures extraordinaires , avoit fait présent d'une paire de culottes à son valet Jean , afin qu'il confirmât dans le besoin tout ce qu'il avanceroit. Le Gascon raconta dans une compagnie , qu'étant dans un voyage , un vent s'éleva qui enleva le carrosse où il étoit , & les six chevaux

qui le trainoient , & les porta à deux cents pas delà. Comme on ne pouvoit croire cette aventure , il dit : *Demandez à Jean mon valet, il y étoit* : ce domestique qui fut épouvanté de ce récit , commença à défaire sa culotte , en disant à son maître : *Monsieur, j'aime mieux vous la rendre, je ne puis soutenir ce trait-là.*

Un autre Gascon étoit en Hollande , au port de la Brille , prêt à s'embarquer dans un paquebot qui alloit partir pour l'Angleterre , & déposa dans le paquebot sa malle qui étoit fort légère. Il entra ensuite dans un cabaret pour se rafraîchir ; il s'y arrêta trop , & le paquebot partit avec un vent favorable ; il n'apprit l'embarquement que demi-heure après ; il fait aussi-tôt son marché avec un patron , qui lui promet , à force de voiles , d'atteindre le paquebot avec une barque platte & découverte. A peine fut-il en pleine mer , qu'une violente pluie le pénétra jusqu'à la moëlle des os ; il atteignit cependant le paquebot dans un tems obscur , & y grimpa comme un écureuil : la petite barque étant disparue aussi-tôt , en entrant dans le paquebot , il s'écria : *Dieu vous garde , messieurs : cadédis , il faut être bon nageur pour vous atteindre ; quand vous auriez été cependant à quatre lieues d'ici , vous ne m'auriez point échappé , & j'é nageois dans cette confiance avec un esprit fort tranquille.* La hardiesse du Gascon tout trempé d'eau en imposa à tout le monde , on admira son habileté. Un seigneur Anglois qui étoit un des passagers , se récria là-dessus ; il se proposa de faire l'acquisition du personnage pour le mettre aux prises avec le More d'un autre milord , qui passoit pour le premier nageur du monde , & qui avoit vaincu tous ceux qui avoient voulu lui disputer cette

gloire. Ces sortes de divertissemens donnent lieu en Angleterre à beaucoup de paris. Le Gascon s'engagea avec le milord , & fit sa condition avantageuse comme un homme qui avoit plusieurs talens. Le milord fut à peine arrivé à Londres , qu'il défia l'autre milord , maître du More nageur , & fit un pari de mille guinées en faveur du Gascon , qui n'avoit jamais mis les pieds dans l'eau , pas même pour se baigner. Le jour est pris pour cette expédition : le Gascon est lui-même le trompette de la victoire qu'il se flatte de remporter : le voilà avec le More sur le bord de la Tamise , tous deux dans un équipage lesté , prêts à se jeter dans l'eau ; le Gascon avoit à côté de lui une petite caisse de bois de liege , il la prit sous le bras ; le More lui demanda ce qu'il en vouloit faire : *Sandis* , lui dit-il , *jé suis homme de précaution* : il ouvre la caisse où il y avoit plusieurs bouteilles de vin , & du petit salé : *Voyez-vous cela ?* poursuivit-il : *si vous n'en faites autant , vous courez risque de mourir de faim ; car sachez que jé vous mene droit à Gibraltar.* Le More le regarda alors , & comme le Gascon lui parloit d'un ton résolu qui sembloit promettre qu'il tiendrait plus qu'il ne disoit , il fut épouvanté , & dit à son maître qu'il ne vouloit pas se commettre avec cet homme-là , qu'il se perdrait infailliblement. Cette opinion s'enracina tellement dans l'ame du More , qu'on ne la lui put arracher ; il fit perdre à son maître le pari , malgré tous les reproches dont il l'accablât.

Un gentilhomme Gascon entendant parler des belles actions d'un prince qui , en deux attaques de places , avoit tué jusqu'à six hommes de sa main : *Ah !* dit-il , *voilà bien de quoi s'étonner ?*

jé veux qué vous sachiez qué les matelats sur lesquels jé répose mes membres , né sont garnis qué des moustaches dé ceux qué j'ai envoyé réposer en paix dans l'autré monde.

ROI JALOUX ET CORRIGÉ.

DEnis , roi de Portugal , en épousant Élisabeth , fille de Pierre , roi d'Arragon , avoit plus cherché en elle sa beauté & les avantages de sa naissance , que sa vertu & sa piété ; cependant il lui laissa la liberté de se satisfaire dans tout ce que sa dévotion lui prescrivait. Quoiqu'il ne se piquât pas lui-même d'une grande vertu , il ne put s'empêcher d'estimer & d'admirer celle de son épouse. Élisabeth eut bien des disgrâces à effuyer de la part du roi. Il écouta un calomniateur qui accusa cette pieuse reine d'avoir des liaisons galantes avec un page dont elle se servoit pour porter les aumônes aux pauvres honnêtes , & pour d'autres œuvres de piété. C'étoit un jeune-homme vertueux , & qui étoit charmé d'être employé à de pareilles commissions. L'accusateur étoit un page du roi , que la jalousie rendoit ennemi de celui de la reine. Le roi crut aisément l'imposture , parce qu'il jugeoit du cœur de la reine par le sien. Étant un jour à la promenade , il passa devant un four à chaux. Il appella le maître qui entretenoit le feu , & lui donna ordre secrètement de jeter dans le fourneau ardent un page qu'il lui enverroit le lendemain , comme pour savoir des nouvelles de

quelques commissions qu'il lui auroit donné. Le lendemain, le roi ne manqua pas de charger le page de la reine d'aller trouver de sa part le chausfournier, pour lui demander s'il avoit exécuté sa commission. Le page partit sur l'heure ; mais en passant devant une église , il y entra pour entendre la Messe selon sa coutume ; & comme celle qu'on disoit étoit commencée , il crut devoir en entendre une autre après que la première fut achevée. Le page accusateur , qui savoit où l'on avoit envoyé le page de la reine & pourquoi on l'avoit envoyé , fut impatient d'apprendre de ses nouvelles , & s'en alla sur les lieux mêmes pour savoir si le roi étoit obéi. Le chausfournier l'ayant aperçu , crut que c'étoit celui dont il falloit se saisir. Ses ouvriers le prirent & le jeterent dans le fourneau , où il fut consumé en peu de tems. Le page de la reine , après la Messe , continua son chemin , & alla savoir du chausfournier , si les ordres qu'il avoit eus la veille étoient exécutés. » Dites au » roi , répondit celui-ci , que j'ai fait ce qu'il » m'a commandé ». Quand le roi eut appris une si étrange équivoque , il fut également touché & confus ; & cet événement , dans lequel il fut obligé de reconnoître la main de Dieu , le convainquit de l'innocence d'Élisabeth , & ne contribua pas peu à diminuer ses débauches. C'est une pratique bien sainte , que d'entendre la Messe tous les jours : n'y assistons jamais sans nous offrir avec Jesus-Christ à Dieu son Pere , comme des victimes vivantes , saintes & agréables à ses yeux. Que notre vie soit crucifiée avec Jesus-Christ , afin que nous soyons dignes d'être offerts à lui.

RUSE IMPERTINENTE.

UN homme qui n'avoit plus que quelques jours à rester dans Paris, & à qui l'argent commençoit à manquer, s'avisa, pour en gagner, d'annoncer au public qu'il montrait une chose surprenante, extraordinaire, un animal curieux, & tel qu'on n'en avoit jamais vu : C'étoit, disoit-il, *un cheval qui avoit la tête où les autres ont la queue, & la queue placée directement à l'endroit où devoit être la tête.* Il prenoit un prix très-modique, & demandoit à tous ceux qui sortoient s'ils avoient été contens, & s'ils trouvoient qu'il eût annoncé la vérité. Comme on n'avoit garde de dire le contraire, la foule des curieux grossissoit à chaque instant. La recette devint si considérable, que n'osant desirer davantage, il s'évada un beau matin. Dès que l'on fut sûr de son départ, ceux qui avoient été admirer la prétendue merveille, connoissant qu'il n'y auroit plus moyen de voir augmenter le nombre des dupes, & consolés de s'être laissés attraper, avouerent enfin la vérité : ils avoient vu une vieille roffe dans une écurie, attachée au ratelier par la queue.



RUSE ADROITE

D'UN DÉBITEUR.

LE baron des Coutures ayant appris que ses créanciers avoient obtenu une sentence contre lui , & qu'ils avoient dessein de faire exécuter ses meubles , les fit enlever une nuit sans que personne s'en aperçût. Un huissier vint le lendemain , & ne trouvant personne , fit ouvrir la porte par un ferrurier en présence du commissaire : mais ils furent très-étonnés de ne voir que les murailles , sur une desquelles étoit écrit ce quatrain en gros caractère :

Créanciers , maudite canaille ,
Commissaires , huissiers & recors ;
Vous aurez bien le diable au corps ,
Si vous emportez les murailles.

SAILLIES INGÉNIEUSES.

UN jeune homme qui alloit épouser sa maîtresse , tenant en main son billet de confession , crut qu'il seroit plaisant de retourner sur ses pas & de dire au prêtre : *Je ne fais , monsieur , si je suis bien confessé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confesseur , homme d'esprit , répondit à cet étourdi : *Ne m'avez-vous pas dit , monsieur , que vous alliez vous marier ?*

Le café est un poison lent , disoit un grave .

médecin à Fontenelle : — *Oui, oui, répondit-il, très-lent, docteur; car il y a quatre-vingts ans que j'en fais usage tous les jours.*

L'usage du docteur Swift, le Rabelais de l'Angleterre, étoit de voyager à pied avec un livre à la main. Souvent il marchoit jusqu'à la nuit sans cesser de lire & sans s'arrêter pour boire & manger. Un jour qu'il se rendoit de Dublin à Waterford, suivi d'un seul domestique, il fut rencontré par un vieux seigneur Irlandois. Celui-ci ne connoissant pas Swift, demanda son nom à l'homme qui l'accompagnait. Le valet, presque aussi original que le maître, ou qui l'étoit devenu en le servant, répondit à l'Irlandois : *C'est monsieur le doyen de S. Patrice, & je le sers pour mes péchés.* — *Et où allez-vous à cette heure ?* — *Tout droit au ciel sans nous détourner.* Le gentilhomme n'entendant rien à cette réponse, le pria de lui expliquer ce qu'il vouloit dire. *C'est pourtant une chose bien claire,* repliqua le domestique ; *mon maître prie, & moi je suis à jeun : où va-t-on, monsieur, par le jeûne & par la prière ?*

M. de Montesquieu dispuoit sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux, qui avoit de l'esprit, mais la tête un peu chaude. Celui-ci, à la suite de plusieurs raisonnemens débités avec fougue, dit : *M. le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête.* — *Je l'accepte,* répond froidement Montesquieu, *les petits présens entretiennent l'amitié.*

On demanda un jour à Voltaire ce qu'il pensoit du génie de Milton. Il répondit : *Les Grecs recommandoient aux poëtes de sacrifier aux Grâces; Milton a sacrifié au diable.*

Un jour Louis XIV dansa un menuet avec madame de Sévigné. Après le menuet, elle se

trouva auprès de son cousin le comte de Buffi , à qui elle dit : *Il faut avouer que nous avons un grand roi ! — Oh ! sans doute , ma cousine ,* répondit Buffi ; *ce qu'il vient de faire est vraiment héroïque.*

Un de ces agréables , dont l'état dans Paris est de vivre aux dépens d'autrui , se trouvant à table trop éloigné de quelques fruits fort beaux & qui lui faisoient envie , voulut prendre une poire avec la pointe du couteau. Notre parasite eut la mal-adresse de casser une assiette de prix : *Parbleu , monsieur ,* lui dit le maître de la maison , *on peut piquer l'assiette , mais il ne faut pas la casser.*

Un jeune-homme sortant d'un concert , demanda à un de ses amis , homme d'esprit , *comment il avoit trouvé la musique ? — Passable. — Et les femmes ? — Passées.*

Despréaux lut une chanson dans laquelle Bourdaloue crut être compromis. Le grand prédicateur se brouilla avec le fameux satyrique , & il lui échappa de dire : *Si Despréaux me met dans ses satyres , je le mettrai dans mes sermons.*

Dans une société brillante , quelqu'un dit à Voltaire : *Ah ! monsieur , que vous devez être content de vos ouvrages ! — Je suis ,* répondit-il , *comme le mari d'une coquette , dont tout le monde jouit , excepté lui.*

S C E N E .

BIEN RARE AUJOURD'HUI.

LE lundi 21 du mois de février 1782, jour mémorable où la reine honora pour la première fois seule Paris de sa présence, on vint au milieu des réjouissances publiques annoncer à madame la marquise de la Fayette l'arrivée de son mari. Comment percer la foule pour se rendre auprès de lui ? où trouver des voitures ? elles étoient renvoyées aux extrémités de la ville. Le seul équipage de la reine étoit resté : sa majesté voulut que la marquise y montât, & elle se fit conduire à l'hôtel de Noailles : son mari l'y attendoit sur le seuil de la porte. Il la prit dans ses bras, & comme dans l'excès de la joie elle avoit de la peine à se soutenir, il l'emporta dans son appartement à la vue d'un peuple immense. Les heureux témoins de cette scène attendrissante y applaudirent par les acclamations les plus vives.

SCIENCES COMIQUES

DES MAGICIENNES ET DES SORCIERES.

UN savant passant par Lille en Flandre, fut invité par un de ses amis à l'accompagner chez une vieille femme, qui passoit pour une grande devineresse ; cette vieille les conduisit dans un petit cabinet obscur, éclairé seulement

d'une lampe , à la lueur de laquelle on voyoit sur une table couverte d'une nappe , une espece de petite statue ou poupée assise sur un trépied , ayant le bras gauche étendu , tenant de la même main gauche une petite cordelette de soie fort déliée , au bout de laquelle pendoit une petite mouche de fer bien polie , au-dedans d'un verre de fougere , en sorte que la mouche pendoit dans le verre environ à la hauteur de deux doigts. Et le mystere de la vieille consistoit à commander à la mandragore de faire frapper la mouche contre le verre , pour rendre témoignage de ce que l'on vouloit savoir. La vieille disoit : « Je te com-
 » mande, mandragore , au nom de celui à qui tu
 » dois obéir , que si monsieur un tel doit être
 » heureux dans le voyage qu'il va faire , tu
 » fasses frapper la mouche trois fois contre le
 » verre » ; & en disant ces dernieres paroles , elle approchoit sa main à une petite distance , empoignant un petit bâton qui soutenoit sa main élevée à la hauteur de la mouche suspendue , qui ne manquoit pas de frapper les trois coups contre le verre , quoique la vieille ne touchât en aucune façon , ni à la statue , ni à la cordelette , ni à la mouche , ce qui étonnoit ceux qui ne savoient pas le secret dont elle usoit : & afin de surprendre les gens par la diversité de ses oracles , elle défendoit à la mandragore de faire frapper la mouche contre le verre , si telle chose devoit ou ne devoit pas arriver. Voici en quoi consistoit tout l'artifice de la vieille. La mouche de fer qui étoit suspendue dans le verre au bout de la cordelette de soie , étoit fort légère & bien aimantée. Quand la vieille vouloit qu'elle frappât contre le verre , elle mettoit à un de ses doigts une bague dans laquelle étoit encastré un
 assez

assez gros morceau d'excellent aimant , de manière que la vertu magnétique de la pierre mettoit en mouvement la moitié aimantée , & lui faisoit frapper autant de coups qu'elle vouloit contre le verre : & lorsqu'elle vouloit que la mouche ne frappât point , elle ôtoit de son doigt la bague sans qu'on s'en apperçût. Ceux qui étoient d'intelligence avec elle , & qui lui attiroient des pratiques , avoient soin de s'informer adroitement des affaires de ceux qu'ils lui amenoient , & ainsi on étoit facilement duppé. Quelques imposteurs avoient disposé une table carrée , soutenue de cinq colonnes , une à chaque coin , & une dans le milieu : celle du milieu étoit un gros tuyau de cotton épais , peint en bois ; la table étoit percée à l'opposite de ce tuyau , & on avoit mis un bassin de cuivre percé sur le trou de la table ; dans ce bassin étoit une tête de S. Jean , de gros carton , peinte au naturel , qui étoit creuse , ayant la bouche ouverte. Il y avoit un porte-voix qui passoit à travers le plancher de la chambre , & qui étoit au-dessous du cabinet où cet attirail étoit dressé , & ce porte-voix aboutissoit au cou de cette tête , de manière qu'une personne parlant par l'organe de ce porte-voix , de la chambre d'en-bas , se faisoit entendre distinctement dans le cabinet , par la bouche de la tête de S. Jean. Ainsi le prétendu devin affectant de faire quelque cérémonie superstitieuse pour infatuer ceux qui venoient consulter cette tête ; il la conjuroit au nom de S. Jean , de répondre sur ce que l'on vouloit savoir , & proposoit la difficulté d'une voix assez haute pour être entendu de la chambre de dessous par la personne qui devoit faire la réponse par le porte-voix , qui étoit instruite à-peu-près de ce qu'elle devoit

dire. Sans parler haut, celui qui proposoit la question, en parlant à l'oreille de la tête de S. Jean qui étoit percée, pouvoit se faire entendre à l'oracle du porte-voix.

Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il est encore des personnes qui croient aux forciers, aux revenans ; & ces personnes si crédules ont même reçu une éducation qui devoit les élever au-dessus des préjugés du peuple. Deux dames d'un rang distingué entendirent parler d'une étrangère pour qui l'avenir n'étoit point caché ; elles résolurent de la consulter, & se rendirent chez elle en allant au spectacle, c'est-à-dire dans toute leur parure. Les bijoux qu'elles étaloient, frappèrent la forcieri : « Mesdames, dit-elle, si vous voulez lire dans l'avenir, il faut vous armer de courage. Apprenez que nous avons tous dans ce monde un esprit qui nous accompagne sans cesse, mais qui ne se communique qu'autant qu'il y est forcé par une puissance supérieure. Il ne tient qu'à moi de vous procurer à chacune un entretien particulier avec le vôtre ; mais il ne cédera point à mes conjurations, si vous ne consentez à certaines conditions absolument nécessaires ». Les dames demanderent avec empressement quelles étoient ces conditions : « Les voici, poursuivit la vieille, il s'agit de se dépoüiller de ces vêtemens, ouvrages du luxe, & qui annoncent combien le genre humain s'est perverti : Adam, quand il conversoit avec les esprits, n'en portoit point ». Les dames hésitent, elles sont tentées de se retirer ; mais elles s'encouragent en songeant que l'esprit sera seul témoin de l'obéissance exigée, & la curiosité l'emporte. Les robes, les bijoux sont déposés dans une

chambre , & chacune des dames passe dans un cabinet séparé. Elles y resterent deux heures avec une impatience difficile à exprimer. Ne voyant point paroître l'esprit , elles commencent à penser qu'elles ont été trompées ; la frayeur les saisit , elles poussent des cris affreux , leurs gens accourent , suivis des voisins , & on les tire de leur prison. La prétendue forcieri , après les avoir enfermées sous la clef , avoit déménagé avec leurs hardes & les siennes.

Un jeune poëte assez célèbre (Guimont de la Touche) eut , dit-on , le malheur de se laisser surprendre par tous ces vains prodiges. Il venoit en être témoin dans le dessein de s'en moquer , & avoit l'honneur d'accompagner une grande princesse , qui montra qu'elle avoit l'esprit beaucoup plus fort que lui. Notre auteur , d'abord incrédule , observa tout attentivement , afin de découvrir les ruses qu'il pensoit qu'on mettoit en usage. L'appareil religieux qui accompagnoit chaque expérience , le silence des spectateurs , le respect & l'effroi dont quelques-uns d'eux étoient saisis , commencerent à le frapper. Dans l'instant qu'il étoit le plus troublé , il regardoit attentivement piquer des aiguilles dans le sein d'une jeune fille : « Vous êtes bien empressé , » monsieur , lui dit-elle , à vous éclaircir de tout » ce qu'on fait ici. Eh bien ! puisque vous êtes » si curieux , apprenez que vous mourrez dans » trois jours ». Ces paroles firent sur lui une impression étonnante ; il dissimula pourtant tout ce qui se passoit dans son ame , & sortit avec la princesse , qui ne put dissiper la profonde rêverie où elle le vit plongé. La prédiction qu'on venoit de lui faire , & les circonstances qui l'avoient accompagnée , causerent en lui une telle

révolution, qu'il tomba malade, & mourut en effet au bout de trois jours en 1760.

S C R U P U L E

D'UN MARCHAND DE SOIE.

IL y a quelques années qu'un marchand d'étoffes d'or & de soie, chez qui j'achete ordinairement, me pria d'entrer dans son arrière-boutique. Il me dit qu'une dissertation qu'il venoit de lire contre les spectacles, lui causoit de terribles inquiétudes sur sa profession. Il me parla d'un air si contrit & si effrayé, & me pressa avec tant d'instance de vouloir bien l'aider à écrire une lettre à son curé, que j'y consentis. Cette lettre a paru dans un N^o. de l'*Année Littéraire* de Fréron, le pere. J'y ai fait depuis quelques changemens : la voici.

*Lettre d'un Marchand d'étoffes d'or & de soie, à
M. le Curé de * * *.*

M O N S I E U R,

« Je trouve des rapports si effrayans entre la profession de comédien & la mienne, que je crains que mon commerce, quoique je le fasse avec la probité la plus scrupuleuse, ne soit un obstacle à mon salut. Vous dites sans cesse, monsieur, que la comédie étale le faste, la magnificence, la vaine gloire du monde, toutes les pompes de satan; qu'elle inspire l'orgueil, la jalousie, le goût des ajustemens; qu'elle est contraire à l'humilité, à la charité, au détachement de soi-même; à l'amour du prochain. Un marchand, monsieur, est précisément dans le même cas, il

ne desirer que le luxe ; ses vues & ses projets ne tendent qu'à l'entretenir , qu'à exciter par des ressources ingénieuses l'amour-propre des citoyens , esclaves de la mode qui les appauvrit. Il me semble même que l'état de comédien est bien moins dangereux que le mien ; il n'a point à se reprocher la ruine des familles ; le prix modique qu'il en coûte pour s'amuser pendant quelques heures aux spectacles , empêche des dépenses considérables où d'autres amusemens pourroient entraîner , & il prévient des désordres affreux de toutes espèces. D'ailleurs les comédies sont pleines de traits contre les glorieux , les fastueux , les dissipateurs , les petits-mâtres , les fats ; au-lieu qu'un marchand doit flatter ces vices , & souhaiter qu'ils croissent & pullulent sans cesse dans l'Europe. Que de maisons anéanties , que de terres en décrets , que d'enfans dépouillés de leur héritage , parce que des peres insensés ont voulu attirer l'attention publique par l'appareil imposant d'habits & d'équipages superbes ! Victimes d'une vanité puérile & cruelle , les fils d'un gentilhomme vivent souvent dans la misère & le mépris qui la suit. Ces malheurs ne sont pas les seuls qu'on peut imputer au marchand. La vanité indigente devient ingénieuse dans ses ressources. Un jeune homme qui veut faire l'important , ne peut s'annoncer dans le monde que par un extérieur magnifique ; les bornes de sa fortune , ou la sage modération d'un pere , ne lui permettent pas de se livrer à son goût ; il est obligé , pour le satisfaire , ou de voler ses parens , ou de duper ses créanciers , ou d'avoir recours à des moyens plus honteux encore. Le commerce d'un marchand de

mis, qu'un grand nombre de personnes, moins encore par leur naissance que par la représentation qu'exige leur état, sont obligées de porter ces étoffes, dont je crains que la vente ne soit contraire à mon salut ? Cette réflexion, monsieur, pourroit me rassurer, s'il y avoit en France des édits qui fixassent, comme dans quelques républiques, les habillemens de chaque condition ; mais l'opulence confondant les uns & les autres dans Paris & dans les provinces, nous ne sommes pas moins les causes prochaines de tous les maux qui naissent d'un luxe immodéré. Le théâtre, ajouterez-vous, est un lieu public, où, pour de l'argent, on représente le vice sous les couleurs les plus flatteuses : eh ! monsieur, ma boutique n'est-elle pas, comme le théâtre, un lieu ouvert à tout le monde pour de l'argent ? Si je n'ai pas l'art criminel de rendre le vice aimable, je vends ce qui y conduit presque toujours. Une belle robe ne devient souvent l'objet des desirs d'une jeune personne que pour occasionner sa perte. Combien de filles qui immolent leur honneur à leur vanité ! Combien en est-il qui ne respirent que pour se parer, qui ne se parent que pour plaire, & ne plaisent que pour être séduites ? Les spectacles, insistez-vous, sont l'écueil de presque tous les jeunes gens, parce que les actrices joignent à des talens séducteurs les charmes dangereux d'une figure que la nature & l'art concourent à rendre intéressante ; de là naissent les desirs, & les desirs seuls peuvent perdre l'homme le plus vertueux. Mais n'y a-t-il pas des périls plus grands encore à l'entrée d'une boutique, où une femme aimable, des filles jolies, ajustées avec toutes les recherches de la coquetterie, semblent préparer le piège dans

lequel la sagesse la plus austere est tombée plus d'une fois. Une simple affiche détermine à voir la comédie ; c'est une démarche libre à laquelle le citoyen est maître de se livrer. Que les moyens que nous employons sont plus puissans ! Des firenes enchanteresses, placées à dessein aux deux côtés de nos boutiques , & de celles des marchandes de modes , attirent le monde par une physionomie prévenante , des regards flatteurs & des propos agréables. Le passant séduit court à la voix qui l'enchanté , & si ses desirs n'ont pas de suites criminelles , nous le rendons toujours coupable en l'engageant d'employer dans une emplette inutile & frivole , le patrimoine de ses enfans , & les gages accumulés de ses domestiques. Une autre différence , qui est à l'avantage de la comédie , c'est que les hommes & les femmes achètent à chaque saison les étoffes d'un dessin nouveau , & que par-là ils sont moins en état de soulager les pauvres , au-lieu que les comédiens contribuent journellement à leur subsistance. Je fais , monsieur , que le prince protège notre commerce , & qu'il semble donc que nous pouvons l'exercer en toute sûreté de conscience. Mais , monsieur , le prince protège aussi les comédiens , les pensionne même , le déclare publiquement , & cependant vous les anathématisez. Nos étoffes de soie se vendent , par le goût de nos dessins , dans tout l'univers , & font par conséquent entrer beaucoup d'argent dans le royaume. Que de millions , monsieur , n'ont pas valu à la France Corneille , Moliere & Racine ! On achete leurs ouvrages , on les lit dans toute l'Europe , ils ont rendu notre langue la langue universelle ; nous sommes devenus , grace aux chef-d'œuvres qu'ils ont produits , la nation sur

laquelle toutes les autres tâchent de se modeler ; c'est depuis cette époque , que les étrangers voyagent à Paris , & qu'ils y répandent un argent immense. Vous voyez , monsieur , que le comédien est aussi utile à l'état que le marchand. Je crois vous avoir prouvé que ce dernier ne met pas moins les passions en mouvement que le premier , & que même il les excite davantage. Toutes ces raisons me déterminent à conclure , que si les comédiens doivent être rejetés de la congrégation des fideles , les marchands tels que moi ont à craindre la même réprobation. Je vous prie de me marquer si mes scrupules sont bien ou mal fondés , & si je puis chrétiennement continuer mon commerce, ou si je dois y renoncer. Je fais , monsieur , que je suis désigné pour être échevin l'année prochaine ; mais un échevin n'est pas plus grand devant Dieu qu'un autre homme ; qu'est-ce que la gloire de ce monde, quand il s'agit de notre salut dans l'autre ? Je suis très-respectueusement,

Monsieur ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur M ***.

Post scriptum. J'étois dimanche dernier à ma paroisse ; les filles de M *** , ce riche financier , arriverent ; leurs robes , quoique certainement la fortune de leur pere les mettent en état d'en porter du plus grand prix , exciterent un murmure général & des caquets très-indécens dans l'église. *Voyez donc* , disoit l'un , *elles sont aussi magnifiques que des princesses.* — *Il n'y a pas vingt ans* , disoit l'autre , *que leur pere , fils d'un valet-de-chambre , n'étoit encore qu'un petit commis à huit cents francs.* — *N'est-ce pas insulter* , s'écrie un troisième , *à la misere pu-*

bligue ? En un mot , monsieur , je doute que quelque scene de comédie que ce soit puisse occasionner plus de péchés , qu'en occasionnerent les robes de ces demoiselles , par toutes les médifances qu'elles exciterent. J'ai vendu ces étoffes ; un comédien débite son rôle ; s'il est coupable , ne le suis-je pas ? »

SEMAINE DIVERSIFIÉE.

Lundi je pris des actions ,
Mardi je gagnai des millions ,
Mercredi je pris équipage ,
Jeudi je réglai mon ménage ,
Vendredi je m'en fus au bal ,
Et Samedi à l'hôpital.

SENSIBILITÉS.

Dominique de Vic , gouverneur d'Amiens , de Calais , & vice-amiral de France , s'informoit dans tous les lieux où il commandoit , des marchands & des artisans qui jouissoient d'une bonne réputation ; il les visitoit comme un ami , & alloit lui-même les prier à diner. C'est ce même de Vic dont l'histoire rapporte deux traits bien touchans. Ayant eu en 1586 le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau , & ne pouvant plus monter à cheval , quoique sa blessure fût bien guérie , sans ressentir les douleurs les plus vives ,

il s'étoit retiré dans ses terres en Guyenne ; il y vivoit depuis trois ans , lorsqu'il apprit la mort de Henri III , les embarras où étoit Henri IV , & le besoin qu'il avoit de tous ses bons serviteurs ; il se fit couper la jambe , vendit une partie de son bien , alla trouver ce prince , & lui rendit des services signalés à la bataille d'Ivry & dans plusieurs autres occasions. Deux jours après l'assassinat de ce bon roi , de Vic passant dans la rue de la Ferronnerie , & regardant l'endroit où cet horrible attentat avoit été commis , fut si saisi de douleur , qu'il tomba presque mort , & mourut le lendemain.

Les louanges accordées aux grands hommes , sont quelquefois moins décisives en faveur de leur mérite , qu'une certaine sensibilité qu'on éprouve en racontant leurs vertus. Un événement assez récent , & bien fait pour toucher les cœurs sensibles , prouve combien la mémoire de Maffillon est précieuse , non-seulement aux indigens dont il a essuyé les larmes , mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un voyageur , qui se trouvoit à Clermont , desira de voir la maison de campagne où ce prélat passoit la plus grande partie de l'année. Il s'adressa à un ancien grand-vicaire , qui , depuis la mort de l'évêque , n'avoit pas eu la force de retourner à cette maison de campagne , où il ne devoit plus retrouver celui qui l'habitoit. Le grand-vicaire consentit néanmoins à satisfaire le desir du voyageur , malgré la douleur profonde qu'il se préparoit en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble , & le grand-vicaire montra tout à l'étranger. » Voilà , lui disoit-il les larmes » aux yeux , l'allée où ce digne prélat se pro-

« menoit avec nous.... Voilà le berceau où il
 « se reposoit en faisant quelques lectures....
 « Voilà le jardin qu'il cultivoit de ses propres
 « mains ». Ils entrèrent ensuite dans la
 maison ; & quand ils furent arrivés à la chambre
 où Maffillon avoit rendu les derniers soupirs :
 « Voilà , dit le grand-vicaire , l'endroit où nous
 « l'avons perdu » ; & il s'évanouit en prononçant
 ces mots. La cendre de Titus & de Marc-Aurele
 eût envié un pareil hommage.

On a cru jusqu'à présent que J. J. Rousseau
 copioit de la musique pour vivre , & l'on a été
 dans l'erreur. Ce grand homme , si singulier à la
 vérité , mais si vertueux , conservoit soigneuse-
 ment les petites sommes que ce travail lui rap-
 portoit , & s'en servoit pour soulager ces per-
 sonnes honnêtes , dont il connoissoit les pressans
 besoins. Tout se fait à la longue. Ce secret si
 bien gardé pendant sa vie , a transpiré depuis sa
 mort par la reconnoissance de ceux qu'il avoit
 consolés. C'est un fleuron de plus à ajouter à sa
 couronne. J. J. Rousseau ayant à peine de quoi
 vivre , a donc , à force d'épargnes , trouvé le
 moyen d'empêcher les autres de mourir. Peut-on
 citer à présent ces riches qui abondant de tout ,
 même en prodiguant tout , donnent difficilement ,
 & seulement pour faire rougir ceux qui reçoivent ?

Philippe Sidney , auteur du roman de l'*Arca-
 die* , sous le regne d'Élisabeth , ayant été blessé
 à la cuisse dans une rencontre des Anglois & des
 Espagnols , près de Zutphen , en Hollande ,
 étant dévoré de soif , on parvint à lui trouver
 une bouteille de liqueur. Comme il alloit boire ,
 un pauvre soldat , dans un état aussi déplorable
 que le sien , apporté près de lui , tout sanglant
 & défiguré , tournoit ses yeux mourans sur cette

bouteille. Sidney le remarque , & la lui donne , en lui disant : « Mon brave ami ! je vois que ton » besoin est encore plus grand que le mien » .

SÉRAIL MASCULIN.

LE royaume de Patane , dans la presqu'île de Malaca , ne peut être gouverné que par une femme : de fait , il n'est gouverné que par les hommes. Expliquons-nous. La reine de Patane , qui ne peut point se marier , a le droit d'avoir autant d'amans qu'il lui plaît. Il est de sa dignité , & c'est une splendeur nécessaire à sa cour , d'avoir un sérail formé des plus beaux hommes de ses états , & autres. Dans le nombre , il y en a qui lui plaisent de préférence , & ceux-là sont ordinairement les maîtres. Une femme dispute à un mari l'autorité qu'il a ; mais elle finit par abandonner la sienne à un amant. C'est ce qui se pratique du moins à Patane. Les favoris de la reine ne lui laissent qu'une ombre de puissance ; mais elle a des plaisirs tant qu'elle veut , du moins on le dit ainsi. A sa mort , c'est une de ses filles qui lui succède. La fille pense comme la mère , & est traitée de même ; ainsi cela fait une famille royale assez heureuse ; & il y a des esprits assez plaisans pour trouver que ce bonheur peut donner une certaine célébrité. — Le royaume de Patane est le pays de la terre le plus abondant & le plus fécond en tout , en hommes , en animaux , en richesses , en fruits , & , comme on la vu , en plaisirs. Qu'on en juge par un seul trait ; les oies & les cannes y pondent deux fois le jour. La fécondité des femmes est en propor-

tion. — Les Patanois sont en partie mahométans & en partie idolâtres : mais tous sont également voluptueux. Leur capitale, nommée Patany, est une des plus belles & des plus riches villes des Indes : elle est défendue par un bon port. Ce royaume est obligé de payer un tribut annuel à celui de Siam. — *Nota.* Ce sérail de l'heureuse reine des Patanois nous rappelle un entretien qu'on assure qu'une jeune Arménienne eut à Paris avec un homme de lettres. » M. le François, les mariages se font-ils ici comme en Asie ? — Oui, madame. — Quoi ! tous ces petits hommes ont autant de femmes qu'ils en veulent ? — Par don, madame, c'est le contraire. — Ce sont donc ces petites femmes qui, avec un souffle de vie, ont des hommes autant qu'il leur plaît ? — C'est effectivement ce qui distingue nos mœurs. — Et combien en prennent-elles ordinairement ? — Le moyen terme va jusqu'à trois, madame. — Et la petite poupée a-t-elle l'empire sur les trois maris ? — Non-seulement sur eux, mais quelquefois aussi sur ses rivales. — Comment ? — Oui, madame ; les trois maris ne pouvant avoir chacun que leurs jours marqués, l'épouse ne se fait pas un scrupule de leur accorder un dédommagement. — Bon ! je vois que la France est un heureux pays, où l'on trouve encore une ombre de justice. Je veux me marier ici ».



S I M P L I C I T É

D' U N G R A N D R O I.

UN étranger, après quelques jours de résidence à Berlin, alla voir les appartemens du roi de Prusse. Il faut passer par la salle à manger & par celle du concert pour entrer dans la chambre à coucher du monarque. Il demanda au suisse où étoit la chambre du grand Frédéric. — *C'est celle-ci.* Il chercha un lit magnifique. Il y avoit un assez beau cabinet au bout de la chambre, mais il n'y avoit point de lit dedans. — *Où est le lit ? — Le voilà.* Derrière un petit écran, dans un coin, étoit un fort petit lit très-étroit, avec des rideaux de soie verte ; c'étoit celui du roi. Le tapis sur lequel il met le pied en sortant du lit, est très-rude. Il y avoit un autre petit lit de repos où couche quelquefois un page quand Frédéric est malade, & trois ou quatre tables d'étude toutes couvertes de livres & de papiers. L'étranger demanda encore à son conducteur où étoit la garde-robe du roi ; il lui répondit : *Sur son dos.*

S I M P L I C I T É L O U A B L E.

UN seigneur de Hagi, château situé dans le comté de Hibourg, près de Winthertour en Suisse, faisoit de l'agriculture son occupation or-

étaire , quoiqu'il possédât plusieurs fiefs. Il réservait ses meilleurs chevaux pour la charrue. Son fils , jeune & d'une figure agréable , les guidait , tandis que le père , en cheveux blancs , ouvrait le sein de la terre & traçait les sillons. Un duc d'Autriche qui alloit à Winthertour , aperçut en passant ces laboureurs respectables , & fut frappé de l'attelage. Il s'arrêta : « Demeurons un moment , dit-il au grand-maitre de sa maison ; je n'ai jamais vu un si beau paysan , ni des chevaux si superbes attelés à une charrue ». Mais quelle fut sa surprise , lorsque le grand-maitre lui apprit que c'étoit le baron de Hagi qui labouroit avec son fils ! Le duc faisoit quelques difficultés de le croire : « Monseigneur , reprit le grand-maitre , votre grandeur pourra s'en convaincre demain par elle-même ; elle le verra venir à cheval à sa cour pour lui offrir ses services ». En effet , le lendemain , le baron de Hagi , accompagné de sept de ses gens , tous à cheval , vint à Winthertour faire sa cour au duc , qui ne manqua pas de lui demander si c'étoit bien lui qu'il avoit vu la veille à la suite d'une charrue superbement attelée. « Oui , monseigneur , répondit le baron avec dignité , c'est moi-même. J'aime l'agriculture ; & je ne trouve pas , après la guerre pour la défense de la patrie , d'occupation plus digne d'un gentilhomme , que celle de faire valoir lui-même ses terres ».



SINGULARITÉS DE LA NATURE ET AUTRES.

Monsieur l'abbé Dominique Bartaloni, dans une lettre adressée à l'auteur des *Nouvelles Littéraires* de Florence, parle d'un prêtre, nommé Paul Maccia, âgé de 50 ans, & connu par des épîtres latines & une prosodie grecque, lequel se précipite dans la mer, & n'est pas plutôt au fond, qu'il revient perpendiculairement sur la surface, où il se tient enfoncé jusqu'à la poitrine. Sans qu'on lui voie faire aucun mouvement, il reste dans cette attitude les bras croisés, & marche sur l'eau avec la même assurance que s'il étoit dans une promenade publique. Des plongeurs l'ont plusieurs fois tiré vers le fond de la mer; mais à peine l'avoient-ils échappé, qu'il remontoit comme un liege. D'autres fois il s'endormoit sur l'eau, s'étendant sur la surface, comme s'il eût été dans un lit, se tournoit, & retournoit, sans jamais enfoncer. Ce prêtre assure que sous ces pieds il sent une résistance aussi marquée que sur un grand chemin, & il est le premier à s'émerveiller de cette propriété. Les physiciens ont observé qu'il pèse à-peu-près 30 livres moins que le volume d'eau dont il occupe la place; & ce n'est que depuis le mois d'août 1765, qu'il s'en est aperçu lui-même.

Près de Laon est la terre de Soissons, dont étoit seigneur Henri de Rouffi. Il épousa Jacqueline de Lanoy, dont il eut Nicolas & Claude de Rouffi, jumeaux, qui eurent en partage, l'aîné

la terre de Soissons, & le cadet celle de Dorigini. Ils vinrent au monde le 7 avril 1548; leur ressemblance étoit si parfaite, que leurs nourrices, qui demeuroient ensemble, pour les distinguer leur donnerent différens brasselets. A mesure qu'ils crûrent, leur ressemblance se conserva dans cette même perfection; leur visage, leur taille, toute l'attitude du corps avoit une conformité si grande, qu'on n'y pouvoit pas appercevoir la plus légère différence. Leurs gestes, leur ton de voix, leurs façons de faire, leurs humeurs, leurs inclinations se représentoient mutuellement avec une égalité merveilleuse; dès qu'ils avoient les mêmes habits, l'œil de leur pere & de leur mere ne pouvoit pas les discerner. Ils furent élevés au college, & ensuite à la cour. L'ainé fut page de la chambre d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre; & le cadet, d'Henri de Bourbon son fils, qui fut roi de France. Charles IX. les chérissoit beaucoup; il prenoit plaisir à les considérer, pour tâcher de trouver quelque différence entr'eux; ni lui ni ses courtisans ne pouvoient en venir à bout. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer comment la nature, qui a de si grandes ressources de variété, & qui aime à les mettre en usage, s'étoit étudiée à donner les mêmes traits, le même contour & la même forme, avec une si grande précision à toutes les parties du corps dans ces deux personnes. Il sembloit qu'elle avoit pris à tâche de faire une copie que l'on confondit avec son original. Comme le cadet jouoit mieux à la paume que l'ainé, quand celui-ci perdoit, il feignoit d'avoir quelque raison de quitter, & il alloit prendre son frere, qui s'habillant en joueur, continuoit la partie, sans qu'on remar-

quât le changement , & gagnoit la partie. Ils eurent les mêmes maladies , les mêmes indispositions , dans les mêmes endroits : leurs corps qui étoient également constitués , se dérangèrent en même tems par une même révolution ; l'ainé mourut âgé de 30 ans , par la faute du médecin ; le cadet eut un médecin plus habile qui lui fit recouvrer sa santé.

Tandis que les philosophes peignent la nature en grand , & s'efforcent de rapporter à une théorie générale les phénomènes connus , elle en laisse échapper d'autres de tems en tems qui les étonnent , les arrêtent , les humilient : telles sont les observations suivantes. On trouve sur la côte de la Mer-Adriatique , près d'Ancône , des pierres très-dures , qui pèsent vingt livres. Lorsqu'on casse ces pierres , on y découvre de petits poissons à coquille vivans , d'un goût exquis , que l'on nomme *solenes*. Ce fait est attesté par plusieurs auteurs , entr'autres par Aldovrande , qui en parle comme d'une chose généralement connue , & dont il a été lui-même témoin. On sait & on ne doute plus qu'il s'est trouvé quelquefois des crapauds & des serpens vivans dans le centre des arbres , quoique les arbres fussent absolument sains & entiers. Les *Mémoires de l'Académie* parlent d'un crapaud trouvé dans le creux d'un chêne , & qu'on présume y avoir subsisté quatre-vingts ou cent ans. On a trouvé aussi des grenouilles & des serpens enfermés vivans dans des corps solides. Ces faits si contraires à la marche & au système ordinaire de la nature , paroissent attestés par un si grand nombre de personnes , que l'on ne peut en douter.

Le maréchal de Beaumanoir chassant dans une forêt du Maine , en 1599 , ses gens lui amenerent

un homme qu'ils avoient trouvé endormi dans un buisson , & dont la figure étoit très-singulière. Il avoit au haut du front deux cornes faites & placées comme celles d'un béliet. Il étoit fort chauve , & avoit au bas du menton une barbe rousse & par flocons , telle qu'on peint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire , qu'il en mourut à Paris au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière de S. Côme , & l'on mit sur sa tombe une épitaphe qu'on trouvoit fort plaisante dans ce tems-là :

Dans ce petit endroit à part
Gît un très-singulier cornard ,
Car il l'étoit sans avoir femme :
Passant , priez Dieu pour son ame.

En 1471 , Louis XI desirant de mettre dans sa bibliothèque une copie du livre du médecin Rasi , emprunta l'original de la Faculté de Médecine de Paris , & donna pour sûreté de ce manuscrit , douze marcs d'argent , vingt livres sterlings , & l'obligation d'un bourgeois pour la somme de cent écus d'or. Il est bien singulier qu'un roi donne non-seulement des gages , mais encore caution bourgeoise pour un livre qu'il emprunte dans son royaume. On voit d'ailleurs combien il étoit difficile d'avoir des livres , & combien ils étoient chers avant & même plusieurs années après l'invention de l'imprimerie. Elle fut inventée à Mayence en 1440. Il s'établit des imprimeurs à Paris en 1470 ; ils dédièrent à Louis XI , cette même année , un des premiers livres qu'ils y avoient imprimés ; c'est l'année suivante , en 1471 , que ce prince emprunta un livre pour en avoir une copie manuscrite. On prétend que vingt mille personnes en France subsis-

toient de la vente des livres qu'elles copioient , & que c'étoit une raison pour ne pas favoriser l'établissement d'une imprimerie.

Il y avoit à la fin du siècle passé une princesse à Siam , qui donnoit tous les jours soir & matin , audience à toutes les femmes des grands Mandarins , qui n'osoient manquer de s'y trouver l'une après l'autre. Quand quelques dames avoient trop parlé , la princesse lui faisoit coudre la bouche ; & quand elle n'avoit pas assez parlé , elle la lui faisoit fendre jusqu'aux oreilles. Nous aurions parmi les femmes plus de bouches cousues que de fendues , si cette princesse régnoit & pouvoit agir de même en France.

La premiere représentation du *Tom Jones* de Poinfinet , fut on ne peut pas plus tumultueuse. La musique du célèbre Philidor étoit pourtant excellente. Au milieu du bruit , deux hommes répétoient sans cesse : « Couperai-je ? » « couperai-je ? » Leurs voisins eurent qu'il s'agissoit de couper la bourse de quelqu'un , & s'adresserent à la sentinelle. On ne tarda pas à mener nos deux messieurs au corps-de-garde, d'où ils alloient être conduits en prison comme filoux. Tout-à-coup l'un d'eux dit à l'officier : « Nous sommes tailleurs de notre métier. C'est moi qui ai l'honneur d'habiller M. Poinfinet , auteur de la piece nouvelle. Je dois lui fournir un habit pour se présenter devant le public, qui ne manquera pas de le demander à la seconde représentation. Comme je ne suis pas assez instruit pour connoître le mérite d'une comédie mêlée d'ariettes , j'ai amené avec moi mon premier garçon qui a de l'esprit comme quatre , car c'est lui qui compose tous mes mémoires. Je lui demandois de tems en tems , monsieur , s'il

« me conseilloit d'aller couper l'habit en ques-
« tion, qui devoit m'être payé sur le produit
« des représentations de cette piece ». A pa-
« reil propos, on rit aux éclats, & les deux tail-
« leurs furent renvoyés absonds.

Notre historien Mézéray étoit l'homme de la terre le plus frileux. Patru, célèbre avocat, le rencontrant un matin qu'il geloit fort, lui demanda comment il se trouvoit de ce tems-là : « J'en suis à L, mon cher Patru, & je cours re-
« gagner mon feu ». Cette énigme dont le jurif-
« consulte cherchoit en vain le mot, lui fut expli-
« quée par un autre ami : « Mézéray, lui dit-il, dès
« l'entrée de l'hiver a toujours derrière son fau-
« teuil douze paires de bas étiquetées depuis la
« lettre A jusqu'à M, & en sortant du lit, il con-
« sulte son barometre pour en chauffer autant de
« paires que le degré du froid semble l'exiger ».

Le château de la Bastille fut bâti sous le regne de Charles V en 1371, & par le conseil de Hugues Aubriot, prévôt des marchands, qui en posa la première pierre... N'est-il pas singulier qu'il y fut enfermé le premier ? Ce fut pour avoir été accusé de judaïsme & d'impiété envers le S. Sacrement.

L'abbaye de Notre-Dame de Barbeau, près de Melun, fut bâtie par le roi Louis VII, de l'argent que lui valut une pierre précieuse, trouvée dans un barbeau pris à la pêche. Ce roi repose dans un tombeau de marbre blanc, qu'Alix sa femme lui fit élever dans l'église de cette abbaye.

Il est surprenant que J. J. Rousseau qui a tant influé sur l'esprit de ses contemporains, n'ait pas eu la moindre influence dans leurs coutumes civiles, & particulièrement sur celle qui est si insupportable, comme il en donnoit la preuve lui-même, en finissant toutes ses lettres simplement

par la signature de son nom. Y a-t-il effectivement quelque chose de plus impertinent que ce cérémonial inutile , qui dégénère même souvent en mensonge infigne ; car il faut dire qu'on a l'honneur d'être le très-humble & très-obéissant serviteur à des personnes auxquelles on n'est rien moins que tout cela.

SOINS EXCESSIFS

D'UNE FEMME.

LA plupart des habitans de Gayette gagnent leur vie dans le service de la marine. Un d'entr'eux , qui étoit fort pauvre , se mit en mer pour amasser quelque argent , laissant à sa femme le soin de gouverner son ménage. Comme elle étoit jeune & jolie , elle ne fut pas long-tems sans se consoler de l'absence de son mari. De retour au bout de cinq ans , il alla voir sa femme. Il fut agréablement surpris de trouver sa maison toute réparée & fort agrandie. » Comment , dit-il , ont-ils pu se faire ces réparations ? — C'est , répondit-elle , une grace que Dieu m'a faite » : le mari en remercia le Ciel. Étant entré plus avant dans la maison , il voit des meubles & un lit d'une propriété au-delà des facultés de l'un & de l'autre. » Celit , ces meubles , d'où sont-ils venus ? dit encore le mari. — De la même grace », répondit la femme. Pendant que le mari bénissoit la bonté du Ciel envers lui , il vint un petit garçon d'environ trois ans , caresser sa mere. » A qui est cet enfant ? demanda le mari. — A moi , dit

la femme ; le Ciel me l'a aussi donné. — Ah !
 » pour le coup , repartit le mari , le Ciel a pris
 » trop de soin de ma maison ».

SOINS RIDICULES.

UN de nos rois passant par la ville de... le maire & les consuls firent plusieurs bévues. Ils portèrent leur attention jusqu'à donner une chemise blanche , & à faire faire la barbe à un pendu , qui étoit exposé à des fourches publiques , devant lesquelles le roi devoit passer. Ils mirent un gand avec une frange d'or magnifique à une main de bois , qui servoit de guide dans le grand chemin de la ville.

Le roi témoigna qu'il avoit envie de jouer à la paume , le maire se déroba sur le champ ; il fit détendre ses plus belles tapisseries ; il emprunta encore plusieurs tentures de ses voisins pour tapisser le jeu de paume. Le roi étant arrivé , fut très-surpris de cette décoration ; & comme il souhaitoit de jouer , il voulut que les murailles fussent toutes nues.

SORT EFFROYABLE

DE DEUX AMANS.

IL y a dix ans , au plus , que M. de la Place , en rentrant à Bruxelles , entre midi & une heure , après un mois d'absence , vit sa voiture

« degrés d'une vie aussi malheureuse que cou-
 « pable , & dont les détails ne se présument que
 « trop aisément , victime d'une maladie que la
 « misere aigrissoit encore ; un homme du com-
 « mun , il est vrai , c'est-à-dire , un des cochers
 « du feu prince de Conty , & le seul homme que
 « j'eusse vraiment aimé , vint m'offrir des se-
 « cours , au moyen desquels je revins à la
 « vie , que je jurai de lui consacrer toute en-
 « tiere. Pour comble de bonheur , un billet de
 « loterie , qui me valut dix mille livres , me
 « mit en état d'acquitter ma reconnoissance en-
 « vers mon amant ; & la passion que nous con-
 « çûmes l'un pour l'autre , s'accrut bientôt au
 « point , non-seulement de ne plus vivre défor-
 « mais que pour nous seuls , mais en renonçant ,
 « sans retour , à nos égaremens mutuels , de
 « nous unir à jamais , par un lien sacré , que
 « nous jurâmes de respecter , jusqu'à dévouer
 « notre vie même à la vengeance de celui des
 « deux qui se trouveroit convaincu d'en avoir
 « violé la loi. J'ose même affirmer , monsieur , &
 « le défunt en convenoit , que ce devoir , à
 « partir de cet instant , fut toujours un plaisir
 « pour moi , bien que le retour de ma santé
 « m'eût procuré plusieurs offres , que mes refus
 « rendoient encore plus pressantes. Tous deux
 « heureux , en un mot , dans un état de médio-
 « crité qui nous mettoit au-dessus des besoins ,
 « rien ne troubla notre bonheur , que la mort
 « du prince auquel étoit attaché mon mari , &
 « qui tout-à-coup emporta la moitié de notre
 « petit revenu. Sur quoi M. le comte *** , que
 « mon époux avoit autrefois servi , s'étant offert
 « à lui procurer une place de cocher en second ;
 « chez son altesse royale le prince Charles , nous

„ nous déterminâmes à partir pour Bruxelles ,
 „ où j'employai les fonds qui nous restoient
 „ dans un petit commerce , en attendant la
 „ réussite de ce dont le comte nous avoit flat-
 „ tés. Mais l'oisiveté , source affreuse de tous
 „ les vices , & le défaut d'amusement , ayant
 „ bientôt attiré mon mari dans les guinguettes
 „ des fauxbourgs ; le bruit d'une infidélité
 „ qu'il m'y faisoit , étant parvenu jusqu'à moi ,
 „ me mit dans un état , qui lui fit craindre pour
 „ ma vie..... Mais son repentir me parut si
 „ sincère , qu'après lui avoir vivement rappelé
 „ notre convention , je me laissai fléchir : mais
 „ en lui protestant , qu'au cas qu'il y manquât
 „ de nouveau , rien ne m'empêcheroit de l'ac-
 „ complir. Hélas ! le traître me trompoit en-
 „ core... & je fus assez lâche pour lui par-
 „ donner cette nouvelle trahison. Mais ayant
 „ appris depuis peu , non-seulement qu'il me
 „ manquoit sur nouveaux frais , mais qu'après
 „ m'avoir volé ce que j'avois d'argent & de
 „ bijoux , son projet & celui de ma rivale , étoit
 „ de partir nuitamment pour Paris ; rien ne put
 „ me calmer , ni différer ma vengeance. Dès la
 „ nuit même , pendant son premier sommeil ,
 „ elle fut accomplie ; & sa propre épée m'y
 „ servit d'instrument. J'aurois pu me sauver ,
 „ j'avois au moins quatre heures devant moi :
 „ j'avois à ce dessein congédié ma domestique ;
 „ & j'aurois été bien loin de Bruxelles , avant
 „ qu'on y connût mon crime. Mais , à la vue
 „ du sang de mon époux , de ce sang , sortant
 „ à gros bouillons de sa blessure , & pour lequel
 „ j'aurois , deux mois auparavant , vu sans
 „ regret répandre tout le mien... Saisie d'hor-
 „ reur , & perdant toute espèce de sentimens ,

" je ne revins , quelque tems après à la vie ,
 " que pour le voir expirant dans mes bras. Sur
 " quoi , ma main , en reprenant le sanglant ins-
 " trument de ma vengeance , alloit le plonger
 " dans mon sein..... lorsque , m'arrêtant tout-à-
 " coup : Non ! dis-je , non ! ce supplice seroit
 " trop doux : le plus cruel ne sauroit l'être
 " assez , pour expier un tel forfait..... Vous
 " savez le reste , monsieur , continua la crimi-
 " nelle , en s'adressant au juge. " Sans retour ,
 " affermie dans une résolution , qui sembloit
 " adoucir , en quelque façon , l'affreux tour-
 " ment de mes remords , je ne songeai pas un
 " instant à quitter le corps de ma victime , jus-
 " qu'à celui que la justice est venue s'emparer
 " de celle qui n'implore d'elle aujourd'hui , que
 " de hâter la peine due au plus horrible des
 " forfaits ". — " Je vous avouerai , monsieur ,
 " ajouta l'homme de justice à M. de la Place ,
 " que rien jamais ne m'affecta plus vivement ,
 " que la confession de cette femme ; elle m'in-
 " téressa au point , que curieux de voir si sa
 " fermeté se soutiendrait en présence du conseil
 " de Brabant , lorsqu'elle y viendrait , ce qu'on
 " appelle en ce pays , *y chercher sa sentence* ;
 " je m'empressai de m'y trouver , hier matin ,
 " une heure au moins avant son arrivée aux
 " pieds des juges. Mais , au très-grand étonne-
 " ment de l'assemblée ! elle ne démentit en
 " rien son caractère , si ce n'est au moment que
 " s'entendant condamner à la roue ; après un cri
 " perçant , qui nous pénétra jusqu'à l'ame ,
 " exprimant à la fois son indignation & sa sur-
 " prise.... *La roue ! s'écria-t-elle avec trans-*
 " port ; *la roue !... Oubliez-vous , messieurs , que*
 " *je suis femme ?* — Telte est , lui dit-on , la

« loi de l'empereur Charles-Quint , contre celles
 « qui sont convaincues d'un crime tel que le
 « vôtre. — *Le barbare !... Ah ! si je l'avois su ,*
 « dit-elle alors , d'un ton qu'étouffoient ses lan-
 « glots ; mais , en se reprenant l'instant après...
 « *Pardon , messieurs , pardon !* ajouta-t-elle , *il*
 « *n'est sorte de tourmens & d'humiliations , dont*
 « *je ne sois , en effet , digne... Permettez seule-*
 « *ment , & je prendrai mon sort à gré ; permettez ,*
 « *dis-je , que je ne paroisse sur l'échafaud ,*
 « *qu'avec les voiles nécessaires , pour dérober aux*
 « *yeux des assistans honnêtes , ce qui pourroit*
 « *vraisemblablement les blesser.* — Sa demande
 « ayant parut raisonnable , elle remercia , on ne
 « sauroit plus humblement , ses juges ; & reve-
 « nue à la prison , elle n'eut rien de si pressé ,
 « que de faire appeller un tailleur , pour lui
 « faire au plutôt l'habillement , sous lequel
 « vous venez de la voir s'acheminer à l'écha-
 « faud ».

STRATAGÈME D'UN CHAT.

IL est d'usage dans les pensions d'avertir de
 l'heure des repas par le son d'une cloche. Le
 chat de la maison , qui ne trouvoit son diner au
 réfectoire que quand il avoit entendu le son , ne
 manquoit pas d'y être attentif. Il arriva un jour
 qu'on l'avoit enfermé dans une chambre , ce fut
 inutilement pour lui que la cloche avoit sonné :
 quelques heures après , ayant été délivré de sa
 prison , son appétit le fit descendre tout de suite
 au réfectoire , mais il n'y trouva rien. Au milieu
 de la journée , on entend sonner , chacun veut

savoir ce que c'est , on trouve le chat qui étoit pendu à la cloche , & qui la remuoit tant qu'il pouvoit , pensant faire venir un second diner.

STRATAGÈME ADROIT DE POLITIQUE.

Christophe Colomb fait en 1504 une descente à la Jamaïque , où il veut former un établissement. Les insulaires s'éloignent du rivage , & laissent manquer les Castillans de vivres. Un stratagème singulier est mis en usage dans cette occasion pressante. Il doit y avoir bientôt une éclipse de lune. Colomb fait avertir les chefs des peuplades voisines qu'il a des choses très-importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très-vifs sur leur dureté , il ajoute d'un ton assuré : « Vous en serez bientôt » rudement punis , le Dieu puissant des Espagnols que j'adore , va vous frapper de ses plus » terribles coups : pour preuve de ce que je vous » dis , vous allez voir , dès ce soir , la lune » rougir , puis s'obscurcir & vous refuser sa » lumière. Ce ne sera là que le prélude de vos » malheurs , si vous ne profitez de l'avis que je » vous donne ». L'éclipse commence en effet quelques heures après. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils se prosternent aux pieds de Colomb , & jurent qu'ils ne le laisseront plus manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher , s'enferme comme pour apaiser la colère céleste , se montre quelques instans après , annonce que Dieu est apaisé , & que la lune va

réparoître. Les barbares demeurent persuadés que cet étranger dispose à son gré de toute la nature , & ne lui laissent pas dans la suite le tems de desirer.

STYLES RIDICULES.

UN apothicaire dit à sa maitresse : « Mon esprit , madame , est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance , qu'il me faut le syrop de vos lumieres pour liquéfier la matiere de mes pensées ».

Les expressions d'une précieuse , distillées dans son cerveau , réjouissoient extrêmement par leur ridicule. Elle querella sa servante , « parce que , lui dit-elle , par votre *insoin* vous m'avez donné une poularde *incuite* dont je n'ai pu souper. Vous savez , poursuivit-elle , que je meurs de faim ; car je n'ai mangé d'aujourd'hui que les *immodesties* d'un coq ». Étant à cheval , elle dit à un de ses amans qui ~~modoit les étreilles~~ *modoit les étreilles* : « Monsieur , l'un est trop *prolix* , & l'autre est trop *succinct* ». Trouvant des pêcheurs qui jetoient leurs filets dans une riviere : *Quoi ! leur dit-elle , vous déclarez la guerre aux habitans du manoir liquide ?* L'un d'eux lui répondit : « Parlez françois , madame , si vous voulez qu'on vous entende ». Ayant franchi un petit ruisseau à la campagne , elle crut être enrhumée , & elle dit que son cerveau étoit devenu *marécageux* , parce qu'elle s'étoit mise à cheval *sur un ruisseau*.

Voici l'exorde d'un discours prononcé publiquement par un bon Pere Capucin : « J'em-

» barque ce discours sur le galion de mes levres ,
 » pour passer la mer orageuse de vos attentions ,
 » & arriver au port fortuné de vos oreilles ».

S U I C I D E

D'UNE RARE ESPECE.

LE suicide mérite quelques observations ,
 parce qu'il devient assez fréquent. On pourroit
 croire , à cause qu'il étoit commun chez les Grecs
 & les Romains dans le tems de leur grande splen-
 deur ; on pourroit croire , dis-je , qu'il annonce
 le courage d'une nation. Mais remontons au prin-
 cipe , & l'on verra le contraire : c'étoit l'hon-
 neur ou la crainte de l'infamie , qui portoit les
 Grecs & les Romains à disposer d'eux-mêmes ;
 & ce sont nos vices qui nous conduisent là. Le
 Romain se tuoit , parce qu'il avoit succombé
 dans une action ; l'Anglois se tue , parce qu'il
 a été malheureux au jeu : celui-là , parce qu'il
 avoit encouru la disgrâce du public : celui-ci ,
 parce qu'il n'ose paroître avec la noblesse : l'an-
 cien héros , parce qu'il avoit perdu quelque
 portion de sa gloire ; le moderne , parce qu'il
 ne peut plus acheter d'ortolans ni de vin de
 Champagne : le premier , parce qu'il avoit perdu
 une bataille ou une province ; le dernier , parce
 qu'on a saisi son équipage : le Romain , parce
 qu'il agissoit sur de faux principes de religion ;
 l'Anglois , parce qu'il n'en a aucune.

Guillaume de Puilaurens , auteur contempo-
 rain de Louis VIII , roi de France , raconte que
 les médecins ayant déclaré à ce prince que sa

maladie venoit d'un excès de continence & de santé, ses *chambriers* introduisirent auprès de son lit, tandis qu'il dormoit, une jeune fille d'une rare beauté, à qui ils recommanderent bien de dire, qu'elle ne venoit pas le trouver; *pressée par d'impudiques desirs, mais uniquement par le motif généreux d'une sujette qui seroit charmée de conserver une vie si précieuse à l'état.* Louis, en s'éveillant, demanda d'un air gracieux à cette jeune personne, ce qu'elle vouloit. Elle le lui fit entendre, par sa rougeur, son embarras & quelques mots foiblement articulés: *Non, non*, dit-il, *j'aime mieux mourir que de commettre ce péché.* Il fit éloigner le remède, mais en recommandant à Archambaud de Bourbon de récompenser la bonne volonté, & de marier honorablement la *gentille pucelle*. — Si telle fut la cause de la maladie de ce prince; ne fut-il pas l'auteur de sa mort, tout aussi coupable que l'homme foible & sot qui se casse la tête?

SUJET TRAGIQUE.

DEux negres jeunes, bienfaits, robustes, courageux, nés avec une ame rare, s'aimoient depuis l'enfance. Associés aux mêmes travaux, ils s'étoient unis par leurs peines, qui, dans les cœurs sensibles, attachent plus que les plaisirs. S'ils n'étoient pas heureux, ils se consoloiient au moins dans leurs infortunes. L'amour, qui les fait toutes oublier, vint y mettre le comble. Une négresse, esclave comme eux, avec des regards plus vifs sans doute & plus brûlans à tra-

vers un tein d'ébene que sous un front d'albâtre , alluma dans ces deux amis une égale fureur. Plus faite pour inspirer que pour sentir une grande passion , leur amante auroit accepté l'un ou l'autre pour époux : mais aucun des deux ne vouloit la ravir , ne pouvoit la céder à son ami. Le tems ne fit qu'accroître les tourmens qui dévorioient leur ame , sans affoiblir ni leur amitié ni leur amour. Souvent leurs larmes ameres & cuisantes couloient dans les embrassemens qu'ils se prodiguoient à la vue de l'objet trop chéri qui les désespéroit. Ils se juroient quelquefois de ne plus l'aimer , de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation étoit attendrie par le spectacle de ces combats déchirans. On ne parloit que de l'amour des deux amis pour la belle négresse. Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là chacun des deux l'embrasse à l'envi , la serre mille fois contre son cœur , lui fait tous les sermens , lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse ; & tout-à-coup sans se parler , sans se regarder , ils lui plongent un poignard dans le sein. Elle expire ; & leurs larmes , leurs sanglots se confondant avec ses derniers soupirs , ils rugissent. Le bois retentit de leurs cris forcenés. Un esclave accourt. Il les voit de loin qu'ils couvrent de leurs baisers la victime de leur amour. Il appelle ; on vient , & l'on trouve ces deux amis qui , le poignard à la main , se tenant embrassés sur le corps de leur malheureuse amante , baignés dans leur sang , expiroient eux-mêmes dans les flots qui ruisseloient de leurs propres blessures.

SUPERSTITIONS.

AVant que d'élire les magistrats ou de livrer une bataille , il falloit , chez les Romains , consulter l'appétit des poulets sacrés.

Auguste , cet empereur , qui gouverna avec tant de sagesse , & dont le règne fut si florissant , restoit immobile & consterné lorsqu'il lui arrivoit par mégarde de mettre le soulier droit au pied gauche , & le soulier gauche au pied droit.

Dans le royaume de Loango , on regarderoit comme le présage le plus funeste pour le roi , si quelqu'un le voyoit boire ou manger ; ainsi , il est absolument seul & sans aucun domestique , quand il prend ses repas. Les voyageurs , en parlant de cette superstition , rapportent un trait bien barbare d'un roi de Loango. Un de ses fils , âgé de huit ou neuf ans , étant entré imprudemment dans la salle où il mangeoit & dans le moment qu'il buvoit , il se leva de table , appella le grand-prêtre qui saisit cet enfant , le fit égorger , & frotta de son sang les bras du pere , pour détourner les malheurs dont ce présage sembloit le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimoit beaucoup , & qui l'ayant un jour suivi , avoit assisté à son dîner.

La moindre nouveauté , pour peu qu'elle soit extraordinaire , est presque toujours capable de déranger la cervelle de bien des gens. Ils regardent comme autant de prodiges tout ce qui frappe leur imagination ; la contagion gagne avec une rapidité surprenante , même chez les

peuples les plus éclairés ; & cette foiblesse , si humiliante pour l'humanité , paroîtroit sans doute exagérée , si nous en avions moins souvent sous les yeux plus d'un exemple. Un abbé qui , dans une petite ville du Piémont , revenoit un jour de la promenade , étant tout-à-coup tombé dans la rue ; la populace l'environne , le porte dans une maison voisine , où tous les secours ordinaires ne peuvent le rappeler à la vie. Arrive un distillateur qui après lui avoir rempli sans succès la bouche d'une liqueur très-spiritueuse ; quelques-uns des assistans courent à la paroisse la plus voisine , & reviennent avec un vicaire Savoyard , qu'on prie , à tout hasard , de lui administrer les sacremens. Sur quoi le bon-homme prétendant d'abord s'assurer de l'état du malade , demanda une lumière , & la lui portoit à la bouche , lorsqu'un hoquet de la part du prétendu mort , ayant tout-à-coup enflammé la chandelle , le vicaire & les assistans , également épouvantés , fuient en criant , que *l'abbé a le diable au corps* ; & vont supplier le curé de le venir exorciser. Pendant cet intervalle , le hoquet , auteur de cet esclandre , ayant été suivi d'une explosion d'humeurs qui étouffoient le pauvre abbé , les exorcistes arrivent avec croix , bannières & bénitier ; & fort surpris de le trouver de bout , sont enfin éclaircis sur la cause de ce prodige par le distillateur , qui leur apprend , qu'ayant été forcé de quitter pour quelques instans le malade , après lui avoir rempli la bouche de son élixir , le hoquet en le repoussant au-dehors , avoit naturellement produit la flamme dont l'assemblée avoit été si vivement électrisée.

SURPRISES DIVERSES.

Monsieur le comte de * * * se promenant à Vienne, fut abordé par un mendiant, boiteux & contrefait, qui lui demande plusieurs fois l'aumône ; fatigué de l'obstination de cet homme, qui persistoit à l'importuner de ses supplications, il lui donna quelque chose : *Vous êtes bien bon, monsieur le comte, de donner à ce maraut*, lui dit un inconnu qui se trouvoit près de lui ; *c'est un fourbe qui contrefait le boiteux, pour arracher à la générosité compatissante, une aumône qu'il ne mérite pas ; il marche aussi droit que vous & moi ; prêtez-moi un instant votre canne, je vais vous en donner la preuve.* Aussi-tôt l'inconnu avec la canne du comte se met à courir après le feint boiteux, qui retrouva aussi-tôt ses jambes & s'enfuit de toutes ses forces ; tous deux disparurent bientôt. Le comte, tout stupéfait, attendit quelque tems le retour de son homme ; mais il est encore à revenir avec la belle canne à pomme d'or.

Pierre Matthieu rapporte, qu'il a entendu plusieurs fois raconter à Henri IV, que le soir, quelques heures avant le massacre mémorable, jouant aux dés avec le duc de Guise, il parut des gouttes de sang sur la table, & que les ayant fait effuyer, elles reparurent encore ; ce qui le frappa au point qu'il quitta le jeu. — Des naturalistes attentifs, ont découvert depuis que ce sont de petits insectes qui déposent ces gouttes de sang en volant ou se reposant ; ainsi Henri IV

& le duc de Guise furent induits en erreur.

Une jeune demoiselle , qui entroit dans le monde , croyant être seule dans sa chambre , consultoit son miroir , plaçoit , déplaçoit une mouche , arrangeoit ses cheveux ; elle parloit pour voir la grace qu'elle avoit. Elle suppoit qu'elle étoit environnée de doucereux qui la persécutoient : elle se donnoit de son éventail , tantôt sur une épaule , tantôt sur l'autre , en disant :
 » M. des Rochers , laissez-moi donc. Finissez , je
 » vous prie , M. Desnoyers , quel plaisir prenez-
 » vous à me tourmenter ? Pour cela vous êtes
 » trop vif » : elle affectoit de prendre un air à demi-sévère , & faisoit plus de grimaces qu'il n'y en a dans le dictionnaire des mines ; » mais
 » M. de l'Ormont , continuoît-elle , vous abusez de la complaisance qu'on a pour vous ».
 Ce cavalier étoit justement caché dans la chambre , & parut en ce moment avec de grands éclats de rire ; la demoiselle ne pouvant soutenir la confusion qu'elle eut à cette vue , s'enferma dans un cabinet.

Un homme couché dans une hôtellerie , avoit pour voisinage sans qu'il le fut , une compagnie de chevres & de boucs ; une cloison fort mince & ouverte par plusieurs trous les séparoit de son appartement. Notre homme fort fatigué , s'étoit couché sans examiner son gîte , & dormoit depuis deux heures d'un sommeil fort tranquille , lorsqu'il fut troublé par la visite d'un bouc son voisin , qui avoit profité d'une grande ouverture pour le venir voir. Le bruit de ses sabots éveilla aisément notre voyageur , qui fut fort inquiet , & prit cet animal pour un voleur de nuit ; le bouc après plusieurs tours de chambre , vint auprès du lit & mit les deux pieds dessus. Notre

homme en ce moment , balançant entre le choix d'une promptre retraite ou d'une attaque vigoureuse , prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds qui les premiers se présentent à lui l'intriguent ; mais il est bien plus surpris , lorsque mettant sa main sur la face pointue de cet animal , il y trouve une grande barbe , & plus haut des cornes. Persuadé alors que ce ne pouvoit être que le diable , il sauta de son lit tout troublé , & passa le reste de la nuit à genoux , en prières & dans une continuelle frayeur. Le jour qui dissipa enfin les ténèbres de la nuit , fit voir à notre homme son prétendu diable.

Une demoiselle ayant mangé à diner beaucoup de navets , éprouva les suites ordinaires de cette nourriture venteuse. Comme elle descendoit un escalier , la vapeur commençant à sortir de son séjour ténébreux ; à chaque pet qu'elle faisoit , elle comptoit en disant , *un navet , deux navets , trois navets , quatre navets , cinq navets , six navets* , & auroit été jusqu'à mille , si elle n'eût été interrompue dans son calcul par un ami du logis qu'elle trouva au bas de l'escalier. Toute déconcertée en cette rencontre , elle lui demanda depuis quand il étoit là : « J'y suis , dit-il , depuis le troisieme » navet » ; après quoi il laissa la demoiselle , qui eut bien de la peine à se remettre de son trouble.

Vers l'an 1650 , il y eut à Tunis une peste qui donna lieu à un fait assez particulier. Un prêtre de la Mission , nommé *Levacher* , avoit avec lui un autre prêtre de la même Mission , nommé *Guérin*. La peste ayant frappé le premier , il fut en peu de tems tenu pour mort , & on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Guérin écrivit

en conséquence à M. Vincent , supérieur-général de la Mission en France , qu'il avoit plu à Dieu de disposer de M. Levacher , & qu'il alloit le faire porter en terre. La lettre fut aussi-tôt remise à un capitaine de vaisseau qui étoit prêt de partir pour la France. Comme on étoit sur le point de mettre M. Levacher dans la bierre , il fit quelques mouvemens qui indiquèrent qu'il n'étoit pas mort. Aussi-tôt on le tira de son suaire , & on le remit dans son lit. Cependant M. Guérin fut aussi frappé de la peste , avec tant de violence , qu'elle le tua véritablement en peu d'heures , & il fut enterré. Quelques jours s'étant passés , & M. Levacher , bien rétabli , ne sachant pas ce que M. Guérin avoit écrit de lui , manda aussi à M. Vincent que Dieu avoit disposé de M. Guérin , & envoya sa lettre au capitaine prêt à partir. C'étoit le même qui avoit reçu la première , & qui attendoit pour son départ un vent favorable. Le voyage ayant été heureux , le supérieur-général de la Mission reçut en même tems les deux lettres , dont la date ne différoit pas beaucoup. On peut juger quelle fut la surprise de ce supérieur , de recevoir des lettres de deux hommes qui mandoient la mort l'un de l'autre , de la même manière , & avec les mêmes circonstances. On ne pouvoit méconnoître leur écriture , ni le cachet de la Mission. On ne savoit enfin que penser de cette aventure , dont le mystère ne fut éclairci que quelques mois après.



SYMPATHIE SURPRENANTE.

LE mariage d'Henri IV avec Marguerite de Valois, & celui du prince de Condé avec Marie de Cleves, furent célébrés le 18 août 1572. Le festin se fit au Louvre. Marie de Cleves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez long-tems, & se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe, où une des femmes de la reine-mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en fit prendre une autre. Il n'y avoit qu'un moment qu'elle étoit sortie de cette garde-robe, quand le duc d'Anjou, qui avoit aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommorder sa chevelure, & s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'étoit la chemise qu'elle venoit de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur elle, & la regarda, dit-on, avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue ; son émotion, son trouble, ses transports & tous les empressemens qu'il commença de lui marquer, étoient d'autant plus étonnans, que depuis six jours qu'elle étoit à la cour, il avoit paru assez indifférent pour ces mêmes charmes, qui dans ce moment, faisoient sur son ame une impression si vive, & qui dura si long-tems. » Il devint insensible, disent tous les mémoires de ce tems-là, à tout ce qui n'avoit pas de rapport à sa passion ; son éléction à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil ; & quand il fut dans ce royaume, l'absence, loin de diminuer son amour, sembloit l'augmenter ; il

» se piquoit un doigt toutes les fois qu'il écri-
 » voit à cette princesse , & ne lui écrivoit
 » jamais que de son sang. Le jour même qu'il
 » apprit la nouvelle de la mort de Charles IX ,
 » il lui dépêcha un courier pour l'assurer
 » qu'elle seroit bientôt reine de France ; son
 » dessein étant de faire rompre le mariage avec
 » le prince de Condé. Lorsqu'il fut de retour ,
 » il lui confirma cette promesse , & ne pensa
 » plus qu'à l'exécuter ; mais cette résolution
 » fut bien fatale à cette princesse ; car peu
 » de tems après elle fut attaquée d'un mal
 » si violent , qu'il l'emporta à la fleur de son
 » âge ; les uns en accusent celle-là ; les autres
 » celui-ci. Le désespoir de ce prince devenu
 » Henri III , ne se peut exprimer ; il passa plu-
 » sieurs jours dans les pleurs & les gémisse-
 » mens , & lorsqu'il fut obligé de se montrer
 » en public , il y parut dans le plus grand deuil ,
 » & tout couvert d'enseignes & petites-têtes de
 » mort ; il en avoit sur les rubans de ses sou-
 » liers , sur ses éguillettes ; & il commanda à
 » Souvrai , de lui faire faire des paremens de
 » cette sorte pour six mille écus ». Il y avoit
 plus de quatre mois que la princesse étoit enter-
 rée à l'abbaye de S. Germain-des-Prés , lorsque
 ce prince , en entrant dans cette abbaye , où
 le cardinal de Bourbon l'avoit convié à un grand
 souper , se sentit des saisissemens de cœur si
 violens , qu'il vouloit s'en retourner ; ils ne
 cessèrent qu'après qu'on en eût ôté de son tom-
 beau & transporté ailleurs , pour ce jour-là , le
 corps de cette princesse. Catherine de Médicis ,
 en l'engageant à épouser Louise de Vademont ,
 une des plus belles personnes de l'Europe , avoit
 espéré qu'elle lui feroit oublier celle que la

mort lui avoit enlevée ; peut-être l'espéra-t-il lui-même ; mais en vain , ajoutent quelques mémoires de ce tems-là ; l'image de la princesse qu'il adoroit se retrouvoit toujours au fond de son cœur , & le remplissoit de tristesse & d'amertume ; il ne cessa jamais de l'aimer , quelques efforts qu'il fit , & quelques moyens qu'il employât pour tâcher d'étouffer cette malheureuse passion , & pour dissiper une noire mélancolie qui le plongeoit quelquefois dans les accès du désespoir ; tantôt il se livroit à des exercices outrés de dévotion , & tantôt à tous les désordres d'une vie voluptueuse. Ce prince étoit brave , affable , de la figure la plus noble & la plus prévenante ; il avoit beaucoup d'esprit & s'énonçoit avec une éloquence naturelle & majestueuse.

TENDRESSE PATERNELLE.

Voici un trait de Henri IV , très-peu connu & qui peint bien sa bonhomie. Ce monarque marchoit à quatre pattes , portant sur son dos son fils Louis XIII encore enfant. Un ambassadeur entre tout-à-coup dans l'appartement , & le surprend dans cette posture. Henri IV , sans se déranger , lui dit : « M. l'ambassadeur , avez-vous des enfans ? — Oui , sire. — En ce cas , » je peux achever le tour de la chambre ».



TENDRESSE ÉTONNANTE.

Pour voir à la tour de Londres les bêtes féroces, il falloit donner de l'argent à leur maître, ou apporter un chien, ou un chat qui pût leur servir de nourriture. Quelqu'un prit dans une rue un épagneul noir, qui étoit très-joli; étant venu voir un énorme lion, il jeta dans sa cage le petit chien. Aussi-tôt la frayeur s'empare de ce pauvre animal, il tremble de tous ses membres, se couche humblement, rampe, prend l'attitude la plus capable de fléchir le courroux naturel au lion & d'émouvoir ses dures entrailles. Cette bête féroce le tourne, le retourne, le flaire sans lui faire le moindre mal. Le maître jette au lion un morceau de viande, il refuse de le manger en regardant fixement le petit chien, comme s'il vouloit l'inviter à le goûter avant lui. L'épagneul revient de sa frayeur, il s'approche de cette viande, en mange, & dans l'instant le lion s'avance pour la partager avec lui. Ce fut alors qu'on vit naître entr'eux une étroite amitié. Le lion comme transformé en un animal doux & caressant, donnoit à l'épagneul des marques de la plus vive tendresse, & l'épagneul à son tour, témoignoit au lion la plus extrême confiance. La personne qui avoit perdu ce petit chien, vint quelque tems après pour le réclamer. Le maître du lion la presse vivement de ne pas rompre la chaîne d'amitié qui unit si étroitement ces deux animaux; elle résiste à ses sollicitations. » Puisque » cela est ainsi, repliqua le maître du lion, » prenez vous-même votre chien; car si je m'en

« chargeois, cette commission deviendrait pour moi trop dangereuse » : le propriétaire de l'épagneul comprit bien qu'il falloit en faire le sacrifice. Au bout d'une année, le chien tomba malade & mourut ; le lion s'imagina pendant quelque tems qu'il dormoit ; il voulut l'éveiller , & l'ayant inutilement remué avec ses pattes , il s'aperçut alors que l'épagneul étoit mort ; sa crinière se hérissa , ses yeux étincellent , sa tête se dresse , sa douleur éclate avec fureur ; transporté de rage , tantôt il s'élance d'un bout de sa cage à l'autre , tantôt il en mord les barreaux pour les briser ; quelquefois il considère d'un œil consterné , le corps mort de son tendre ami , & pousse des rugissemens épouvantables ; il étoit si terrible , qu'il faisoit sauter par ses coups , de larges morceaux du plancher : on voulut écarter de lui l'objet de sa profonde douleur , mais ce fut inutilement , & il garda le petit chien avec grand soin ; il ne mangeoit pas même ce qu'on lui donnoit pour calmer ses transports furieux , le maître alors jeta des chiens vivans dans sa cage ; il les mit en pièces ; enfin il se coucha , & mit sur son sein le corps de son ami , seul & unique compagnon qu'il eût sur la terre ; il resta dans cette situation pendant cinq jours , sans vouloir prendre de nourriture ; rien ne put modérer l'excès de sa tristesse : il languit & tomba dans une si grande foiblesse qu'il en mourut : on le trouva la tête affectueusement panchée sur le corps de l'épagneul. Le maître pleura la mort de ces deux inséparables amis , & les fit mettre dans une même fosse. L'histoire nous présente-t-elle un exemple d'amitié plus parfaite ? Quel modele à proposer ! Il est la honte de ces hommes , dont le seul intérêt forme & rompt les liens qui les unissent.

TERREURS PANIQUES.

UN particulier de Tarascon en Provence , ayant fait creuser dans sa cave qui étoit proche du Rhône , trouva un mur avec une porte de fer qu'il fit ouvrir. C'étoit l'entrée d'un caveau très-profond , dans lequel il entendit un bruit si effroyable , qu'il n'osa porter sa curiosité plus loin. Cependant , les magistrats de la ville en ayant eu connoissance , promirent la liberté à un homme condamné aux galeres , pourvu qu'il voulut se résoudre à parcourir ce souterrain jusqu'au bout. Cet homme , muni de tout ce qui pouvoit le rassurer , y entra ; mais à peine en avoit-il traversé la moitié , qu'il revint pâle & tremblant , criant qu'on le pendît plutôt que de mourir d'une mort inconnue. Il disoit avoir entendu des coups redoublés , avec des roulis si étonnans , qu'il s'imaginait à chaque instant que tout tomboit en dissolution autour de lui. On lui laissa reprendre ses esprits jusqu'au lendemain , & on lui offrit de nouveau son pardon & même de l'argent , afin qu'il tentât encore l'aventure. Il descendit donc , & eut le courage de pousser jusqu'au fond , où se rencontra une seconde porte de fer , à laquelle il heurta sans qu'on lui fit de réponse. Enfin , la curiosité des magistrats les porta à offrir une somme considérable à quiconque iroit ouvrir cette nouvelle porte. Six ouvriers de bonne volonté s'enfouirent dans cette espece d'abyme , enfoncent la porte , & trouvent qu'elle conduisoit dans la ville de

Beaucaire , & que ce caveau n'étoit autre chose qu'une communication d'une ville à l'autre , ignorée depuis long-tems. A l'égard du bruit qui avoit tant effrayé d'abord , il étoit causé par les eaux du Rhône , qui dans son extrême rapidité rouloit , en passant sur cette voûte qui le traversoit , des cailloux & des pierres. C'est par cette voûte , creusée dans le roc sous le Rhône , qu'on prétend que Charles-Martel fit passer son armée pour vaincre les Sarrafins.

Le vieux général Kœnismarck avoit plus d'une fois donné des preuves éclairantes de sa valeur & de son intrépidité : il ne se supposoit pas lui-même susceptible de crainte ; il craignoit cependant , & semblable à un enfant timide , une menace ridicule le pénétra d'effroi. Les Suédois venoient de s'emparer de Prague , lorsqu'après le souper de Charles X , on lui présenta un homme qui passoit pour le plus vorace des mangeurs du Nord , & qui , pour amuser le monarque , offrit d'engloutir en sa présence un porc tout en vie , pesât-il quatre cents. A cette proposition , Kœnismarck fit un signe de croix , & conseilla très-sérieusement à Charles de faire arrêter cet homme , qui assurément étoit sorcier. Le mangeur offensé , regardoit de travers le donneur d'avis. « Sire , dit-il , si votre majesté veut ordonner à cet officier de quitter son épée & ses éperons , je vais , pour le convaincre , l'avaler à l'inf- » tant ». Cette menace folle & la figure du mangeur , qui , en finissant de parler , ouvrit une bouche énorme , jeterent l'épouvante dans l'ame du guerrier. Il sortit au plus vite de l'appartement ; il se précipita au bas de l'escalier , traversa avec la célérité d'un cerf une partie de la ville de Prague , & courut se renfermer dans sa

chambre. Trois jours après l'aventure , il n'étoit pas encore remis de l'impression que la menace du prétendu anthropophage avoit faite sur lui.

TESTAMENS BIZARRES.

UN seigneur Allemand ordonna , par son testament , qu'après sa mort on le mit debout dans une colonne qu'il avoit fait creuser & attacher contre un des piliers de sa paroisse ; „ afin , „ disoit-il , qu'il ne puisse pas arriver que quel- „ que bourgeois , ou vilain , me marche sur le „ corps „.

Une femme de qualité fit un testament fort singulier. Voici ce qu'elle dicta aux notaires qui reçurent ses dernières volontés. „ Attendu que „ mon chien a été le plus fidele de mes amis , je „ le déclare mon exécuteur testamentaire , & „ lui confie la disposition de toute ma fortune. „ J'ai beaucoup à me plaindre des hommes ; ils „ ne valent rien ni au physique , ni au moral ; „ mes amans étoient foibles & trompeurs ; mes „ amis faux & perfides. De toutes les créatures „ qui m'entouroient , il n'y a que mon chien „ auquel j'ai reconnu quelques bonnes qualités. „ Je veux donc qu'on dispose de mon bien en sa „ faveur , & qu'on distribue des legs à ceux qui „ recevront ses caresses „.

Sous le regne de Charles-Quint , un avocat de Padoue sur le point de mourir , fit son testament , constituant un parent son héritier universel , sous des conditions extravagantes , dont la première étoit d'inviter à l'enterrement tous les musiciens de la ville ; la seconde , d'y assembler douze

filles habillées de verd qui devoient chanter des chansons burlesques , pour faire rire les assistans ; troisièmement , de faire chanter , corps présent , la Messe de Pâques avec l'*Alleluia*. Quand on eut fait l'ouverture du testament , tous les assistans furent très-étonnés d'une bizarrerie si étrange ; mais les juges sans égard aux ridicules que de pareilles clauses pouvoient donner au défunt , & même à la religion , ordonnerent que l'héritier ne pourroit être constitué tel , sans son entière exécution. Décision bien judicieuse , & qui nous met au fait du génie de ces tems-là , ignorant & superstitieux. Mais voici quelque chose de plus singulier & de bien nouveau : Sire Stagemoore , curé dans le comté de Leichestre , étant mort , on a trouvé dans ses papiers un testament conçu en ces termes : « Je laisse à mes
 » héritiers cinquante chiens de différentes es-
 » peces , 100 paires de culottes , 400 paires de
 » souliers , 100 paires de bottes , 80 perruques ,
 » 80 chariots & charettes , 30 brouettes , 200
 » bèches & pèles , 50 selles & harnois , 80 char-
 » rues. *Item* , un grand nombre de cannes & de
 » petits bâtons pour la promenade , qui ont été
 » évalués à 2 livres sterlings , 60 chevaux &
 » jumens , 200 pioches & fourches , 75 échelles ,
 » 30 bayonnettes , pistoles & épées. *Item* , un
 » grand chariot rempli de livres en blanc. Une
 » cassette où il y a 1000 livres sterlings , &c ». Ce bon curé avoit une servante & un valet , qu'il renfermoit tous les soirs dans leur chambre , à huit heures. La dernière chose qu'il faisoit , avant de se mettre au lit , étoit de tirer un coup de fusil , & de lâcher ses chiens. On le trouva un matin noyé dans un étang. Comme il étoit sur ses genoux , n'ayant de l'eau que jus-
 qu'à

qu'à la poitrine , il est à croire que ses chiens , à force de caresses , l'avoient renversé dans l'eau , d'où il n'avoit pas eu la force de sortir à cause de son âge. Outre 1000 liv. sterlings en argent comptant qu'on trouva chez lui , il jouissoit en fonds de terre de 700 livres sterlings de rente. Toute cette succession est tombée en partage à un simple porte-faix de Londres , son plus proche parent.

TOUR SPIRITUEL

D'UN POÈTE.

SAnteuil étant retourné à Saint-Victor à onze heures du soir , le portier refusa de lui ouvrir , parce que , disoit-il , on le lui avoit défendu. Après bien des pourparlers , Santeuil fit glisser un demi-louis sous la porte , & elle lui fut ouverte. Il étoit à peine entré , qu'il feignit d'avoir oublié une hymne nouvelle sur un banc où il s'étoit assis pendant qu'on le faisoit attendre. L'officieux portier sortit pour l'aller chercher , & on ferma aussi-tôt la porte. Maître Pierre , qui étoit à demi-nu , frappa à son tour : Santeuil lui fit les mêmes questions & les mêmes difficultés qui lui avoient été faites , répétant toujours qu'il ne lui ouvreroit pas , parce que M. le prieur le lui avoit défendu. « Eh ! M. de Santeuil , repliqua le portier , je vous ai ouvert de si bonne grace ! — Je t'ouvrirai de même , si tu veux , dit Santeuil : il ne tient qu'à toi ». Ensuite il fit semblant de s'en aller. Le portier l'ayant appelé , lui dit qu'il consentoit à lui rendre son argent. Santeuil le prit , & lui ouvrit la porte.

TOURS RISIBLES.

UN payfan étoit dans un marché plusieurs paniers pleins d'œufs. Turpin paria qu'il lui donneroit les écrivaines impunément devant tout le monde. Il s'approcha du payfan , il fit le prix de cinq ou six douzaines d'œufs. Le marché conclu , il étoit question de les choisir. Il fit tenir au payfan , des deux mains , les pans du devant de son juste-au-corps , afin qu'ils pussent contenir les œufs. Il en assemblea plusieurs douzaines sur cette table mouvante. Le payfan embarrassé , & à la discrétion de son ennemi , ne put empêcher alors qu'on ne dévoilât le siege honteux & disgracié sur lequel la nature l'avoit assis. Turpin frappa dessus comme sur une enclume. Comme les payfans sont esclaves de leur intérêt , celui-ci aima mieux supporter plusieurs coups que de se venger aux dépens de ses œufs , qu'il appréhendoit de laisser tomber. Il prit même sur lui d'être immobile autant qu'il put durant l'opération. Turpin profitant de ses avantages , ne l'épargna point , afin qu'on ne le chicanât pas sur sa gageure.

Ayant un bécasson très-maigre , il aperçut dans la rue un payfan qui vendoit des bécasses ; il l'aborda & entra en marché avec lui. Il choisit la plus grosse bécasse , sur laquelle il passoit & repassoit la main plusieurs fois ; espece de geste d'un homme qui marchande du gibier. Il escamota cette bécasse , à laquelle il substitua le plus adroitement du monde son bécasson. Le payfan surpris de voir son oiseau devenu oisillon , s'ima-

gina qu'il n'étoit ainsi déçu des trois quarts , que parce que Turpin l'avoit manié ; il le lui arracha brusquement , & lui dit tout en colere :
 « Otez-vous delà , en caressant ma bécasse ,
 « vous la réduiriez à rien ».

Turpin s'adressa ensuite à un autre paysan qui vendoit des merles ; il en acheta un cinq sous , à qui il fit avaler en cachette un demi-louis. Il lui ouvrit ensuite devant tout le monde le jabot , où il trouva son demi-louis qu'il fit briller aux yeux du marchand. Il témoigna qu'il vouloit acheter les autres merles : mais le paysan piqué d'avoir donné pour cinq sous un merle qui avoit engendré , à ce qu'il croyoit , un demi-louis , fronça le sourcil , & dit qu'il vouloit garder ses oiseaux. Il s'imagina que leurs jabots étoient des mines d'or. Dès qu'il eut perdu de vue Turpin , il entra dans une allée , où il égorga tous ses merles. Le dernier qu'il sacrifia à son avarice , lui dessilla les yeux.

Ce même personnage célèbre par ses tours malins , étoit assis dans une église à côté d'une femme dont le nez large avoit si peu de relief , qu'il étoit presque de niveau avec son visage. Turpin contrefaisoit le malade , & il soupiroit avec tant de peine , qu'il sembloit qu'à chaque soupir il dût rendre l'ame. La femme au nez écrasé lui demanda charitablement quel étoit son mal : « Hélas ! ma bonne femme , répondit
 « le faux malade d'un ton pitoyable , j'ai une
 « espece de paralysie qui m'interdit l'usage des
 « mains. J'ai besoin depuis un quart-d'heure de
 « me moucher , & je ne le puis ». Offre de service de la part de cette femme. Elle fouilla dans plusieurs poches du faux paralytique avant que de trouver son mouchoir. Ensuite il se laissa mou-

cher de la meilleure foi du monde en apparence , en renifflant comme il falloit ; & il l'engagea de venir à la charge jusqu'à trois fois : quand elle eut fini , ce plaisant se tournant vers elle , lui dit d'un ton douloureux entrecoupé de soupirs :
 » N'est-il pas vrai , ma bonne dame , qu'il y a
 » bien plus de plaisir à moucher un bon gros nez
 » comme le mien , qu'un vilain chien de nez
 » camard comme le vôtre » ? & après lui avoir fait la moue , il la quitta fort vite.

Il joua un autre tour peu de tems après. Il s'affit à terre dans une place d'une grande ville ; le jour étoit dans son déclin , & il poussa tout-à-coup les hauts cris. Il attira à lui des maçons qui bâtissoient une maison voisine ; ils lui demandèrent quel mal il avoit : « Hélas ! mes amis , leur
 » dit-il , que je suis à plaindre ! j'ai gagné subitement un rhumatisme qui me cause des douleurs violentes aux épaules , aux bras & aux
 » jambes , je ne saurois me remuer ». En disant cela , il s'interrompoit à tous momens par ses plaintes. Ces bonnes gens touchés de compassion , offrirent de le porter chez lui. Il accepta leurs offres. Ils le mirent sur une civière , mais ce ne fut pas sans peine. Il les arrêtoit sans cesse :
 » Attendez , leur disoit-il , ne me touchez pas
 » de ce côté-là , c'est où je ressens la plus cruelle
 » douleur ; prenez garde à ce que vous faites ,
 » vous me la renouvez ». C'étoit comme un fagot d'épines qu'on n'osoit manier. Quatre hommes le portoient , & quatre autres se relayoient. A peine les porteurs avoient-ils fait quelques pas , qu'il leur faisoit faire une station. Il continuoit toujours de soupirer , il arrêtoit tous les passans dont il perçoit le cœur par ses gémissemens ; il promena plus d'une heure ces

maçons. Il finit la comédie en s'élançant légèrement & se jetant dans une allée dont il tint la porte entr'ouverte , en disant à ses porteurs : « Messieurs , je vous remercie de tout mon cœur , je vous souhaite le bon soir ». Il leur ferma la porte au nez , & les laissa saisis d'un étonnement extraordinaire , dont ils ne furent pas plutôt revenus , qu'ils éclatèrent de rire tous ensemble.

Magallon & Ringuet , tous deux âgés de plus de quatre-vingts ans , ne pouvoient vivre éloignés l'un de l'autre ; leur amitié passoit en proverbe. Ils demeuroient dans la même rue. Turpin au milieu de la nuit alla éveiller Magallon , en lui annonçant que Ringuet étoit à l'extrémité , & qu'il souhaitoit de le voir avant que de mourir. Il alla porter une pareille nouvelle à Ringuet au sujet de Magallon. Les deux vieillards se leverent à la hâte , & ne s'habillèrent qu'à demi. Une scène fort réjouissante fut la rencontre de ces deux amis dans la rue. Notre fourbe qui étoit à quatre pas , goûta tout le plaisir de la comédie. Dès qu'ils se virent , ils se portèrent leur lanterne au nez l'un de l'autre. La bouche béante , les yeux fixes qu'ils ouvroient extrêmement , ils se considéroient. On auroit dit qu'ils étoient pétrifiés. Leur surprise se dissipa peu-à-peu. « Est-ce vous » ? se demanderent-ils en s'appelant par leurs noms , qu'ils prononcèrent en deux tems différens. A la fin ils s'éclaircirent de leur erreur , & s'emporterent contre le malin Turpin.

Quatre chevaliers d'industrie ayant fait grande chère dans un cabaret , firent monter un garçon cabaretier , & arrêterent avec lui le prix du repas qu'ils avoient pris ; le premier fit la mine de mettre la main à la poche ; le second le retint & dit qu'il vouloit payer ; le troisieme fit la

même grimace ; le quatrième dit au garçon , je vous défend de prendre l'argent de ces messieurs. Comme personne ne vouloit céder , l'un d'eux dit : « Pour nous accorder il faut mettre un bandeau sur les yeux du garçon cabaretier , celui de nous qu'il prendra , paiera l'écot ». On exécute cette proposition. Tandis que le garçon tâtonnoit dans la chambre , ils défilèrent l'un après l'autre. Le maître monte , notre colimaillard alla à lui , & en le serrant étroitement , il lui dit : « Ma foi , ce sera vous qui payerez l'écot ».

Un jeune étudiant en droit ayant eu quelques dissensions avec un prédicateur , & voulant le chagriner , convint avec trois autres étourdis comme lui , de se mettre tous quatre aux quatre coins de l'auditoire dans une église où il devoit prêcher , & de bâiller alternativement pour faire bâiller toute l'assemblée ; ce qui ne manqua pas d'arriver , de façon que le prédicateur à la vue de tous ces bâillemens fut interdit , & se persuadant que son sermon n'étoit point goûté , prit le parti de descendre , n'étant encore qu'au milieu de la première partie.

Un Cordelier qui voyageoit , avoit une physionomie niaise qui receloit un esprit fin. Il alla demander le logement à un nouveau converti , qui n'avoit abjuré sa religion que par grimace. Ce calviniste dans le cœur , qui avoit chez lui des personnes qui étoient dans les mêmes sentimens , reçut d'abord honnêtement le Cordelier. Mais il résolut de se divertir aux dépens de ce religieux , qui lui parut un sujet propre pour une comédie de compagnie. Il avoit dans son écurie un cheval fougueux , qui ne pouvoit être monté que par les meilleurs écuyers. On appelloit ce cheval le

diable. A force de prieres, on obtint du Cordelier qu'il séjourneroit un jour. On propose une partie de chasse pour le lendemain. On destine *le diable* au religieux ; on se promet de bien rire en le voyant aux prises avec le cheval furieux , & résister à la séparation de corps que cet animal voudroit faire avec son cavalier. Mais le Cordelier qui avoit été au manège plusieurs années, savoit l'art de dompter un cheval ; il avoit entendu murmurer sur le tour qu'on vouloit lui jouer ; & en aidant un peu à la lettre , il acheva de deviner la piece : le lendemain , il monta légèrement le cheval , & donnant des deux , en criant à pleine tête à ceux qui croyoient le duper : « *Le diable m'emporte* » ; il emmena le cheval jusqu'au premier couvent de son ordre qu'il trouva dans son chemin.

TRAIT DE CLÉMENTCE DE LOUIS XIV.

U Ne lampe d'argent ayant été volée dans la chapelle de S. Germain , & ce prince ayant promis une récompense considérable à qui en découvreroit le voleur ; un seigneur de sa cour lui avoua secrettement & en gémissant , que c'étoit son pere , qui dans un extrême besoin d'argent avoit commis ce sacrilege : « Consolerez-vous, » lui dit le roi , je le punirai de façon , qu'il ne » volera plus » ; & il lui assigna sur le champ une pension convenable à sa qualité.

TRAIT DE CLÉMENTCE

DU PRINCE CHARLES DE LORRAINE.

J Amais souverain ne fut & ne mérita mieux d'être aimé par les Flamands , que S. A. R. le feu prince Charles de Lorraine , gouverneur-général des Pays-Bas Autrichiens. C'est en partant de ce sentiment , dont M. de la Place , étant , il y a quelques années , à Bruxelles , avoit vu de si éclatantes preuves , qu'il a osé risquer d'explorer la clémence de ce prince , dans l'occasion suivante. Un jour que , vers midi , M. de la Place se disposoit à sortir de chez le sieur Goffin , marchand mercier , où il étoit logé , & dont il traversoit la boutique ; surpris de voir la rue remplie de monde & de maréchaussée , curieux d'en savoir la cause : » C'est une jeune fille , de » 16 ans au plus , lui dit le bonhomme Goffin , » jolie comme un ange , condamnée à être » pendue , & qui dans le moment va passer pour » aller subir sa sentence , sur la grand'place. » Tont le monde la plaint ; les juges mêmes » regrettoient de ne pouvoir lui faire grace. — » Eh ! quel est donc son crime ? s'écria M. de » la Place. — On pendit il y a huit jours » son amant pour vol ; on a trouvé chez elle » une cassette qu'il lui avoit remise fermée , » que l'on fit ouvrir , & dans laquelle il s'est » trouvé des effets qu'il avoit volés. Sur quoi » la justice , conformément aux placards de » Charles-Quint , très-rigoureux sur cet article ,

« n'a pu se dispenser de la condamner comme
 « receleuse , quoiqu'elle ait protesté de n'avoir
 « jamais rien su de ce que contenoit cette cas-
 « sette , dont il avoit gardé la clef... Vous
 « l'allez voir , la pauvre enfant , avant qu'il
 « soit un quart-d'heure , & vous-même en aurez
 « pitié ». A ce récit , M. de la Place assez
 pénétré de ce sentiment , pour n'en plus con-
 noître d'autres , entre dans le comptoir du mar-
 chand , écrit sans trop savoir quoi , cachete
 sa lettre , & dit à Goffin : « Volez , mon ami.
 « Portez cette lettre à la cour. J'ai l'honneur
 « de connoître tous les chambellans du prince :
 « remettez ceci de ma part au premier d'en-
 « tr'eux que vous trouverez dans les apparte-
 « mens... Dites que la lettre est de la plus
 « grande importance , & ne pourra déplaire à
 « S. A. R. — Qui ? moi , monsieur ! — Allez
 « vite , vous dis-je & songez qu'un mo-
 « ment perdu , vous rendra peut-être coupable
 « de la mort de cette jeune infortunée ». Goffin parti , M. de la Place environné d'une
 foule de curieux , qui remplissoient la boutique ,
 s'en échappe à peine , & remonte chez lui. En
 réfléchissant avec un peu plus de sang-froid , sur
 ce que son ame exaltée venoit de lui faire entre-
 prendre , ainsi que sur le ridicule qui pouvoit
 s'en ensuivre ; il étoit en proie à la plus vive
 inquiétude , lorsqu'attiré vers sa fenêtre , par
 des cris qu'il imagine partir de l'arrivée de la cri-
 minelle ; il voit le bonhomme Goffin , le manteau
 retroussé sur l'épaule , & le chapeau en l'air ,
 criant à tue-tête : « Répit ! répit , de la part
 « de son altesse royale » ! Tout ce que ressentit
 en ce moment M. de la Place , & sur-tout en
 voyant rétrograder la fatale charette , arrivée

presque sous ses fenêtres , avec tout son cortège , est au-delà de toute espece d'expression. Mais on peut aisément présumer qu'il regarda , & regardera toujours ce moment , comme le plus heureux & le plus satisfaisant de sa vie ; & avec d'autant plus de raison , que ce répit fut quelques jours après , suivi de lettres de grace , enrégistrées au conseil souverain de Brabant. Un succès aussi particulier & aussi peu vraisemblable que celui-ci , a sans doute droit d'exciter la curiosité du lecteur , sur le contenu de la lettre que M. de la Place avoit chargé le sieur Goffin de porter à son altesse royale. . . . Mais c'est ici le cas des grands événemens produits par de petites causes , puisqu'après un simple & rapide récit de l'histoire de la jeune & intéressante criminelle , elle étoit terminée par ce très-léger impromptu :

Près d'un héros , aussi juste qu'aimable ,
L'excès d'amour fut toujours gracieux ,
Le plus beau titre , est celui de Clément.

Il est une heure à la vertu fatale :
Qui peut , hélas ! répondre d'un moment ?
Hercule même a filé pour Omphale ! . . .
Et si Louise , avec moins de scandale ,
Blessa les loix. . . . Ce fut pour son amant !

D. L. P. . . .

Ces vers sont bien foibles , il est vrai mais ce bon prince avoit un cœur.

TRAIT D'UN ROSSIGNOL.

UN rossignol s'étant jeté dans une église de campagne , lorsqu'on y célébroit une grand'messe , fut fort effarouché à la vue de la nombreuse assemblée qui y étoit. Il vola long-tems dans l'église , attirant sur lui tous les regards. Fatigué de toutes ses courses , il alla se placer sur la bordure du tableau de l'autel de Notre-Dame ; & là , comme s'il se fût apprivoisé , il chanta avec tant de force & d'harmonie , qu'il sembloit faire un défi à la musique même.

TRAIT INOUI DE FOIBLESSE D'UN MILITAIRE.

Quelques jours après la bataille de Malplaquet , en 1709 , la veuve d'un gentilhomme , nommé St-Lo , mort au service , & demeurant à Calais , étoit un soir à table chez elle , avec quelques amis , lorsqu'un domestique vint la prier de vouloir bien passer pour un instant dans son salon. « Me reconnoissez-vous , » madame » ? lui dit un vieux militaire , dont malgré sa pâleur & le mauvais état de son ajustement , elle croit reconnoître les traits. « — Quoi , monsieur ! s'écria-t-elle , en le » fixant avec encore plus d'attention , est-ce » bien vous ? Est-ce monsieur P . . . que je

« revois ? — Lui-même , votre ancien ami ,
 « votre parent , que depuis vingt - ans vous
 « n'avez vu ; qui du simple grade d'enseigne
 « dans l'un des premiers régimens de France ,
 « après quarante ans de travaux , se voyoit par-
 « venu au grade de lieutenant-colonel de ce
 « même régiment , estimé & honoré de la con-
 « fiance de ses généraux , se voit réduit , quoi-
 « qu'au risque de vous gêner , à vous demander
 « pour cette nuit un asyle , & sur-tout le plus
 « grand secret sur mon arrivée en ce pays. — Ah
 « ciel ! s'écria la dame , dont la surprise égaloit
 « l'inquiétude , que vous est-il donc arrivé , mon
 « cher parent ? & par quel funeste événement ?
 « — Abrégeons de grace cet entretien. L'état
 « où vous me voyez , la fatigue dont je suis
 « excédé , la compagnie qui vous attend sans
 « doute , ne me permettent pas un détail qui
 « pourroit nous mener trop loin. . . . Un lit est
 « maintenant tout ce que j'attends de votre
 « amitié. Demain matin vous saurez mon mal-
 « heur. . . . Donnez vos ordres à vos gens , &
 « retournez à vos convives ». Le lendemain ,
 la dame , à qui cette apparition avoit plus d'une
 fois troublé le sommeil , ayant appris , après
 avoir sonné ses gens de très-bonne heure , que
 l'étranger arrivé la veille , étoit depuis long-
 tems debout , l'ayant fait prier d'entrer chez
 elle , & supplié au nom de leur ancienne ami-
 tié , de ne lui rien cacher de son histoire. . . .
 « Madame , lui dit-il , en soupirant , c'est me
 « prier de renoncer à votre estime. Mais je vous
 « dois la vérité ; & me croirois moins digne
 « encore de votre pitié , si par un sentiment
 « d'amour-propre , qui n'est plus fait pour moi ,
 « je cherchois à la déguiser à vos yeux. Appre-

„ nez donc , que c'est un lâche , que c'est le plus
„ méprisable des hommes , que la nécessité vient
„ de conduire jusque chez vous , avec l'espoir
„ d'obtenir de la bonté de votre cœur la seule
„ grace , que l'horreur que lui inspire sa situation
„ présente , pût lui permettre de vous deman-
„ der.... Et pour ne pas vous tenir plus long-
„ tems en suspens , que c'est moi qui , si peu
„ digne d'être né dans ces murs , jadis si glo-
„ rieusement défendus par nos ancêtres , ayant
„ été choisi pour tenir , ne fusse qu'une heure ,
„ avec cent grenadiers dans un poste avancé ,
„ d'où pouvoit dépendre le succès de la bataille
„ qui s'alloit donner , il y a trois jours ; appre-
„ nez , en frémissant ainsi que moi , que ce vieil
„ officier , qui jusqu'alors n'avoit jamais connu
„ la crainte , & dont les blessures , dont il est
„ couvert , attestent la bravoure ; que votre
„ parent , dis-je , à l'aspect de l'ennemi , oubliant
„ tout-à-coup ce qu'il étoit , & ce qu'il alloit
„ être , après s'être sauvé comme un infame .
„ n'a retrouvé sa tête qu'après trois heures
„ au moins de fuite !..... Et pour comble
„ d'ignominie , qu'après avoir senti tout l'excès
„ de sa turpitude , incapable de la réparer autant
„ qu'il pouvoit encore s'en flatter , en écoutant
„ la voix de l'honneur , qui l'invitoit à retour-
„ ner au camp pour expier sa faute , en se li-
„ vrant lui-même à toute la rigueur des loix
„ militaires ; cet indigne officier n'a pas rougi de
„ venir jusqu'ici ; n'a pas rougi de venir offrir à
„ vos yeux le fantôme aussi dégradé qu'avili ,
„ de ce brave parent , & qui dans vos regards
„ ne voit maintenant que la surprise & le mépris
„ que sa présence vous inspire » ! A cet affreux
„ récit , la dame en proie aux différens sen-

timens qui l'agitoient , restoit muette , & ne les
 exprimoit que par des sanglots... » Je ne m'at-
 tendois pas à moins , s'écria l'officier. La
 noblesse de vos sentimens m'est depuis trop
 long-tems connue, pour que je puisse en dou-
 ter. Aussi ne venois-je vous demander d'autre
 grace , que celle de me procurer un prompt
 passage en Angleterre , où je projettois , sous
 un autre nom que le mien , d'aller enterrer
 ma honte. Mais la nuit vient de m'éclairer :
 ce seroit une lâcheté de plus. Je viens d'écrire
 au général ; déjà ma lettre est à la poste. Elle
 contient tous les détails que je viens de vous
 confier ; & je finis par le supplier de daigner
 me prescrire le jour où je pourrai me rendre à
 l'armée , pour remettre mon sort au conseil
 de guerre , dont j'implore le jugement. Trop
 heureux , si ma mort , en expiant un crime qui
 ne me permet plus de supporter la vie , je puis
 recouvrer , sinon l'estime , du moins la pitié
 de mes anciens & braves camarades , chez qui
 mon nom ne doit plus être qu'en horreur , &
 dont mon exemple... — Eh quoi ! monsieur ,
 interrompit la dame , quoi ! cette lettre est ,
 dites-vous , partie ? — Elle est en route
 maintenant : votre laquais qui l'a porté , il y
 a deux heures au moins , a vu le postillon
 prêt à partir. — Et vous pourrez , si le gé-
 néral y consent , vous pourrez vous résou-
 dre..... ? — Oui , madame ; & j'ose dire
 avec un sentiment qui déjà me réhabilite en
 partie , du moins dans mon esprit , & qu'on
 tenteroit en vain de combattre. — Je ne puis
 que vous admirer , mon cher & malheureux
 parent !... J'ose cependant espérer que le gé-
 néral , touché de la magnanimité d'un procédé

" tel que le vôtre , & jusqu'à présent inoui....
 " — N'espérez rien , chere parente... Dût-il
 " me pardonner , je ne pourrai jamais me par-
 " donner moi-même , & mon sort seroit cent fois
 " plus affreux ». Huit jours après , & pendant
 lesquels M. P*** resta caché chez son ancienne
 amie , il reçut du général la lettre suivante.

*Il est sans doute affligeant pour l'humanité ,
 qu'un homme d'un courage éprouvé pendant plus
 de quarante années, ait pu tout-à-coup se manquer
 à lui-même , ainsi qu'au plus sacré de ses devoirs.
 Mais il n'est pas moins beau , que ce même
 homme , à l'instant même où cesse le délire dont
 il se trouve la victime , & sans que rien l'y force ,
 offre sa tête en expiation de la faute qu'il a com-
 mise , ainsi que du mauvais exemple qu'il gémit
 d'avoir donné. Tel est mon sentiment , mon pauvre
 P***, tel est celui de tous les braves de l'armée.
 Et si par les loix de la guerre , ainsi que vous en
 êtes convaincu , ils voudroient en vain , ou vous
 absoudre , ou pallier un manquement de cette es-
 pece , ils vous plaignent ainsi que moi trop sincé-
 rement , pour accepter les offres généreuses , ou
 plutôt héroïques , que l'amertume de vos regrets
 vous engage à nous faire. Ainsi , mon pauvre
 P***, recevez tous mes vœux , & ceux de vos
 anciens amis , pour que le Ciel & le tems puissent
 vous consoler d'un malheur , dont le sentiment est
 presque aussi pénible pour nous que pour vous-
 même.*

Signé , le Maréchal de VILLARS.

Du Quesnoy , le 26 septembre 1709.

Cette réponse , qui peut-être eût pu consoler
 en quelque façon tout autre homme qui l'eût

TRAIT RISIBLE D'UN MORT.

AL'une des représentations d'un opéra , dans lequel il y avoit une bataille qui se passoit sur le théâtre , on oublia de venir emporter un des combattans , qui paroissoit avoir été tué. Le prétendu mort ne savoit comment s'en aller , sans apprêter à rire aux spectateurs ; tantôt il levoit doucement la tête , & faisoit signe aux personnes qui étoient dans la coulisse ; tantôt il se contentoit de les appeler , en levant prestement un bras ; & il n'avoit pas plutôt témoigné le desir qu'il avoit qu'on songeât à lui , qu'il se remettoit bien vite à faire le mort. Enfin , voyant qu'on l'avoit absolument oublié , il résolut de se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible. Il se glissa vers la coulisse la plus proche , mais si lentement & par des mouvemens si bien ménagés , qu'à peine s'apercevoit-on qu'il changeoit de place. Le parterre & les loges s'amuserent beaucoup des moyens que ce mort mit en œuvre pour aller ressusciter.

TRAIT PIEUX DE BONTÉ.

ON ne lit point sans être touché , édifié , un trait de bonté de la part du roi Robert. Quelques complices d'une grande conjuration formée contre ce monarque & ses états , ayant été arrêtés prisonniers , ils avouerent leur crime , & don-

nerent toutes les marques d'un sincere repentir. Cependant la cour des seigneurs les condamna à la mort sans vouloir révoquer leur sentence. Robert seul fut touché de compassion , & força son conseil à souscrire au pardon par ce pieux stratagème : il fit traiter magnifiquement ces coupables malheureux , & admettre le lendemain à la sacrée communion ; puis adressant la parole à ses conseillers , il leur dit : « Vous » conviendrait-il , messieurs , d'envoyer au gibet ceux que Jesus-Christ vient de recevoir » à sa table ? »

TRAITS DE RECONNOISSANCE.

JAcques Amiot , fils d'un cordonnier de Melun , s'étant échappé fort jeune de la maison de son pere , s'égara & tomba malade en chemin. Un gentilhomme qui le vit étendu dans un champ , en eut pitié , le prit en croupe derrière lui , & l'emmena à Orléans , où il le mit à l'hôpital. Comme sa maladie ne venoit que de lassitude , il fut bientôt guéri : on le congédia & on lui donna douze sous. Ce fut en reconnoissance de cette charité , qu'étant devenu grand-aumônier de France & évêque d'Auxerre , il légna douze cents écus à cet hôpital d'Orléans. — Il y a bien peu d'hommes qui conservent dans l'opulence & l'élévation , une ame assez ferme pour ne pas chercher à faire oublier , & à oublier eux-mêmes l'état où ils étoient nés.

Dans une petite ville d'Angleterre vivoit un pauvre homme qui devoit sa subsistance à un par-

ticulier riche & d'une naissance illustre. Celui-ci avoit un fils livré aux inclinations les plus criminelles. Le jeu & les femmes l'entraînoient dans des dépenses continuelles ; & sa dernière ressource étoit de voler sur les grands chemins. Le crédit du pere avoit étouffé plusieurs aventures , dont la moindre auroit conduit notre libertin à la potence. Le mendiant , après beaucoup de réflexions sur les moyens de témoigner sa reconnoissance à son patron , crut enfin en avoir trouvé un excellent. Instruit de la mauvaise conduite du jeune homme , ayant entendu dire mille fois qu'il déshonoreroit sa famille , il va le trouver un matin : « Monsieur , lui dit-il , il y a
 » long-tems que je vis des bienfaits de votre
 » pere , c'est un brave & honnête homme. Vos
 » déréglemens vous exposent à une mort ignominieuse. Quoique les fautes soient personnelles,
 » un pareil châtiment influe toujours sur la réputation d'une famille respectable. Je n'ai rien
 » à craindre de ce côté-là. Or , comme il pourroit
 » arriver que vous fussiez pendu , & que je veux
 » vous empêcher de l'être , je ne connois pas
 » d'autre moyen de vous soustraire à la potence
 » que de m'y dévouer moi-même ». En finissant , il lui plonge son couteau dans le cœur , & va se constituer prisonnier. Quelques jours après , notre homme fut pendu.

 TRAITs D'INSENSIBILITÉ.

F Rédéric Morel travailloit à traduire Libanius, lorsqu'on lui vint dire que sa femme qui languissoit depuis quelque tems, étoit bien malade, & qu'elle vouloit lui parler. « Je n'ai plus, dit-il, que deux périodes à traduire, » après cela je l'irai voir ». Un second messager lui vint annoncer qu'elle étoit à l'extrémité : « Je n'ai plus que deux mots, dit Morel ; allez, » retournez vers elle, j'y serai aussi-tôt que vous ». Un moment après on lui vint apprendre qu'elle étoit morte. « J'en suis très-fâché, dit-il, c'étoit une bonne femme » ; & il continua son travail.

On éveilla un Gascon au milieu de la nuit, pour lui apprendre la mort de son pere ; il se rendormit en disant : *Ah ! que j'étais affligé demain quand je me réveillerais !*

 TRAITs DE PROCUREUR
ET DE JUGE.

U N procureur qui venoit d'acheter une charge de sénéchal à son fils, lui conseilloit de travailler toujours utilement, & de faire contribuer ceux qui auroient besoin de lui. *Quoi ! mon pere, dit le fils, surpris d'un tel conseil, vous voudriez que je vendisse la justice ? — Sans doute, répon-*

dit le pere : *une chose si rare ne doit pas se donner pour rien.*

Deux plaideurs pour se procurer la faveur du juge , lui avoient fait présent , l'un d'un baril d'huile , l'autre d'un cochon. Le juge prononça pour celui qui lui avoit donné l'animal. Le second étant venu lui faire ses plaintes , le juge lui dit qu'il étoit entré dans sa maison un cochon qui avoit rompu le baril d'huile , & que cet accident lui avoit fait oublier sa cause.

TRAITS DE PRÉDICATEURS.

UN Récollet prêchant à Milan , fit une comparaison où il fit entrer Alexandre & Bucéphale ; & voulant exprimer comment ce héros dompta ce courfier , il monta lui-même à cheval sur sa chaire ; sa galoche qui tomba , cassa la tête à une pauvre femme.

Un prédicateur prêchant sur l'évangile de la Samaritaine , dit : *Ne soyez pas surpris si cet évangile est si long , c'est une femme qui parle.*

Un Carme étant embarrassé au milieu de son sermon , ne se souvint plus de ce qu'il avoit à dire : *Vous ne direz pas , dit-il , que je suis demeuré-là , car je m'en vais ,* & il descendit de la chaire.

Pertaïse , prédicateur célèbre , prêchant à Poitiers , & ayant entendu parler des débauches d'un médecin qui , quoiqu'il eût une femme assez belle , ne laissoit pas quelquefois d'aller au change , le désigna un jour assez plaisamment en chaire. Après avoir parlé contre ce vice en

général, il vint au particulier, & dit : « Nous
 » apprenons avec douleur, qu'il y a des gens
 » assez perdus pour s'abandonner à l'adultère,
 » bien qu'ils aient dans leurs maisons des femmes
 » qui sont telles que, quant à nous, nous
 » nous en contenterions bien ».

Un curé de campagne qui n'aimoit pas les missions, & dans le voisinage duquel on en devoit faire, auroit bien voulu empêcher ses paroissiens d'y aller. Parmi les différens moyens qu'il imagina pour cela, il s'en tint à celui-ci. Le dimanche précédent l'ouverture de cette mission, il l'annonça en chaire : « Afin d'éviter la confusion, dit-il, on a arrêté que les confessions se
 » feroient dans cet ordre : le dimanche, on entendra les orgueilleux ; le lundi, les avarés ;
 » le mardi, les impudiques ; le mercredi, les envieux ; le jeudi, les gourmands ; le vendredi, ceux qui sont adonnés à la colère ; &
 » le samedi, les paresseux. Vous aurez soin de vous y conformer, autrement on ne vous entendroit pas ». Aucun n'osa y aller.

Un prédicateur faisant l'oraison funebre de Louis XIII, rapportoit ce trait qu'il faisoit valoir extrêmement. « Ce prince, disoit-il, jouoit un
 » jour au volant avec une belle dame de sa cour ; & le volant étant tombé dans le sein de
 » cette dame, elle vouloit qu'il l'y vint prendre. Que fit ce chaste prince pour éviter le
 » piège qu'on lui tendoit ? Il alla prendre les
 » pincettes au coin de la cheminée ; & comme
 » il s'en alloit servir, la dame lui jeta le
 » volant ». Un gentilhomme indigné se leva en disant tout haut : « Il auroit mieux fait de ne
 » pas me mettre à la taille ».

Le Pere Honoré, célèbre Capucin, traitoit les

vérités les plus terribles de la religion sous une forme burlesque ; il brisoit les cœurs après avoir épanoui les rates. Dans une prédication il prit en ses mains une tête de mort : « Parle, disoit-il, en son langage provençal, ne serois-tu point la tête d'un magistrat » ? Il poursuivit, *qui ne dit mot consent* ; il lui mettoit alors un bonnet de juge : « Hé bien, disoit-il, n'as-tu point vendu la justice au poids de l'or ? N'as-tu pas ronflé plusieurs fois à l'audience ? Ne t'es-tu point entendu avec l'avocat & le procureur pour violer la justice ? Combien de magistrats ne se sont assis sur les fleurs de lys que pour y mettre la justice & la droiture mal à leur aise ». Il jetoit alors la tête dans une espece d'emportement, & en reprenoit une autre à qui il disoit : « Ne serois-tu point la tête d'une de ces belles dames qui ne s'occupent que du soin de prendre des cœurs à la pipée » ? Il tiroit ensuite un fontange d'une de ses poches, puis répétant de la même figure, *qui ne dit mot consent*. « Hé bien, tête éventée, poursuivoit-il, où sont ces beaux yeux qui jouoient si bien de la prunelle ? Cette belle bouche qui formoit ces ris gracieux, qui feront tant pleurer de gens en enfer ? Où sont ces dents qui ne mordoient tant de cœurs que pour les pouvoir faire mieux manger au diable ? Ces oreilles mignonnes, auxquelles tant de godelureaux ont chucheté si souvent pour entrer dans le cœur par cette porte ? Où est ce fard, cette pommade, & tant d'autres ingrédients dont tu t'enluminois le visage ? Que sont devenues ces roses & ces lys, que tu laissois cueillir par des baisers impudiques » ? Il parcouroit ainsi toutes les conditions, & coëffoit sa tête de mort selon les diffé-

rens sujets qu'il avoit à traiter. Le roi ayant demandé au Pere Bourdaloue son sentiment sur ce Capucin : « Sire , dit-il , il écorche les oreilles , » mais il déchire les cœurs : à ses sermons on » rend les bourses qu'on a coupées aux miens. »

M. Gardeau , chanoine de sainte Genevieve & curé de S. Étienne-du-Mont , à Paris , rebuté du peu de fruit de ses exhortations sérieuses contre les immodesties des femmes qui découvroient successivement leur gorge , s'avisa de les apostropher ainsi : « Couvrez-vous donc au moins » en notre présence ; car , afin que vous le » sachiez , nous sommes de chair & d'os , ainsi » que les autres hommes ».

Dans le dernier siecle , le petit Pere André , prédicateur & religieux du couvent des Petits-Augustins à Paris , prêchoit aussi d'une maniere fort singuliere. C'étoit un homme qui menoit une vie très-sainte & très-austere , & qui n'avoit nulle considération pour le monde. Son talent n'étoit pas de farder la vérité , il la présentoit toute nue , sans ornement & sans voile. Toutes ses expressions étoient naïves & fort naturelles , & il faisoit un grand usage des proverbes les plus populaires & les plus communs. Un jour la reine Anne d'Autriche arrivant à son sermon , qui étoit déjà commencé , il lui dit pour tout compliment : *Soyez la bien venue , madame , nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu ;* & il poursuivit son discours , sans le reprendre dès le commencement , selon la coutume. Ses comparaisons , comme ses autres figures , étoient toujours prises de ce qu'il y a de plus bas. Il compara un jour les quatre docteurs de l'église latine aux quatre rois de notre jeu de cartes. » S. Augustin , dit-il , » est le roi de cœur , par sa grande charité ;

» S.

« S. Ambroise est le roi de trefle , par les fleurs
 « de son éloquence ; S. Jérôme est le roi de
 « pique , par son style mordant ; S. Grégoire est
 « le roi de carreau , par son peu d'élévation ».

Le même dit , lorsque le tonnerre tomba sur
 l'église d'un couvent : « Dieu a fait une grande
 « miséricorde à ces bons Peres , de ne sacrifier à
 « sa justice que leur clocher ; car si le tonnerre
 « eût tombé sur la cuisine , ils étoient tous en
 « danger d'y périr ».

Un jour que ce Pere déclamoit contre la galan-
 terie des dames , il dit qu'il y en avoit une dans
 l'auditoire dont la débauche avoit éclaté , & qu'il
 alloit montrer cette malheureuse pour lui donner
 de la confusion de son désordre. « Mais non , dit-
 « il en se reprenant , je ne la nommerai point ,
 « la charité chrétienne me le défend. Cepen-
 « dant , continua-t-il , userai-je de ménagement
 « avec le vice ? Non , messieurs ; mais accor-
 « dons cette difficulté , & sans vous nommer
 « celle dont je vous parle , je vais vous la faire
 « connoître en lui jetant ma calotte » ; & s'é-
 tant mis en attitude de la jeter : « La voilà ,
 « dit-il , la voilà , cette infame ». Toutes les
 femmes qui étoient aux environs de la chaire ,
 baissèrent la tête pour éviter le coup de la ca-
 lotte. Alors le Pere André s'écria : « Bon Dieu ,
 « je croyois qu'il n'y en avoit qu'une ; mais
 « je vois que la conscience de plusieurs les fait
 « craindre d'être reconnues ».

Prêchant le jour de l'évangile du mauvais
 riche , il fit la comparaison d'un pauvre à une
 poule , & d'un riche à un chien de Boulogne.
 « Un riche , disoit-il , quand il vit , Dieu le traite
 « comme les femmestraient leurs petits chiens.
 « Elles partagent avec eux tous leurs bons mor-
 Tome II.

" ceaux , ne les nourrissent qu'avec des frian-
 " dises , & les décorent avec des jolis rubans ;
 " mais quand le chien est mort , on le jette sur le
 " fumier. La poule est une misérable qu'on ne
 " nourrit qu'avec les choses les plus viles ; mais
 " après sa mort , elle est servie avec honneur à
 " la table du maître. De même le riche pendant
 " sa vie est heureux ; mais après sa mort , il est
 " enseveli dans l'enfer , au-lieu que le pauvre
 " est placé dans le sein d'Abraham ".

Le même prêchant sur la charité , dit en-
 tr'autres choses : " Quand vous seriez chaste
 " comme un Cordelier , sobre comme un Carme ,
 " humble comme un Génovéfin , savant comme
 " un Capucin , pénitent comme un Pere de l'Ora-
 " toire , éloquent comme un Minime ; si vous
 " n'avez la charité , vous n'êtes rien ".

Ce Pere prêchant dans une église de cam-
 pagne , un jeu de cartes tomba d'une de ses
 manches au milieu de l'auditoire. Chacun se mit
 à éclater de rire ; mais lui sans se démonter , prit
 occasion de cet accident pour faire aux peres &
 aux meres une remontrance. Il fit ramasser ces
 cartes par les plus grands enfans qui se trouve-
 rent dans l'église , & demanda ensuite à plusieurs
 les noms des cartes qu'ils tenoient ; eux les ayant
 nommées sans y manquer , il leur fit après des ques-
 tions sur le catéchisme , auxquelles ils ne répon-
 dirent pas de même. Alors s'adressant aux peres
 & meres : " C'est ainsi , dit-il , que négligeant
 " l'instruction de vos enfans , vous les entre-
 " tenez dans les inutilités de la vie , & causez
 " par une négligence criminelle , la perte de ces
 " ames précieuses , rachetées par le prix du sang
 " d'un Dieu ". Il s'étendit quelque tems sur
 cette matiere , & ceux que cette aventure avoit

fait rire d'abord , furent persuadés à la fin qu'il avoit apporté ce jeu de cartes pour en faire cet usage.

Un Cordelier , allant prêcher dans un village , rencontra des voleurs en chemin : mais comme il n'avoit rien qui pût les accommoder , cette rencontre ne l' alarma point. Ils l' abordèrent cependant , & un d'entr'eux lui dit : *Puisqu'il n'y a rien à gagner avec vous , il faut que vous nous donniez un plat de votre métier , & que vous fassiez présentement une prédication à notre louange.* Le Cordelier voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper , accepta la proposition , & leur adressa ce discours : « Messieurs ,
 « je ne puis vous faire plus d'honneur , que de
 « comparer votre vie à celle de notre Seigneur
 « Jesus-Christ , pendant qu'il étoit au monde. Il
 « a souffert beaucoup , & vous souffrez aussi ,
 « étant fugitifs çà & là. Il alloit accompagné
 « de ses disciples ; vous allez aussi en troupe. Il
 « fréquentoit les Scribes & les Pharisiens ; vous
 « fréquentez des gens qui ne valent pas mieux.
 « Il souffroit souvent la pluie , le vent , le
 « froid , le chaud , & toutes sortes d'injures ;
 « vous êtes exposés aux mêmes infortunes ,
 « & vous souffrez mille incommodités. Il alloit
 « pieds nus ; vous n'êtes guere bien chauffés.
 « Il n'avoit qu'une robe , & vous n'avez ,
 « je crois , que les habits que vous portez.
 « Il ne portoit sur lui ni or , ni argent ; je ne
 « crois pas que vous en soyez fort chargés. Il
 « jeûna quarante jours dans le désert ; vous
 « faites bien souvent la même chose. Il fut tenté
 « du diable ; vous l'êtes continuellement. Il fut
 « transporté sur le haut du temple , & sur le
 « sommet d'une montagne ; le diable vous em-

356 TRAITS DE PRÉDICATEURS.

« porte aussi sur des collines pour épier les pas-
 « sans. Il eut faim & soif, vous avez souvent le
 « même besoin. Il étoit rejeté de tout le monde ;
 « vous avez le même sort. Les Juifs cher-
 « choient sans cesse l'occasion de le prendre ; le
 « prévôt & les archers en font autant pour vous
 « attraper. Il fut trahi par Judas ; l'un ou l'autre
 « de vos compagnons vous trahira. Il fut pris ,
 « conduit , lié & garroté ; quelque jour on vous
 « en fera sans doute autant. Il répondit devant
 « Anne , Caïphe & Hérode ; & vous ferez de
 « même devant vos juges. Il fut fouetté de
 « verges ; vous le ferez aussi , si vous ne l'avez
 « déjà été. Il fut crucifié entre deux larrons ;
 « & vous serez bientôt pendus. Il descendit aux
 « enfers ; vous y descendrez aussi. Il monta en-
 « suite aux cieux ; mais ici fini la comparaison ,
 « & vous serez éternellement avec les diables ,
 « où le Pere , le Fils & le St-Esprit vous en-
 « voyeront. Ainsi soit-il ».

Un Capucin ayant exhorté ses auditeurs à
 porter leurs croix , un mari en sortant de l'église
 se chargea de sa femme.

Un vicaire de saint Eustache apostropha en
 chaire d'une manière assez dure le corps entier
 des frippiers. Il développa avec l'exactitude la
 plus recherchée tous les bons tours de ces mes-
 sieurs. Son sermon fit grand bruit. Les jurés
 croyant l'honneur de leur communauté attaqué ,
 furent en manteau & rabat rendre une visite à
 M. Secousse , alors curé de cette paroisse. Ils se
 plaignirent amèrement du prédicateur , & sou-
 tinrent qu'ils étoient compromis. « Comment !
 « M. le curé , s'écrierent-ils , il a parlé contre
 « nous si clairement , qu'on peut bien dire qu'il
 « a révélé nos confessions. — Cela est donc

« vrai , messieurs , répondit doucement le pasteur ; croyez-moi , laissez tomber ces choses-là : on se moqueroit de vous ».

TRAITS DE PEINTRES.

UN peintre Hollandois légua par son testament , un fonds pour marier tous les ans une fille du village d'où il étoit , à condition que le jour des noces , le marié & la mariée avec tous les conviés iroient danser sur sa fosse ; ce qui fut exécuté.

Deux peintres fameux , disputant de l'habileté de leur art , l'un peignit des raisins si fort au naturel , que les oiseaux venoient les béqueter ; l'autre en fit un qui ne représentoit qu'un rideau. Le peintre des raisins , impatient de voir l'ouvrage de son collègue , qu'il croyoit être infiniment au-dessous du sien , ne vit pas plutôt le tableau , qu'il voulut tirer le rideau ; mais appercevant son erreur : « Je n'ai , dit-il , trompé que les oiseaux , mais vous avez trompé les hommes.

Un peintre dont le talent étoit fort médiocre , embrassa la profession de médecin. Comme on lui en demandoit la raison : « Dans la peinture , répondit-il , toutes les fautes y sont exposées à la vue ; mais dans la médecine , elles sont enterrées avec le malade , & on se tire mieux d'affaire ».

Y a-t-il un trait d'ignorance & d'impertinence égal à celui du célèbre Louis Cigoli ? Ce peintre , dans un tableau de la Circoncision de

l'Enfant Jesus , a représenté le grand-prêtre Siméon avec des lunettes , supposant qu'attendu son grand âge , il devoit en avoir besoin pour l'opération qu'il alloit faire. — Il est certain que les anciens n'ont point connu les lunettes sur le nez , & que par conséquent ils ne s'en servoient pas. Salvino Degli Armati , Florentin , en fut l'inventeur vers la fin du treizieme siecle , ou au commencement du quatorzieme. Il y a beaucoup d'arts dont l'invention est plus préjudiciable qu'utile ; on veut soulager les sens , on les affoiblit ; un homme dans l'âge le plus avancé , & jusqu'à la mort , auroit lu sans lunettes ; il commence à s'en servir , & ne peut plus s'en passer.

Michel-Ange ne pouvant souffrir la préférence que les prétendus connoisseurs de son tems donnoient aux anciens sur les modernes , fit secrettement une figure de marbre avec toute l'application possible ; & après lui avoir donné toute la perfection dont il étoit capable , il lui cassa un bras qu'il cacha chez lui , donna au reste de la figure un air d'antiquité , par de certains traits de maître , & l'enfouit lui-même pendant la nuit dans un endroit , où il avoit appris qu'on devoit bientôt bâtir les fondemens d'un édifice. Les ouvriers ayant trouvé cette figure en fouillant la terre , elle fut bientôt exposée aux yeux des curieux : on n'entendit que des termes d'applaudissemens en faveur des anciens , & de mépris pour les modernes. Michel-Ange qui étoit accouru comme les autres , après avoir été témoin de l'injustice de ces habiles gens , montra le bras qu'il avoit apporté , & qui manquoit à cette statue ; & leur prouvant par la jonction facile qu'il fit de ce bras avec l'é-

paule , qu'il en étoit l'auteur , il rétablit l'honneur de son siècle , & confondit ces injustes connoisseurs.

Un homme d'esprit , mais d'une laideur extrême , fut arrêté dans la rue par une belle dame , qui , sans lui rien dire , le prit par le bras & le conduisit au second étage d'une maison voisine. Ébloui de la beauté de cette dame , il n'avoit pas la force de lui résister : il se flattoit que cette aventure ne pouvoit avoir pour lui qu'un dénouement agréable. La dame le présenta au maître du logis , en lui disant : » Trait pour trait ; » comme cela , entendez-vous ». Elle quitta ensuite brusquement le bel-esprit , & le laissa-là. Il demanda l'explication au maître du logis , qui , après s'en être défendu , lui avoua qu'il étoit peintre. » J'ai , dit-il , entrepris pour cette dame » de représenter la tentation de Jesus-Christ dans » le désert : nous contestons depuis une heure » la forme qu'il faut donner au diable ; & elle » vient de m'expliquer qu'elle souhaitoit que » je vous prisse pour modèle ».

TRAITS LOUABLES

DE FERMETÉ.

Charles-Quint demandoit au marquis de Villanne un logement dans sa maison pour le connétable de Bourbon , qui avoit abandonné la France pour passer au service de l'empereur : » Je ne » puis rien refuser à votre majesté , dit le général Espagnol ; mais je lui déclare que si le

« duc de Bourbon loge dans ma maison , je la
 « brûlerai dès qu'il en sera sorti , comme un
 « lieu infecté de la perfidie , & par conséquent
 « indigne d'être jamais habité par des gens
 « d'honneur ».

Le ribustier Morgan devint amoureux , au milieu des horreurs qui se commettoient à Panama. Son caractère féroce n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher , par la violence , de la belle Espagnole , qui tourmentoit son cœur farouche : « Arrêtes , lui cria-t-elle , en s'arrachant de ses bras avec précipitation ; arrêtes ; crois-tu me ravir l'honneur comme tu m'as ôté les biens & la liberté ? Apprends que je puis mourir & me venger ». A ces mots , elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur , s'il n'eût évité le coup.

Les lâches sénateurs Romains approuverent le parricide de Néron dans la personne d'Agrippine sa mère ; ils ordonnerent même à cette occasion qu'on rendit de solennelles actions de grâces aux dieux pour la conservation de l'empereur , & que le jour de la naissance qu'Agrippine fût marqué dans le calendrier au nombre des jours malheureux. Un seul sénateur , nommé Thrasea , ne prit point de part à cette honteuse délibération. Aussi-tôt qu'il eut entendu la lecture de la lettre que Néron adressa au sénat , après son crime , il se leva & sortit du sénat. Comme on lui représentoit que cette démarche seroit périlleuse pour lui , & inutile pour les autres : « Néron peut me tuer , répondit-il , avec une fermeté héroïque , mais il ne peut me faire aucun mal ». Peu de tems après il fut condamné à mourir par l'empereur. On l'exhortoit à faire quelques sou-

missions à Néron : « Quoi ! dit-il , pour prolonger ma vie de quelques jours , je m'abaisserois jusques-là ? Non , la mort est une dette ; je veux l'acquitter en homme libre , & non la payer en esclave ».

TRAITS DE VOLEURS.

UN filou entra sur le soir à Paris chez un marchand qui avoit plusieurs flambeaux d'argent sur son comptoir. Son dessein étoit de les dérober. Il demanda quelques marchandises , & pendant que les garçons les cherchoient , il s'amusa à causer avec la marchande & ceux qui se trouvoient-là. On parloit de tours subtils de différens voleurs. « Messieurs , leur dit-il , tout ce que vous racontez , ne me surprend pas depuis l'histoire de ce frippon qui déroba deux flambeaux d'argent sur le comptoir d'une boutique à-peu-près comme celle où nous sommes , devant plusieurs personnes qui le regardoient. — Cela n'est pas possible , dit quelqu'un. — Messieurs , reprit-il aussi-tôt , j'étois présent ; voici comme il s'y prit ; rien en effet n'est plus singulier ». Le filou , feignant alors de représenter ce qu'il racontoit , met son chapeau sur le comptoir , prend les deux flambeaux , éteint les lumières , en disant , « que le voleur en avoit usé ainsi ; & puis , ajouta-t-il , il emporta les deux chandeliers sous son habit ». Notre historien les emporta de même , gagnant une porte qui conduisoit dans une allée , & de l'allée dans la rue. Il se déroba bien vite à ses auditeurs , qui ne

commencerent à s'appercevoir du tour qu'on leur avoit joué , que lorsqu'il ne fut plus tems de courir après lui.

Un négociant de Paris , qui voyageoit seul , monté sur un très-bon cheval , ayant la forêt de Compiègne à passer dans un tems où l'on parloit beaucoup de voleurs , entra dans une grande auberge qui est sur le bord du chemin , & demanda si l'on ne pouvoit pas lui procurer quelqu'un pour l'accompagner. L'hôtesse lui répond qu'il ne sauroit être plus sûrement qu'avec un cavalier prêt à faire la même route. Le cavalier consent à escorter le voyageur , qui lui confie qu'il a mille louis en or dans deux bourses attachées à sa ceinture , & des effets très-précieux renfermés dans son porte-manteau. Le négociant , rempli de sécurité , se croyoit à couvert de tout accident ; mais il n'avoit fait qu'un quart de lieue dans la forêt qu'il avoit tant redoutée , que le cavalier , indigne du corps dont il étoit , le renversa par terre à coups de crosse de fusil , s'empara des mille louis comptant ; & , le laissant pour mort , rebroussa chemin , ramenant avec lui le cheval chargé du porte-manteau. Il alla descendre à l'auberge même dont il venoit de partir. « Quel homme » m'aviez-vous donné ? dit-il à l'hôtesse ; c'est » un vrai fou : à peine arrivions-nous à l'entrée » de la forêt , qu'une terreur panique l'a saisi ; » il s'est jeté à bas de son cheval , & s'est mis à » courir si vite , en s'enfonçant dans le plus épais » du bois , que je l'ai bientôt eu perdu de vue , » & qu'il m'a été impossible de le rejoindre. Voilà » son cheval & son porte-manteau , vous lui » rendrez l'un & l'autre quand il viendra les » réclamer ; mais je ne sois pas sans inquiétude » sur son sort , il peut s'égarer & tomber entre

« les mains de quelque scélérat ». On voit quelle étoit la politique de celui qui tenoit ce discours artificieux. Il avoit fort bien arrangé son plan ; mais un événement qu'il n'avoit point prévu , détruisit toutes ses combinaisons : il achevoit à peine de parler , que le voyageur tout sanglant parut dans l'auberge , & s'écria : « Voilà mon assassin ». A ces mots , plusieurs archers qui avoient secouru le négociant , se jetèrent sur le cavalier , le fouillèrent , se convainquirent de son crime , & se hâtèrent de le mettre entre les mains de la justice.

On voit dans la vie de Scaramouche , qu'étant à Civita-Vecchia , il remarqua deux esclaves Turcs qui comptoient dans la rue de l'argent qu'ils avoient gagné. Voici ce qu'il fit pour avoir cet argent : il coupa un morceau de sa chemise , & le mit adroitement à la place du linge dont ces esclaves se servoient pour envelopper leur argent : ne trouvant plus leur linge , ils se servirent de ce morceau de chemise qu'ils trouverent sous leurs mains pour y remettre leur argent : ils coucherent le même jour dans une chambre où coucha aussi Scaramouche , qui le matin en se réveillant cria de toute sa force, *aux voleurs*. On vint , on arrêta les esclaves sur ce qu'il assura qu'ils avoient volé son argent , qu'ils tenoient enfermé dans un coin de sa chemise , que ces voleurs lui avoient coupé dans son sommeil ; on vérifia la piece de conviction , ils furent condamnés à lui rendre l'argent , & punis comme des voleurs. Voilà le flambeau des présomptions qui éclairent les juges dans les affaires douteuses : cet exemple leur apprend de quel poids sont ces présomptions qu'ils regardent comme concluantes.

TRAITS HONORABLES.

DE retour à Cambray, Fénelon confessoit assiduellement & indistinctement dans sa métropole, toutes les personnes qui s'adressoient à lui ; il disoit la Messe tous les samedis. Un jour il apperçut, au moment où il alloit monter à l'autel, une femme fort âgée, qui paroissoit vouloir lui parler ; il s'approcha d'elle avec bonté, & l'enbardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte : « Monseigneur, lui dit-elle en pleurant, & en lui présentant une piece de douze sous, » je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de confiance dans vos prières ; je voudrois vous prier de dire la Messe pour moi. — Donnez, ma bonne, lui répondit Fénelon, en recevant son offrande, » votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnoient pour le servir à l'autel, » apprenez à honorer votre ministère ». Après la Messe, il fit remettre à cette femme une somme assez considérable, & lui promit de dire une seconde Messe le lendemain à son intention.

Frédéric le Grand, roi de Prusse ; écrivit un jour au célèbre Rollin : « Des hommes tels que vous, marchent à côté des rois ».

Un jeune-homme payé par les ennemis de la Motte, pour siffler sa tragédie d'*Inès*, fut si attendri à la scène des enfans, qu'il dit en pleurant à un de ses camarades de parterre : « Tiens, mon ami, siffle pour moi, je n'en ai pas la force ».

Voici un trait de cette vertu naïve & de cet

Héroïsme plein de franchise, qui caractériserent toujours le chevalier Bayard. Son valet-de-chambre lui amena un soir une jeune fille d'une rare beauté ; comme il étoit sur le point de s'oublier avec elle , elle fondit en larmes , & lui dit que la seule pauvreté avoit engagé sa mere à la livrer au crime : « Oh bien , répondit le chevalier , ce ne sera pas moi qui vous le ferai com-
 » mettre » ! Il ordonna en même tems à un domestique de prendre un flambeau , mit lui-même son manteau sur la tête de la fille , & la conduisit ainsi déguisée chez une dame sa voisine. Le lendemain il fit venir la mere , la reprit avec aigreur , & ayant appris qu'un bourgeois recherchoit cette fille en mariage , mais que faute d'une dot de 200 écus , la poursuite en étoit restée-là :
 « Voilà ; leur dit Bayard , les 200 écus & 100
 » autres pour les habits & les fraix de noces ». Le comte de Nassau ayant assiégé Mézieres , la garnison Françoisse sauta les murailles , dès qu'elle vit le canon des ennemis en batterie. Le général des Espagnols fit aussi-tôt sommer Bayard de se rendre à discrétion ; mais ce héros , tout abandonné qu'il étoit de ses soldats , fit réponse au comte , qu'il ne sortiroit jamais d'une ville que son roi lui avoit confiée , que sur un pont fait des corps de ses ennemis. Mézieres , en effet , fut délivré , soit comme le disent certains historiens , qu'un stratagème imaginé par Bayard , ait répandu la terreur dans l'armée ennemie , soit que l'intrépidité de ce brave commandant lui eut fait prévoir qu'il y avoit encore beaucoup de sang à répandre , avant de se rendre maître de la place. — Ayant été chargé par Bonnivet , de conduire l'armée Françoisse dans sa retraite du Milanez , il s'en acquitta en brave , & soutint

courageusement les efforts des Espagnols à Rebec ; mais il fut frappé d'un coup d'arquebuse à rouet , qui lui cassa l'épine du dos. Lorsqu'il se sentit blessé , son premier cri fut : « Jesus ! ah ! » mon Dieu ! je suis mort ». Ensuite il baïsa la croisée de son épée en guise de croix , tomba sans force & tout convert de son sang. Ses gens le voyant sur le point d'être accablé par le nombre , coururent à lui pour le tirer de la mêlée ; mais il voulut périr en brave. « C'en est fait de moi , leur dit-il ; mais il ne sera jamais dit que j'ai tourné le dos à l'ennemi ». Malgré sa foiblesse , il engagea de nouveau les François à la charge ; puis il se fit placer au pied d'un arbre , la face tournée vers le champ de bataille. Ses domestiques fondoient en larmes , & il les consolait en disant : « C'est la volonté de Dieu de m'attirer à lui , il m'a conservé assez long-tems dans ce monde , & m'a fait plus de bien & de grace que je n'en ai jamais mérité ». Ensuite il se confessa à son gentilhomme , faute de prêtre , & tous se retirèrent avec des cris qui furent entendus des Espagnols , au pouvoir de qui Bayard demeura. Arrive leur général qui lui dit : « Plût à Dieu , seigneur Bayard , avoir donné de mon sang ce que j'en pourrois perdre sans mourir , & vous voir mon prisonnier en bonne santé , vous connoîtriez bientôt combien j'ai toujours considéré votre personne , votre bravoure ; & toutes les vertus qui sont en vous ; car depuis que je porte les armes , je n'ai jamais connu votre pareil ». Aussi-tôt il fit tendre son pavillon & son lit près du mourant , & aida lui-même à l'y coucher , en lui baïsant les mains. Il lui donna une garde , pour éloigner de lui tout ce qui pouvoit l'é-

tourdir , & lui amena un prêtre à qui le chevalier se confessa avec une piété édifiante. Toute l'armée s'empressoit de regarder ce héros expirant. Le connétable de Bourbon y vint comme les autres , & lui dit : « Ah ! capitaine Bayard , que
 « je suis marri de vous voir dans cet état ! je
 « vous ai toujours aimé & honoré pour la grande
 « sagesse qui est en vous ». Le brave Bayard rappelant ses forces , lui dit d'une voix ferme :
 « Monseigneur , je vous remercie ; vous ne
 « devez point avoir pitié de moi , qui meurs
 « en homme de bien , servant mon roi ; mais
 « ayez honte de vous-même , qui portez les
 « armes contre votre prince , votre patrie &
 « votre serment ». Après l'avoir encore quelque tems exhorté à rechercher les bonnes grâces du roi , Bayard demeura seul , s'entretint pieusement des espérances chrétiennes , & expira le 3 avril 1524 , âgé de 48 ans.

TRAITS DE SAGESSE.

Scipion après être sorti des dangers de la guerre , en rencontra un autre bien plus délicat & plus difficile à surmonter : une troupe de ses gens croyant le prendre par un foible trop ordinaire aux plus grands hommes , lui amenerent une jeune Espagnole de condition noble , & d'une beauté si éclatante , qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient. Scipion étoit dans l'âge où les passions font sentir leur empire avec le plus d'impétuosité , n'ayant alors que vingt-sept ans ; il

étoit lui-même d'une figure très-noble & très-
 aimable. Ses soldats ne doutèrent point qu'il ne
 devînt sensible pour cette jeune beauté ; ils
 crurent lui présenter un trésor inestimable.
 " Vous ne vous trompez pas , soldats , leur dit-
 " il , en regardant avec douceur la jeune Espag-
 " nole ; " voilà le présent le plus agréable que
 " vous puissiez me faire dans un autre tems ;
 " mais chargé des soins du commandement , il ne
 " me reste point d'instans que je puisse donner
 " aux plaisirs ". S'étant ensuite fait rendre
 compte de la condition & de la naissance de cette
 captive , qui étoit toute en pleurs avec sa mère ,
 il apprit qu'elle étoit promise en mariage à un
 jeune prince Espagnol , nommé Allucion , qu'elle
 aimoit , & dont elle étoit aimée uniquement. Il
 envoya chercher Allucion avec les parens de la
 fille. " Jeune prince , lui dit-il , je fais la passion
 " de cette aimable personne pour vous , je con-
 " nois la vôtre pour elle , & j'ai appris que vous
 " avez dessein de l'épouser ; je l'ai fait garder
 " par des personnes sûres depuis qu'elle est en
 " mon pouvoir , & je vous la remets , aussi
 " tendre , aussi fidelle & aussi digne de vous ,
 " qu'elle l'étoit avant que d'être entre mes
 " mains. Je suis charmé d'avoir pu contribuer à
 " une si belle union , d'où dépend votre bon-
 " heur & le sien. Je crois vous rendre à tous
 " deux un assez grand service , pour être en
 " droit d'attendre de vous quelque reconnois-
 " sance , & je l'exige ; c'est que vous soyiez
 " désormais amis du peuple Romain. Si ce que je
 " fais pour vous , vous inspire des sentimens qui
 " me soient favorables , croyez que Rome n'est
 " peuplée que de citoyens qui agiroient comme
 " moi dans une pareille occasion ". Allucion ;

ravi d'admiration , ferroit étroitement les mains de Scipion , en priant les dieux , au défaut de sa voix impuissante pour exprimer les sentimens de son cœur , de l'acquitter des obligations qu'il lui avoit. Il jugeoit des Romains par les Carthaginois ; il les croyoit aussi intéressés ; & dans cette persuasion , il avoit apporté tous ses trésors avec lui , pour racheter celle qu'il aimoit : Scipion les refusa long-tems ; cependant comme Allucion le pressoit toujours de les accepter , il consentit qu'on les mit par terre ; » mais ce n'est , » ajouta-t-il , qu'à condition que je pourrai en » faire présent à votre épouse ; & que cela fera » partie de sa dot , comme ce qu'elle recevra » de sa famille ». Il fallut , après s'être long-tems défendu , que la générosité du prince Espagnol cédât à celle de Scipion : il acquiesça donc , & retourna dans son pays avec la jeune princesse , en publiant avec elle les louanges de leur bienfaiteur : » Ce n'est point un homme , disoient-ils à tous ceux qu'ils rencontroient ; » ou si c'en est un , il égale les dieux par la » grandeur & la noblesse de ses sentimens : il » triomphe de ses ennemis par les armes ; & lorsqu'il les a soumis , il les gagne par ses bienfaits ». Il revint peu de tems après , rejoindre Scipion à la tête d'un corps de cavalerie de 1400 hommes , fit alliance avec lui , & ne le quitta point tant que dura la guerre d'Espagne. Allucion ne se contenta pas de ces preuves de zèle , il voulut consacrer sa reconnoissance & la générosité de Scipion , par un témoignage qui fit passer l'un & l'autre à la postérité. Il fit faire dans cette vue un bouclier votif , sur lequel il étoit représenté recevant des mains de Scipion la jeune princesse avec laquelle il étoit fiancé. J'ai

vu ce monument aussi considérable que précieux dans le cabinet des médailles du roi, où il est aujourd'hui ; après avoir été près de 1900 ans dans le Rhône , où périt sans doute l'équipage de Scipion , lorsqu'il retourna d'Espagne en Italie. Ce bouclier fut trouvé par un hasard extraordinaire en 1659. Il contient 42 marcs d'argent fin , ce qui fait la valeur d'environ 1300 livres de notre monnoie. Son diamètre est de 26 pouces pied de roi. Le goût naïf & tout uni qui regne dans le dessin , dans les attitudes , dans les contours & dans les figures , fait connoître la simplicité des arts de ces siècles où l'on fuyoit tous les ornemens recherchés , pour ne s'attacher qu'aux beautés naturelles.

Dans la prise du château de Soire , qui étoit le plus fort de tout le Hainault , les soldats ayant trouvé une femme d'une très-grande beauté , l'amenerent au vicomte de Turenne comme la plus précieuse portion du butin , & celle qui devoit le plus flatter ses desirs. Sans faire parade de l'empire qu'il a sur lui-même , le général fait semblant de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats ; comme si en lui amenant cette femme , ils n'avoient pensé qu'à la dérober à la brutalité de leurs camarades ; il les lona beaucoup d'une conduite si sage ; il fait chercher son mari en diligence , & il la remet entre ses mains , en lui témoignant que c'étoit à la retenue & à la discrétion de ses soldats qu'il devoit la conservation de l'honneur de sa femme. — Ce qu'on a dit du roi Robert qu'il étoit *roi de ses mœurs* , peut trouver ici une juste application. Charles-Quint engagé à se livrer au penchant qu'il avoit pour la femme d'un des meilleurs officiers de son armée : *A Dieu ne plaise* , dit-il , *que j'offense l'honneur*

d'un homme qui défend le mien l'épée à la main.

Armand Maillé de Brezé, amiral de France, reçut à Paris la visite d'une dame de condition du Poitou ; elle avoit quitté sa province pour venir poursuivre un procès. L'argent lui manquoit ; la partie adverse étoit puissante : elle exposa ingénument sa situation à M. de Brezé. Les malheureux trouvent toujours des protecteurs dans les âmes vraiment grandes. Sur le champ il lui remit trois cents louis ; un de ses cochers eut ordre de se rendre tous les matins à la porte de la dame. Lui-même voulut voir & solliciter ses juges ; elle gagna son procès. Pénétrée de reconnoissance , & ne sachant comment la lui témoigner , elle alla le remercier , accompagnée de sa fille , qui étoit jeune & belle. « Monsieur , lui dit-elle , vos services sont bien au-dessus de tout ce que je pourrois faire pour les reconnoître : il n'y a que ma fille qui puisse m'acquitter auprès de vous ». L'amiral fut révolté d'un pareil discours. Une mere oublioit ce qu'elle devoit à la vertu & à elle-même , il s'en souvint ; c'étoit une de ces âmes qui fait le bien pour le plaisir de le faire , & à qui un acte de vertu coûte moins qu'un crime aux autres. Il écarte la demoiselle vers une fenêtre , & lui parlant avec surprise de ce qu'il venoit d'entendre , il lui insinua que son innocence n'étoit pas en sûreté auprès d'une mere capable de s'oublier à ce point. Elle laisse couler des larmes ; elle lui avoua que depuis quelque tems elle pensoit à être religieuse. L'amiral se défia d'abord de son dessein ; mais voyant qu'elle y étoit bien affermie , il la conduisit sur l'heure dans le monastere qu'elle lui avoit indiqué , & paya d'avance tout ce qu'il falloit pour la pension de son noviciat. Ce ne fut pas assez ; toujours

généreux, toujours digne de sa vertu, quelques jours avant la profession, il fit remettre à la supérieure huit mille livres, dont il voulut que l'acte fut passé au nom de la demoiselle, sans que le sien y parût. Il est à propos d'observer que l'amiral étoit pour le moins aussi jeune que Scipion, lorsqu'il donna ce bel exemple de sagesse & de désintéressement que l'on a tant célébré & que nous venons de renouveler. Il n'avoit que 27 ans, quand il fut tué d'un coup de canon au siège d'Orbitello, le 14 juin 1646. Le vicomte de Turenne a fait connoître dans plus d'une occasion jusqu'où alloit sa sagesse & sa modération.

La ville de Manosque, dans le 16^e siècle, a été témoin d'un trait de vertu qui mérite d'être rapporté. François I étant allé dans cette ville, logea chez un particulier dont la fille lui avoit présenté les clefs de la ville : c'étoit une jeune personne d'une rare beauté, & d'une vertu plus rare encore. S'étant apperçue qu'elle avoit fait sur l'esprit du roi une impression que ce monarque n'avoit pu cacher, elle alla mettre du soufre dans un réchaud, & en reçut la fumée au visage pour se défigurer ; ce qui lui réussit au point qu'elle devint méconnoissable. François I fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, qu'ici la vanité de subjuguier un roi, étoit un piège dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte & si naturelle. Le monarque voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot.



 TRAVERSE ÉTONNANTE.

LE comte de Peltzer , officier dans le service Prussien , étoit fils unique d'une veuve de soixante ans. Il étoit bien fait , brave à l'excès , & éperduement amoureux de mademoiselle de Beuskou. Elle étoit dans sa dix-huitième année , douce , belle , & née avec une sensibilité extrême. Son amant , dans l'âge vainqueur de vingt-un ans , étoit aimé autant qu'il aimoit , & le jour étoit nommé pour les rendre heureux ; c'étoit le 20 juin 1770. Les troupes Prussiennes sont toujours prêtes à entrer en campagne ; & le 17 juin , à dix heures du soir , le régiment du comte reçut ordre de partir à minuit pour la Silésie. Il étoit à Berlin , & sa maîtresse à un château à quatre lieues de la ville. Il partit donc sans la voir , & il lui écrivit du premier endroit où l'on s'arrêta , qu'il lui étoit impossible de vivre sans elle ; qu'il la prioit de le suivre incessamment , & que le mariage se feroit dans la Silésie. L'officier manda en même tems au frere de la demoiselle , qui étoit son ami intime , de plaider sa cause avec ses parens. Elle part donc accompagnée par ce frere & par la mere de son amant. Jamais le sable de la Prusse n'a paru si pesant qu'à cette charmante fille ; mais enfin le voyage finit & elle arrive à la ville d'Herstadt , c'étoit le matin , & jamais , m'a dit
 » son frere , mes yeux n'ont vu de femme plus
 » jolie que ma sœur ; l'exercice du voyage avoit
 » ajouté à son éclat ; & ses yeux peignoient ce

» qui se passoit dans son cœur ». Mais , & perspectives humaines , que vous êtes trompeuses ! que le moment de la félicité touche souvent au moment du malheur ! La voiture est arrêtée dans la rue pour laisser passer des soldats qui , s'avancant à pas lents , portoient dans leurs bras un officier blessé. Le tendre cœur de la jeune personne fut touché du spectacle ; elle ne soupçonnoit guere que ce fût son amant. Des fourageurs Autrichiens étoient venus près de cette ville , & le jeune comte étoit sorti pour les repousser. Brûlant de se distinguer , il s'élance avec ardeur devant sa troupe , & tombe la victime de sa malheureuse impétuosité. Peindre la situation de cette fille infortunée , seroit insulter au cœur & à l'imagination de tout lecteur sensible. Son amant est placé dans son lit , sa mere est à ses pieds , & sa maîtresse lui tient la main. *O Charlotte !* s'écrie-t-il , en ouvrant un œil mourant : il vouloit parler ; mais sa voix est rompue , & il fond en larmes. Son accent avoit percé l'ame de sa maîtresse , elle perdit la raison. *Non , je ne te survivrai pas* , dit-elle , en saisissant une épée. On la désarme , & l'officier mourant fait signe avec sa main qu'on l'approche de lui. Quand elle vient , il lui serre le bras , & après deux pénibles efforts pour parler , il dit avec un sanglot : *Vis , ma Charlotte , pour consoler ma mere* , & il expire. O malheur ! . . . dans la troupe qui fit cette sortie si fatale au jeune amant , il n'y eut que deux hommes de blessés , & lui seul de tué. Quand je passai par Berlin en juillet 1779 , la jeune demoiselle n'avoit pas recouvré la raison.

TRÉSOR RECOUVRÉ.

IL est des fortunes subites, & d'autant plus frappantes, qu'on cherche vainement quelle en put être l'origine. Il en est pourtant qui, pour peu qu'on sache l'histoire des pays où elles arrivent, devroient moins surprendre que celles qui se font ailleurs. En Espagne, par exemple, d'où les Maures, après en avoir fait la conquête & en avoir joui pendant plusieurs siècles, ont fini par en être chassés; en Angleterre, d'où les Romains, les Pictes, les Saxons & les Danois, après l'avoir conquise en tout ou en partie, ont été également, ou subjugués ou chassés; en France, d'où les Juifs, après y avoir acquis des richesses immenses, en furent bannis; & sur-tout, lorsque les Anglois, sous leur roi Édouard III, en ont presque fait la conquête, il n'est pas bien étonnant que nombre de particuliers, pour mettre leur fortune à l'abri de la rapacité des vainqueurs, se soient déterminés à la cacher de leur mieux; moins étonnant encore, que faute de postérité, ou d'avoir laissé de bons enseignemens à leurs successeurs, ces mêmes richesses soient restées ignorées jusqu'aux momens où quelque heureux hasard les a fait tomber dans des mains pour lesquelles elles sembloient n'avoir pas été destinées. Parmi nombre de preuves qui pourroient appuyer ce sentiment, on croit devoir se contenter de la suivante: Vers le commencement de ce siècle, deux Anglois, arrivés à Calais par le paquebot, descendant chez le

nommé du Long , aubergiste & marchand de vin , demandent un appartement propre & commode , s'y arrangent , font de la dépense , & paroissent d'autant plus contens de leur bôte , que sa cuisine & son vin se trouvoient de leur goût. Ils paient en conséquence , c'est-à-dire , si généreusement , que l'aubergiste enchanté , épuise tous ses soins pour continuer de plaire aux deux amis. Ceux-ci également satisfaits , & pour le prouver à du Long , lui disent un jour , que n'ayant rien qui les pressât de retourner en Angleterre , la saison étant belle , & le pays propre à la chasse , ils se trouvoient tentés de passer quelques mois chez lui , pour peu qu'il voulût se prêter à une fantaisie (quoiqu'à certains égards , fondée en raison) qui venoit de leur passer par la tête. . . . » Nous sommes bien chez » vous , mon cher du Long , ajouta le plus âgé » des deux Anglois , mais vous n'avez d'appar- » temens que sur la rue. Il est tard quand nous » nous couchons , & le bruit de cette rue nous » éveille trop tôt le matin , pour que notre » santé , toute ferme qu'elle est , puisse y tenir » encore long-tems. Nous aimons à vivre , mon » ami , vous le voyez.... Mais pour bien vivre , » il faut se bien porter ». Du Long frappé de ce propos , & dans la crainte de perdre deux pratiques si précieuses pour lui , se hâta de leur demander ce qu'ils imaginoient qu'il pût faire pour leur procurer le repos dont ils desiroient jouir le matin. . . . » C'est ce que vous regarderz , peut-être , repliqua l'autre Anglois , » comme une espece d'extravagance de notre » part.... Mais tout coup vaille : notre fortune est passablement bonne , nous vous aimons , nous nous trouvons bien chez vous. . .

« Il ne tiendra donc qu'à vous de nous y retenir ,
 « & peut-être plus long-tems que vous ne pen-
 « sez , pour peu que vous vouliez vous prêter
 « à une petite dépense assez peu considérable ,
 « dans laquelle nous offrons , même dès à pré-
 « sent , d'entrer pour la moitié , & dont l'objet ,
 « à notre départ de chez vous , vous restera
 « en totalité ». Du Long, qui depuis deux mois
 au moins , que ces Anglois étoient dans son
 logis , y voyoit pleuvoir les guinées , non-seu-
 lement de leur part , mais de celle de tous leurs
 compatriotes qu'ils y attiroient , se hâta de leur
 protester , que pour peu que ce qu'ils desiroient
 fût en sa puissance , il étoit prêt à leur complaire.
 Sur quoi l'Anglois dit : « Que faites-vous de ce
 « petit jardin , très-négligé , que nous voyons
 « au fond de votre cour ? Croyez-vous qu'un
 « joli petit bâtiment , suffisant pour deux per-
 « sonnes , adossé contre ce vieux mur qu'il
 « cacheroit , qu'il pourroit même soutenir en-
 « core plus long-temps , qui vous resteroit à
 « notre départ de chez vous , que delà vous
 « pourriez louer à d'autres , & dont vous ne
 « payeriez que la moitié des frais , seroit
 « pour vous une dépense un peu onéreuse ?
 « — Eh non ! mes chers messieurs , s'écria
 « l'aubergiste avec transport , trop heureux
 « de pouvoir vous satisfaire , & vous retenir à
 « ce prix ! ... Et pour vous le prouver , je
 « vais faire appeller un architecte , auquel
 « vous donnerez vos ordres , & auxquels vous
 « me verrez souscrire avec le plus grand
 « plaisir ». Le bâtiment , grace à l'empresse-
 ment des deux Anglois & du bon du Long
 même , n'ayant pas tardé à se trouver en état
 de les loger , ils en prirent possession , & tous les

trois également contens, sembloient devoir passer ensemble le reste de leur vie ; lorsqu'environ deux mois après , l'aubergiste , dont ses hôtes avoient pris congé pour trois jours , qu'ils disoient aller passer à la chasse dans les environs d'Ardres , surpris , après les avoir attendu jusqu'au quatrième , de ne les point revoir , alla faire part de ses inquiétudes au procureur du roi de la ville , qui lui conseilla d'attendre jusqu'au lendemain du soir , des nouvelles de ces messieurs , en lui promettant , en cas qu'il n'en reçût aucune , qu'il iroit chez lui , le jour suivant , procéder juridiquement à l'ouverture du petit bâtiment , dont les deux Anglois avoient emporté les clefs. Mais qu'on juge de la surprise de du Long , lorsque le surlendemain , le procureur du roi (attendu que l'aubergiste n'avoit rien appris de ses hôtes) s'étant transporté chez lui , & ayant fait ouvrir les portes du petit bâtiment , on trouva sur une table du salon , le billet suivant : » Point d'inquiétude sur notre
 » compte , cher du Long. Nous partons trop
 » contens de vous , pour ne pas vous le témoi-
 » gner , en vous disant adieu. Vous devez l'être
 » assez de nous , pour n'avoir rien à nous repro-
 » cher sur la façon dont nous avons cru devoir
 » nous y prendre , pour recouvrer une partie
 » du bien de nos peres. La maison que vous
 » occupez & les deux attenantes , composoient
 » autrefois la leur seule. Vous savez , sans doute ,
 » que lorsque le duc de Guise reprit Calais ,
 » qui depuis deux cents dix ans étoit à l'An-
 » gleterre , il traita les Anglois comme jadis
 » Edouard III avoit traité les François , c'est-
 » à-dire , qu'il les renvoya de la ville recon-
 » quise , ce qu'on appelloit alors , *la baguette*

" blanche à la main. Or, il n'est pas étonnant
 " que l'un de nos aïeux, dont un heureux ha-
 " sard nous a fait depuis fix mois recouvrer les
 " titres de propriétés des biens qu'il avoit à
 " Calais, ait pris le parti de cacher une partie
 " de sa fortune mobilière derrière un gros mur
 " de sa maison, aujourd'hui la vôtre, & qui sou-
 " tenoit une terrasse subsistante encore. Vous
 " verrez par le plan que nous vous laissons
 " dans le cabinet attenant le salon, par les in-
 " dications qui y sont jointes, par l'ouverture
 " que nous avons eu tout le loisir de faire au
 " mur dont il s'agit, & par la caisse vuide que
 " nous laissons à votre disposition, des preuves
 " suffisantes pour vous convaincre, & de la
 " vérité de ce que nous vous disons, & de
 " l'impossibilité où nous nous sommes trouvés
 " de pouvoir, pour parvenir à notre but,
 " en user différemment avec vous. Pardonnez-
 " nous donc, notre ami ! & recevez comme
 " une foible marque de notre reconnoissance, les
 " meubles & les autres effets que nous laissons
 " dans ce bâtiment, maintenant à vous. Ne
 " faites aucunes recherches relativement à nous,
 " en Angleterre ; elles seroient infructueuses,
 " car les noms sous lesquels nous avons paru
 " chez vous, ne sont pas les nôtres. Adieu
 " donc, encore un coup, cher du Long ; con-
 " servez notre souvenir, comme nous conser-
 " verons toujours le vôtre ».



TROMPERIES SPIRITUELLES.

UN chevalier d'industrie retournant dans sa province , portoit sur lui pour tout bien un habit assez honnête , qu'on pouvoit appeller habit de caution , & peu d'argent. Ayant fait rencontre en chemin d'un verrier , qui avoit vendu ses verres à Paris , & s'en retournoit à quelques lieues de distance de l'endroit où il alloit ; ils convinrent ensemble d'aller souper dans la meilleure auberge sans bourse délier , & pour la réussite de cette entreprise , ils prirent bien leurs mesures. Le chevalier entra le premier dans l'auberge , où il demanda une chambre à deux lits ; il fit préparer un bon souper , disant qu'il venoit de quitter un pauvre verrier qui lui avoit paru honnête homme , & qu'il croyoit ne pas manquer d'appétit : » Faites-le monter , ajouta-t-il , quand il sera arrivé , & laissez-le partir » demain matin à l'heure qu'il voudra , sans prendre de son argent ; je me charge de toute la » dépense. Pour moi , comme je suis fatigué , je » ne me leverai pas si matin ; ainsi qu'on ne me » réveille que sur les dix heures ». Le verrier étant arrivé , on le fit monter à la chambre du chevalier ; ils firent bonne chère , & le lendemain de bon matin , le verrier ayant fait entrer le chevalier dans sa malle qui étoit fort élevée , l'emporta sur ses épaules sans qu'on soupçonnât rien. Ils étoient déjà bien loin lorsque dix heures sonnerent. Comme le chevalier avoit dit qu'on l'éveillât à cette heure , le maître monta à sa

chambre & fit du bruit à la porte ; l'autre ne répondant point , le maître ouvrit la porte avec sa double clef , & fut fort surpris de ne le pas trouver dans son lit ; il se rendit en bas , & proféroit mille malédictions contre son chevalier qui l'inquiétoit fort , & sur le retour duquel il ne comptoit que légèrement. A peine finissoit-il de crier , qu'un homme entra & fit récit de ce qu'il avoit vu. « J'ai vu sortir un homme de la malle d'un verrier. Ah ! la plaisante chose , je ne puis m'empêcher d'en rire ». A ce récit , le maître désespérant du retour de son homme , n'eut point d'envie de s'en égayer ; il s'aperçut à n'en pouvoir douter qu'il avoit été sa dupe.

Un marchand s'étant mis dans une voiture publique pour aller à une vente , y trouva une demoiselle fort à son gré , qui pour vivre aux dépens de celui qu'elle pouvoit duper , voyageoit souvent dans ces sortes de voitures ; le marchand n'avoit des yeux que pour elle , & elle ne manquoit pas d'entretenir les feux dont elle le voyoit brûler. La voiture étant arrivée au lieu où l'on devoit coucher , il proposa à sa belle de venir avec lui à l'auberge qu'il choisit , & ils convinrent ensemble qu'elle l'appellerait son mari. Le souper se passa agréablement , on se coucha ensuite ; mais à peine le jour commençait-il à paroître , que sa prétendue femme le voyant dormir d'un profond sommeil , se leva , prit la culotte où il y avoit deux cents louis , & s'en alla , disant à l'aubergiste qu'elle alloit faire raccommoder la culotte de son mari. Une heure ou deux après notre marchand s'éveille ; il est fort inquiet de ne point voir auprès de lui sa chère femme ; mais ce fut bien une autre surprise pour lui de ne point trouver sa culotte. Il frappa

342 TROMPERIES SPIRITUELLES.

au plancher , & l'aubergiste étant monté , lui dit que sa femme étoit allée faire raccommoder sa culotte ; il ne douta plus qu'il ne fût trompé , & malgré lui la scène devint publique.

Le pape Alexandre VIII , n'étant encore que monsignor Ottoboni , & ayant grande envie d'être cardinal sans qu'il lui en coûtât rien , avoit un jardin , près duquel la Dona Olympia venoit souvent. Il avoit à la cour de cette dame un ami , par le moyen duquel il obtint d'elle , qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet , avec une collation fort recherchée , & un beau buffet , tout aux armes d'Olympia. Elle s'aperçut bientôt de la chose , & compta déjà le buffet pour elle : c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil , qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez Ottoboni , l'ami commun lui dit que la dame avoit compris son dessein , & en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet , & lui montra un très-beau collier de perles , en disant : « Ceci ira encore avec la *credenza* (le buffet) ». Quinze jours après , il y eut une promotion , dans laquelle Ottoboni fut nommé. Sur quoi il se hâta de renvoyer le collier de perles chez le joaillier , & de faire ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia.

Un étranger ayant dépensé en peu de tems à Paris l'argent qu'il y avoit apporté , usa d'industrie pour s'en retourner chez lui aux dépens de quelque dupe : parmi les ruses qu'il imagina , il s'en tint à celle-ci. Le jour qu'il avoit pris pour son départ , il envoya le matin chez un faiseur de bottes , lui dire d'en apporter plusieurs paires pour en choisir une , ce qui fut exécuté sur le

champ ; mon homme en ayant essayé plusieurs paires , ne trouva qu'une botte à son gré ; il la retint , & dit au marchand d'apporter le lendemain l'autre telle qu'il la souhaitoit. L'ouvrier ne fut pas plutôt parti , qu'il envoya chez un autre , dont il ne prit de même qu'une botte , se plaignant que l'autre étoit trop étroite , & lui disant d'en apporter une autre le lendemain qui le satisfit mieux. Le second faiseur de bottes s'étant retiré , notre escroc met les deux bottes , monte à cheval , & décampe à petit bruit. Le lendemain le premier ouvrier se rend à l'auberge à l'heure marquée , & apprenant le départ de son homme , fait grand bruit , il se désespère ; le second arrive presque dans le même tems , tenant comme le premier sa botte en main ; & unissant ses cris à ceux de son confrère , ils font tous deux à leurs dépens une scène qui divertit les spectateurs. Se voyant dupés sans ressource , ils prirent sagement le parti d'aller au cabaret , où ils jouèrent apparemment à qui resteroit les deux bottes.

USAGES CURIEUX.

ON se frappe le front contre terre en approchant des souverains Orientaux ; on ne peut se présenter devant le roi de Siam que pieds nus ; on sert les rois & les reines d'Espagne & d'Angleterre à genoux : est-ce donc une marque de grandeur , que de tenir tout ce qui nous approche dans une posture gênée ?

Dans l'isle de Ceilan on ne donne aucun titre

au roi ; mais par respect , en lui parlant , on se dépouille de la qualité d'homme : par exemple , s'il demande d'où l'on vient , on lui répond que son chien vient de tel endroit ; s'il demande combien on a d'enfans , on lui répond que sa chienne a donné deux enfans à son chien.

Les Chiriguanes, peuple de l'Amérique Méridionale , vont tout nus ; cependant ils ont des culottes ; mais ordinairement ils les portent sous le bras , comme nous nos chapeaux.

La façon de saluer des Turcs me paroît la plus naturelle ; ils regardent celui qu'ils veulent saluer , en mettant la main sur le cœur. Nous autres , nous saluons en baissant la tête & le dos , & en haussant le cu , dit l'auteur de la *Satyre Menippée*. Aux cérémonies de l'Ordre du St-Esprit , & à celles du parlement , on fait les révérences comme on les faisoit anciennement , & comme les femmes les ont toujours faites ; on plie les genoux , sans baisser la tête. Chez les Ayenis , on s'approche de la personne que l'on veut saluer , & on lui souffle dans l'oreille , en lui frottant doucement l'estomac avec la main.

En Europe , à la fin du repas , on apporte du café & quelques liqueurs pour aider à la digestion : on lit dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* , année 1745 , p. 431 , que chez les Omagnas , avant que de se mettre à table , on présente une seringue à chaque convive.

Les femmes de la Floride se frottoient le tour des yeux avec de la mine de plomb , & se mettoient du bleu sur les joues.

Le roi de Calicut livre sa fiancée à son grand-aumônier , pour qu'il le débarrasse d'une

peine qu'ordinairement tous les maris Européens envient & se flattent de trouver.

A l'élection de leurs empereurs, les Romains immoloient trois ou quatre mille victimes : au sacre des rois de France, de tems immémorial, on ouvre les cages & l'on donne la liberté à deux ou trois cents douzaines d'oiseaux.

Le roi de Congo choisit quelquefois pour se promener un jour où il fait beaucoup de vent ; il ne met son bonnet que sur une oreille, & si le vent le fait tomber, il impose une taxe sur les habitans de la partie de son royaume d'où le vent a soufflé.

Le blanc chez les Japonois est la marque du deuil, & le noir, celle de la joie. Ils montent à cheval à droite. Ils ne saluent point de la tête ni de la main, mais du pied. Ils sont vêtus de leurs plus beaux habits dans la maison ; ils les quittent quand ils sortent, & n'en portent que de mauvais. Un noble Japonois, atteint & convaincu d'un crime, se couvriroit d'une nouvelle honte, s'il demandoit qu'on lui fit grace de la vie ; il tâche seulement d'obtenir qu'il lui soit permis de se tuer, ou de se faire tuer par un de ses parens, gentilhomme comme lui.

L'ignorance, pendant quelques siècles, étoit au point en Europe, que les plus grands seigneurs ne savoient pas signer leur nom. En Angleterre, pour inspirer à la nation du goût pour l'étude, on accordoit la grace à un criminel qui savoit lire & écrire. Personne ne peut prévoir ce qui lui arrivera dans le cours de sa vie, disoient les peres à leurs enfans ; peut-être vous trouverez-vous un jour dans le cas d'être condamnés à être pendus ; ainsi il est bon d'apprendre à lire & à écrire.

En Languedoc , dans les 13 , 14 & 15^e siècles , lorsque quelqu'un , homme ou femme , étoit surpris en adultère , on le condamnoit à courir tout nu , à l'heure de midi , d'un bout de la ville à l'autre.

Quelquefois , dans les calamités publiques , les Éthiopiens faisoient un massacre général de leurs prêtres , en leur disant : « Allez prier les dieux de plus près ».

On lit dans l'*Histoire des Voyages* , tom. 17 , pag. 104 , qu'un prêtre Hollandois ayant fait présent d'une bouteille d'eau-de-vie à un prince Indien , ce prince , pour lui marquer sa reconnoissance & lui faire honneur , fit commencer un combat , que la terre fut bientôt jonchée de blessés , de mourans & de morts ; & que malgré les prières & les représentations de ce prêtre , ce barbare spectacle dura assez long-tems : « C'est de mes sujets , lui répondoit ce prince Indien ; leur perte est de peu d'importance , & je suis charmé de vous faire ce petit sacrifice pour vous marquer mon estime ». Dans les deux tiers & demi de l'univers , quel est l'animal le plus méprisé ? L'homme.

Philippe , roi de Macédoine , se faisoit toujours accompagner par deux hommes qu'il payoit pour venir lui dire tous les matins : *Philippe , souviens-toi que tu es homme* ; & pour lui demander le soir : *Philippe , t'es-tu souvenu que tu étois homme ?*

Que diroit-on parmi nous d'une princesse qui , à l'article de la mort , se plaindroit & pleurerait amèrement de ce qu'elle meurt sans avoir perdu sa virginité ? « Laissez-moi , dit la fille de Jephté à son pere , lorsqu'il lui apprit le vœu qu'il avoit fait de l'immoler ; » Laissez-moi aller

« sur les montagnes pleurer pendant deux mois
 « ma virginité ».... & elle alla sur les montagnes
 pleurer, avec ses jeunes amies, de ce qu'elle
 mouroit vierge.... au bout de deux mois elle
 revint, & son pere accomplit son vœu. On re-
 gardoit chez les Juifs, comme une marque de
 réprobation, de mourir sans avoir été marié,
 quand on avoit atteint l'âge de l'être.

Le matin du mariage, chez les Juifs en
 Égypte, on colle les paupieres de la mariée
 avec de la gomme, & quand le moment de se
 coucher est venu, le mari les décolle.

Chez les Romains, en conduisant la nouvelle
 mariée à la maison de son époux, on portoit
 devant elle une quenouille avec un fuseau,
 pour lui marquer qu'elle devoit s'occuper du
 ménage & travailler : le François, trop galant
 pour vouloir faire naître des idées si rustiques
 dans l'imagination d'une jeune personne, en-
 voie à sa future (quand les articles du contrat
 de mariage sont signés) ce qu'on appelle la cor-
 beille, c'est-à-dire, des fleurs naturelles & arti-
 ficielles, & des rubans de toutes couleurs, des
 gants, des pommades de senteur, des pots de
 vermillon pour colorer la pâleur de la virginité,
 des éventails, des boucles & des pendants d'o-
 reilles, des boîtes à mouches, des tabatieres &
 autres bijoux.

A la Chine, au nom & de la part de l'empereur,
 le gouverneur de chaque ville, au commence-
 ment de chaque année, après de bonnes infor-
 mations, donne un grand festin à tous ceux qui,
 pendant le cours de l'année qui vient de finir,
 ont fait quelqu'action vertueuse. Ce festin est
 préparé dans la place publique & sous une tente,
 au haut de laquelle on lit ces mots : *Hommes de*

tous états & conditions , c'est la vertu qui vous place & vous rend ici tous égaux. Le peuple considère & examine tous les conviés , & s'il en voyoit quelqu'un qui ne méritât pas d'en être , il l'obligerait par ses huées de sortir de table & d'aller se cacher.

En 1280 , il étoit défendu dans plusieurs diocèses d'entendre une fille ou une femme en confession , sans témoins dans l'église.

Chez les sauvages de la Louisiane , après les cérémonies des obseques , quelqu'homme notable dans la nation , mais qui doit n'être pas de la famille du mort , fait son éloge funebre ; quand il a fini , les assistans vont tout nus , les uns après les autres , se présenter devant lui ; il leur applique à chacun , d'un bras vigoureux , trois coups d'une lanierie large de deux doigts , en disant : *Souvenez-vous que pour être un bon guerrier comme l'étoit le défunt , il faut savoir souffrir.* N'y a-t-il pas de la ressemblance entre cette cérémonie & celle du coup que l'on donne dans nos ordres de chevalerie , au novice que l'on reçoit ? d'autant plus que la plupart des auteurs qui ont écrit sur notre ancienne chevalerie , & qui ont tâché d'expliquer ce que signifie ce coup , disent que c'est pour avertir le nouveau chevalier *qu'il doit se préparer à bien des maux & des peines , & s'accoutumer à les souffrir avec patience , s'il veut remplir dignement son état.*

Les égaremens de l'esprit humain sont quelquefois si ridicules , qu'on a de la peine à les croire. En Égypte , le maître de la maison où mourait un chat , se rasait le sourcil gauche en signe de deuil. Il n'y a pas deux cents ans , qu'en France on procédoit contre les rats avec les

mêmes formalités que contre les hommes. Le célèbre Chasseneux, qui fut depuis premier président au parlement de Provence, n'étant encore qu'avocat du roi au bailliage d'Autun en Bourgogne, prit la défense des rats contre une sentence d'excommunication lancée contr'eux par l'évêque d'Autun. » Il remontra, dit M. de Thou, que le terme qui leur avoit été donné » pour comparoitre, étoit trop court, d'autant » plus qu'il y avoit pour eux du danger à se » mettre en chemin, tous les chats des villages » voisins étant aux aguets pour les saisir ». Il obtint qu'ils seroient cités de nouveau, avec un plus long délai pour comparoir.

Le jour de la Pentecôte il étoit d'usage dans les églises de Paris, de jeter par les ouvertures des voûtes d'en haut, des étoupes enflammées, & de lâcher des pigeons qui voloient sur les assistans pendant la Messe. Ce même usage a encore lieu à Liege & dans presque toute la Flandre & l'Allemagne, le jour de cette fête.

Anciennement en Pologne on arrachoit les dents à quiconque étoit accusé & convaincu d'avoir mangé de la viande en carême. Un calomniateur étoit condamné à se mettre à quatre pattes, & à aboyer pendant un quart-d'heure comme un chien. On prétend que Charles V, roi de France, avoit introduit cette punition à sa cour, & qu'il y avoit quelquefois des jours où l'on n'y entendoit qu'aboiement pendant toute la matinée.

Chez les anciens Arabes, le jour même du couronnement du nouveau roi, on prenoit les noms & on faisoit une liste de toutes les femmes enceintes de huit ou neuf mois, on les enfermoit dans un palais, on en avoit beau-

coup de soie , & l'enfant de celle qui accouchoit la première , si c'étoit un garçon , étoit dès-lors désigné l'héritier présomptif de la couronne : « la royauté , disoient-ils , ne doit pas » être dévolue à une seule famille ; elle appartient à toute la nation ».

Anciennement les évêques en Angleterre vouloient que les fêtes & les dimanches on n'allât qu'à pied ; leurs réglemens défendoient , même à la reine , d'aller ces jours-là en charriot , en bateau ou à cheval.

En Espagne le Viatique est porté avec beaucoup de pompe. La première personne en voiture qui se trouve sur son passage , ne manque pas de descendre & d'offrir à Dieu son carrosse , qui est toujours accepté ; le prêtre se place dans la voiture , & celui qui l'a offerte suit à pied. Le Viatique est précédé de beaucoup de porteurs de cierges , de six hautbois Maures , appelés *douçainas* , & quelquefois d'un petit tambour qui s'accorde très-bien avec cet instrument. Ils entrent tant qu'ils peuvent dans la chambre du malade , qui est heureux s'il a la tête assez forte pour résister à tout ce bruit.

A Madrid le porte-Dieu sort de l'église enveloppé dans son manteau , ayant le chapeau sur la tête & le Viatique dans un sac ; c'est un usage très-ancien , mais qui ne devoit plus avoir lieu pour la décence. Il date du tems où Madrid étoit environné d'infidèles , on fut obligé de prendre ces précautions pour dérober la sainte Eucharistie à la profanation des impies insolans.

Un autre usage plein de sentiment en Espagne , qui mérite bien d'être rapporté , c'est que , quand un malade a expiré , les parens , les voisins , les amis envoient aux survivans à l'heure

des repas , & pendant trois jours , un ou plusieurs plats ; parce que l'on suppose que la douleur qu'ils éprouvent , ne leur permettra pas de songer à leurs besoins nourriciers. Quelques personnes accompagnent les plats pour donner à la famille des consolations.

La cérémonie qui s'observe à Madrid , pour déclarer la première grossesse de la reine d'Espagne , est assez particulière. On sonne la grosse cloche du palais , le peuple y accourt en foule ; le roi & la reine paroissent sur un balcon ; & déclarent hautement que la reine est grosse. Delà la reine part en chaise , pour se rendre à Notre-Dame d'Atoscha (*) , suivie de tous les grands , à pied , qui environnent sa chaise , pour aller remercier Dieu.

Qui n'admireroit la singulière vénération que les Mahométans ont pour le nom de Dieu ? on les voit ramasser tous les morceaux de papier qu'ils trouvent dans les rues , les baiser & les mettre respectueusement dans quelque trou de la muraille , & cela , parce qu'il peut y avoir quelque une des lettres qui servent à former le nom de Dieu , qui peut-être même y feroit écrit.

(*) Cette Notre-Dame est de bois. Elle pleure tous les ans , le jour de sa fête ; & le peuple pleure aussi.



VALEUR HÉROÏQUE.

L'Intrépidité de Chevert dans les plus grands dangers, se communiquoit aux moindres soldats : il savoit leur inspirer une confiance aveugle qui les rendoit dignes de servir sous lui. Chargé d'attaquer un fort pendant la nuit, il appelle un grenadier : « Va droit aux remparts, » lui dit-il, monte sans hésiter. On te dira, qui va-là ? ne réponds rien. On te le dira encore, avance toujours sans répondre : à la troisième demande on fera feu sur toi, on te manquera, tu fondras sur la garde, & je suis là pour te soutenir ».

VENGEANCE ATROCE.

ANdré del Castagne, peintre Italien, secrètement jaloux des talens de Dominique, son intime ami, l'attend au coin d'une rue de Florence, & l'assassine. Dominique blessé, se fait porter chez son ami Castagne, & meurt dans ses bras ! — Quel sujet pour un drame bien noir !



VENGEANCE D'UN FRIPPON.

DAns une ville de Normandie , un coupeur de bourses condamné à avoir le fouet , dit à l'exécuteur : « Frere , mon ami , traite-moi doucement , à la pareille ». Le bourreau indigné de ce terme de pareille , ne l'épargna pas ; & l'autre délivré de cette écorcherie , lui promit que tôt ou tard il lui en tiendrait compte , & ne manqua pas à sa parole. Deux ou trois ans s'étant écoulés , notre coupeur de bourses , qui avoit changé d'habit & de visage , revint dans la même ville où il avoit été si bien étrillé ; & n'étant reconnu de personne , un jour de marché il vola adroitement une bourgeoise , & mit son vol dans le panier du bourreau qui faisoit sa quête , puis avertit la bourgeoise du vol qu'on venoit de lui faire ; & montrant le bourreau , lui dit tout bas : « Voilà votre homme , regardez bien dans son panier » : elle se jeta aussi-tôt sur lui , & ayant trouvé dans son panier sa bourse , elle le fit mettre entre les mains des officiers de justice. Il fut convaincu du crime , & condamné à être pendu. Comme il n'y avoit point de bourreau , on choisit celui qui se présenta le premier ; & celui même qui avoit coupé la bourse accepta avec plaisir cette commission. Ayant conduit son patient au lieu de l'exécution , & étant prêt de le jeter , il lui dit tout bas : « Te souviens-tu de m'avoir donné le fouet rudement , après que Je t'avois prié de me traiter doucement , à la pareille ? C'est moi qui coupai la bourse

» & la mis dans ton panier ». Le patient s'écria :
 » Monsieur le greffier , un mot » ; mais l'autre
 aussi-tôt lui fit danser le branle des pendus. Le
 greffier ayant demandé à l'autre ce qu'il vouloit :
 » Bon , dit-il , ce seroit perdre du tems que de
 » l'écouter , c'est un causeur ».

VENGANCE SINGULIERE.

AU commencement du regne du pape Gre-
 goire XIII , se fit en France le massacre des Hu-
 guenots , qu'on nomme *la St-Barthelemi* , parce
 qu'il se fit le jour de la fête de ce saint. Cet
 événement déplorable fut regardé à Rome & en
 Espagne comme glorieux à la religion. Il n'est pas
 surprenant qu'on en jugeât ainsi dans un pays où
 l'inquisition dominoit ; & où l'on ne reconnoissoit
 plus l'esprit primitif de la religion chrétienne. Ce
 pape ordonna une procession , à laquelle il assista
 lui-même , pour rendre grâces à Dieu de cet
 événement , & donna des indulgences plénieres ,
 pour obtenir l'assistance du Ciel en faveur du roi
 & de son royaume ; mais on croit que ce fut
 plutôt afin de garder le *decorum* de sa charge , que
 pour suivre son inclination particuliere , qu'il se
 comportoit de la sorte ; car il étoit débonnaire
 de son naturel , & avoit une grande horreur de
 l'effusion du sang. Quoi qu'il en soit , la nou-
 velle de cette procession irrita si fort un capitaine ,
 nommé Bressaut de la Rouvraye , gentilhomme
 Angevin & huguenot , qu'il jura de s'en venger
 en châtrant tous les moines qui tomberoient
 entre ses mains : il tint parole , & n'eut pas

honte de se rendre fameux , en portant un large baudrier qu'il fit faire de ces ridicules mutilations.

VENGEANCES GÉNÉREUSES.

Richard , roi d'Angleterre , assiégeant le château de Chalut , fut blessé d'un coup d'arquebuse par un archer. Ce roi avoit renouvelé l'usage de cette arme meurtrière. Quand le château fut pris , & qu'il eut l'archer en son pouvoir , il le menaça de mille morts : « Je les souffrirai , » dit l'archer avec joie , puisque j'ai été assez heureux en te blessant , que de venger la mort de mon pere & de mes freres , que tu as tués de ta propre main ». Richard fut tellement frappé du courage de cet archer , qu'il changea sa colere en estime pour son meurtrier. Il lui promit sa grace ; l'archer le refusa dédaigneusement ; & ce fut malgré lui qu'on lui donna la vie , de l'argent & la liberté.

L'abbé Quillet fit paroître d'abord sa *Callipédie* , ou l'*Art d'avoir de beaux enfans* , sous un nom supposé , parce qu'il y lançoit plusieurs vers satyriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre ayant découvert l'auteur , ne s'en vengea qu'en lui donnant une abbaye. « Apprenez , » lui dit-il , à ménager davantage vos amis ».

Un soldat maltraité par un officier général , pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées , répondit avec un grand sang-froid , qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après , ce même officier général

chargea le colonel de tranchée , de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrépide , pour un coup de main , avec promesse de cent pistoles de récompense. Le soldat en question , qui passoit pour le plus brave du régiment , se présenta avec trente de ses camarades. La commission étoit des plus hasardeuses , il s'en acquitta avec un courage & un bonheur incroyables.

Une des plus belles qualités du duc d'Orléans , régent , ce fut cette élévation d'ame qui met l'homme d'état au-dessus de la haine. Chacun connoît ,

Ces vers impurs appelés *Philippiques* ,
De l'imposture éternelles chroniques.

Sous un gouvernement sévère , la Grange-Chancel , auteur de ce chef-d'œuvre d'horreur & d'énergie , auroit été puni de mort. Le régent se contenta de le faire enfermer aux îles Sainte-Marguerite ; encore lui laissa-t-il dans cette prison une liberté qui facilita son évasion. Mais avant de décerner aucune peine contre lui , il se l'étoit fait amener dans son cabinet , & lui avoit demandé s'il croyoit réellement tout le mal qu'il avoit dit de lui. La Grange répondit sans hésiter , qu'il le pensoit. » Tu as bien fait de me » répondre ainsi , repliqua le prince ; car si tu » m'avois dit que tu avois écrit contre ta conscience , je t'aurois fait pendre ».

Un homme connu emprunta pour ses besoins seize mille livres à Voltaire , avec promesse de lui remettre au bout de quinze jours un contrat pour sa sûreté. Quinze mois se passèrent sans que le prêteur fût nanti. Impatienté de ces lenteurs qui avoient mauvaise grace : » Monsieur , lui dit un jour l'auteur de la

Henriade, & d'un ton brusque, « je vous
 « donne les seize mille livres ; mai doréna-
 « vant je ne vous prête pas un sou sans hi-
 « potheque ».

VICTIME DES MODES.

DAns le courant du mois d'août 1782, il se passa une scène des plus tragiques, occasionnée par l'enthousiasme des modes. Mifs H*** étant d'une excellente constitution, étant naturellement disposée à un peu d'embonpoint, & comme elle étoit extrêmement entichée de tout ce qui s'appelle *mode*, l'embonpoint malheureusement n'étant pas aujourd'hui ce qu'on souhaite après avoir essayé les ressources du régime & de l'exercice, elle se détermina à ne prendre que des liquides pour aliment, & vécut ainsi environ quatre mois ; la nature se trouvant ainsi privée des alimens nécessaires à son soutien, elle tomba malade, l'hydropisie se déclara avec toute la protubérance de ses symptômes ordinaires : il fallut appeller messieurs de la Faculté, qui firent espérer une guérison probable ; mais la jeune Mifs étoit si affectée de sa situation, & avoit si peu de confiance dans les ressources de l'art médical, qu'elle prit l'horrible résolution de mettre un terme à son existence. Un jour que sa femme-de-chambre entra dans son appartement à l'heure accoutumée, elle trouva son infortunée maîtresse froide, inanimée, suspendue avec ses deux jarretières à l'une des colonnes de son lit. Il faut que la frénésie des modes soit à son dernier période, pour obliger une jeune demoiselle, à

la fleur de l'âge , issue d'un sang noble , chérie , estimée & riche , à violer tous les principes de la morale & de la religion , parce que sa figure ou sa taille n'est pas précisément délicate ou aussi svelte que l'impertinence de la mode le demande.

VICTIMES DE LA PATRIE.

ON a toujours beaucoup vanté ces trois cents Spartiates qui se dévouerent à la mort pour arrêter l'armée des Perses , au passage des Thermopyles. L'archiduc Maximilien , en 1479 , à la tête d'une armée de près de quarante mille hommes , s'avançoit à grands pas dans la Picardie ; il étoit très-important de retarder sa marche & de lui faire perdre quelques journées ; cent soixante Gascons commandés par Raimond d'Osaigne , se jeterent dans le château de Malannoi , y soutinrent plusieurs assauts pendant trois jours , & se firent presque tous tués sur la brèche. Les noms des trois cents Spartiates furent gravés sur une colonne pour les consacrer à l'immortalité ; ceux des cent soixante Gascons sont absolument ignorés. Raimond d'Osaigne , affoibli par trois blessures , & que la mort avoit épargné malgré lui , fut pris ; Maximilien le fit pendre. Les loix de la guerre autorisoient , dit-on , cet indigne traitement ; elles ne permettent pas de se défendre contre une armée dans une place , ou un château qui n'est pas tenable. Quoi ! les nations qui habitent aujourd'hui l'Europe , sont

convenues entr'elles de condamner un brave homme à un supplice ignominieux , parce qu'il aura voulu se sacrifier à l'intérêt de sa patrie !

VICTIMES VOLONTAIRES.

Lorsque les affaires de Philippe V paroissoient entièrement désespérées , & que l'on croyoit qu'il alloit abandonner l'Espagne & revenir en France , un Aragonnois aima mieux perdre la vie par la main du bourreau , que de violer la foi qu'il lui avoit jurée ; il ne voulut jamais prêter serment à l'archiduc ; & ses enfans , lorsque Philippe V se vit enfin paisible sur le trône , ne demanderent à ce prince , pour toute récompense , que la permission d'avoir des armoiries , & de porter dans leur écusson une fleur de lis & un homme attaché à une potence , pour marquer à toute la terre que la mort la plus ignominieuse n'a rien que d'honorable , quand on l'endure pour la défense de son roi.

L'eau & toutes sortes de vivres manquant dans un vaisseau : „ Mes amis , dit un François nommé Lachau , je vous offre ma vie „ pour prolonger la vôtre de quelques jours ; „ peut-être même que le calme qui nous retient depuis si long-tems en mer , cessera , & „ que vous pourrez aborder à quelque plage „ où vous trouverez des secours „. En effet , le vent changea pendant la nuit , & l'on aborda le lendemain aux îles Antilles ; mais le généreux Lachau étoit déjà mangé.

On vante Codrus chez les Grecs , Curtius

chez les Romains , parce qu'ils se dévouèrent , dit-on , l'un & l'autre pour la patrie. Au siège de la Rochelle , en 1573 , de Vins , grand-écuyer du duc d'Anjou , depuis Henri III , se jeta au-devant d'un coup d'arquebuse qu'un soldat visoit à ce prince , & reçut la balle au travers du corps ; il en guérit. Jean le Sénéchal avoit fait la même action , & sauva la vie à François I , à la bataille de Pavie ; il fut tué du coup au-devant duquel il s'étoit jeté.

VIOLENT SIMULÉ D'UNE FILLE.

UN jour , après le dîner du cardinal de Fleury :
 » Monseigneur , lui dit le duc D*** , pour lequel
 le ministre avoit beaucoup de considération ,
 » votre éminence auroit-elle assez d'indulgence
 » pour vouloir me délivrer des sollicitations
 » d'un vieil & brave militaire , un peu mon parent ,
 qui dit avoir une affaire aussi pressante
 » qu'importante pour lui , & qu'il prétend ne
 » pouvoir confier qu'à votre éminence ? — Avec
 » bien du plaisir , monsieur le duc... Mais la
 » chose est-elle en effet si pressée ? — Si pressée,
 monseigneur , que je le crois actuellement
 » dans l'antichambre , attendant ma réponse.
 » — Oh ! dans ce cas , pourvu qu'il promette
 » de s'expliquer en peu de mots , j'y consens
 » volontiers ; car j'ai deux rendez-vous promis ,
 » d'ici à cinq heures. Ainsi , voudrez-vous bien
 » l'en prévenir ? Sur quoi le duc sort , en docteur
 son homme , & delà , rentre avec lui.
 » Monseigneur , lui dit le vieux soldat , je ne
 serai

„ serai pas long. Mais avant de lui détailler
 „ mon affaire, son éminence permettroit-elle
 „ que j'osasse lui faire une question? — A la
 „ bonne heure!... Parlez, monsieur. — Si
 „ monseigneur se trouvoit traduit criminelle-
 „ ment en justice, pour avoir violé une fille
 „ de 22 ans, grande, forte & résolue comme
 „ un grenadier; ne trouveroit-elle pas la chose
 „ assez extraordinaire? — Sans doute. — Eh
 „ bien! monseigneur, quoique de l'âge au
 „ moins de votre éminence, & certes, beau-
 „ coup plus cassé; si je me trouvois dans ce
 „ cas-là, qu'en penseroit monseigneur? — Que
 „ c'est un tour que probablement on vous
 „ joueroit. — Nenni, monseigneur, c'est mon
 „ histoire! Obligé de passer par Paris, pour
 „ aller rejoindre mon corps en Flandres; étant
 „ descendu à l'hôtel de *** , une jeune égril-
 „ larde, telle que je viens de la peindre à mon-
 „ seigneur, s'étant prêtée à quelques menues
 „ politesses de ma part, c'est-à-dire de celles
 „ dont l'habitude se conserve machinalement,
 „ même chez les plus vieux serviteurs du roi,
 „ me quitta tout-à-coup, sous prétexte qu'on
 „ l'appelloit d'en bas, & me promit que le
 „ lendemain je n'aurois aucuns reproches à
 „ lui faire. Le lendemain, tandis qu'elle pré-
 „ paroît mon lit; à peine avois-je repris la
 „ conversation de la veille, que, jugez
 „ de ma surprise, monseigneur! en voyant la
 „ coquine, sans quitter ce même lit, pousser
 „ des hurlemens affreux, déchirer ses habits,
 „ crier au meurtre, au viol, attirer, à l'instant
 „ même dans ma chambre, trois ou quatre
 „ témoins, probablement d'intelligence avec
 „ elle; l'instant après, un commissaire en robe,

« le guet, & tout le voisinage ! — Quoi !
 « s'écria le ministre en riant, seroit-il possible?...
 « — Si possible, interrompit le militaire,
 « qu'après un long procès-verbal, signé par
 « tous les assistans, j'ai vu saisir mes malles ;
 « & qu'à peine ai-je obtenu la permission de
 « sortir, pour aller chercher la somme néces-
 « faire, tant pour apaiser mon infante, que
 « pour payer les frais du procès. — Allez,
 « monsieur, & calmez-vous. Passez chez Bar-
 « jac ; donnez-lui l'adresse du commissaire & la
 « vôtre, vos effets vous seront rendus....
 « Ainsi, disposez-vous à aller rejoindre votre
 « troupe, où votre présence est sans doute plus
 « nécessaire qu'à Paris..... Mais sur-tout,
 « n'oubliez pas que les politesses qui vous ont
 « attiré ce petit esclandre, ne vont, je crois,
 « plus guere aux cadets de notre âge ».

VISITE NOCTURNE.

IL arriva en 1598, au président de Thou, une
 aventure fort singulière à Saumur, où il finissoit
 l'affaire de la soumission du duc de Mercœur. Il y
 avoit alors dans cette ville une folle que ce ma-
 gistrat n'avoit jamais vue, & dont il n'avoit pas
 même entendu parler. Cette folle n'étant point
 gardée par sa famille, courroit çà & là, & ser-
 voit de jouet au peuple : cherchant la nuit un
 lieu où elle pût se retirer, elle entra par ha-
 sard dans la chambre du président qui dormoit
 alors & qui n'avoit fermé sa porte ni à la clef ni
 aux verroux, ses domestiques couchant dans
 des chambres voisines de la sienne. La folle qui

connoissoit la maison, entra sans faire de bruit dans la chambre du président de Thou, & se mit à se déshabiller auprès du feu ; elle plaça ses habits sur des chaises autour de la cheminée, pour les sécher, parce qu'on lui avoit jeté de l'eau. Lorsqu'elle eut un peu séché sa chemise, elle se coucha sur les pieds du lit, qui étoit fort étroit, & commença à dormir profondément. De Thou, quelque tems après s'étant remué, sentit un poids extraordinaire sur ses pieds, & voulut le secouer ; la folle tomba, & par sa chute réveilla de Thou, qui, ne sachant ce que ce pouvoit être, douta pendant quelque tems s'il ne rêvoit point. Enfin, entendant marcher dans sa chambre ; il ouvrit les rideaux de son lit ; & comme les volets de ses fenêtres n'étoient point fermés, & qu'il faisoit un peu clair de lune, il vit une figure blanche marchant dans sa chambre : appercevant en même tems les haillons qui étoient près de la cheminée, il s'imagina que c'étoit des gueux qui vouloient le voler. La fille s'étant alors un peu approchée du lit, il lui demanda qui elle étoit ; elle lui répondit qu'elle étoit la reine du ciel : il connut alors à sa voix que c'étoit une femme ; il se leva, & ayant appelé ses domestiques, il fit mettre cette femme dehors, & se recoucha. Le matin, il raconta ce qui lui étoit arrivé à Schomberg, qui, quoique très-courageux, lui avoua qu'en pareil cas il auroit eu beaucoup de peur. Schomberg le conta au roi, qui dit la même chose. Quelque tems après, ce prince étant à Vêpres le jour de Pâques, lorsqu'on vint à entonner le *Regina Cœli lætare*, il se leva, & se souvenant de l'aventure du président de Thou, il le chercha des yeux dans l'église.

VOITURE COMIQUE.

UN maire de village ayant à se présenter chez M. l'intendant , fut conseillé de faire cette démarche dans une chaise à porteur ; ce qui , lui disoit-on , paroît plus convenable & plus décent que d'y paroître à pied. Jamais il n'avoit entendu parler de cette voiture , & cependant pour ne manquer à rien , il consentit de s'y laisser mener. La chaise n'avoit pas de fond , & les porteurs affectoient de la conduire à grands pas ; de sorte que le pauvre homme fit ce chemin sur ses jambes , & si promptement , & si gêné , qu'en arrivant à l'intendance , il étoit trempé de sueur , & moitié mort de fatigue. » A la
 « bonne heure , messieurs , dit-il en sortant de
 « son étui , reprenez votre infernal carrosse ,
 « de mes jours il ne m'arrivera d'y entrer ;
 « j'aime mieux paroître avec moins d'éclat , &
 « faire mon chemin plus à mon aise » ,

VOLEUR PRIVILÉGIÉ.

P Endant le siege de Copenhague , par Frédéric I.^{er} roi de Danemarck , une sentinelle Suédoise , qui étoit en faction devant la tente du général , ayant entendu donner l'ordre pour un détachement qui devoit escorter six cents mille écus venant de Suede , pour les troupes qui

commençoient à se mutiner , faute de paiement ; cet homme , dès qu'il fut relevé , n'eut rien de plus pressé que de désertre. Introduit chez le général Danois ; après lui avoir récité ce qu'il avoit entendu , le général fit marcher une troupe trois fois plus forte , au moyen de laquelle l'escorte Suédoise fut défaite , & le convoi d'argent enlevé. Le roi de Danemarck , enchanté de cette capture , se fit amener le déserteur , auquel ayant demandé la raison qui l'avoit obligé de trahir ainsi son roi & son général : » Sire ,
 » lui répondit le soldat , la crainte d'être pendu ,
 » ainsi que je vis pendre avant-hier un de
 » mes camarades. — Et qu'avoit donc fait ce
 » camarade ? — Il avoit volé , Sire. — Eh bien ,
 » tu n'avois qu'à ne point voler. — Sire , il ne
 » m'est pas possible de m'en abstenir ; & j'ai
 » profité de cette occasion pour obtenir un
 » asyle dans vos états , où l'on vole , dit-on ,
 » plus librement on plus impunément qu'ail-
 » leurs. — Oh ! repliqua le monarque en
 » riant , je t'en ôterai l'inclination , en te don-
 » nant vingt mille florins pour vivre désormais
 » à ton aise. — Grand-merci , Sire ! Mais ce
 » trésor ne m'empêcheroit pas de suivre mon
 » penchant , & seroit cause que la justice , pour
 » s'en emparer , pourroit bientôt me faire pen-
 » dre. Or , ne voulant point être pendu , & ne
 » pouvant m'abstenir de voler ; je supplie uni-
 » quement votre majesté , pour récompense
 » du bon avis que j'ai donné , de m'accorder
 » pleine liberté de voler adroitement , & non
 » par force , dans tous les pays de son obéissance ,
 » sans qu'aucun prévôt , ni juge , me puisse
 » faire , ni pendre , ni emprisonner , ni souffrir
 » aucune autre punition , que celle des coups

« que mes vols pourront m'exposer à recevoir ». La franchise de ce maraud plut au monarque, au point, qu'il lui fit expédier des patentes de *voleur privilégié*, *suivant la cour*.

VOYAGEUR PARISIEN.

DANS une des lettres du *Spéctateur Anglois*, l'auteur remercie la Providence de l'avoir fait naître Anglois, parce que la langue angloise est la plus analogue à son caractère taciturne, & que l'immensité de monosyllabes dont elle est composée, lui donne la facilité d'exprimer ses idées avec la plus petite dépense possible de sons. Moi, je remercie cette même Providence de m'avoir fait naître François, parce que j'aime beaucoup à courir, & qu'il me paroît fort doux & fort commode de trouver ma langue chez tous les peuples de l'Europe. La complaisance extrême qu'ont eue tous les Européens d'adopter la langue des François, rend cette nation infiniment
 * paresseuse à apprendre les langues étrangères; ils sont persuadés qu'avec la leur ils peuvent voyager par-tout. Les Parisiens sur-tout poussent cette persuasion au point de ne pas croire même qu'il puisse exister sur le globe un homme qui n'entende pas le françois; il est vrai que dans tous les pays chrétiens, les gens de cour, les gens de lettres, & toutes les personnes d'un état un peu élevé, font une étude particulière de la langue françoise, & la parlent assez communément; mais il est vrai aussi que dans tous les pays du monde le peuple ne parle que sa langue ou son patois;

& cela est si vrai , que dans plusieurs provinces de la France même , on a bien de la peine à se faire entendre en parlant le françois. Cette bonne foi avec laquelle les François s'en vont par-tout , parlant leur langue indistinctement à toutes sortes de personnes , & l'assurance où ils sont d'être parfaitement compris , produisent quelquefois des coqs-à-l'âne on ne peut pas plus amusans. En voici un exemple. Un jeune Parisien allant à Amsterdam , fut frappé de la beauté d'une des maisons de campagne qui bordent le canal. Il s'adressa à un Hollandois qui se trouvoit à côté de lui dans la barque , & lui dit : Mon-
 » fleur , oserois-je vous demander à qui appar-
 » tient cette maison » ? Le Hollandois lui ré-
 » pondit dans sa langue : *Ik kan niet verstaan* ,
 qui signifie , *je ne vous comprends pas*. Le jeune
 Parisien , ne se doutant pas même qu'il n'avoit
 pas été compris , prend la réponse du Hollan-
 dois pour le nom du propriétaire : « Ah ! ah !
 » dit-il , elle appartient à M. Kaniferstane ? Et
 » bien ! je vous assure que ce monsieur-là doit
 » être très-agréablement logé ; la maison est
 » charmante , & le jardin paroît délicieux : je
 » ne connois rien de mieux que ça. Un de mes
 » amis en a une à-peu-près semblable sur la
 » riviere , du côté de Choisi ; mais il me semble
 » que je donnerois la préférence à celle-ci » :
 & il ajoute quelques autres propos dans le même
 genre , auxquels le Hollandois n'entend & ne
 réplique rien. Arrivé à Amsterdam , il voit sur
 le quai une jolie dame , à laquelle un cavalier
 donnoit le bras ; il demande à un passant quelle
 est cette charmante personne ? Celui-ci répond
 de même : *Ik kan niet verstaan*. » Comment ,
 » monsieur , reprend le voyageur , c'est-là la

« femme de M. Kaniferstane dont nous avons
 « vu la maison sur le bord du canal ? mais vrai-
 « ment , le sort de ce monsieur-là est digne
 « d'envie : comment peut-on posséder à la fois
 « une si belle maison & une si aimable com-
 « pagne » ? ... A quelques pas delà les trom-
 pettes de la ville sonnoient une fanfare à la porte
 d'un homme qui avoit gagné le gros lot à la lo-
 terie de Hollande. Notre Parisien veut s'informer
 du nom de cet heureux mortel : on lui répond
 encore : *Ik kan niet verstaan.* « Oh ! pour le
 « coup , dit-il , c'est trop de fortune à la fois ;
 « M. Kaniferstane , propriétaire d'une si belle
 « maison , mari d'une si jolie femme , gagne
 « encore le gros lot à la loterie ? il faut con-
 « venir qu'il y a des hommes bienheureux dans
 « le monde ». Il rencontre enfin un enterrement ,
 & demande quel est le particulier qu'on porte à
 la sépulture : *Ik kan niet verstaan* , lui répondit
 celui à qui il a fait cette question : « Ah ! mon
 « Dieu , s'écrie-t-il , c'est-là ce pauvre M. Kani-
 « ferstane , qui avoit une si belle maison , une
 « si jolie femme , & qui avoit gagné le gros
 « lot à la loterie ? il doit être mort avec bien
 « du regret ; mais je pensois bien que sa féli-
 « cité étoit trop complète pour pouvoir être
 « de longue durée ». Et il continua d'aller
 à son auberge , en faisant des réflexions sur la
 fragilité des choses humaines.



X É N O C R A T E.

Platon, dont Xénocrate étoit disciple, lui recommandoit souvent de sacrifier aux Grâces. Mais quel philosophe posséda à un plus haut degré cette force de l'ame qui nous fait triompher des passions ? Xénocrate dans tout le cours de sa vie parut supérieur aux louanges, aux plaisirs, & à tout ce qui fait l'objet de la cupidité des hommes : sa probité étoit si bien reconnue par ses concitoyens, qu'appelé en jugement pour porter son témoignage, les juges d'une commune voix le dispensèrent du serment ; les enfans même qui n'avoient entendu prononcer son nom qu'avec respect, lui rendoient hommage dans les rues, & sa présence suspendoit leurs jeux.

X E R C È S.

Xercès ayant couvert l'Hélespont de ses vaisseaux, fit faire sur cette mer un pont de bateaux, que la tempête emporta, lorsqu'il fut fait à moitié ; il fit donner 300 coups de fouet à la mer, & y fit jeter une paire de fers de ceux qu'on mettoit aux pieds des criminels & des esclaves, afin de lui apprendre à qui elle se jouoit. Ce prince avoit une armée de 800 mille hommes, où il n'y avoit personne qui fût d'une taille aussi grande, & qui eût un port

& une mine aussi avantageuse que lui ; on dit de cette armée que c'étoit un corps sans ame , puisqu'elle périt entièrement. La vanité , l'orgueil de ce prince , ses ridicules , ses délires sont assez connus par l'histoire grecque. On a dit mille fois qu'il avoit envoyé un cartel au mont Athos , dans lequel il le menaçoit de le faire abattre , pour se venger de ce que quelques-uns de ses soldats avoient péri en le voulant traverser. Toutes ces folies qui ne prouvent rien , si ce n'est que ce monarque étoit enivré de sa puissance & abruti par la basse adulation de ses courtisans , ont été mille fois répétées par la malignité & le secret plaisir qu'on éprouve en voyant les grands , sujets aux vicissitudes du sort comme les autres hommes. D'où vient ne trouve-t-on que dans Plutarque , le seul trait qui fasse honneur à l'homme , dans la vie de ce monarque ? A la vue de cette armée innombrable qu'il traînoit après soi , Xercès ne put retenir ses larmes. Un de ses favoris osa lui en demander la cause : *Hélas* , répondit ce prince , *de 800 mille hommes que voilà , il n'en est peut-être pas un qui dans peu ne soit la proie de la mort. Qu'est-ce que l'homme !* ajouta-t-il , avec un profond soupir. Cette réflexion pouvoit le conduire à un retour sur lui-même. Les satrapes se hâtèrent de la faire évanouir.



Y E U X.

ON agita dans l'académie des Apathistes en Italie , la question : *Quels yeux dans les femmes sont les plus beaux , ou les noirs , ou les bleus ?* Les bleus , dirent leurs partisans , ont la couleur du ciel ; leur feu est plus doux & plus tempéré : les noirs ont , dirent ceux qui les défendoient , plus d'éclat & font plus d'effet ; le contraste de la blancheur du teint avec leur couleur frappe extrêmement. Un académicien dit : « Qu'il donne l'avantage aux yeux bleus ou noirs qui » tourneroient sur lui les regards les plus favorables ».

Z A M O L X I S.

ZAmolxis , disciple de Pythagore & législateur des Thraces , leur donna de bonnes loix , c'est-à-dire , les meilleures qu'un peuple sauvage pût supporter. L'humeur revêche , & le caractère indocile de la nation qu'il avoit entrepris de civiliser , le fit recourir à un stratagème qui lui réussit. Il assembla les principaux du peuple , & leur dit qu'il alloit mourir pour interroger les dieux sur les loix qu'il avoit promulguées Zamolxis se fit ensevelir en effet ; mais le caveau du mausolée qu'il s'étoit préparé , le conduisoit par un souterrain dans une maison écartée , dans laquelle il avoit mis des provisions pour trois ans. Il reparut

la quatrième année , & on le crut véritablement ressuscité. Ses disciples qui l'avoient enseveli , lui avoient été fideles , & parurent tout aussi surpris que les autres de sa nouvelle apparition. Alors , le regardant comme instruit par les dieux-mêmes , les Thraces suivirent ses loix , & furent heureux. C'est ainsi que par le mensonge on amene les hommes à un bonheur, qu'ils fuioient peut-être , si la vérité le leur présentait.

ZELE MILITAIRE.

THoiras , gouverneur de l'isle de Rhé , soutenoit depuis six semaines tous les efforts des Anglois qui cherchoient à s'en emparer. Il étoit assiégé dans une petite place qui n'étoit guere défendue que par son habileté & par son courage ; les fortifications étant fort mal en ordre , il lui falloit un prompt secours ; mais la flotte Angloise tenant la mer , il ne lui étoit pas possible de faire sortir la moindre barque. Comment instruire de sa situation l'armée Francoise qui assiégeoit la Rochelle sous les ordres du cardinal de Richelieu ? Un soldat Gascon fut informé de l'embarras du gouverneur , il alla s'offrir à lui , il promit de passer à la nage le bras de mer , de deux lieues au moins , qui sépare l'isle de Rhé de la Rochelle , & de porter de ses nouvelles au cardinal. Charmé de son zele , le gouverneur ne balança pas à lui donner des ordres. Le soldat attend la nuit & part aussitôt. Le bruit qu'il faisoit en nageant attira de son côté plusieurs barques Angloises. Des qu'elles

surent près de lui , il plongea à diverses reprises ; elles crurent que c'étoit un poisson , & lui laisserent continuer sa route. Le soldat la fit heureusement , quoiqu'à travers des dangers sans nombre ; exposé à tout instant à être découvert par les Anglois , ou à s'égarer dans les ténèbres , obligé de lutter contre les vents & les flots , entraîné par les courans , mordu par de gros poissons , dont quelques-uns le suivirent jusqu'au rivage. Son courage & son zele lui donnerent sans cesse de nouvelles forces ; il arriva , vit le cardinal , & s'acquitta fidèlement de sa commission.

A la journée de Parme , un soldat François étendu sur le champ de bataille parmi les morts & les mourans , entendant crier ceux de son parti : *Vive le roi !* fit chorus avec eux en expirant.

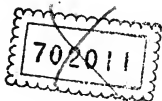
Les François assiégeoient une place. L'officier qui les commandoit , fit proposer aux grenadiers une somme considérable pour celui qui , le premier , planteroit une fascine dans le fossé exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta. Le général étonné , leur en fit des reproches. « Nous nous serions tous offerts ; » lui dit un de ses braves soldats , si l'on n'avoit pas mis cette action à prix d'argent ».

Z E L E P A T R I O T I Q U E.

LA forteresse de Loëwestein , en Hollande , située au confluent de la Meuse & du Wahal , & où l'on renferme les prisonniers d'état , est infiniment chere aux habitans des Provinces-Unies ,

pour avoir été le premier lieu qui affranchit les peuples Belghiques du joug tyrannique de l'Espagne. Henri Ruyther y fit, en 1571, une des actions les plus hardies dont il soit parlé dans l'histoire : il osa le premier, & lui quatrième, lever l'étendard de la liberté contre toute la puissance du duc d'Albe. Il surprit ce château de Loëwestein, y entra en habit de Cordelier, avec ses trois compagnons, égorgea la garnison, & se rendit maître de la place. Le duc d'Albe envoya des troupes qui le canonnerent, & fondirent dedans par la brèche. Ruyter, n'espérant aucune capitulation, se jette dans le magasin des poudres. Là, tenant d'une main le sabre dont il étoit armé, épuisé & percé de coups, il mit de l'autre main le feu aux poudres, & fit sauter avec lui la plus grande partie de ses ennemis. Cet exploit releva singulièrement le courage des confédérés. Dès-lors on ne vit plus de leur part que des armées en campagne, des flotres sur mer, des villes attaquées & emportées d'assaut. Ce fut un feu qui courut toute la Flandre. La Zélande, la Gueldres, l'Over-Issel, la Frise occidentale embrassèrent le parti de la Hollande, & l'entière défection de la tyrannie d'Espagne s'acheva l'année suivante.

F I N.





T A B L E

Du second & dernier Volume.

I

<i>I</i> <i>Dée de la Hollande.</i>	Page 1
<i>Incidens heureux.</i>	5
<i>Inclination forcée.</i>	6
<i>Incompréhension.</i>	14
<i>Indécence ecclésiastique.</i>	ibid.
<i>Indiscrétion malheureuse.</i>	15
<i>Infortunes étonnantes.</i>	17
<i>Ingratitude unique.</i>	23
<i>Insouciance philosophique.</i>	24
<i>Intégrité éminente.</i>	25
<i>Interrogation & bonne réponse.</i>	26
<i>Ivrognes réfléchis.</i>	27
<i>Ivrogne superstitieux.</i>	ibid.

J

<i>Jalousies mal-fondées.</i>	31
<i>Jeunesse de Turenne.</i>	32
<i>Joueurs & Joueuses.</i>	34
<i>Jugemens plaisans & autres.</i>	39
<i>Juste idée des Parasites.</i>	44
<i>Justice rendue à un Acteur.</i>	45
<i>Justice à la Personne.</i>	ibid.

K

<i>Kang-Hi, Empereur Chinois.</i>	47
-----------------------------------	----

L

<i>Leçons profitables.</i>	48
<i>Lion & Lionne reconnoissans.</i>	50
<i>Loteries d'un nouveau genre.</i>	55

M

<i>Mal-adresse provinciale.</i>	58
<i>Malignité galante.</i>	59
<i>Manière d'écrire des Turcs.</i>	ibid.
<i>Marché cru inutile.</i>	61
<i>Mariages plaisamment faits.</i>	62
<i>Maris commodes & autres.</i>	65
<i>Méchancetés littéraires.</i>	66
<i>Médecins.</i>	67
<i>Méprises plaisantes.</i>	68
<i>Merveilles de la nature.</i>	70
<i>Modération & rigueur.</i>	74
<i>Modestie.</i>	75
<i>Moribonds plaisantans.</i>	ibid.
<i>Musicien friant & autres.</i>	79

N

<i>Naïvetés amusantes.</i>	82
<i>Naufrage intéressant.</i>	86

O

<i>Objection fort juste.</i>	96
<i>Origine du Poisson d'Avril.</i>	97
<i>Origines intéressantes.</i>	98

P

<i>Pardon généreux.</i>	126
<i>Paresseux.</i>	128
<i>Passion pour les Chevaux.</i>	ibid.
<i>Patriotisme frappant.</i>	130
<i>Pauvre bien inspiré.</i>	132
<i>Paysans rusés & autres.</i>	ibid.
<i>Peinture d'une belle nuit.</i>	142

TABLE.

327

<i>Vere bien dupe de son fils.</i>	146
<i>Perplexité.</i>	150
<i>Petitesse impardonnable.</i>	ibid.
<i>Phénomènes.</i>	151
<i>Plaisanteries.</i>	156
<i>Poltronneries.</i>	164
<i>Pouvoir de l'amitié.</i>	169
<i>Pouvoir de la critique.</i>	176
<i>Présence d'esprit.</i>	177
<i>Preuve de distraction.</i>	178
<i>Prévoyance ingénieuse.</i>	ibid.
<i>Probité d'un Juge Turc , & autre trait semblable.</i>	179
<i>Projet de voyage pour les Rois de France.</i>	181
<i>Prophétie du Prince Charles de Lorraine.</i>	186
<i>Proverbes.</i>	ibid.
<i>Pucelle d'Orléans.</i>	188

Q

<i>Quartier de poularde empoché.</i>	190
<i>Que faire ?</i>	192
<i>Qu'est-ce que l'esprit & le cœur ?</i>	193
<i>Qu'est-ce qu'une fille ?</i>	ibid.
<i>Quêteur adroit & réfléchi.</i>	194
<i>Queue de cheval.</i>	195
<i>Quiproquo risible.</i>	ibid.
<i>Quolibet.</i>	197

R

<i>Rassembleurs.</i>	ibid.
<i>Réconciliation sublime.</i>	202
<i>Rencontre presque tragique.</i>	204
<i>Reconnaissance.</i>	205
<i>Réflexions sur le serment juridique.</i>	206
<i>Réflexions sur les modes.</i>	208
<i>Réparation d'honneur.</i>	209

<i>Repliques spirituelles.</i>	210
<i>Réponse d'un Marmiton à un Roi.</i>	217
<i>RESSOURCES Capucinales & autre.</i>	218
<i>Retour à la vertu.</i>	221
<i>Revenans dévoilés.</i>	223
<i>Revenu d'un bon Roi de France.</i>	227
<i>Rigueur de Boileau.</i>	228
<i>Rodomontades.</i>	ibid.
<i>Roi jaloux & corrigé.</i>	233
<i>Ruse impertinente.</i>	235
<i>Ruse adroite d'un débiteur.</i>	236

S

<i>Saillies ingénieuses.</i>	ibid.
<i>Scene bien rare aujourd'hui.</i>	239
<i>Sciences comiques des Magisiciennes & des Sorcieres.</i>	ibid.
<i>Scrupule d'un Marchand de soie.</i>	244
<i>Semaine diversifiée.</i>	249
<i>Sensibilités.</i>	ibid.
<i>Sérail masculin.</i>	252
<i>Simplicité d'un grand Roi.</i>	254
<i>Simplicité louable.</i>	ibid.
<i>Singularités de la nature & autres.</i>	256
<i>Soins excessifs d'une Femme.</i>	262
<i>Soins ridicules.</i>	263
<i>Sort effroyable de deux Amans.</i>	ibid.
<i>Stratagème d'un Chat.</i>	268
<i>Stratagème adroit de politique.</i>	269
<i>Style ridicule.</i>	270
<i>Suicide d'une rare espece.</i>	271
<i>Sujet tragique.</i>	272
<i>Superstitions.</i>	274
<i>Surprises diverses.</i>	276
<i>Sympathie surprenante.</i>	280

T

<u>Tendresse paternelle.</u>	282
<u>Tendresse étonnante.</u>	283
<u>Terreurs paniques.</u>	285
<u>Testamens bizarres.</u>	287
<u>Tour spirituel d'un Poëte.</u>	289
<u>Tours riables.</u>	290
<u>Trait de clémence de Louis XIV.</u>	295
<u>Trait de clémence du Prince Charles de Lorraine</u>	296
<u>Trait d'un Rossignol.</u>	299
<u>Trait inoui de foiblesse d'un Militaire.</u>	ibid.
<u>Trait satyrique, ou sarcasme.</u>	304
<u>Trait de vengeance.</u>	ibid.
<u>Trait risible d'un mort.</u>	305
<u>Trait pieux de bonté.</u>	ibid.
<u>Traits de reconnoissance.</u>	306
<u>Traits d'insensibilité.</u>	308
<u>Traits de Procureur & de Juge.</u>	ibid.
<u>Traits de Prédicateurs.</u>	309
<u>Traits de Peintres.</u>	317
<u>Traits louables de fermeté.</u>	319
<u>Traits de voleurs.</u>	321
<u>Traits honorables.</u>	324
<u>Traits de sagesse.</u>	327
<u>Traverse étonnante.</u>	333
<u>Trésor recouvré.</u>	335
<u>Tromperies spirituelles.</u>	340

U

<u>Usages curieux.</u>	343
------------------------	-----

V

<u>Valeur héroïque.</u>	352
<u>Vengeance atroce.</u>	ibid.
<u>Vengeance d'un frippon.</u>	353

<i>Vengeance singulière.</i>	354
<i>Vengeances généreuses.</i>	355
<i>Victime des modes.</i>	357
<i>Victimes de la patrie.</i>	358
<i>Victimes volontaires.</i>	359
<i>Viol simulé d'une fille.</i>	360
<i>Visite nocturne.</i>	362
<i>Voiture comique.</i>	364
<i>Voleur privilégié.</i>	ibid.
<i>Voyageur Parisien.</i>	366

X

<i>Xénocrate , sa philosophie , sa probité , & respect qu'on avoit pour lui.</i>	369
<i>Xercès , extravagances de ce Monarque ; seul trait connu qui lui soit honorable.</i>	ibid.

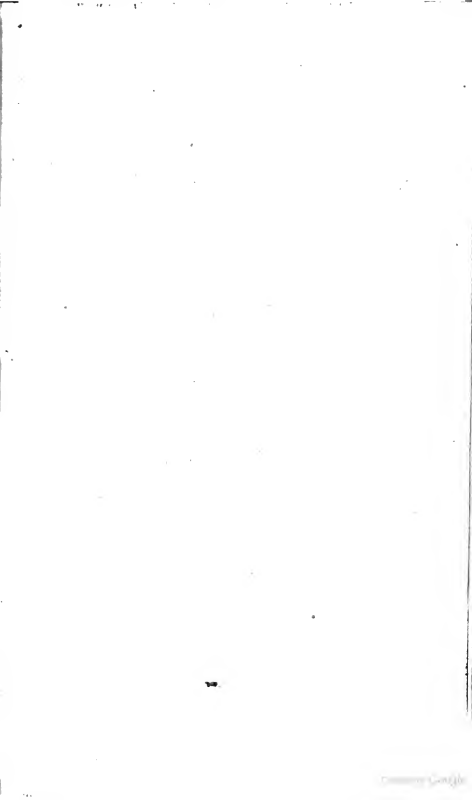
Y

<i>Yeux , jugement sur les plus beaux.</i>	371
--	-----

Z

<i>Zamolxis , stratagème politique de ce législateur des Thraces.</i>	ibid.
<i>Zeie militaire.</i>	372
<i>Zeie patriotique.</i>	373

FIN DE LA TABLE.





B.N.C.F.

B.23.2.61.

CF000702011



